

LA VIE RELIGIEUSE DANS L'EMPIRE BYZANTIN

AU TEMPS DES COMNÈNES ET DES ANGES

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LYSIMAQUE ŒCONOMOS

LICENCIÉ ÈS LETTRES
DIPLOMÉ D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PARIS
ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, VI^e

1918

LA VIE RELIGIEUSE DANS L'EMPIRE BYZANTIN

AU TEMPS DES COMNÈNES ET DES ANGES

LA VIE RELIGIEUSE

DANS L'EMPIRE BYZANTIN

AU TEMPS DES COMNÈNES ET DES ANGES.

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LYSIMAQUE ŒCONOMOS

LICENCIÉ ÈS LETTRES

DIPLOMÉ D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PARIS

EDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, VI^e

1918

A MON MAITRE

M. CHARLES DIEHL

Hommage de gratitude infinie et de profond respect.

BIBLIOGRAPHIE

A. — SOURCES

I. — Historiens et chroniqueurs.

α) Français :

ROBERT DE CLARI :

Li estoires de chiaus qui conquissent Constantinoble, édition du comte Paul Riant. 1 vol. in-4°, Paris, 1869-1870.

Aux p. 1-85 de ses *Chroniques gréco-romanes*, 1 vol. in-8°, Berlin, 1873, Charles Hopf a donné une seconde édition de ce très intéressant récit.

GEOFFROI DE VILLE-HARDOUIN.

La conquête de Constantinople, texte original accompagné d'une traduction, par Natalis de Wailly. 1 vol. in-4°, Paris, 1874.

β) Grecs :

NICÉTAS ACOMINATE DE CHÔNES :

Récit des événements qui se sont déroulés depuis la mort d'Alexis I^{er} Comnène (13 août 1118) jusqu'en 1206. 1 vol. in-8°, Bonn, 1835.

GEORGES ACROPOLITE :

Récit des événements qui se sont déroulés depuis la prise de Constantinople par les Latins, en 1204, jusqu'en 1261, époque où la ville fut reprise par les Grecs. 1 vol. in-8°, Bonn, 1837.

MICHEL ATTALIATE :

Récit des événements qui se sont déroulés depuis le règne de

Michel IV le Plaphlagonien (1034-1041), jusqu'à l'époque de Nicéphore III Botaniatè (1078-1081). 1 vol. in-8°, Bonn, 1853.

GEORGES CÉDRÉNOUS :

Σύνοψις ἱστοριῶν, *Abrégé des histoires*, depuis la création du monde jusqu'à Isaac I^{er} Comnène, en 1157. T. II, in-8°, Bonn, 1839.

JEAN CINNAMOS :

Récit des événements qui se sont déroulés depuis la mort d'Alexis I^{er} Comnène jusqu'en 1176. 1 vol. in-8°, Bonn, 1836.

GEORGES CODINOS :

Excerpta de antiquitatibus constantinopolitanis. 1 vol. in-8°, Bonn, 1843.

ANNE COMNÈNE :

Alexiade, récit des actions d'Alexis I^{er} Comnène (1^{er} avril 1081-15 août 1118). 2 vol. in-8°, Bonn, 1839 et 1878.

CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE :

Le livre des Cérémonies. T. I, in-8°, Bonn, 1829.

NICÉPHORE CALLISTE XANTHOPOULOS :

Histoire ecclésiastique. — *Catalogue des patriarches de Constantinople*. Migne, *P. G.*, t. CXLVII.

JEAN ZONARAS :

Χρονικόν, depuis la création du monde jusqu'à la mort d'Alexis I^{er} Comnène. T. III, in-8°, Bonn, 1897.

II. — Documents relatifs au mouvement philosophique et théologique.

NICÉTAS ACOMINATE DE CHÔNES :

Θεσαυρὸς Ὀρθοδοξίας, *Trésor de la foi orthodoxe* : disputes religieuses sous le règne de Manuel I^{er} Comnène (8 avril 1143-24 septembre 1180) : actes des conciles de 1156, 1157 et 1166. Migne, *P. G.*, t. CXL.

Aux p. 236-243 de ses *Essais sur l'histoire de la civilisation byzantine* (*Očerki po istorii vizantijskoj obrazovannosti*), 1 vol. in-8°, Saint-Petersbourg, 1892, Théodore Uspenskij a publié un passage inédit du *Trésor de la foi orthodoxe* de Nicéas. Ce passage se rapporte aux débats dogmatiques de l'époque d'Andronic I^{er}, d'Isaac II et d'Alexis III.

NICOLAS DE MÉTHONE :

Νικολάου ἐπισκόπου Μεθώνης λόγοι δύο κατὰ τῆς αἰρέσεως τῶν λεγόντων τὴν σωτήριον ὑπὲρ ἡμῶν θυσίαν μὴ τῇ τρισυποστάτῳ θεότητι προσαχθῆναι ἀλλὰ τῷ πατρὶ μόνῳ κτλ. édités par Andronic Dimitracopoulos, 1 vol. in-16, Leipzig, 1863.

Le même éditeur a publié au tome I de sa *Bibliothèque ecclésiastique* un certain nombre d'autres opuscules de cet évêque, p. 199-380. L'un d'entre eux nous intéresse tout particulièrement, p. 321-359 :

Ἀντιρρησις πρὸς τὰ γραφέντα παρὰ Σωτηρίου τοῦ προβληθέντος πατριάρχου Ἀντιοχείας ὑπὲρ τοῦ Σὺ εἶ ὁ προσφέρων καὶ προτφερόμενός καὶ προσδεχόμενος.

EUTHYMIOS ZIGABÉNOS :

Armure dogmatique. Migne, P. G., t. CXXXVIII-CXXXI.

LÉON ALLATIUS :

De Ecclesiae occidentalis atque orientalis perpetua consensione. 1 vol. in-4°, Cologne, 1648. Y sont publiées les décisions synodales prises, sous le règne de Manuel, contre certains Bogomiles.

FR. DIEKAMP :

Der Mönch und Presbyter Georgios, Byzantinische Zeitschrift, t. IX, p. 14-51, 1900.

Aux p. 20-23 de cet article on trouve un texte relatif à la doctrine des Massaliens : Κεφάλαια τοῦ τῶν Μασσαλιανῶν δυσσεβοῦς δόγματος ἀναληφθέντα ἐκ βιβλίου αὐτῶν.

A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS :

Βογομιλικά, *Vizantijskij Vremennik* (Βυζαντινὰ Χρονικά), t. II, 1893, p. 720-723.

LOUIS PETIT :

Documents inédits sur le concile de 1166 et ses derniers adversaires, *Vizantijskij Vremennik* (Βυζαντινὰ Χρονικά), t. XI, 1904, p. 463-493.

THÉODORE USPENSKIJ :

Synodique pour le premier dimanche de carême. 1 vol. in-8°, Odessa, 1893.

Le procès d'hérésie de Jean Italos, dans le Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople (*Izvestija russkago archeologičeskago Instituta v Konstantinopolje*), t. II, 1897, in-8°.

III. — Documents relatifs aux moines et aux couvents.

α) Les mœurs du clergé régulier.

EUSTATHE de Thessalonique :

Περὶ ὑποκρίσεως, p. 88-98,

Ἐπίσκεψις βίου μοναχικοῦ ἐπὶ διορθώσει τῶν περὶ αὐτόν, p. 214-267, dans les *Opuscula Eustathii*, édités par Tafel. 1 vol. in-4°, Francfort-sur-le-Mein, 1832.

JEAN, patriarche d'Antioche :

Discours contre le système qui consistait à donner les couvents en bénéfice à des laïques :

Τοῦ ἁγιωτάτου καὶ μακαριωτάτου πατριάρχου Ἀντιοχείας κυροῦ Ἰωάννου, τοῦ ἐν Ὁξείᾳ νήσῳ ἀσκήσαντος, λόγος περὶ τοῦ ὅτι οἱ τὰ μοναστήρια διὰ δωρεῶν λαμβάνοντες εἴτε ἀρχιερατικῶν εἴτε βασιλικῶν, καὶ ἐκ τῶν μοναστηρίων κέρδη ἔχοντες ἀσεβοῦσιν. Migne, *P. G.*, t. CXXXII, col. 1117-1149.

PHILIPPE MEYER :

Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster. 1 vol. in-8°, Leipzig, 1894.

On y trouve publié aux p. 163-184 le texte du récit détaillé de certains scandales qui, sous le règne d'Alexis I^{er} Comnène (1^{er} avril 1081-15 août 1118), ont éclaboussé les communautés de l'Athos :

Διήγησις μερικῇ τῶν ἐπιστολῶν Ἀλεξίου βασιλέως καὶ Νικολάου πατριάρχου, γενομένη κατὰ διαφοροὺς καιροὺς.

Deux années auparavant, le docteur Mordtmann avait donné une édition princeps de ce récit : *Ἱστορικὰ ἔγγραφα περὶ τοῦ Ἁθῶ*, documents historiques relatifs à l'Athos, publiés dans le périodique de

L'Association philologique grecque de Constantinople (Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος), supplément aux t. XX-XXII, p. 61-72. 1 vol. in-4°, Constantinople, 1892.

β) Règles conventuelles.

Charte de fondation (τυπικόν) émise par Grégoire Pacourianos pour son monastère de Pétritza, en Bulgarie : Publiée par Louis Petit en supplément au tome XI (1904) de la *Vizantijskij Vremennik* (Βυζαντινὰ Χρονικά).

Règle (διάταξις) que saint Christodoulos a composée pour son couvent de l'île de Patmos, dans :

Miklosich et Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, t. VI, p. 59-80, in-8°, Vienne, 1890.

Ce même tome renferme aussi les chartes relatives aux concessions de toute sorte que les empereurs Nicéphore Botaniatè et Alexis I^{er} Comnène ont faites à Christodoulos.

Typikon du monastère de la Vierge pleine de grâces, fondé à Constantinople même par l'impératrice Irène Doukas, dans :

Miklosich et Müller, *Acta etc.*, t. V, p. 327-391.

Typikon du couvent du Pantocrator, fondé à Constantinople même par l'empereur Jean II Comnène, dans :

Dmitrievskij : Τυπικά, t. I, p. 656-702, in-8°, Kiev, 1895.

Typikon du cloître de la Vierge Rédemptrice du monde (Κοσμοσωτήρις), fondé par le sébastocrator Isaac, frère puîné du basileus Jean II Comnène, à Férédjik, en Thrace :

Publié par Louis Petit dans l'*Izvestija russkago archeologičeskago Instituta v Konstantinopolje* (Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople), t. XIII, 1908, p. 17-77, in-4°.

IV. — Poèmes astrologiques.

JEAN CAMATÉROS :

Ποίημα τοῦ ἐπὶ τοῦ κανικλείου τοῦ Καματηροῦ, περὶ ζωδιακοῦ κύκλου καὶ

τῶν ἄλλων ἀπάντων τῶν ἐν οὐρανῷ (dédié à l'empereur Manuel Comnène) :

Édité par E. Miller dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de France*, t. XXIII (1872), 2^e partie, p. 40-112.

THÉODORE PRODROME :

Στίχοι συντεθέντες παρὰ τοῦ μακαριωτάτου φιλοσόφου κυροῦ Θεοδώρου τοῦ Προδρόμου τῇ σεβαστοκρατορίσσει κυρᾷ Εἰρήνῃ. Édité par E. Miller dans les *Notices et extraits etc.*, t. XXIII, 2^e partie, p. 1-39.

V. — Divers.

TRÉODORE BALSAMON :

Commentaires sur les canons des conciles, Migne, P. G., t. CXXXVII-CXXXVIII.

ZACHARIAE VON LINGENTHAL :

Jus graeco-romanum, t. III, in-8°, Leipzig, 1857.

PAPADOPOULOS-KERAMEUS :

Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. II, in-8°, Saint-Petersbourg, 1894.

On y trouve, aux p. 362-371, la décision synodale relative au patriarche Dosithée (mars 1190-septembre 1191) et deux autres documents qui se rapportent à cette affaire.

B. — ÉTUDES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

P. BEZOBRAZOV :

Matériaux pour l'histoire de l'empire byzantin (en russe), dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique de Russie*, fascicule de novembre 1887, p. 65-78. Les p. 66-74 sont consacrées au couvent et à l'hôpital du Pantocrator.

AUGUSTE BOUCHÉ-LECLERCQ :

L'Astrologie grecque, 1 vol. in-8°, Ernest Leroux, Paris, 1899.

FERDINAND CHALANDON :

Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène, t. IV des *Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des Chartes*, 1 vol. in-8°, Alphonse Picard et fils, Paris, 1900.

Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène, 1 vol. in-8°, Alphonse Picard et fils, Paris, 1912.

F. COGNASSO :

Un imperatore bizantino della decadenza, Isacco II Angelo.

Cette étude a paru en deux articles dans le périodique romain *Bessarione*, 19^e année, 31^e volume de la collection, fascicules 1-2, janvier-juin 1915, p. 29-60; fasc. 3-4, juillet-décembre 1915, p. 247-289.

CHARLES DIEHL :

Études byzantines, 1 vol. in-8°, Alphonse Picard et fils, Paris, 1905.

Figures byzantines, 2 séries en 2 vol. in-12, Armand Colin, Paris, 1912 (5^e éd.) et 1913 (4^e éd.).

En Méditerranée, 1 vol. in-12, Armand Colin, Paris, 1912 (4^e éd.).

CHARLES DU CANGE :

Historia byzantina duplici commentario illustrata : Prior familias ac stemmata imperatorum Constantinopolitanorum complectitur, alter descriptionem Urbis Constantinopolitanae qualis exstitit sub imperatoribus christianis, 1 vol. in-fol., Paris, 1680.

JEAN EBERSOLT :

Le Grand Palais de Constantinople et le livre des Cérémonies, 1 vol. in-8°, Ernest Leroux, Paris, 1910.

Sainte Sophie de Constantinople, étude de topographie d'après les cérémonies, 1 vol. in-8°, Ernest Leroux, Paris, 1910.

EUGÈNE DE FAYE :

Gnostiques et Gnosticisme, t. XXVII de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études (section des Sciences religieuses)*, 1 vol. in-8°, Ernest Leroux, Paris, 1913.

J. FRIEDRICH :

Der ursprüngliche bei Georgios Monachos nur theilweise erhaltene Bericht über die Paulikianer, dans les *Sitzungsberichte der philoso-*

phisch-philologischen und der historischen Klasse der k. b. Akademie der Wissenschaften, 1896, Heft I, p. 67-111, 1 vol. in-8°, Munich, 1896.

AMÉDÉE GASQUET :

De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance, 1 vol. in-8°, Ernest Thorin, Paris, 1879.

MANUEL GÉDÉON :

Πατριαρχικοί πίνακες, 1 vol. in-8°, Constantinople, 1890.

ADOLPHE HERGÈS :

Le monastère du Pantocrator à Constantinople.

Cet article a paru dans les *Echos d'Orient*, aux p. 70-88 du t. II (octobre 1898-septembre 1899).

D. C. HESSELING :

Essai sur la civilisation byzantine (traduit du hollandais), 1 vol. in-12, Alphonse Picard et fils, Paris, 1907.

KARL KRUMBACHER :

Geschichte der Byzantinischen Litteratur, 1 vol. in-8°, 2^e édition, Munich, 1897.

ÉDOUARD LE BARBIER :

Saint Christodule et la réforme des couvents grecs au XI^e siècle, 1 vol. in-12, Didot-Hachette, Paris, 1863.

GABRIEL MILLET :

La religion orthodoxe et les hérésies chez les Yougoslaves, conférence publiée dans la *Revue de l'histoire des religions*, aux p. 277-294 du t. LXXV (1917).

D^r A. MORDTMANN :

Περὶ βυζαντινῶν μολυβδοσφύλλων (*sceaux et plombs byzantins*).

Cet article a paru, traduit en grec moderne, dans les *Mémoires de l'Association philologique grecque de Constantinople*, t. VII, 1872-1873, p. 57-81.

ALFRED RAMBAUD :

Études sur l'histoire byzantine, 1 vol. in-12, Armand Colin, Paris, 1912.

GUSTAVE SCHLUMBERGER :

Monuments numismatiques et sphragistiques du moyen âge byzantin.

Cet article a paru dans la *Revue archéologique*, 1880, t. II, p. 139-212.

Sigillographie de l'Empire byzantin, 1 vol. in-4°, Ernest Leroux, Paris, 1884.

Les Iles des Princes, 1 vol. in-12, Calmann-Lévy, Paris, 1884.

AL. SORLIN-DORIGNY :

Sceaux et bulles des Comnènes.

Cet article a paru dans la *Revue archéologique*, 1877, t. I (janvier-juin), p. 81-91.

THÉODORE USPENSKIJ :

Le mouvement philosophique et théologique à Byzance au XI^e et au XII^e siècle (en russe).

Ce long article a paru dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique de Russie*, en septembre (p. 102-159) et en octobre (p. 283-324) 1891.

Il figure aussi dans un autre ouvrage de cet auteur : il forme le chapitre III (p. 147-245) des *Essais sur l'histoire de la civilisation byzantine* (*Očerki po istorii vizantijskoj obrazovannosti*), 1 vol. in-8°, Saint-Petersbourg, 1892.

LA VIE RELIGIEUSE DANS L'EMPIRE BYZANTIN

AU TEMPS DES COMNÈNES ET DES ANGES

CHAPITRE PREMIER

La place de l'Église dans l'Empire d'Orient. — État de la foi à l'époque des Comnènes et des Anges. — Quelques exemples de l'esprit religieux de ce temps. — L'Église a alors à combattre la renaissance néoplatonicienne, l'hérésie, la superstition.

Immense mosaïque de différentes nationalités, l'Empire d'Orient n'était redevable de son unité qu'à l'alliance du christianisme avec l'hellénisme.

Dans ces conditions le rôle de la religion devait nécessairement y être considérable et la place de l'Église prépondérante.

Au temps des Comnènes et des Anges la foi reste en général aussi profonde que par le passé et l'on s'attache scrupuleusement aux pratiques religieuses.

Anne Dalassène est un exemple illustre de la dévotion byzantine à cette époque. Son fils Alexis I^{er}, qui la plupart du temps se trouvait occupé à faire la guerre soit aux Normands de Robert Guiscard et de Bohémond soit aux Musulmans, lui avait durant les premières années de son règne abandonné tout le poids du pouvoir (1). Mais la mère de l'empereur n'était pas femme à donner tout son temps au siècle : elle trouvait moyen de passer ses après-midi à écouter les offices sacrés à la

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, t. I, p. 156 et 160. Cf. Charles Diehl, *Figures byzantines*, 1^{re} série, p. 341.

chapelle de Sainte-Thècle et la plus grande partie de ses nuits à chanter des psaumes et à dire des prières (1).

On sait que la révolution qui permit à Alexis I^{er} de monter sur le trône s'était terminée par la conquête et le pillage de Constantinople et que les soudards étrangers à la solde du vainqueur étaient allés chercher du butin jusque dans les églises (2). Et cette profanation des temples sacrés avait eu lieu un jeudi saint, le 1^{er} avril 1081. Anne Dalassène et son impérial fils ne pouvaient admettre que ce crime fût laissé inexpié. Aussi firent-ils décréter par le synode une pénitence publique de quarante jours. Durant ce laps de temps le basileus, sa mère, toute sa famille, toute la cour, tous ceux enfin qui d'une manière quelconque avaient participé à cet événement se virent obligés de faire maigre, de coucher sur le sol et de se plonger dans les exercices d'une contrition ascétique (3). Les femmes elles-mêmes partagèrent les rudes pénitences de leurs époux. Le basileus se signala entre tous : sous sa robe il porta un cilice, il fit de la terre nue son lit et prit une pierre pour chevet (4). Ce devait être un spectacle fort curieux que celui de cette cour naguère brillante, efféminée, voluptueuse, transformée alors en vrai monastère.

En campagne, dans des circonstances difficiles et embarrassantes, Alexis I^{er} avait recours à l'avis du ciel. Dans une de ses dernières guerres contre les Turcs, il pouvait soit marcher sur Iconium, la capitale du sultan, soit se porter contre une armée ennemie qui se trouvait aux environs de Philomélion. Il ne savait quel parti prendre. « Il eut alors la pensée aussi sage qu'audacieuse de consulter Dieu (5) ». Il lui posa deux

(1) *Alexiade*, I, p. 165. Cf. Charles Diehl, *Fig. byz.*, 1^{re} série, p. 342 et aussi Gustave Schlumberger, *Les Iles des Princes*, p. 225 et suiv.

(2) *Alexiade*, I, p. 152.

(3) *Alexiade*, I, p. 154 : νηστεῖαν καὶ χαμευνίαν καὶ τὰ τούτοις ἐφεπόμενα.

(4) *Alexiade*, I, p. 154-155 : ἐντὸς τῆς βασιλικῆς ἀλουργίδος σάκκον περιεβέβλητο ἐν χρῶ ψαύοντα τῆς σαρκὸς ἐπὶ τεσσαράκοντα νυχθημέροις, ἐν δὲ ταῖς νυξὶ χαμευνῆς ἔκειτο ἐπὶ πέτραις μόνον ἀνέχων τὴν κεφαλὴν.

(5) *Alexiade*, II, p. 326. Cf. A. Rambaud, *Études sur l'histoire byzantine*, p. 204.

questions écrites sur deux morceaux de papier qu'il plaça sur l'autel. Puis il passa la nuit en prières. A l'aube le prêtre entra dans le sanctuaire, saisissait l'un des deux papiers et le lisait à l'empereur en présence de tous : c'était celui qui recommandait la marche sur Philomélion.

Bien entendu un empereur ne parlait en guerre qu'après avoir offert ses hommages à Dieu dans l'admirable Sainte-Sophie et l'avoir supplié de lui accorder la victoire (1).

Les guerres que les souverains byzantins du ^{xii}^e siècle font contre les infidèles prennent l'aspect de véritables croisades. On s'en aperçoit bien nettement avec le basileus Jean II surtout qui mourait sans avoir pu réaliser le plus cher de ses désirs, celui de pousser ses conquêtes jusqu'à la Palestine pour délivrer le tombeau du Seigneur et lui consacrer des dons magnifiques (2). Jean déclarait encore que le vrai généralissime de ses armées avait été Dieu ; il n'avait été lui que le lieutenant du Créateur : ἐφ' ἡγεμόνι θεῷ καὶ ὑποστρατήγῳ ἐμοί (3).

Le triomphe, couronnement indispensable de tout grand succès militaire, est une cérémonie essentiellement religieuse et il arrive qu'en cette occasion les empereurs fassent montre d'une humilité profonde et exemplaire.

Pour célébrer dignement la prise de Castamon sur les Turcs, le pieux Jean II donna aux habitants de la capitale le spectacle d'une cérémonie triomphale où il témoigna envers la divinité toute sa gratitude pour la victoire qu'elle lui avait fait remporter (4). Il fit construire un char magnifique recouvert d'argent et incrusté de pierres précieuses. On crut qu'il avait l'inten-

(1) C'est dans ces conditions que Manuel, par exemple, entreprend contre les Turcs cette funeste campagne qui devait aboutir pour les armées byzantines au désastre de Myrioképhalon (septembre 1176) : Nicétas, p. 230 : τὸ θεῖον ἐπικαλεῖται συνέριθον καὶ τὴν νίκην αἰτεῖται μὲν ἐκείθεν, οὐδέχεται δέ.

(2) Nicétas, p. 52 et 56. A la page 52, l'historien écrit que l'empereur Jean αἰεὶ δι' ἔρωτος εἶχε... τοῖς θεοστυτέσι τόποις ἐπιφοιτῆσαι, καὶ δώροις μὲν καταστέψαι τὸν τοῦ κυρίου τάφον τὸν ζωσπάρχον, τὸ δὲ κύκλῳ βερβαρικὸν ἀνακαθῆραι.

(3) Nicétas, p. 57.

(4) Nicétas, p. 26; Cinnamos, p. 13-14.

tion d'y monter lui-même. On se trompait. Au jour fixé pour la procession on s'aperçut en effet une fois de plus de l'humilité du basileus et l'on se reprocha de lui avoir un moment supposé une âme capable d'un tel orgueil. Sur le char d'argent que traînait un attelage de quatre chevaux au poil plus blanc que la neige, Jean avait fait placer l'icône de la Mère de Dieu, la Théotokos, que les basileis avaient coutume de se donner pour collègue dans leurs fonctions de généraux et pour qui il avait lui un culte particulier (1). Les rênes de ce superbe quadriges étaient tenues par les personnages les plus puissants de la cour, et sa marche était surveillée par les membres de la famille impériale. Quant au basileus il allait à pied devant le char et avait dans ses mains une croix. Tel était l'ordre imposant et touchant à la fois dans lequel le cortège triomphal s'avancait le long du chemin qui de la porte d'Orient conduisait au Grand Palais. Sur le parcours, des spectateurs innombrables s'étaient massés, et beaucoup étaient montés sur des estrades; toutes les maisons resplendissaient de l'or et de la pourpre des étoffes dont les locataires les avaient pour ainsi dire tapissées et où des mains expertes avaient su broder d'une manière expressive et vraiment animée les traits adorables du Christ et des saints. Au milieu d'acclamations enthousiastes, le cortège impérial arrivait lentement à Sainte-Sophie et le basileus regagnait son palais, après avoir rendu dans cette église merveilleuse des actions de grâces solennelles au Dieu bienveillant.

Au lendemain d'une défaite retentissante que l'un de ses lieutenants Andronic Contostéphane avait infligée aux Hongrois, Manuel célébrait lui aussi un triomphe (2) analogue au précédent. A la tête de la procession, sur un quadriges incrusté d'argent et d'or, se trouvait l'image de la Mère de Dieu, cette

(1) Nicéas, p. 26. ἐφ' ἣ καὶ τὴν γεγηθῶς καὶ τὴν ψυχὴν ἐκλείπων αὐτὴν, καὶ τὰς νίκας ὡς συστρατηγέτιδι ἀμάχῳ ἐπιγραφόμενος. Cf. 1^{er} Ἀκάθιστος Ὕμνος. Cf. encore Nicéas, p. 751 : ἡ τῆς θεομήτορος εἰκὼν, ἣν οἱ βασιλεῖς Ῥωμαίων ποιοῦνται συστράτηγον.

(2) Nicéas, p. 205-206.

invincible alliée, cet incomparable général (1) des souverains byzantins. Derrière, suivaient les parents de l'empereur, les hauts fonctionnaires et les grands dignitaires de la cour. Le prince, magnifiquement vêtu et montant un fier coursier, ne venait qu'en dernier lieu ; il avait à ses côtés Andronic Contostéphane, le héros du jour.

On sait combien les moines ont été de tout temps tenus en grand honneur dans l'Empire d'Orient non seulement parmi la populace ignorante mais aussi dans les plus hautes sphères de la société. Anne Dalassène avait pour eux une affection très marquée et elle en recevait tous les jours quelques-uns à sa table, trop frugale du reste pour d'autres invités (2). Isaac II attribuait à leurs prières tant d'efficacité que, lors de la révolte d'Alexis Branas, le meilleur de ses généraux, on le vit rassembler au palais des troupeaux de moines stylites et mendiants qu'il invitait à supplier le Seigneur d'écarter la guerre civile et de lui conserver son trône (3).

Souvent, à leur lit de mort, pour se concilier les bonnes grâces du ciel, les basileis changeaient leurs vêtements si luxueux contre le froc si simple. Mais l'habit, comme on sait, ne fait pas le moine. Manuel cependant n'était pas de cet avis et, au dernier moment, pour obtenir de Dieu plus facilement son pardon, il entra en religion (4), sous le nom de Mathieu (5).

Nous pourrions multiplier à l'infini les exemples. Toutefois ceux que nous avons donnés suffisent à caractériser l'esprit profondément religieux et mystique de l'époque où vécurent les Commènes et les Anges.

Mais en Orient, les représentants de la foi orthodoxe, les conservateurs du dogme se sont toujours trouvés aux prises

(1) Nicéas, p. 205 : ἡ εἰκὼν τῆς ἀπροσμάχου συμμάχου καὶ ἀκαταγωνίστου συστρατήγου τῷ βασιλεὶ θεομήτορος.

(2) *Alexiade*, I, p. 164.

(3) Nicéas, p. 498 : τοὺς γυμνόποδας καὶ χαμαιεύνας τῶν μόνιχῶν ἡθροικῶς, καὶ ὅσοι κίοσι τῆς γῆς ὑπερήρθησαν. Cf. Charles Diehl, *Figures byzantines*, II^e série, p. 230.

(4) Nicéas, p. 288.

(5) Codinus, *Excerpta de antiquitatibus constantinopolitanis*, p. 159.

avec des ennemis dangereux et la barque de l'apôtre n'y a jamais cessé d'être en proie aux vents contraires. En effet, dès les premiers temps du christianisme, les hérésies n'ont-elles pas pullulé sur le sol de l'Asie en particulier et l'Église ne s'est-elle pas vue bien souvent forcée de réunir conciles sur conciles afin de foudroyer les audacieux?

Or à l'époque dont nous nous occupons ce n'est pas seulement un certain nombre d'hérésies curieuses que nous rencontrons, comme par exemple celle des Bogomiles, dont la doctrine offre assez d'analogie avec les doctrines des Vaudois et des Albigeois ; nous nous trouvons aussi en pleine renaissance de la philosophie néoplatonicienne. Le créateur de ce mouvement avait été ce Michel Psellos, le consul des philosophes, qui fut un des plus larges esprits que Byzance ait jamais mis au monde. Il avait laissé des disciples dignes de lui et c'est à leur œuvre que nous assistons sous le règne du premier des Comnènes. Mais à côté de cet épanouissement, qui relève de la grandeur de l'intelligence humaine, nous observons un développement inouï de la superstition. A vrai dire, astrologues et devins n'ont en aucun siècle cessé d'avoir dans l'Empire et surtout à Constantinople une nombreuse clientèle. Ainsi les empereurs chrétiens du iv^e siècle ont été obligés à plusieurs reprises de promulguer de nombreux décrets contre l'astrologie (1). Car l'astrologie mystique surtout qui, par la place et le mouvement des astres, se flattait de pouvoir arriver à connaître le sort futur des nations et des individus jouissait d'une faveur particulière auprès des crédules byzantins. Mais ce qui est plus grave, c'est qu'au temps des Comnènes et des Anges, la zone d'influence de tous ces sorciers s'est considérablement élargie : plus que jamais la haute société et le monde du palais ont constamment recours à leurs services. Si l'on doit constater que la faiblesse du jugement des masses n'a jamais cessé de s'accroître, on n'est pas moins obligé de remar-

(1) Krumbacher, *Geschichte der Byzantinischen Litteratur*, Munich, 1897, p. 627, § 260, 5.

quer, chez la grande majorité des gens appartenant aux classes élevées, une tendance sans cesse grandissante aux pratiques mystérieuses.

Ainsi, en ce temps, l'Église eût fort à faire en combattant l'hérésie et la superstition et en essayant de déraciner du sol byzantin les idées nouvelles.

CHAPITRE II

LA RENAISSANCE DU NÉOPLATONISME

Jean Italos, le philosophe du règne d'Alexis I^{er} : son portrait physique, intellectuel et moral et sa biographie d'après l'*Alexiade* ; son enseignement, son influence et sa condamnation d'après le même ouvrage. Le procès d'hérésie qui lui fut intenté et sa personnalité d'après les actes de ce procès. Sa doctrine d'après les onze articles de l'anathème dont il fut frappé. — Les héritiers de la pensée de Jean Italos au temps de Manuel : Sotérichos Panteugénos et ses partisans : le *Synodique pour le premier dimanche de carême* ; le témoignage de Nicolas de Méthone.

Au dernier quart du xi^e siècle, le représentant de la pensée néoplatonicienne est un disciple de Michel Psellos, Jean Italos.

De taille plutôt moyenne mais bien bâti, Italos avait la tête grosse, le front proéminent, les traits du visage prononcés, la poitrine large (1). Il portait la barbe arrondie et prononçait le grec avec un accent qui trahissait son origine étrangère (2).

Il appartenait en effet à la race italienne (3) et son surnom du reste l'indique suffisamment.

Tout jeune, il avait fait un séjour assez long en Sicile, où son père l'avait amené en y venant avec les Italiens que les Siciliens révoltés contre les Byzantins avaient appelés à leur secours (4). Lors de l'occupation de l'île par le célèbre Georges Maniakès, au temps du basileus Constantin Monomaque, le père d'Italos s'était empressé de quitter avec son fils le territoire insulaire et ils avaient gagné la Longobardie, encore

(1) *Alexiade*, I, p. 262.

(2) *Ibid.*, p. 262.

(3) *Ibid.*, p. 257 : ὠρμητο ἐξ Ἰταλίας.

(4) *Ibid.*, p. 257.

soumise aux Byzantins (1). Jean partait bientôt de ce pays et il arrivait à Constantinople (2).

A l'Université de Byzance enseignait alors Michel Psellos (3), le plus célèbre des philosophes grecs du moyen âge. Italos suivit les cours (4) de cet illustre personnage, « mais comme il était d'un caractère grossier et barbare, dit Anne Comnène, il ne pouvait approfondir la philosophie, car il ne supportait point de maître même quand il s'agissait d'apprendre (5). Plein d'insolence et d'extravagance barbare, il se croyait supérieur à tous, même avant d'avoir appris (6). C'est pourquoi, dès le début, il n'hésita pas à tenir tête à Psellos lui-même (7) ». Quoi qu'il en soit, il approfondit la dialectique (8), fit preuve de quelque talent et sut gagner l'amitié du basileus Michel Doukas qui était très littéraire (9).

Admis dans l'intimité de l'empereur byzantin, il ne devait pas lui en montrer la moindre reconnaissance. Quelque temps après, l'Empire se trouvait en guerre avec les Latins et les Italiens et l'on projetait à Byzance d'occuper toute la Longobardie et toute l'Italie (10). Michel Doukas tenait Italos pour un honnête homme et songea à utiliser sa connaissance du latin (11). Il l'investit donc d'une fonction de confiance et l'envoya à Durazzo (12). Mais on s'aperçut bientôt qu'Italos trahissait et un autre fonctionnaire alla le remplacer. Italos se sentait perdu,

(1) *Alexiade*, I, p. 257.

(2) *Ibid.*, p. 257.

(3) Voir sur ce personnage : Charles Diehl, *Figures byzantines*, 1^{re} série, chap. xi, *Une famille de bourgeoisie à Byzance au XI^e siècle* ; et Alfred Rambaud, *Études sur l'histoire byzantine*, article III, *Michel Psellos, philosophe et homme d'État byzantin au XI^e siècle*.

(4) *Alexiade*, I, 258.

(5) *Ibid.*, p. 258.

(6) *Ibid.*, p. 258-259.

(7) *Ibid.*, p. 259.

(8) *Ibid.*, p. 259 : ἐμβαθύνει τῇ διαλεκτικῇ.

(9) *Ibid.*, p. 259.

(10) *Ibid.*, p. 259.

(11) *Ibid.*, p. 259.

(12) *Ibid.*, p. 259.

prenait la fuite et gagnait Rome (1). Il ne tardait pas du reste à se repentir et il suppliait le basileus de lui accorder sa grâce. L'empereur, débonnaire, lui pardonnait. Italos revenait à Constantinople et recevait pour domicile le monastère de la Source avec l'église des Quarante Martyrs (2).

Par la suite, lorsque Psellos prit l'habit monastique et quitta Byzance, Italos fut chargé d'enseigner la philosophie et reçut le titre de consul des philosophes (3) ; il se mit alors à expliquer les ouvrages d'Aristote et de Platon (4).

Il passait pour être très savant ; en tout cas, pour la philosophie péripatéticienne et la dialectique il était sans égal (5). Par contre il était faible en grammaire et n'avait point goûté au nectar de l'éloquence (6).

Son fort était incontestablement la dialectique (7). Il réussissait toujours à embarrasser et à réduire au silence son interlocuteur, en le faisant choir dans un puits de doutes (8). Mais il avait le tort d'être emporté et dans la discussion il ne se contentait pas de faire taire son adversaire et de lui coudre, pour ainsi dire, la bouche ; il avançait la main pour le saisir à la barbe et aux cheveux (9) et l'accablait sous des flots d'injures, quitte à se repentir et à verser des pleurs, quand il se calmait, une fois la victoire obtenue (10).

Quoi qu'il en soit, chargé d'enseigner tous les systèmes philosophiques, Italos voyait affluer à son cours la jeunesse studieuse de la capitale (11). Aussi bien traitait-il des questions

(1) *Alexiade*, I, p. 259-260.

(2) *Ibid.*, p. 260.

(3) *Ibid.*, p. 260.

(4) *Ibid.*, p. 260.

(5) *Ibid.*, p. 260.

(6) *Ibid.*, p. 260.

(7) *Ibid.*, p. 261.

(8) *Ibid.*, p. 261 : εἰς φρέαρ ἀποριῶν ἐνέβαλλε τὸν προσδιαλεγόμενον.

(9) *Ibid.*, p. 261.

(10) *Ibid.*, p. 262.

(11) *Ibid.*, p. 262 : προκαθήμενος φιλοσοφίας ἀπάσης καὶ συρρεούσης εἰς αὐτὸν τῆς νεότητος etc.

intéressantes. « Il exposait les opinions de Proclus et de Platon, de Porphyre et de Jamblique et surtout les théories d'Aristote, et il expliquait à qui voulait le traité du Stagirite intitulé l'Organon (1). Toutefois il ne sut pas faire tirer à ses disciples grand profit de son enseignement car il était d'un caractère emporté et désordonné » (2).

Quand Alexis I^{er} monta sur le trône, Italos était en train d'induire les esprits en erreur (3). « Le basileus s'en inquiéta et chargea son frère, le savant sébastocrator Isaac, de le mettre à l'épreuve. Isaac s'assura qu'Italos était un perturbateur, le réfuta publiquement et, sur l'ordre de son impérial frère, il le traduisit devant le conseil de l'Eglise. Italos était incapable de cacher son ignorance : il vomit donc, devant les prélats, des dogmes contraires à la doctrine de l'Eglise et ne cessa de se comporter en barbare grossier. Le patriarche d'alors, Eustratios Garidas, le retint dans les dépendances de la grande église avec l'espoir de le ramener à des pensées meilleures ; mais loin de lui communiquer la sagesse, il faillit contracter lui-même sa méchanceté : Italos en effet le conquit à sa cause. Qu'arrivait-il ensuite ? Tout le peuple de Constantinople accourut à la grande église à la recherche d'Italos et aurait peut-être fait un mauvais parti au consul des philosophes, si celui-ci n'avait à la dérobée gagné le toit pour se cacher dans une sûre retraite. Comme au palais ses opinions étaient sur bien des lèvres, que beaucoup de grands seigneurs avaient été séduits par ses dogmes corrupteurs, que l'âme du basileus en ressentait une douleur profonde, on résuma en onze articles les opinions mensongères d'Italos et on les envoya à l'empereur. Et alors, sur l'ordre du souverain, Italos, la tête découverte, anathématisa ces articles du haut de la chaire de la grande église, tandis que toute la foule écoutait et répétait l'anathème. Nonobstant cette condamnation solennelle de sa doctrine, Italos ne se tint pas

(1) *Alexiade*, I, p. 262-263.

(2) *Ibid.*, p. 263.

(3) *Ibid.*, p. 265 : τὸν Ἰταλὸν εὐρηχῶς < ὁ Ἀλέξιος > πολλοὺς ἐξαπατῶντα.

pour battu : il se mit de nouveau à professer ouvertement en mainte circonstance les opinions anathématisées et l'empereur eut beau lui prodiguer ses conseils, il ne voulut pas entendre raison. Aussi fut-il lui-même excommunié. Du reste, quand par la suite il se repentit, l'anathème qui le frappait fut adouci. A partir de ce moment, ses opinions seules sont anathématisées ; quant à son nom, c'est d'une manière indirecte, discrète et peu intelligible pour la plupart des auditeurs qu'il est compris dans l'anathème ecclésiastique. C'est que, par la suite, Italos avait changé d'avis et s'était repenti de ses anciennes erreurs. Il niait désormais les métempsycoses, il n'insultait plus les images vénérables des saints et il s'empressait d'interpréter d'une manière orthodoxe la théorie des Idées : bref, manifestement, il se condamnait lui-même de s'être jadis détourné du droit chemin » (1).

Telles sont les données que nous fournit la savante porphyrogénète Anne Comnène. Mais si, pour la plupart, elles sont instructives et intéressantes, il est évident que toutes ne correspondent pas à la vérité. La fille d'Alexis I^{er} altère la réalité quand elle nous donne Italos pour un barbare grossier, quand elle cherche à le présenter comme moins savant qu'il n'était, quand elle le juge incapable d'approfondir la philosophie, quand aussi elle lui prête un mode si étrange de discussion. Au reste si nous trouvons dans son exposé un portrait physique très achevé du personnage et des détails biographiques précieux, nous n'y pouvons glaner que des renseignements très vagues sur l'influence, la doctrine et la condamnation du philosophe.

Nous avons heureusement des textes qui nous permettent de combler les lacunes de l'*Alexiade*, d'en compléter ou d'en préciser les données.

Au dire de Nicéas Acominate, les opinions d'Italos étaient partagées par bien des personnes occupant des hautes fonctions à la cour et par toute la jeunesse studieuse de la capitale (2).

(1) *Alexiade*, I, p. 265-267.

(2) Dans Tafel, *Supplementa historiae ecclesiasticae graecorum saec. XI, XII*. Programm, Tübingen, 1832. Cf. Krumbacher, *Geschichte* etc., p. 445, § 185, 1, et F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I^{er}*, p. 312.

A la lecture des textes relatifs au procès d'hérésie qui lui fut intenté, on s'aperçoit que beaucoup d'ecclésiastiques avaient été séduits eux aussi par la doctrine du consul des philosophes.

« Au début de janvier 1082 (1), Alexis reçut une lettre anonyme dont l'auteur, qui fut connu plus tard, était un certain Michel Kaspax. Il accusait Italos de professer des opinions hérétiques contraires à l'Écriture Sainte et aux traditions de l'Église (2). Déjà en 1077, sous Michel VII, Italos avait eu à se défendre contre une accusation semblable; mais, à cause de sa faveur, l'affaire n'avait pas eu de suite (3). Alexis, désireux de maintenir l'intégrité de la foi, décida de faire une enquête. En même temps, Italos s'adressait au patriarche Eustratios Gariidas et lui demandait d'instruire son affaire afin de se laver de l'accusation dont il était l'objet (4). Italos parut devant le concile et présenta sa profession de foi. Mais de telles clameurs s'élevèrent dans la foule que le patriarche fut obligé de lever la séance (5). Pour éviter de nouvelles scènes de désordre, on remit l'affaire à la décision de l'empereur. Alexis réunit alors une commission mixte composée de délégués du patriarche et du Sénat, devant laquelle comparut Italos. Le philosophe lut un long mémoire où étaient exposées ses doctrines. Après l'avoir entendu, la commission ne prit aucune décision mais fit un rapport qu'elle présenta à l'empereur et dans lequel elle concluait à la culpabilité d'Italos (6). Il est à remarquer que la commission ne s'occupa point de la question des élèves d'Italos, laquelle avait une importance considérable à cause des hautes

(1) La date indiquée dans l'*Alexiade* par le contexte (I, p. 256) est l'année 1084. Mais les actes du procès donnent l'indiction V (1^{er} sept. 1081-31 août 1082). Cf. Th. Uspenskij, *Le procès d'hérésie de Jean Italos*, p. 30, dans le *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. II, 1897.

(2) Uspenskij, *Le procès d'hérésie de Jean Italos*, p. 37, 39 et 66.

(3) *Ibid.*, p. 38-39.

(4) *Ibid.*, p. 40.

(5) *Ibid.*, p. 41.

(6) *Ibid.*, p. 41 et suiv.

situations occupées par la plupart d'entre eux. Alexis, à la suite de cette enquête, renvoya Italos devant le patriarche et le concile (1), et, sans attendre leur décision, prononça la déchéance professorale de Jean et de ceux qui seraient reconnus pour ses disciples (2). Cet édit devait être déposé à la chancellerie de Sainte-Sophie où tous pourraient en prendre copie (3).

Il ressort de l'examen de l'affaire que le clergé était hostile à ces poursuites où se trouvaient compromis plusieurs de ses membres (4). Le patriarche, en effet, semble avoir voulu rester étranger à l'affaire. Au début, il parle d'Italos en termes favorables (5) et Alexis lui écrit : « Ta sainteté a de l'inclination pour les occupations intellectuelles et préfère le calme et la tranquillité aux agitations tumultueuses (6). » Le patriarche n'intervint que dans la dernière séance du concile où l'on acquitta les disciples d'Italos. Il me paraît donc probable que le clergé était favorable aux accusés et je trouve un indice à l'appui de cette opinion dans le fait de la disjonction de l'affaire d'Italos et de celle de ses disciples. Les événements que je viens de raconter sont antérieurs au 13 mars (7). A cette date, Italos fut excommunié, et le 20 (8) et 21 (9) mars on instruisit l'affaire de ses disciples. Le concile commença par excommunier ceux des membres du clergé et en particulier ceux des clercs de Sainte-Sophie qui s'occupaient secrètement de l'affaire d'Italos et critiquaient l'édit d'Alexis ou l'anathème prononcé contre Italos (10). Enfin, le 11 avril, eut lieu la dernière session du concile où comparurent les élèves du philo-

(1) Uspenskij, *Le procès d'hérésie de Jean Italos*, p. 30 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 57 et suiv.

(3) *Ibid.*, p. 61.

(4) *Ibid.*, p. 36.

(5) *Ibid.*, p. 40.

(6) *Ibid.*, p. 31-32.

(7) *Ibid.*, p. 63.

(8) *Ibid.*, p. 30.

(9) *Ibid.*, p. 35.

(10) *Ibid.*, p. 36-37.

sophe, qui tous appartenaient au clergé (1). Le synode prononça un acquittement général et spécifia, dans son arrêt, que les mesures édictées par l'empereur n'étaient pas applicables aux accusés (2) ».

Dans les débats de ce procès retentissant, Italos apparaît sensiblement différent de l'homme que dépeint l'*Alexiade*. « Il reconnaît ses erreurs sur certains points, discute sur d'autres et affirme, avec dignité, qu'il ne peut renoncer à ce qu'il croit sain et juste (3) ».

Quelles ont pu être les opinions qu'il professait et qui ont eu le succès que l'on sait ?

Au rapport d'Anne Comnène (4), il croyait à la métempsychose, il admettait la théorie platonicienne des Idées et il insultait les saintes images.

Les onze articles de l'anathème (5) dont il fut frappé nous permettront de nous faire une idée plus précise de ses opinions. Voici la traduction de ces onze articles.

1. — A ceux qui cherchent à expliquer par une nouvelle doctrine le mystère de l'incarnation (6) de notre Sauveur et Dieu, à savoir comment le Dieu Verbe s'est uni à la nature humaine et comment il a divinisé la chair dont il s'est revêtu, à ceux qui essayent de discuter au sujet de l'innovation sur-naturelle que constituent les deux natures du Dieu-homme, anathème.

2. — A ceux qui font profession de piété mais qui avec insolence ou plutôt avec impiété introduisent dans l'Église orthodoxe et catholique les dogmes impies des Grecs au sujet des

(1) Uspenskij, *Le procès d'hérésie de Jean Italos*, p. 62 et suiv.

(2) F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I^{er}*, p. 312-314.

(3) *Ibid.*, p. 314

(4) *Alexiade*, I, 267.

(5) Ces onze articles se trouvent aux pages 14-18 du *Synodique pour le premier dimanche de carême*, recueil qui contient la liste de toutes les propositions hérétiques condamnées par l'Église orientale et qui a été édité en 1893 à Odessa par Th. Uspenskij.

(6) *Synodique*, p. 14 : τῇ ἀρχῇ τῷ ἐνσάρκῳ οἰκονομίᾳ.

âmes humaines, du ciel, de la terre et des autres objets de la création, anathème.

3. — A ceux qui préfèrent la sotte et prétendue sagesse des philosophes grecs et suivent les doctrines de leurs maîtres, à ceux qui admettent les métempsycoses des âmes humaines ou leur destruction — sort réservé seulement aux brutes — et leur entrée dans le néant et qui pour ces raisons nient la résurrection et le jugement dernier, anathème.

4. — A ceux qui enseignent que la matière et les Idées n'ont pas de commencement ou du moins qu'elles ont commencé en même temps que Dieu, le créateur de l'Univers, et que le ciel, la terre et tous les autres objets de la création, étant éternels et sans commencement, restent inaltérables, à ceux donc qui contredisent ces affirmations de Dieu « le ciel et la terre passeront et mes paroles ne passeront pas (1) » et attirent sur leur tête par ces futilités la malédiction divine, anathème.

5. — A ceux qui disent que les sages grecs, qui furent les premiers des hérésiarques et que les sept conciles œcuméniques et tous les Pères les plus distingués par leur orthodoxie ont excommuniés comme étant étrangers à l'Église catholique à cause de leur fausse et impure abondance en paroles, sont ici et seront au jour du dernier jugement préférables de beaucoup aux personnes pieuses et orthodoxes, mais qui ont péché, soit entraînées par une des passions humaines, soit par méprise, anathème.

6. — A ceux qui n'admettent point avec une foi sincère, simplement et de tout cœur les miracles prodigieux de notre Sauveur et Dieu, de Notre Dame la Théotokos qui lui a donné le jour d'une façon immaculée, et de tous les Saints, mais qui essayent par des démonstrations et des sophismes de les dénoncer comme impossibles, de les interpréter faussement à leur manière et de les présenter conformément à leur propre opinion, anathème.

(1) Saint Mathieu : chap. xxiv, verset 35 : ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ παρελεύσονται, οἱ δὲ λόγοι μου οὐ μὴ παρέλθωσι.

7. — A ceux qui se livrent aux études helléniques mais qui, au lieu de viser uniquement à leur instruction, suivent les vaines doctrines des anciens et y croient comme à des vérités, à ceux qui les tiennent pour tellement certaines qu'ils n'hésitent pas à les enseigner et à les recommander à d'autres soit en cachette, soit ouvertement, anathème.

8. — A ceux qui avec les autres créations mythiques transforment aussi de leur propre autorité notre création à nous, qui admettent pour vraies les Idées platoniciennes et qui disent que la matière existe par elle-même mais reçoit des Idées sa forme, à ceux donc qui dénoncent manifestement le libre-arbitre du démiurge qui du néant a fait sortir toute chose à l'existence, et donné à toute chose, en sa qualité de créateur et de souverain absolu, un commencement et une fin, anathème.

9. — A ceux qui disent que, au jour de la dernière et commune résurrection, les hommes ressusciteront et seront jugés avec des corps différents de ceux qu'ils avaient de leur vivant — car ces derniers s'usent et périssent —, à ceux qui tiennent ces propos futiles et vains quand notre Dieu, le Christ, et ses disciples, nos maîtres, ont enseigné que les hommes seront jugés avec les corps qu'ils avaient de leur vivant et quand en outre le grand apôtre Paul dans son discours sur la résurrection a expressément et longuement développé la vérité de ce dernier thème et traité de déraisonnable toute opinion contraire, à ces dogmes et enseignements contraires, anathème.

10. — A ceux qui admettent et enseignent les vaines paroles helléniques, à savoir qu'il y a préexistence des âmes et que l'univers n'est pas né ni sorti du néant, qu'il y a une fin à l'enfer, un rétablissement de la création et des choses humaines, à ceux qui par ces paroles présentent comme périssable le royaume des cieux, alors que le Christ notre Dieu a enseigné son éternité et son indestructibilité, alors que l'ancienne Écriture et la nouvelle nous apprennent que ni l'enfer ni le royaume des cieux n'ont une fin, à ceux donc qui par ces paroles se

perdent eux-mêmes et causent aussi la condamnation éternelle d'autres, anathème.

11. — Aux dogmes et enseignements helléniques et hétérodoxes introduits contrairement à l'esprit de la foi chrétienne et orthodoxe par Jean Italos et ses disciples et à ceux qui sont contraires à la foi catholique, irréprochable et orthodoxe, anathème.

Ces onze articles sont loin de présenter tous le même intérêt. Si pour la plupart ils sont instructifs, il y en a qui sont vagues ou même contradictoires.

Le second, le cinquième, le septième et le dernier ne fournissent aucune donnée précise sur les opinions professées par Italos.

Le second, en effet, ne fait qu'énoncer les points développés dans le troisième, le quatrième, le huitième et le dixième.

Le cinquième prononce la condamnation générale des philosophes grecs dont Italos et ses disciples devaient être tentés de défendre au moins quelques-uns, ceux qu'ils admiraient.

Dans le septième, l'Église indique dans quel esprit un chrétien doit aborder l'étude permise de la philosophie païenne.

Le dernier, où le nom d'Italos apparaît dans l'anathème pour la première fois, est une récapitulation en termes généraux et vagues du contenu des principaux articles.

Les sept articles qui restent, après l'élimination de ceux dont il vient d'être question, se rapportent les uns aux idées théologiques, les autres aux idées philosophiques d'Italos.

Le premier, le sixième, le neuvième et en partie le dixième ont trait à ses idées théologiques.

Le premier concerne le mystère de l'incarnation et les deux natures du Christ. Italos devait s'être formé là-dessus une opinion personnelle que nous ignorons car l'article procède par allusions et n'est pas explicite.

Aux termes du sixième, Italos se serait attaqué aussi aux miracles qu'il aurait regardés comme impossibles et interprétés d'une manière philosophique.

Le neuvième concerne la résurrection des morts avec un corps différent de celui qu'ils avaient de leur vivant.

Le dixième envisage la fin de l'enfer.

Ces deux derniers articles sont en contradiction avec l'article trois qui appartient à la série des articles relatifs aux opinions philosophiques d'Italos. Cet article déclare anathèmes ceux qui croient à la métempsycose des âmes ou à leur entrée dans le néant. Au rapport d'Anne Comnène, Italos, nous l'avons vu, professait la doctrine de la métempsycose. Dans ce cas, comment aurait-il pu croire en même temps à l'anéantissement des âmes ? Et s'il pensait que les âmes entraient dans le néant que viennent faire, à l'article neuf, la résurrection et, à l'article dix, la fin de l'enfer ? A mon avis Italos n'a jamais pu envisager l'anéantissement des âmes et nous devons nous en tenir à ce que confirme le témoignage d'Anne Comnène.

L'article trois n'est pas le seul qui fasse allusion aux opinions philosophiques d'Italos. Le quatrième, le huitième et en partie le sixième sont consacrés au même ordre d'idées et nous permettent de déduire que notre philosophe était imbu de Platon. Il admettait la théorie des Idées considérées en tant qu'essences réelles, l'éternité de la matière qui a servi à la création de l'Univers et la préexistence des âmes. De l'exposé d'Anne Comnène il ressort, en outre, qu'il s'était assimilé les doctrines de Porphyre, de Jamblique et de Proclus. Coordonnés, tous ces renseignements montrent clairement qu'il appartenait à l'école néoplatonicienne.

Pour conclure, notons, avec Uspenskij, qu'on a eu tort de regarder Italos uniquement comme un théologien. « Il a été surtout un philosophe qui fut condamné parce que son système philosophique n'était pas conforme à la doctrine de l'Eglise (1) ».

Jean Italos se retractionna et fit sa soumission. Mais les idées qu'il avait agitées ne devaient pas être oubliées du jour où il avait cessé de les professer du haut de sa chaire de philosophie à l'Université de Constantinople.

(1) F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis 1^{er} Comnène*, p. 316.

Quelques années après, sous le premier des Comnènes toujours, un collaborateur de l'empereur, l'évêque de Nicée Eustratios, fut châtié, pour se souvenir encore des leçons d'Italos (1).

Plus tard, sous le règne du petit-fils du grand Alexis, on assistait à un mouvement théologique des plus curieux et dont les promoteurs avaient subi l'influence profonde du disciple de Psellos.

Au sujet du sacrifice que le Christ avait fait de son corps et de son sang pour sauver l'humanité, la doctrine orthodoxe était que le sacrifice du Verbe incarné n'avait pas été offert au Père seulement mais encore au Saint-Esprit et au Fils lui-même qui s'était immolé et qui, dans la Trinité, ne saurait être séparé des deux autres personnes. Le même avait été à la fois et Dieu et sacrificateur et victime. En tant que victime, le Christ ou le Verbe incarné s'était offert ; en tant que sacrificateur, il avait offert son propre corps et son propre sang ; enfin en tant que Dieu, il avait reçu l'oblation de ce corps et de ce sang. Voilà comment il fallait expliquer les paroles de la liturgie de saint Basile et de saint Chrysostome : « Σὺ εἶ ὁ προσφέρων καὶ προσφερόμενος καὶ προσδεχόμενος (2) ».

Or, au temps de Manuel, qui se rangea du côté juste et agréable à Dieu (3), il y avait de savants personnages qui ne partageaient pas l'opinion consacrée par la tradition. Les principaux d'entre eux étaient Sotérichos Panteugénos (4), candidat

(1) F. Chalandon, *ouvrage cité*, p. 318-319. D'Eustratios nous avons quelques opuscules édités dans la *Bibliothèque ecclésiastique* de l'archimandrite Andronic Dimitracopoulos au t. I (Leipzig 1866, in-8°).

(2) Migne, *P. G.* t. CXL, col. 137.

(3) Nicéas, p. 275 : καὶ τῇ δόξῃ προστεθέντος τοῦ βασιλέως τῇ θεοφιλεῖ τε καὶ κρείττονι.

(4) Les noms de tous ces personnages se trouvent dans Nicéas, p. 275-276 ; dans Cinnamos, p. 176, dans Migne, *P. G.* t. CXL, col. 140 ; enfin dans le *Synodique pour le premier dimanche de carême*, p. 22.

Le *Synodique* nous donne aussi leurs titres avec exactitude :

Michel de Thessalonique était διδάσκαλος πρωτεύδικος et μάλιστα τῶν ῥητόρων ;

Nicéphore Basilakés était διδάσκαλος τῶν Ἀποστόλων ;

au trône patriarcal de la ville de Dieu la grande Antioche (1),

Tous deux étaient diacres de la grande Sainte-Sophie.

Eustathe était métropolite de Durazzo.

Sotérichos enfin était comme Michel et Nicéphore diacre de la grande Sainte-Sophie. En outre il avait posé sa candidature au trône patriarcal d'Antioche.

(1) A propos de cette candidature de Panteugénos, Chalandon a commis une erreur assez étrange. Voici ce qu'on lit à la page 640 de son ouvrage sur les règnes de *Jean II Comnène* et de *Manuel I^{er} Comnène*. « Parmi les hommes qui prirent une part active à ces discussions philosophiques et dont les opinions hardies ne craignaient pas d'aller à l'encontre des idées reçues, Nikétas Choniates énumère Hypopsiphios de Théopolis, le diacre Sotérichos Panteugénos, élu au siège d'Antioche, Eustathios évêque de Durazzo, Michel de Thessalonique et Nicéphore Basilakès. » Le personnage singulier à qui Chalandon décerne ce nom original d'Hypopsiphios de Théopolis, nous a paru, dans sa façon d'être, vraiment fort peu orthodoxe, assez mystérieux et passablement suspect. Nous avons donc examiné ses papiers et reconnu sans beaucoup de peine que Sotérichos Panteugénos était en effet tout simplement candidat (ὑποψήφιος) au trône patriarcal de la grande Antioche, la ville de Dieu (Θεοῦ πόλις).

Toutefois il serait injuste d'attribuer au seul Chalandon tout le mérite de cette heureuse trouvaille. Le traducteur latin de Nicétas dans l'édition de Bonn a eu la même inspiration que lui, en faisant passer dans la langue de Cicéron le passage mal ponctué de l'auteur byzantin où il est question de Panteugénos et de ses partisans. Il y a une virgule et une majuscule de trop dans le texte grec : Nicétas, p. 275, lignes 20-23 : καθαίρεσιν ὑπέστησαν ὡς ἀντίφρονες ὁ ὑποψήφιος τῆς Θεουπόλεως, μεγάλης Ἀντιοχείας Σωτήριχος ὁ Παντεύγηνος, ὁ Δυρραχίου Εὐστάθιος etc., ce sont la majuscule d'ὑποψήφιος, qui n'est qu'un simple adjectif, et la virgule placée entre Θεουπόλεως et μεγάλης. Les deux corrections, que nous venons d'indiquer, s'imposaient pour ainsi dire au premier coup d'œil. Néanmoins, trop respectueux du texte, le traducteur latin lui a sacrifié le sens et il a inventé cet illustre inconnu qu'il a baptisé du nom d'Hypopsiphios de Théopolis : Nicétas, p. 275, traduction latine : Hypopsephius Theopolitanus, Soterichos Panteugenus Antiochenus, Dyrrachinus Eustathius, etc. On comprend maintenant d'où provient le singulier contre-sens de Chalandon ; c'est dans la traduction latine qu'a été pêchée cette perle de la plus belle eau. Une pareille bévue aurait été certainement évitée si son auteur avait consulté le *Synodique pour le premier dimanche de carême*. Plusieurs pages en sont consacrées à Sotérichos Panteugénos et à ses partisans, et, dans un article préliminaire aux articles qui anathématisent la doctrine de ces personnages, il est dit ceci, à la page 22 : Τὰ εἰσαχθέντα... παρὰ Μιχαήλ.. καὶ Νικηφόρου... τοῦ Βασιλέως ..., οἱ καὶ... Εὐστάθιος ἠκολούθησε καὶ ὧν προέστη ἐγγράφως καὶ Σωτηρίχος διάκονος τῆς αὐτῆς ἐκκλησίας (il a été question de la grande Sainte-Sophie) ὁ καὶ ὑποψήφιος πατριάρχης Θεοῦ πόλεως μεγάλης Ἀντιοχείας ὁ ἐπονομαζόμενος Παντεύγηνος, etc. Quand on a lu ce texte on est définitivement convaincu de l'inexistence du trop fameux Hypopsiphios.

Eustathe de Dyrrachium, Michel de Thessalonique qui expliquait l'Évangile (1), et Nicéphore Basilakès qui développait les épîtres de saint Paul et en éclaircissait les passages obscurs avec sa parole nette et facile (2).

Grâce au *Synodique*, où quatre articles (3) sont consacrés à l'anathématisation de leurs opinions mensongères et hétérodoxes, on peut reconstituer en détail leur doctrine.

Art. 1. Le Christ, disaient-ils, s'était bien offert à Dieu le Père mais il n'avait point reçu l'oblation de son propre corps et de son propre sang. Ils savaient pourtant que le Fils unique est avec le Saint-Esprit tout aussi Dieu que le Père. Or, en affirmant que Dieu le Père avait été seul à recevoir l'oblation du corps et du sang du Christ, ils rendaient étrangers aux mêmes honneurs divins et le Verbe, incarné en Jésus-Christ, et le Saint-Esprit.

Du moment que sur ce point essentiel il y avait contradiction formelle entre la pensée de ces personnages et la doctrine orthodoxe, il devait y avoir logiquement et par répercussion désaccord aussi sur quelques autres points subordonnés à l'interprétation de ce point fondamental. On s'en rendra compte en lisant la traduction ou l'analyse suivantes des trois autres articles du *Synodique*.

Art. 2. A ceux qui n'admettent pas que la célébration des

(1) Nicéas, p. 275-276 : τὸν ῥητορικὸν κοσμῶν θρόνον καὶ τὸν εὐαγγελικὸν ἀναβαίνων ὀκρίβαντα. Voir à son sujet Krumbacher, *Geschichte* etc., p. 473, § 201. Nous avons de lui quelques discours prononcés entre 1150 et 1155 pour célébrer les victoires de Manuel. Ils sont édités dans Regel, *Fontes rerum byzantinorum*, t. I, nos VIII-X.

(2) Nicéas, p. 276 : τὰς τοῦ Παύλου ἀναπτύσσων ἀπ' ἐκκλησίας ἐπιστολάς καὶ διαλευκαίνων τῷ τῆς καλλιρρημοσύνης φωτὶ ὅσαι τῶν ἀποστολικῶν ῥήσεων τῇ ἀσαφείᾳ ὑπομελαινοῦνται, etc. Ce personnage connaissait bien l'antiquité et avait étudié notamment Platon et Marc-Aurèle. « J'ai été élevé, a-t-il écrit, dans l'étude des belles-lettres, j'ai puisé à la source de l'antiquité, je n'ai pas dédaigné de sacrifier aux muses modernes. » *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Etudes grecques*, 1873, p. 138. Nous avons de lui une monodie sur la mort de son frère tué pendant la guerre de Sicile, quelques discours, une préface à ses œuvres et plusieurs lettres. Voir Krumbacher, *Geschichte* etc., p. 473 et 475.

(3) P. 22-24.

divins mystères (1), qui se fait tous les jours par ceux qui en ont reçu la mission de la part du Christ, ait lieu en l'honneur de la Sainte Trinité et qui de la sorte se mettent en contradiction avec les saints et divins Pères Basile et Jean Chrysostome, avec qui sont d'accord tous les autres Pères dans leurs discours et ouvrages respectifs, anathème.

Art. 3. Au sujet de la célébration des divins mystères dont il a établi l'usage, le Christ a dit : « Faites cela en souvenir de moi (2) ». Or les personnages en question interprétaient mal ce mot « souvenir ». Ils osaient prétendre que le sacrifice quotidien renouvelle en idée et en image (καὶνίζει φανταστικῶς καὶ εἰκονικῶς) celui que notre Sauveur a fait de son corps et de son sang sur la croix, pour la rédemption et l'expiation de la nature humaine, et ils insinuaient par conséquent qu'il est tout différent de celui qui fut accompli par le Sauveur. Or ils vidaient ainsi de sa signification le mystère au moyen duquel nous recevons le gage de la vie future et ils étaient d'autant plus dignes de reproches que le très sage Père Jean Chrysostome avait démontré la similitude complète des deux cérémonies sacrificatoires (celle qui fut accomplie par le Christ et celle qui est célébrée tous les jours) et affirmé leur identité dans plusieurs de ses explications aux paroles du grand Paul.

Bref, pour Sotérichos Panteugénos et ses partisans, le mystère de l'Eucharistie n'était que le symbole du sacrifice accompli par le Christ sur la croix, tandis que pour les vrais orthodoxes le fidèle recevait au moyen de ce mystère le gage de la vie future

Art. 4. Ces personnages disaient encore que, pour recevoir sa grâce de la Trinité, l'humanité avait dû franchir trois étapes successives. C'avait été le Fils, tout d'abord, qui, dès son incarnation, avait reçu les mortels en grâce. Puis le Père, lors

(1) *Synodique*, p. 23 : τὴν τῶν θεῶν μυστηρίων ἱεραργίαν.

(2) Saint Luc, chap. XXII, verset 19 : τοῦτο ποιεῖτε εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν.

de la passion du Christ. Et enfin le Saint-Esprit. L'Église byzantine ne tolérait pas cette division de la consubstantielle et indivisible Sainte Trinité.

Pour les raisons dont nous avons exposé les unes en commençant le récit de cette affaire et donné les autres dans l'analyse des articles de l'anathème, les opinions de Sotérichos et de ses partisans allaient à l'encontre des idées reçues et n'étaient conséquemment que des impiétés. Néanmoins, il faut le reconnaître, elles pouvaient jeter quelque trouble dans les âmes pieuses et attachées à l'orthodoxie, car enfin, à première vue, elles ne paraissaient pas complètement dénuées de toute apparence de vérité. Constantin métropolitain de Russie qui allait rejoindre son siège voulut savoir à quoi s'en tenir au juste. Il sollicita donc l'opinion de l'Église grecque sur l'interprétation à donner au texte tant débattu de la liturgie : « C'est toi qui offres, qui es offert et qui reçois ». Le 26 janvier 1156, sous la présidence du patriarche de Constantinople, Constantin IV, assisté du patriarche de Jérusalem Nicolas et en présence de quatre commissaires impériaux, de nombreux archevêques, évêques et dignitaires laïques, un synode (1) se réunissait dans le palais patriarcal et se prononçait dans le sens de l'opinion traditionnelle : le sacrifice vivifiant est offert à la fois aux trois personnes de la Trinité. Michel de Thessalonique et Eustathe de Dyrrachium se rétractaient.

Mais la décision synodique ne fit qu'attiser les discussions qui avaient été soulevées. En se déclarant pour la tradition, elle condamnait la doctrine professée par Sotérichos Panteu-génos, et celui-ci, loin de renoncer à ses idées impies, osait même les exposer par écrit (2) dans la forme chère à Platon, le dialogue. L'agitation reprenait alors de plus belle et, environ

(1) Le procès-verbal en est publié au tome CXL de la *P. G.* de Migne, aux colonnes de 148-153.

(2) Le dialogue composé par Sotérichos et dont les interlocuteurs ne sont que deux, Sotérichos lui-même comme de juste et un personnage imaginaire Philon, est publié dans Migne. *P. G.*, t. CXL, col. 140-148, avec les actes des synodes du 20 janvier 1150 et du 12 mai 1157.

seize mois après la réunion du synode du 26 janvier 1156, un nouveau concile (1) se réunissait, le 12 mai 1157, au palais des Blachernes, sous la présidence de l'empereur lui-même, assisté de ses neveux, et en présence du patriarche de Constantinople, du patriarche de Jérusalem Jean, d'un grand nombre de dignitaires laïques, du Sénat, de Sotérichos Panteugénos, etc. On commençait par lire le procès-verbal du synode du 26 janvier 1156, la doctrine hétérodoxe était exposée, attaquée et démontrée comme fausse au moyen de divers arguments. Nicéphore Basilakès la reniait ; mais Sotérichos Panteugénos s'obstinait à maintenir son point de vue. Il s'ensuivait entre lui et l'empereur une discussion au cours de laquelle le souverain faisait briller son talent de dialecticien et qui se terminait par le triomphe de l'orthodoxie. Grâce à l'habileté de Manuel, Sotérichos tombait en contradiction avec lui-même, reconnaissait son erreur et se convertissait si complètement qu'il n'hésitait pas finalement à anathématiser sa propre opinion.

Ce tardif repentir ne le sauvait cependant pas, car les prélats décidaient qu'il était indigne désormais de faire partie de leur corps sacré. Ses partisans du reste subissaient le même sort que lui : l'Église les rejetait tous hors de son sein.

Voilà les phases et le résultat du débat suscité par le groupe qui avait à sa tête Sotérichos Panteugénos. La doctrine de ce personnage, telle que nous l'avons reconstituée d'après les articles du *Synodique*, ne présente évidemment aucune analogie avec celle de Jean Italos, le philosophe du règne d'Alexis I^{er}. On a beau en effet comparer les divers articles que le *Synodique* a consacrés à leurs opinions respectives, on ne peut trouver le moindre point de contact entre le disciple de Michel Psellos et le théologien du temps de Manuel. Les chefs d'accusation qui ont entraîné la condamnation de Sotérichos Panteugénos n'ont aucun rapport avec ceux qui ont déterminé l'excommunication d'Italos.

(1) Le procès-verbal de ce concile se trouve publié aux colonnes 177-189 du t. CXL de la *P. G.* de Migne.

Néanmoins il semble bien que le mouvement, dont nous venons de parler, soit à rapprocher de celui que ce philosophe avait créé à l'époque d'Alexis I^{er} (1). On y est invité par un passage de la réfutation (2) que Nicolas de Méthone a faite de la doctrine condamnée.

Penser que la nature dans laquelle le Verbe s'est incarné a offert son propre sang non seulement à Dieu le Père mais encore au Fils unique c'est, prétendait Sotérichos, tomber dans le péché mortel de Nestorius (3) qui, comme on sait, distinguait deux personnes en Jésus-Christ : dire que les natures du Christ peuvent l'une l'offrir et l'autre recevoir, c'est en effet reconnaître, continuait Sotérichos, que chacune d'elle subsiste en soi (4).

L'évêque de Méthone cite (5) cette opinion de Sotérichos, la trouve absurde et déclare que personne, soit parmi les chrétiens, soit parmi les païens, n'a jamais songé à introduire des natures qui ne subsisteraient pas en soi (6) et dont l'une recevrait cependant le sang de l'autre que l'autre offrirait. « Platon, poursuit-il, imagine certaines Idées qui sont les genres et les espèces et qu'il appelle unités plus ou moins générales. Mais il ne les présente pas comme ne subsistant pas en soi selon l'hypothèse de ce nouveau sage (allusion à Sotérichos) ; au contraire, elles sont pour lui des essences ou natures premières qui subsistent en soi » (7). Puis, après avoir rappelé qu'Aristote

(1) Cf. Th. Uspenskij, *Essais sur l'histoire de la civilisation byzantine*, chap. III, *le mouvement théologique et philosophique à Byzance au XI^e et au XII^e siècle*, p. 221-222. Cf. F. Chalandon, *Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène*, p. 643.

(2) Elle a été éditée par Andronic Dimitracopoulos au tome I de sa *Bibliothèque ecclésiastique* : p. 321-359.

(3) Dialogue de Sotérichos, Migne, P. G., t. CXL, col. 140.

(4) Εἰ γὰρ δὴ τῶν φύσεων ἐστὶ τὸ τὴν μὲν προσάγειν, τὴν δὲ προσιᾶσθαι, πᾶσα ἀνάγκη καὶ τὴν προσάγουσαν ὡς ἀρχιερέα καὶ θύττην λέγειν ὑπόστασιν, καὶ τὴν προσιεμένην ὡς Θεὸν τὰ περὶ τὴν θυσίαν ὁμοίως ὑπόστασιν. Τοῦτο δὲ τὸ Νεστορίου θανατῶδες ἀμάρτημα.

(5) Dans la *Bibliothèque ecclésiastique*, d'Andronic Dimitracopoulos, au t. I, à la page 323.

(6) A. Dimitracopoulos, *Bibliothèque ecclésiastique*, t. I, p. 324 : φύσεις ψιλὰς καὶ ἀνυποστάτους.

(7) A. Dimitracopoulos. *Bibliothèque ecclésiastique*, t. I, p. 324 : Ἰδέας μὲν γὰρ τινὰς ἀναπλάττει Πλάτων ὁ τῶν παρ' Ἑλλήσι σοφῶν ἐξοχώτατος, οὕτω τάχα τὰ γένη καὶ

a réfuté du reste cette théorie platonicienne des Idées, qu'il l'a qualifiée de chansons de cigale, l'évêque laisse de côté les sages païens (Platon, Aristote et leurs disciples) et se met à prouver à Sotérichos que ce n'est point introduire la distinction de Nestorius que de distinguer les deux natures du Christ, la nature humaine et la nature divine (1). Nous n'avons pas à le suivre sur ce terrain.

Malgré l'incidente « selon l'hypothèse de ce nouveau sage », il ressort de ce texte que Sotérichos s'appuyait sur les Idées de Platon considérées en tant qu'essences réelles et subsistant en soi pour démontrer qu'en attribuant aux deux natures du Christ les propriétés spécifiées dans le texte liturgique débattu on leur prêtait une existence distincte, comme avait fait Nestorius.

Ainsi, grâce au témoignage de Nicolas de Méthone, nous pouvons replacer dans leur vrai jour les idées de Sotérichos. « L'enseignement donné par Italos avait porté ses fruits et, malgré la condamnation prononcée contre lui, la philosophie platonicienne avait continué d'être étudiée dans le petit groupe de personnages instruits que réunissait l'école de Sainte-Sophie. Nous avons là un nouvel anneau de la chaîne qui permet de suivre à travers l'histoire de Byzance l'influence de la pensée antique, contre les manifestations de laquelle s'unissent dès leur apparition l'État et l'Église orthodoxe (2) ».

τὰ εἰδῆ καλῶν· ὅθεν καὶ τούτων τὰς μὲν καθολικωτέρας, τὰς δὲ μερικωτέρας ἐνάδας φησὶν, ἀλλ' οὐχὶ καὶ ἀνυποστάτους ταύτας εἰσάγει κατὰ τὴν ὑπόθεσιν τοῦ νέου τούτου σοφοῦ· πολλοῦ γε καὶ δεῖ· καθ' ὅσον καὶ πρῶτας εἶναι ταύτας καὶ ἀνυποστάτους οὐσίας εἰπουν φύσεις... δισχυρίζεται.

(1) A. Dimitracopoulos, *Bibliothèque ecclésiastique*, t. I, p. 324 et suiv.

(2) F. Chalandon, *Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène*, p. 643.

CHAPITRE III

L'HÉRÉSIE BOGOMILE

Les Bogomiles sous Alexis I^{er} : comment cet empereur démasqua leur chef, le moine Basile ; supplice de Basile. Mesures d'Alexis I^{er} contre toutes les hérésies et celle-là en particulier : l'*Armure dogmatique*, le *Synodique pour le premier dimanche de carême*. — Les Bogomiles sous Manuel I^{er} : le moine Niphon. — La doctrine bogomile.

A côté de la renaissance du néoplatonisme, l'hérésie joue un rôle important à l'époque dont nous nous occupons.

Parmi les sectes hérétiques de ce temps la plus considérable est celle des Bogomiles dont la doctrine était, au dire d'Anne Comnène (1), un mélange de paulicianisme et de massalianisme. En réalité, par l'intermédiaire du massalianisme et du paulicianisme, elle remontait « au deuxième et au troisième siècle et faisait revivre les conceptions des Gnostiques et des Manichéens » (2).

Les Gnostiques, comme on sait, étaient des philosophes qui prétendaient atteindre à la perfection par la science supérieure, la γνῶσις, la connaissance du monde invisible (3). Ils concevaient une divinité inaccessible, accompagnée d'un cortège d'esprits, et un monde matériel, irrémédiablement mauvais (4). Quelques parcelles de divinité étaient disséminées, perdues dans la matière mauvaise (5), comme les paillettes d'or dans

(1) *Alexiade*, II, p. 351.

(2) G. Millet, *La religion orthodoxe et les hérésies chez les Yougoslaves*, conférence publiée dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. LXXV (janvier-juin 1917), p. 277-294. La citation est empruntée à la page 277.

(3) De Faye, *Gnostiques et Gnosticisme*, p. 432. Cf. Millet, *conférence citée*, p. 290.

(4) De Faye, *Gnostiques et Gnosticisme*, p. 432, 436-437.

(5) *Ibid.*, p. 433.

le sable. Il fallait les en dégager pour leur permettre de se réunir à Dieu. Ce résultat ne pouvait être obtenu que par l'initiation, qui était pour eux une espèce de rédemption (1). Au ^{II}^e siècle, cette secte était spéculative ; au ^{III}^e, elle devint religieuse. Les premiers Gnostiques communiquaient directement avec la divinité, par la pensée et par un effort de volonté ; les Gnostiques postérieurs s'attachèrent au geste et à l'accomplissement d'un rite tout extérieur (2).

Un jour le manichéisme est venu et il s'est assimilé les principaux éléments du gnosticisme expirant (3). Pour expliquer la présence dans le monde du bien et du mal, Manès attribuait la création à deux principes, l'un essentiellement bon qui est Dieu, l'esprit ou la lumière, l'autre essentiellement mauvais qui est le Diable, la matière ou les ténèbres. L'homme est formé de ces deux principes, enseignait-il, et il s'agit de dégager de l'homme la parcelle divine : or on ne saurait y parvenir que par l'*ascèse*, ἀσκησις, déclarait-il.

Ces sectes des Gnostiques et des Manichéens donnèrent naissance au Paulicianisme (4) et au Massalianisme (5).

Le premier apporta la doctrine de l'Adoptionnisme : le Christ n'était pas le fils de Dieu. Il n'était qu'un ange que Dieu avait adopté (6).

Le Massalianisme, lui, considérait les sacrements comme inefficaces mais il attribuait à la prière une puissance souveraine (7).

(1) De Faye, *Gnostiques et Gnosticisme*, p. 433.

(2) *Ibid.*, p. 449, 456. Cf. Millet, *conférence citée*, p. 290.

(3) De Faye, *Gnostiques et Gnosticisme*, p. 463.

(4) Se rapporter à J. Friedrich, *Bericht über die Paulikianer*, dans les *Sitzungsber. der philosoph.-philolog. und der hist. Klasse der k. b. Akademie*, 1896, Heft I, p. 67-111.

(5) Voir F. Diekamp, *Der Mönch und Presbyter Georgios*, *Byz. Zeitschrift*, t. IX, p. 14-51, 1900. Aux p. 20-23 de cet article, on trouvera un texte relatif à la doctrine des Massaliens.

(6) Voir Millet, *conférence citée*, p. 288-289.

(7) Fr. Diekamp, *Byz. Zeitschrift*, t. IX, 1900, texte relatif à la doctrine des Massaliens, p. 21, articles IV, V, VI : ὅτι οὐδὲ τὸ βάπτισμα τελειοῖ τὸν ἄνθρωπον οὔτε

Les docteurs Bogomiles devaient avoir entre leurs mains des écrits de toutes ces doctrines et la leur ne fut en somme qu'une restitution archéologique. Cette hérésie fit son apparition au x^e siècle en Bulgarie. Son fondateur a été le pope Bogomile, dont le nom signifie « cher à Dieu » et qui vécut au temps du tzar bulgare-Pierre (927-968) (1). Sous le tzar Samuel, elle fut combattue par un prêtre, appelé Cosmas, dont on a publié un texte relatif aux Bogomiles et écrit en vieux slave (2). Elle ne s'éteignit point avec la disparition de la Bulgarie en 1018. Bien au contraire, comme elle n'était point inquiétée par les empereurs byzantins, elle continua à faire des progrès et, à l'avènement au trône de la maison des Comnènes, elle avait prodigieusement prospéré.

Sous le règne d'Alexis I^{er}, elle avait à sa tête un moine nommé Basile, vieillard de grande taille, au visage émacié, qui, pour prêcher sa doctrine, s'entourait de douze compagnons, en souvenir des douze apôtres (3). Au témoignage de la porphyrogénète Anne Comnène, qui nous a laissé beaucoup de détails (4) sur ces hérétiques, c'est au basileus Alexis, son père, que revient l'honneur d'avoir dévoilé cette hérésie. Le souverain avait fait saisir quelques Bogomiles et les avait obligés de lui désigner leur chef (5). Désireux de ne pas employer la force, il le manda alors auprès de lui sous un prétexte plausible. Il lui fit un accueil cordial, se leva à sa venue, lui offrit un siège, l'admit même à sa table (6). Puis, après avoir rempli

ἡ τῶν θείων μυστηρίων μετάληψις, ἀλλὰ μόνη ἡ παρ' αὐτῶν σπουδαζομένη εὐχή. — ὅτι συμπεφύρται ὁ ἄνθρωπος τῇ ἁμαρτίᾳ καὶ μετὰ τὸ βάπτισμα. — ὅτι οὐ διὰ τοῦ βαπτίσματος λαμβάνει τὸ ἄφθαρτον καὶ θεῖον ἔνδυμα ὁ πιστός, ἀλλὰ δι' εὐχῆς. Cf. Millet, *conférence citée*, p. 289.

(1) Cf. Millet, *conférence citée*, p. 284.

(2) Ce texte a été édité par M. G. Popruženko, *Sv. Kozmy presvitera slovo na eretiki*, Saint-Petersbourg, 1907.

(3) *Alexiade*, II, p. 351-352.

(4) *Ibid.*, p. 350-364.

(5) *Ibid.*, p. 352.

(6) *Ibid.*, p. 352.

l'estomac de ce vorace cétacé (1) de mets délicats, il simula de vouloir devenir son élève (2). Basile donna dans le panneau et se mit à catéchiser l'empereur. Il appelait les églises églises de démons (3) et montrait le plus profond mépris pour le mystère de la transsubstantiation (4). L'empereur faisait semblant d'écouter ses paroles avec une attention de plus en plus captivée, toutefois, j'imagine, non sans jeter, de temps à autre, un coup d'œil moqueur du côté du rideau derrière lequel avait été posté un de ses secrétaires pour noter, au fur et à mesure, les opinions développées par le serviteur de Satan (5). A un certain moment l'empereur tira le rideau et l'on vit apparaître tout le Sénat, l'armée et le conseil de l'Eglise. Lecture fut donnée des notes qui avaient été prises : Basile était désormais convaincu d'hérésie. Cependant il ne s'en émut guère, il déclara qu'il était prêt à subir le supplice du feu, celui de la fustigation et mille autres encore : il n'avait rien à craindre ; les anges, il en était sûr, viendraient le secourir. Le basileus le fit enfermer dans une petite demeure attenante au palais. Il y envoya plusieurs personnages l'inviter à changer d'idées mais ce fut en vain. Entre temps, il fit arrêter partout ceux qui lui étaient signalés comme étant des Bogomiles mais tandis que les uns avouaient qu'ils appartenaient à cette secte, les autres niaient et prétendaient être des chrétiens orthodoxes (6). Pour séparer l'ivraie d'avec le bon grain, l'empereur usa du stratagème suivant (7) : « On va, leur dit-il, préparer tout de suite deux bûchers ; à côté de l'un on plantera une croix. Vous aurez le droit d'aller vous placer, pour mourir, soit sur l'un soit sur l'autre. Ceux d'entre vous qui sont des chrétiens aime-

(1) *Alexiade*, II, p. 353 : τῷ παμφάγῳ τούτῳ κήττι.

(2) *Ibid.*, p. 353.

(3) *Ibid.*, p. 354. Cf. Euthymios Zigabénos, *Armure dogmatique*, Migne, P. G., t. CXXXI, col. 45, *Anathème IX*.

(4) *Alexiade*, II, p. 354. Cf. Zigabénos, col. 45, *Anathème XII*.

(5) *Alexiade*, II, p. 354.

(6) *Ibid.*, p. 358.

(7) *Ibid.*, p. 358.

ront mieux mourir en chrétiens que vivre pour se voir poursuivis comme Bogomiles (1). Grâce à l'ingéniosité du souverain il fut possible de reconnaître qui étaient des Bogomiles et qui étaient des chrétiens. En effet, tandis que les premiers se rangeaient loin de la croix (2), les seconds prenaient place à son ombre (3). L'épreuve faite, Alexis rendit à la liberté les orthodoxes, fit de nouveau reconduire en prison les hérétiques et s'occupa de les convertir (4). Il faisait venir les uns auprès de lui pour tâcher lui-même de les ramener à l'orthodoxie et il envoyait aux autres, pour les catéchiser, d'éminents ecclésiastiques (5). On voit par ces procédés combien en pareilles questions l'empereur Alexis était enclin à la douceur et peu disposé à recourir à la violence. Bon nombre de Bogomiles abjurèrent leurs erreurs, charmés par la conduite du souverain (6); les autres moururent en prison, bien nourris et bien habillés jusqu'à leurs derniers moments (7).

Seul le sort de Basile fut cruel. L'empereur eut avec lui plusieurs entretiens et acquit la conviction que jamais il n'arriverait à faire de lui un orthodoxe (8). Alors, avec le consentement du basileus et à l'unanimité, le synode, présidé par le patriarche Nicolas, condamna le chef Bogomile à être brûlé vif (9) dans l'Hippodrome. Le jour fixé pour l'exécution, on y dressa d'un côté un bûcher, de l'autre une croix (10). Alexis jusqu'au dernier moment le faisait avertir qu'il pouvait encore se rétracter. Basile répondait invariablement que les anges viendraient le retirer du milieu des flammes (11). L'assu-

(1) *Alexiade*, II, p. 359.

(2) *Ibid.*, p. 360.

(3) *Ibid.*, p. 359.

(4) *Ibid.*, p. 360.

(5) *Ibid.*, p. 360.

(6) *Ibid.*, p. 360.

(7) *Ibid.*, p. 360.

(8) *Ibid.*, p. 361.

(9) *Ibid.*, p. 361.

(10) *Ibid.*, p. 361.

(11) *Ibid.*, p. 361.

rance du moine eut pour effet d'en imposer aux bourreaux à ce point que, redoutant une intervention non certes des anges mais des démons, à la suite de laquelle Basile aurait été conduit dans une autre ville de l'Empire pour y recommencer son enseignement, ils trouvèrent bon de faire un essai avec les habits de cet hérétique (1) : ils jetèrent son manteau au milieu des flammes (2) et quand ils le virent se consumer, ils ne doutèrent plus de ce qui allait se passer. Basile en effet brûla (3) avec beaucoup de courage évidemment mais il brûla tout de même. L'immonde populace de Constantinople, mise en appétit par ce joyeux spectacle d'autodafé, demandait à grands cris que l'on jetât également au feu tous les partisans de Basile (4). L'empereur heureusement avait des sentiments plus humains : il laissa crier la plèbe et se contenta de tenir enfermés les autres Bogomiles (5).

Après avoir ainsi châtié les coupables, Alexis prit soin aussi de combattre d'une autre manière encore toute recrudescence de cette hérésie. Ce fut à la suite de cette affaire qu'il fit écrire par le moine Euthymios Zigabénos cette *Armure dogmatique* (6), dont le titre seul, belliqueux et sonore, annonce suffisamment les intentions de l'inspirateur. En outre il fit anathématiser les Bogomiles et les cinq anathèmes, dont ils furent frappés et qui nous ont été conservés dans le *Synodique* (7) pour le premier dimanche de carême, nous permettant de nous faire une idée assez précise de leur doctrine.

Néanmoins toutes ces mesures n'eurent point l'efficacité qu'en attendait Alexis. Loin d'être mâtée définitivement, l'hérésie ne cessa point de recruter des adeptes, même sur le sol byzantin : témoin les évêques Clément de Sosandra et Léon

(1) *Alexiade*, II, p. 363.

(2) *Ibid.*, p. 363.

(3) *Ibid.*, p. 364.

(4) *Ibid.*, p. 364.

(5) *Ibid.*, p. 364.

(6) *Ibid.*, p. 357.

(7) Aux p. 19 et 20.

de Balbissa que, le 20 août 1143, tout au début du règne de Manuel et sous le patriarcat de Michel Courcouas, le Synode reconnaissait pour adeptes de l' « abominable » hérésie bogomile (1) ; témoin surtout le moine Niphon (2), qui, à la même époque, prêchait la doctrine anathématisée. Niphon comparaisait par deux fois devant le Synode : le 1^{er} octobre 1143 (3) et le 22 février 1144 (4), et il se voyait condamner d'abord à être enfermé au couvent de la Peribleptos puis à être emprisonné plus étroitement. Quelques années plus tard, le successeur de Michel Courcouas, Cosmas Atticos, séduit, semble-t-il, par la doctrine de Niphon, adoucissait son sort. Remis bientôt en liberté, le moine bogomile en profitait pour se remettre « à prêcher de plus belle, dans les carrefours, car sur lui s'étendait la protection du patriarche qui ne se cachait pas pour déclarer que la condamnation portée contre Niphon était injuste (5). Bien plus, Cosmas, non content de recevoir l'hérétique à sa table (6), en vint à le loger (7) ». Mais ces relations du plus haut représentant de l'autorité religieuse avec le propagateur de doctrines condamnées causaient un trop grand scandale pour pouvoir durer longtemps. Niphon fut de nou-

(1) Le procès-verbal du synode est publié dans Léon Allatius, *De Ecclesiae occidentalis atque orientalis perpetua consensione*, p. 674 :

Σημείωμα, δι' οὗ διεγνώσθησαν, ὅ τε Σωτάνδρων Κλήμης καὶ ὁ Βασιλέως Λεόντιος., τῆς τῶν Βογομήλων ὄντες μυσαρωτάτης αἵρέσεως. Μηνὶ Αὐγούστῳ κ', ἡμέρᾳ ἑκτῇ. ἰνδικτιῶνος ἑκτῆς.

(2) De Niphon et des relations que Cosmas entretenait avec lui il est question non seulement dans Cinnamos (p. 63-66) mais aussi dans Nicétas (p. 107). Cinnamos est beaucoup plus explicite.

(3) Léon Allatius, *De perpetua consensione*, p. 678 : Σημείωμα γεγονὸς ἐπὶ τῷ περιορισμῷ, τῷ εἰς τὴν μονὴν τῆς Περιβλέπτου, τοῦ Βογομήλου καὶ παμβεβήλου Νήφωνος. Μηνὸς Ὀκτωβρίου α', ἡμέρᾳ ζ, ἰνδικτιῶνος ἐβδόμης.

(4) Léon Allatius, *De perpetua consensione*, p. 681 : Σημείωμα δι' οὗ διεγνώσθη ὁ ἀμόναχος καὶ παμβεβήλος Νήφων τῆς τῶν Βογομήλων ὁμολογουμένως εἶναι αἱρέσεως. Μηνὶ Φεβρουαρίῳ κβ', ἡμέρᾳ γ', ἰνδικτιῶνος ἐβδόμης..... ὥρισθη περιορισθῆναι αὐτὸν (τὸν Νήφωνα) ἐν τίνι τόπῳ καθ' ἡσυχίαν καὶ ἀπρόσιτον εἶναι παντάπασιν ὥστε μὴ τὴν ἐξ αὐτοῦ λύμην καὶ εἰς πολλοὺς διαδιδόσθαι.

(5) Cinnamos, p. 64.

(6) Nicétas, p. 107.

(7) F. Chalandon, *Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène*, p. 637.

veau arrêté (1). Quant au patriarche, il était déposé le 26 février 1147 (2).

Ainsi, malgré les mesures sévères qu'Alexis I^{er} avait prises pour l'éteindre à jamais, l'hérésie bogomile continuait au milieu du xii^e siècle à lancer, comme par le passé, des flammes très brillantes.

Elle se propagea surtout en Serbie et en Bulgarie et elle y fit tant de progrès que les souverains serbes et bulgares durent lui appliquer à leur tour toutes les rigueurs de la loi byzantine. En 1211, le tzar bulgare Boris réunissait un synode qui condamnait les Bogomiles et publiait contre eux un nouveau synodique (3). Traqués en Bulgarie, les Bogomiles n'eurent pas un sort meilleur en Serbie. Stéphane Némania eut à cœur de les écraser : il fit périr un grand nombre d'entre eux dans les flammes et fit couper la langue à leurs chefs afin qu'ils ne pussent désormais prêcher leur doctrine. Cependant, cette fois encore, les Bogomiles n'étaient pas exterminés; ils trouvèrent un refuge en Bosnie, où l'Eglise bogomile apparaît au xiv^e siècle comme la véritable église nationale (4).

Mais, s'il est intéressant de suivre la marche de cette secte et d'en apprendre le sort, il est plus important de chercher à en connaître la doctrine. La voici, telle qu'elle ressort des cinq anathèmes du *Synodique*.

(1) Cinnamos, p. 65.

(2) Nicéas, p. 107. Cinnamos, p. 64. Le procès-verbal de la déposition se trouve publié dans Léon Allatius, *De perpetua consensione*, p. 683 : Σημείωμα τῆς καθαιρέσεως τοῦ γεγονότος πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Κοσμᾶ τοῦ Ἀττικοῦ, ὁμόφρονος ἀποδειχθέντος τῷ Βογομῆλῳ Νίφωνι. Μηνὶ Φεβρουαρίῳ κς', ἡμέρᾳ τετάρτῃ, ἡνδικτιῶνος δεκάτης.

(3) Voir G. Millet, *Conférence citée*, p. 286. Le *Synodique de Boris* a été édité par M. Popruzenko dans l'*Izvestija Russkago archeologiceskago Instituta v Konstantinopolje*, t. II, 1897, Prilozenie, p. 31-36 (Bogomiles).

(4) Voir G. Millet, *Conférence citée*, p. 286. Pour de plus amples détails, se rapporter à Dragutin Prohaska, *Das Kroatisch-Serbische Schrifttum in Bosnien und der Herzegowina von den Anfängen im XI bis zur nationalem Wiedergeburt im XIX Jahrhundert*, 1 vol. in-8°, Zagreb, 1911, chap. III, p. 18-55 : *Die bosnischen Bogumilen*.

I. Les Bogomiles ne reconnaissaient pas la Trinité consubstantielle et indivisible. Pour eux, le Verbe, le Fils de Dieu, n'est point l'égal du Père. En outre, ce n'est pas le Verbe qui s'est incarné. C'est un ange qui a reçu de Dieu l'ordre de naître d'une femme, de souffrir et de mourir, un ange ἐπίστατος, adopté. C'est la doctrine de l'Adoptionnisme. Quant au Saint-Esprit qui, dans la foi orthodoxe, a même puissance que le Père et le Fils, il est pour eux d'une nature inférieure (1).

II. Ils ne reconnaissaient pas Dieu pour le créateur du ciel, de la terre, de tout l'Univers, d'Adam et d'Eve mais ils attribuaient la création visible à un autre principe, désigné dans le *Synodique* sous le nom d'ἀντικείμενος ἄρχων et qui n'est autre que Satan (2). Pour eux, Dieu n'est le créateur que du monde invisible.

III. A la suite des Massaliens (3), ils considéraient l'eucharistie (4) et le baptême (5) comme inefficaces et inutiles.

IV et V. Ils n'adoraient ni la croix du Sauveur, ni les icônes (6). Celles-ci étaient des idoles, celle-là, l'arme de Satan, l'instrument de la tyrannie et non pas celui du salut.

Les Bogomiles ne croyaient qu'à la puissance de la prière. Ils n'en savaient d'ailleurs qu'une, le Pater (7), qu'ils récitaient

(1) Th. Uspenskij, *Synodique pour le premier dimanche de carême*, p. 19.

(2) *Ibid.*, p. 19. Cf. Zigabénos, Migne, *P. G.*, t. CXXXI, col. 57 : τολμῶσι λέγειν τὸν οὐρανόν, τὴν γῆν, καὶ πάντα τὰ ἐν αὐτοῖς τὸν διάβολον δημιουργῆσαι, καὶ οὐ τὸν Θεόν, καὶ ὅτι τὸν παράδεισον αὐτὸς ἐποίησε, καὶ τὸν ἄνθρωπον αὐτὸς ἐπλασε, καὶ οὐχ ὁ Θεός, δύο μόνον λέγοντες εἶναι ἐν τῷ κόσμῳ τούτῳ ἐκ τῆς δημιουργίας τοῦ ἐπουρανίου Θεοῦ, τὸν ἥλιον, καὶ τὴν ψυχὴν τοῦ ἀνθρώπου καὶ ὅτι ὁκτὼ εἰσὶν οἱ οὐρανοί, ἑπτὰ μὲν, οὓς ἐποίησεν ὁ ἐπουράνιος Θεός καὶ καθέζεται ἐπάνω αὐτῶν ὁ ὄγκος δέ ἐστιν ὁ ὑπὸ κάτω πάντων, ὁ καὶ παρ' ἡμῶν ὀρώμενος, ὃν ὁ ἄρχων τοῦ κόσμου τούτου ἐποίησεν.

(3) Voir ci-dessus, p. 39.

(4) Th. Uspenskij, *Synodique* etc., p. 19-20. Cf. Zigabénos, *P. G.*, t. CXXXI, col. 45, *anathème* XII, et col. 56.

(5) Voir Millet, *Conférence cilée*, p. 289.

(6) Th. Uspenskij, *Synodique*, p. 20. Cf. Zigabénos, col. 45, *anathème* XI, et col. 56. Col. 48 c : Οἱ τοιοῦτοι Θεὸν ποιητὴν οὐρανοῦ καὶ τῆς γῆς οὐ σέβονται, οὔτε Θεοτόκον, οὔτε τίμιον σταυρόν, οὔτε ἄγιον, οὔτε εἰκόνας, οὔτε θείους ναοὺς, οὔτε ἄγιον βίπτισμα.

(7) Voir Zigabénos, Migne, *P. G.*, t. CXXXI, col. 44, *anathème* VII.

plusieurs fois, le jour et la nuit (1). Sur ce point, ils s'inspiraient encore des Massaliens, comme sur la question du mariage (2), auquel ils renonçaient pour devenir parfaits (3). Pour atteindre à la perfection, les Massaliens abandonnaient leurs femmes et leurs enfants et ils menaient la vie des ascètes (4). De même, les Bogomiles appelaient serviteurs de Mammon ceux qui vivaient dans le mariage et dans le monde (5).

En somme, ces hérétiques devaient « aux Pauliciens leurs idées sur le dogme, aux Massaliens leur conception du culte et de la morale » (6).

(1) Cf. Millet, *Conférence citée*, p. 289.

(2) Voir Diekamp, *Byz. Zeitschrift*, t. IX, 1900, texte relatif aux Massaliens, p. 23.

(3) Voir Zigabénos, Migne, *P. G.*, t. CXXXI, col. 44, *anathème VI*. Cf. Millet, *Conférence citée*, p. 290.

(4) Millet, *Conférence citée*, p. 290.

(5) *Ibid*, p. 290.

(6) *Ibid*, p. 288.

CHAPITRE IV

LE ROLE D'UN BASILEUS DANS LES AFFAIRES RELIGIEUSES

Alexis I^{er} plus utile à la Foi que son petit-fils Manuel. — Le goût de Manuel pour les discussions théologiques. — Le débat relatif aux paroles de l'Evangile de Saint Jean : « Mon père m'est supérieur ». — Manuel et Démétrios de Lampé. — L'affaire du Dieu *holosphyre* de Mahomet.

Cette hérésie si curieuse en elle-même et l'affaire si instructive de Jean Italos servent aussi à nous faire voir combien un basileus byzantin pouvait à l'occasion prendre au sérieux le rôle religieux qu'il avait le droit de jouer dans son empire. Les historiens du XII^e siècle nous montrent les empereurs Comnènes bien plus empressés que les patriarches ou les hauts dignitaires de l'Eglise à prendre en mains la défense de l'orthodoxie. Alexis et Manuel en particulier, le premier par conviction, le second par goût et parce qu'il y trouvait du plaisir, se sont toujours beaucoup intéressés aux questions religieuses. Le pieux et mystique Jean II a dû lui aussi se comporter en l'occurrence comme ces deux membres de sa maison mais nous ne saurions rien affirmer de précis sur son compte attendu que Nicéas et Cinnamos n'ont traité l'histoire de son règne que comme une préface en quelque sorte à celui de Manuel : or ces deux historiens constituent nos sources uniques pour le règne de ce basileus. Andronic I^{er} était seul dans sa famille à ne prendre aucun intérêt aux discussions religieuses : un jour qu'à Lopadion, sous sa tente impériale, l'évêque de Néopatras Euthymios et l'historien Cinnamos, capitaine de son état, s'entretenaient, peut-être d'une façon un peu animée, au sujet de ces paroles du Christ « Mon père m'est supérieur », il leur ordonna de changer immédiatement de sujet de conversation et les menaça de les jeter dans les eaux du fleuve voisin, Rhyndakos, en cas

de désobéissance (1). Quoi qu'il en soit, des deux princes Comnènes dont nous connaissons le zèle religieux, c'est surtout Alexis I^{er} qui compte : il fit preuve d'une incomparable activité apostolique et sa fille n'avait pas tort quand elle revendiquait pour lui le titre de treizième apôtre (2). Non content de combattre l'hérésie dans le présent, Alexis I^{er} n'avait-il pas aussi voulu pour les temps futurs en prévenir la renaissance possible et fait en vue de ce but composer par le moine Euthymios Zigabénos cette *Armure dogmatique* qui dans son esprit était destinée à assurer et à consacrer le triomphe définitif de la foi orthodoxe ? Parmi les empereurs de sa maison en particulier et tous ceux du xii^e siècle en général, ne fut-il pas le seul qui ait su, dans toutes les occasions, régler les questions religieuses avec sagesse et au mieux des intérêts chrétiens ?

Sans doute Manuel aussi fit beaucoup, mais son immixtion dans les affaires de l'Église a été parfois plus nuisible qu'utile et c'est à son intention que Nicéas a écrit la page suivante (3) : « Loin de se contenter d'être les souverains de la nation, de porter des vêtements brodés d'or, de traiter les affaires publiques comme si elles n'étaient que leurs affaires à eux, de se comporter à l'égard des gens libres comme envers des esclaves, la plupart des empereurs romains veulent en outre passer pour avoir l'intelligence des sages, la figure de Dieu, la force des héros, la compétence de Salomon dans les questions divines, et pour être des docteurs accomplis, des canons plus rigoureusement précis que les canons de l'Église, bref ils s'érigent en arbitres des choses divines et humaines et penseraient périr de malemort s'ils n'agissaient pas de la sorte. » Or de cette mentalité, de ces dispositions naissaient de graves inconvénients. « Ainsi, poursuit Nicéas, alors qu'ils ont le devoir de punir tous ceux qui, soit par ignorance, soit par audace, introduisent dans l'Église des dogmes nouveaux et

(1) Nicéas, p. 430-431.

(2) *Alexiade*, II, p. 300.

(3) P. 274.

sortent du chemin ordinaire, ou tout au moins de confier cette tâche aux spécialistes des questions religieuses, les basileis même sur ce point ne sauraient consentir à céder le pas à qui que ce soit ; c'est pourquoi relativement aux dogmes aussi on les voit faire office à la fois d'auteurs et d'arbitres et même punir souvent de leur propre et seule autorité ceux qui ne se mettent pas d'accord avec eux. » Certes, au cours de la longue existence de l'Empire d'Orient, il y a eu bien d'autres empereurs à qui peuvent s'appliquer à merveille toutes ces critiques de l'historien Nicétas. Mais au ^{xii}^e siècle Manuel est seul à les mériter. Avec le goût des discussions théologiques la nature avait donné à cet empereur une parole facile et gracieuse et il prenait plaisir à composer des sermons pour les prononcer en public (1). Il n'hésitait point à toucher aux dogmes et à discourir au sujet de Dieu. Souvent il faisait semblant d'être embarrassé au sujet d'une question obscure tirée de l'Écriture ; il s'adressait alors aux personnes compétentes, les réunissait et les invitait à lui fournir une solution (2). Dans tout cela évidemment il n'y a rien de répréhensible et Nicétas n'aurait eu qu'à louer Manuel, si celui-ci n'avait pas eu la fâcheuse habitude de proposer de nouvelles interprétations sur des passages de l'Écriture que les Pères de l'Église avaient déjà expliqués d'une façon parfaitement claire et le défaut lamentable de s'obstiner devant les objections que naturellement on ne manquait pas de lui faire en ces occasions. Il ne voulait pas admettre qu'il pût avoir tort, comme si l'esprit du Christ s'était tout entier incarné en lui.

L'affaire de Sotérichos Panteugénos nous a déjà renseignés quelque peu sur les prétentions de ce prince en matière de théologie. Celle de Démétrios de Lampé et le débat relatif au Dieu « holosphyre » de Mahomet nous permettront de nous en faire une idée très nette et d'autant mieux que Manuel ne joue pas deux fois le même rôle. En effet si contre Démétrios de

(1) Nicétas, p. 275.

(2) *Ibid.*, p. 275.

Lampé il soutient l'orthodoxie, il la combat quand il prend la défense du dieu holosphyre de Mahomet. De cette manière nous pourrons en même temps nous rendre compte des principales questions théologiques qui ont été soulevées à Byzance au cours du XII^e siècle.

Vers 1160 (1), un certain Démétrios, originaire de Lampé (2), venait de regagner Byzance après avoir séjourné quelque temps en Allemagne (3). Ce personnage, dont la culture générale était plutôt médiocre, n'avait sérieusement étudié que les dogmes pour n'en dire du reste que des absurdités (4). Souvent il avait été envoyé comme ambassadeur en Occident et en Italie et ces missions de confiance avaient contribué à lui inspirer une fatuité sans bornes (5). Convaincu de la supériorité de son intelligence, il se mêlait de rechercher la nature de Dieu, ce qui n'était permis qu'aux docteurs, aux plus marquants des dignitaires ecclésiastiques et aux empereurs uniquement peut-être en considération de leur rang (6).

Durant son séjour dans les États de Frédéric I^{er} Barberousse, il avait fait une remarque religieuse dont les conséquences allaient être considérables. Les Allemands disaient du Christ qu'« il est inférieur et égal à la fois au Dieu qui l'a fait naître (7) ». Il sembla à Démétrios qu'il était absurde de prétendre qu'une même personne fût à la fois égale et inférieure au Dieu qui l'a engendrée et, à son retour à Byzance, il se mit à parler à droite et à gauche de l'hérésie allemande (8) et à discuter sur ce passage du texte de l'évangéliste Jean où le

(1) Cinnamos, p. 256, dit que l'agitation a duré six ans ; or le concile qui termina ces discussions est de 1166.

(2) Cinnamos, p. 251. Nous suivrons le récit circonstancié de Cinnamos, p. 251-257.

Nicéas aussi a parlé de cette affaire mais très brièvement, p. 276-278.

(3) Cinnamos, p. 251

(4) *Ibid.*, p. 251.

(5) *Ibid.*, p. 251.

(6) *Ibid.*, p. 251.

(7) *Ibid.*, p. 251.

(8) *Ibid.*, p. 251.

Christ déclare que son Père lui est supérieur : Ὁ πατήρ μου μείζων μου ἐστὶ (1). « Quel est précisément celui qui est dit ici moindre que le Père ? S'agit-il du Christ en tant qu'homme ? du Verbe ? ou bien du composé théandrique ? Et cette parole ne témoigne-t-elle pas de l'infériorité du Fils, de sa subordination et de sa dépendance à l'égard du Père ? Selon la réponse donnée, la personne du Christ, et partant son œuvre rédemptrice, changeait complètement d'aspect. Si le Christ est vraiment inférieur au Père, sa personne n'est plus divine, et, au lieu d'être théandrique, son action et son influence ne sont plus que d'ordre moral et plus ou moins humaines (2). » De ce mot du Dieu-Homme, les Pères de l'Église avaient donné diverses interprétations très pieuses et fort satisfaisantes (3). Pour les uns, quand le Fils s'avouait inférieur à son Père, il ne songeait qu'à la cause dont il était l'effet (4). Pour les autres, cet aveu d'infériorité ne visait que la nature humaine dans laquelle le Verbe s'était incarné et non pas le Verbe lui-même (5). Pour d'autres enfin c'était bien le Verbe qui était inférieur au Père mais le Verbe humilié pour s'être incarné et non pas le Verbe dans toute sa pureté et complètement débarrassé de toute sa substance humaine (6). Le Christ était l'égal du Père et tous s'étaient ingéniés à donner un sens avantageux au passage embarrassant de l'évangéliste Jean. Démétrios n'ignorait pas toutes ces explications mais elles lui paraissaient trop forcées et peu convaincantes. Le Fils ne pouvait pas être à la fois égal et inférieur. Il fallait choisir.

Les idées de Démétrios eurent beaucoup de succès. Bien des ecclésiastiques les adoptèrent avec enthousiasme et il aurait peut-être vu consacrer l'orthodoxie de son opinion si Manuel

(1) Saint Jean, chap. xiv, verset 28.

(2) Louis Petit, *Documents inédits sur le concile de 1166 et ses derniers adversaires*, Viz. *Vremennik*, t. XI, p. 466.

(3) Nicéas, p. 276.

(4) *Ibid.*, p. 277.

(5) *Ibid.*, p. 277.

(6) *Ibid.*, p. 277.

ne lui avait fait une opposition irréductible par goût d'amateur tout simplement.

Le basileus fit venir Démétrios au palais et chercha à le convaincre que ce n'étaient pas les Allemands qui avaient tort mais bien lui au contraire. « Eh quoi ! lui dit-il, ne disons-nous pas qu'une même personne est à la fois homme et Dieu ? » — Assurément, répondit Démétrios. — Et Manuel de continuer son raisonnement : « Quand nous disons que cette personne est homme nous reconnaissons qu'elle est inférieure à la divinité et quand nous disons qu'elle est Dieu nous reconnaissons qu'elle lui est égale. La parole du Christ : « Mon père m'est supérieur » ne saurait se rapporter qu'à sa nature humaine. Sa nature divine est hors de cause (1) ». Pour cette fois les deux contradicteurs s'en tinrent là (2).

Bien entendu la démonstration lumineuse de l'empereur ne fit aucun effet sur Démétrios qui même osa développer ses idées par écrit (3). Il apporta son ouvrage au basileus qui en fut fort mécontent et lui recommanda de l'enfouir dans la terre plutôt que de le livrer au public, s'il ne voulait pas faire le malheur de beaucoup de gens (4). Qu'advint-il de ce livre ? On ne sait. Mais l'audace de Démétrios n'avait plus de bornes. Il se déchaînait maintenant ouvertement contre tous ceux qui ne partageaient pas son opinion mais restaient attachés à celle des Pères de l'Église et de Manuel. S'il se permettait de tenir un pareil langage c'était qu'il se voyait soutenu par la majorité des membres du haut clergé (5). Parmi ses partisans « nous connaissons Euthymios évêque de Néo-Patras, Christophe métropolite de Myra, Jean métropolite de Larissa, Léon métropolite de Rhodes, Léon métropolite d'Andrinople, Jean métropolite de Thèbes, Nicétas métropolite de Maronaa, Constantin métropolite de Corcyre auxquels il faut ajouter le moine Iréni-

(1) Cinnamos, p. 252.

(2) *Ibid.*, p. 252.

(3) *Ibid.*, p. 252.

(4) *Ibid.*, p. 252.

(5) *Ibid.*, p. 253.

kos et bien d'autres encore (1) ». Le patriarche de Constantinople Luc Chrysobergès était plutôt d'accord avec Manuel (2).

Celui-ci, voyant que Démétrios gagnait tous les jours du terrain et qu'il était près de réussir, s'imagina de prendre en particulier un certain nombre de ces évêques que Démétrios avait gagnés à ses idées et de discuter avec eux séparément. Le résultat de cette méthode fut merveilleux; tous ceux à qui l'empereur avait fait l'honneur de les appeler auprès de lui s'empressèrent de déclarer que leur auguste contradicteur avait seul raison et ils embrassèrent ses idées. Cinnamos a beau attribuer ce succès théologique à l'intelligence d'élite du basileus « qui dominait tous ses contemporains par la pénétration de son esprit, qui expliquait tout avec un style simple et clair, qui pouvait répondre à n'importe quelle question de physique, de philosophie ou de théologie (3) ». La vérité est que les évêques avaient su se montrer bons courtisans. D'ailleurs une conduite différente aurait pu être dangereuse.

Mais quand les évêques que l'empereur n'avait pas daigné appeler au palais pour discuter avec eux s'aperçurent de la défection de ceux qui avaient eu cet honneur, ils s'efforcèrent de prévenir le retour d'un pareil accident. Ils décidèrent qu'aucun d'entre eux ne devait avoir à l'avenir avec l'empereur une conversation particulière sur la question religieuse débattue (4).

Manuel qui ignorait cette décision de ses évêques manda en audience particulière Euthymios de Néo-Patras et voulut discuter avec lui (5). Euthymios serrait ses lèvres et ne disait mot tout comme s'il était muet (6). L'empereur s'étonna de cette attitude et désira en connaître la raison. L'évêque dut lui expliquer tout (7). Manuel se mit alors en colère contrairement à l'habitude qu'il avait de tout faire sans jamais s'irri-

(1) F. Chalandon : *Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène* p. 644-645.

(2) Cinnamos, p. 253.

(3) *Ibid.*, p. 253.

(4) *Ibid.*, p. 254.

(5) *Ibid.*, p. 254.

(6) *Ibid.*, p. 254.

(7) *Ibid.*, p. 254.

ter (1). Il menaça Euthymios de le jeter dans un précipice si les évêques continuaient à lui reprocher à lui, le basileus fidèle en Christ, d'aller à l'encontre des idées orthodoxes, quand au contraire c'étaient précisément eux qui cherchaient à faire prévaloir des opinions fausses et hétérodoxes (2). « Il ne faut pas, disait-il, que vous en causiez dans vos coins. Que craignez-vous ? Venez me combattre face à face, armés de vos raisonnements. Que gagnerai-je à appuyer une opinion sotte, si elle est démontrée telle (3) ? » Et il annonça la convocation prochaine d'un concile qui se réunit le 2 mars 1166, sous la présidence du basileus et en présence des membres de la famille impériale et des plus grands dignitaires laïques, dans l'une des salles du Palais des Blachernes, dite le Triclinium de Manuel, dont les murs étaient couverts de fines mosaïques étincelant d'or et représentant les victoires du souverain régnant. Bien entendu le concile ne fit que sanctionner la volonté de l'autoritaire empereur qui prit une large part aux débats et imposa à ses évêques de signer dans un décret dogmatique la profession de foi suivante, élaborée par lui : « Tout en admettant les interprétations des divins Pères de l'Eglise relatives à cette parole du Christ : Mon Père m'est supérieur, je déclare qu'elle concerne aussi la chair créée et passible du Sauveur (4). » Au texte de ce décret étaient jointes des menaces de mort et d'excommunication écrites à l'encre impériale de pourpre et dirigées contre l'audacieux qui oserait mettre en doute la vérité de ce dogme (5). Puis, sur le conseil de ceux qui partageaient son opinion ou qui le flattaient, il fit graver le décret sur des plaques de marbre qui furent placées à Sainte-Sophie à la gauche de l'entrée (6). Il va sans dire que le

(1) Cinnamos, p. 254.

(2) *Ibid.*, p. 254.

(3) *Ibid.*, p. 255.

(4) Nicéas, p. 277.

(5) *Ibid.*, p. 278.

(6) Cinnamos, p. 256 : λίθοις ἐγκολλησάμενοι τὴν γραφὴν ἐπὶ τοῦ Σοφίας ἱεροῦ ἀριστερᾷ εἰσιόντι φέροντες ἕστησαν. Cf. Nicéas, p. 278.

concile avait destitué et excommunié les ecclésiastiques récalcitrants.

Voici la traduction des cinq articles qui dans le *Synodique pour le premier dimanche de carême* sont consacrés à l'affaire dont nous venons de raconter les différentes phases.

Article I^{er}. A ceux qui ne donnent pas leur vrai sens aux divines paroles des saints maîtres de l'Église de Dieu mais essayent d'interpréter faussement et d'altérer ce que la grâce du Saint-Esprit y a exprimé en toute clarté et évidence, anathème (1).

Article II. De ceux qui admettent que cette parole du vrai Dieu notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ : « Mon Père m'est supérieur » n'est pas seulement susceptible de toutes les interprétations des saints Pères mais concerne aussi la nature humaine du Christ dans laquelle du reste il a souffert, ainsi qu'il est expressément déclaré dans plusieurs de ces discours inspirés de Dieu qu'ont prononcés les saints Pères, de ceux qui disent en outre que le même Christ n'a souffert que dans sa chair, éternelle soit la mémoire (2).

Article III. A ceux qui conçoivent la divinisation de la chair où le Verbe s'est incarné comme une transformation de la nature humaine en divinité, et qui, loin de penser que, par suite de l'union même des deux natures divine et humaine, le corps de notre Seigneur participe à la dignité et à la majesté divines, est adoré, dans une même adoration, en la personne du Verbe incarné en ce corps, a même dignité, même gloire, même force vivifiante, même célébrité, même trône que Dieu et que le Saint-Esprit, ne croient même pas que, pour s'être affranchi des propriétés inhérentes à la créature et au fini et des autres particularités que l'on envisage dans la nature humaine du Christ et pour avoir été transformé en la substance divine, il soit devenu consubstantiel au Père, à ceux qui dans ces conditions insinuent ou que l'incarnation du

(1) *Synodique*, p. 25.

(2) *Ibid.*, p. 25.

Seigneur est imaginaire et nullement véritable ou que la divinité du Fils unique a souffert, anathème (1).

Article IV. De ceux qui disent que la chair du Seigneur, élevée par l'union même, se tenant au-dessus de tout honneur, pour être, par suite de son union complète, devenue semblable à Dieu d'une façon immuable, inaltérable et distincte, et restant inséparable et indissoluble du Verbe incarné en elle, reçoit les mêmes honneurs que le Verbe, est adoré dans une même adoration, est assise sur le trône divin à la droite du Père, attendu qu'elle s'est enrichie des prérogatives de la divinité, tout en conservant les propriétés des deux natures, éternelle soit la mémoire (2).

Article V. A ceux qui, au sujet de cette parole du vrai Dieu notre Seigneur Jésus-Christ : « Mon Père m'est supérieur », n'admettent pas les diverses explications données par les saints Pères, dont les uns l'ont rapportée au fait qu'il a été engendré par Dieu le Père, les autres aux propriétés naturelles de la chair dans laquelle sa divinité s'est incarnée, à savoir : l'état de créature, la condition de fini, le caractère mortel et les autres particularités inhérentes à la nature humaine et pour lesquelles notre Seigneur s'est déclaré inférieur à son Père, mais qui disent que cette parole n'est compréhensible que si la chair est supposée séparée d'avec la divinité tout comme si elle n'avait même pas été unie à elle..., anathème (3).

En résumé, dans les débats soulevés par la doctrine de Démétrios de Lampé, le rôle du patriarche apparaît comme bien effacé pour ne pas dire que Luc Chrysobergès est un personnage plutôt muet. C'est le maître du pouvoir temporel qui se substitue entièrement à celui du pouvoir spirituel. Manuel s'arroge tous les droits. Il a son opinion sur le dogme et elle doit prévaloir. Il discute avec les hétérodoxes en vrai docteur de la loi et ils doivent se convertir. Et puis, comme il

(1) *Synodique*, p. 25-26.

(2) *Ibid.*, p. 26.

(3) *Ibid.*, p. 26-27.

reste encore des récalcitrants, il convoque un synode docile pour les frapper des foudres de l'excommunication. Le vrai chef de l'Église byzantine n'est point le patriarche, qui n'est qu'un fantoche, mais le basileus, égal aux Apôtres.

Dans l'affaire que nous venons d'exposer en détail, Manuel s'était montré en somme le défenseur de l'orthodoxie. Mais son obstination et la haute idée qu'il se faisait de son talent théologique (1), l'amènèrent une fois, aux approches de sa mort (2), à causer dans l'Église un scandale retentissant.

Dans les catéchismes (3) il y avait, entre autres anathèmes, celui (4) qui frappait le Dieu de Mahomet, ce dieu dont son prophète a dit qu'il n'a ni engendré ni été engendré mais qu'il

(1) A la vérité, dans le conflit que nous allons exposer et qui est relatif au Dieu de Mahomet, Manuel semble avoir été inspiré aussi par des raisons plus hautes. Chalandon l'a bien fait ressortir dans son ouvrage sur *Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène*. « De tout temps, y dit-il (p. 660), l'empire grec s'était efforcé pour mieux les assimiler d'amener à l'orthodoxie ceux de ses sujets qui étaient musulmans : nous savons par le *De Cerimoniis* que des conditions spéciales étaient faites aux prisonniers musulmans qui consentaient à embrasser le christianisme ; de même, l'Église grecque avait entrepris la conversion des Turcs établis dans la région du Vardar. Manuel Comnène, fidèle à la tradition impériale, chercha à amener le plus grand nombre possible de conversions de ce genre, jugeant sans doute que la communauté de foi ne pouvait que favoriser la fusion des diverses races habitant le territoire byzantin. Les mesures qu'il prescrivit pour faciliter l'abjuration des Musulmans parurent dangereuses au patriarche Théodose I^{er}, l'Arménien ou le Boradiote, qui en 1178 avait succédé à Chariton Eugéniotès, et, de là, naquit le conflit en question ».

(2) Manuel est mort, comme on sait, en septembre 1180. Le conflit relatif au dieu « holosphyre » de Mahomet est de cette même année : Nicéas, p. 280 : νόσω τότε προσπλαίων δεινῇ, ὅφ' ἧς καὶ τὸν βίον ἀπέλιπε.

(3) Pour le récit que nous commençons notre source unique est Nicéas, p. 278-284.

(4) Le texte complet et fort long de cet anathème, que tout Musulman devait prononcer lors de sa conversion, se trouve publié intégralement dans la *P. G.* de Migne, aux colonnes 125-136 du tome CXL. Après avoir anathématisé Mahomet, les parents, les disciples, les partisans, les opinions du prophète, le néophyte faisait la déclaration relative au dieu holosphyre : col. 134 : Καὶ ἐπὶ πᾶσι τοῦτοις ἀναθεματίζω τὸν θεὸν τοῦ Μωάμεδ, περὶ οὗ λέγει ὅτι αὐτός ἐστι θεὸς εἰς ὁλόσφυρος δς οὐκ ἐγέννησεν οὐδὲ ἐγεννήθη, οὐδὲ ἐγένετο ὁμοιος αὐτῷ τις. Et ce n'était pas tout : la profession de foi du prosélyte ne s'arrêtait pas là.

est « holosphyre (1) ». Or Manuel conçut le dessein de faire effacer cet anathème de tous les livres de catéchisme en commençant par celui de Sainte-Sophie et à cet effet il trouva un prétexte spécieux. Pour les Musulmans qui se convertissaient au christianisme c'était, prétendait-il, un scandale que d'entendre ainsi blasphémer Dieu. Il manda donc auprès de lui le patriarche d'alors, le grand Théodose, et les membres les plus considérables du clergé qui se trouvaient à Constantinople et, après un préambule fort développé, il leur expliqua ses intentions. Mais, pour la première fois, il ne rencontra pas chez eux la docilité habituelle car ils avaient alors à leur tête un homme de caractère ferme qui n'était pas fait pour céder facilement à toutes les volontés des souverains (2). Les évêques répondirent à l'empereur que sa proposition était contraire à l'esprit de la vraie foi, que le soi-disant scandale n'en était pas un, attendu que ce n'était pas Dieu créateur du ciel et de la terre qui était frappé d'anathème mais la conception du niais et démoniaque Mahomet, le dieu holosphyre qui n'a ni engendré ni été engendré ; or, continuaient-ils, la doctrine chrétienne accorde à Dieu la paternité, alors que ces paroles de Mahomet la lui refusent catégoriquement et puis ils avouaient qu'ils ne comprenaient d'ailleurs pas bien le sens de l'épithète « holosphyre » (3). Ils ne parvinrent pas toutefois à modifier les dispositions de l'empereur. En effet, de sa propre autorité et avec l'aide de

(1) Ὁλόσφυρος : c'était ainsi que les Byzantins traduisaient les mots suivants de la surate CXII² : « Allahou, assamadou » qui signifient : « C'est un dieu éternel ». Note empruntée à F. Chalandon : *Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène*, p. 661, note 4.

(2) Plus loin, au chapitre VI, nous avons montré, par de nombreux exemples, combien était ferme le caractère du patriarche Théodose.

(3) Nicétas, p. 279.

Au point de vue philosophique, Manuel avait raison évidemment de vouloir soustraire à l'anathème le dieu de Mahomet puisqu'Allah n'est en somme qu'une conception locale de la divinité unique et souveraine. Mais au point de vue de la religion chrétienne il avait non moins évidemment tort, attendu que la doctrine chrétienne veut que Dieu ait un Fils, alors que le Dieu de Mahomet n'a pas engendré.

ses courtisans les plus érudits, Manuel publia un décret dogmatique (1) où il prenait la défense des niaiseries de Mahomet et reprochait à ses prédécesseurs sur le trône et au clergé leur manque de réflexion qui les avait conduits à frapper d'anathème le vrai Dieu (2). Puis il en fit donner lecture publiquement, à Sainte-Sophie, où les plus éminents des sénateurs et les plus lettrés de ses parents s'étaient rendus d'avance, pour précéder en quelque sorte le décret et faire office de claqueurs (3). Or le basileus avait un style si gracieux, il employait des arguments si vraisemblables qu'il pensa persuader non seulement ceux qui ne faisaient attention qu'à la forme mais encore ceux qui se préoccupaient du fond (4). Un peu plus encore et le dieu holosphyre de Mahomet aurait passé aux yeux de tous pour le vrai Dieu, si le patriarche ne s'y était opposé de toutes ses forces. Théodose dénonça les propositions du souverain comme erronées et comme introduisant des dogmes nouveaux et il invita l'assistance à ne voir en elles que ce qu'elles contenaient : du poison (5). Blessé dans son amour propre, l'empereur insulta patriarche et évêques et les traita de sots (6).

Les images de son style n'avaient pas réussi à faire passer son décret. Il en composa alors un second, beaucoup plus bref et plus simple, dans lequel il cachait ses intentions sous l'appât du vrai dogme (7). Il séjournait en ce moment près de Dama-lis, au palais dit de Scutari, car, étant malade, il avait besoin de respirer un air tempéré (8). Il donna l'ordre au collège épiscopal et aux personnes les plus érudites de venir l'y trouver.

(1) Nicétas, p. 279 : τόμον.

(2) *Ibid.*, p. 279.

(3) *Ibid.*, p. 280 : οἷον τοῦ τόμου προοδευτὰς καὶ νεολαίαν κροτοῦσαν τὰ γεγραμμένα.

(4) *Ibid.*, p. 280.

(5) *Ibid.*, p. 280 ὡς δηλητηριώδη τὰ γραφόμενα ὑφορᾶσθαι παρέπειθεν.

(6) *Ibid.*, p. 280 : ὁ δὲ ὡς περ τι δεινὸν πεπονθὼς ὀνειδισιν ἔπλυνε τοὺς ἀρχιερεῖς, καὶ μωρὰ τοῦ κόσμου τούτους ὠνόμαζεν.

(7) *Ibid.*, p. 280.

(8) *Ibid.*, p. 280.

Mais ils n'avaient pas plus tôt débarqué sur la rive asiatique du Bosphore que Théodore Matzoukès, sous-secrétaire de Manuel et persona grata, vint leur annoncer que le basileus ne pourrait pas les recevoir car son état de santé avait empiré (1). Toutefois il leur apportait deux écrits et les pria d'en écouter la lecture. L'un était ce deuxième décret dont nous avons parlé quelques lignes plus haut et l'empereur invitait les évêques à le signer immédiatement. La soi-disant aggravation de l'état de santé du souverain était due vraisemblablement à des raisons politiques. Manuel peut-être voulait indiquer ainsi à son clergé que son mécontentement persistait et qu'il ferait bien de montrer plus de souplesse. Le second écrit avait trait à la querelle de l'empereur avec le patriarche et le synode. Manuel y blâmait violemment Théodose et ses évêques de lui avoir fait une opposition, selon lui, injustifiable et les menaçait d'en référer à un concile. Et même, pour être le plus désagréable possible à ses prélats, il jurait de délibérer sur cette question avec le pape (2) : l'immixtion de Rome n'était pas faite précisément pour plaire à l'orgueil de la susceptible Église byzantine. « Je serais un ingrat, ajoutait-il en manière de conclusion, et un fou si je ne songeais pas, en considération des bienfaits dont il m'a comblé, à donner à Dieu, mon empereur et l'empereur du monde, un acompte si minime soit-il, à faire tout mon possible pour le soustraire à l'anathème, lui, le vrai Dieu (3) ». Mais tous ces propos pleins de jactance ne firent pas le moindre effet sur le patriarche non plus que sur les évêques. Bien au contraire l'archevêque de Thessalonique, le si éloquent Eustathe, s'indignant à la lecture de ces écrits impériaux et ne pouvant admettre que le dieu holosphyre, cette création d'un esprit pervers, pût passer pour le vrai Dieu, « J'aurais, dit-il, une cervelle foulée aux pieds et je serais complètement indigne de ce vêtement — et

(1) Nicéas, p. 281.

(2) *Ibid.*, p. 281.

(3) *Ibid.*, p. 281.

il montrait la chape jetée sur ses épaules —, si je prenais pour le vrai Dieu ce pédéraste, ce maître d'actions abominables (1). » A ces paroles, écrit Nicétas (2), peu s'en fallut que les assistants ne fussent restés pour ainsi dire cloués sur le sol, car, outre qu'elles étaient assez audacieuses, il les prononçait encore d'une voix de stentor et il offrait l'image d'un homme enflammé par un zèle pieux. Le lecteur des volontés impériales, Matzoukés, s'arrêta interdit et s'en retournant auprès de son maître il le mit au courant de cet incident tout en lui annonçant l'échec complet de sa mission.

Manuel change alors de système : il se fait plus souple et se décide à user de patience. Il se compose une apologie spéculative : il est lui aussi un des chrétiens les plus fidèles et il a du reste de quoi tenir, car il est issu de parents tout à fait pieux ; il demande instamment que lui et l'archevêque de Thessalonique soient mis en jugement, et alors ou bien il sera justifié si la sentence déclare qu'il ne croit pas à un dieu pédéraste, qu'il n'est pas un faussaire de la vraie foi et dans ce cas il infligera au blasphémateur le châtiment mérité, ou bien il sera condamné pour croire à un dieu différent de celui des chrétiens, auquel cas il connaîtra la vérité et rendra grâces à celui qui l'aura désabusé (3). Peu après le patriarche fut autorisé à se présenter devant l'empereur, prononça les paroles exigées par les circonstances et le souverain accorda son pardon à Eustathe, lui permit de se défendre comme il l'entendait et, en manière de conclusion, il ajouta : « Toi qui es un sage, tu ne dois pas tenir des propos obscènes, insolents ou déplacés (4). » Puis il donna publiquement lecture de son second décret relatif au dieu holosphyre et tous les assistants en approuvèrent les

(1) Nicétas. p. 282 : « ἔσοίμην ἄν » ἔφη « καταπεπατημένον ταῖς πτέρναις φορῶν τὸν ἐγκέφαλον, καὶ τοῦ σχήματος τούτου παράπιν ἀνάξιος » τὸν ἐπὶ τῶν ὤμων δεῖξας μανθῦαν, « εἰ θεὸν ἡγοίμην ἄλλοθινὸν τὸν παιδευαστὴν καὶ καμηλώδη καὶ πάσης πράξεως μυσταρᾶς ὑψηλότην καὶ διδάσκαλον.

(2) *Ibid.*, p. 282.

(3) *Ibid.*, p. 282-283.

(4) *Ibid.*, p. 283.

termes et promirent de le signer bien volontiers. L'empereur était enchanté d'avoir imposé enfin sa volonté au synode et obtenu par la brièveté ce qu'il n'avait pas réussi à obtenir auparavant par son long décret (1).

Le lendemain matin, les gens du basileus se présentèrent de bonne heure chez les membres du synode et les forcèrent à se réunir pour exécuter ce dont ils étaient convenus avec le maître. Les évêques n'avaient plus leurs dispositions de la veille et se montraient récalcitrants une fois encore : ils prétendaient que le décret renfermait certains mots répréhensibles qu'il fallait biffer et remplacer par d'autres qui ne fussent pas en contradiction avec le vrai dogme. On conçoit que dans ces conditions l'empereur se soit mis dans une violente colère et qu'il les ait traités d'idiots et d'inconstants dans leurs opinions (2). Finalement pourtant Manuel et ses évêques parvinrent à se mettre d'accord : l'anathème, dont le dieu de Mahomet était frappé, serait effacé des catéchismes et remplacé par un autre qui ne frapperait que Mahomet, son enseignant et ses adeptes (3).

En somme l'empereur l'avait emporté : souplesse, rouerie, menaces, il avait tout mis en œuvre, et nonobstant l'autorité que pouvaient avoir la personnalité du patriarche Théodose et celle de l'archevêque de Thessalonique Eustathe, le clergé avait dû s'incliner devant la volonté du souverain. L'audacieux langage d'Eustathe y contribua d'ailleurs beaucoup et fit en ce sens plus de mal que de bien : en effet les prélats semblent avoir redouté les conséquences de cette violente sortie, de cette manifestation inaccoutumée d'indépendance et d'insoumission et l'on a vu que, à la suite de cet incident, ils se montrèrent tout miel. Ils recommencèrent, il est vrai, à protester

(1) Nicéas, p. 283.

(2) *Ibid.*, p. 284 : ἦν οὖν αὖθις προξυνόμενος ὁ κρατῶν καὶ ὡς ἀνοηταίνουσι καθαρῶς ἐπερχαλῶν τὸ τῆς γνώμης ἄστατον καὶ ἀγχίστροφον.

(3) *Ibid.*, p. 284 : συνήλθοσαν ἵνα τὸ μὲν ἀνάθεμα τῷ θεῷ τοῦ Μωάμετ τῶν κατηχητικῶν βιβλίων ἀπαλειφθῇ, ἐγγραφῇ δὲ ἀνάθεμα τῷ Μωάμετ καὶ πάσῃ τῇ αὐτοῦ διδαχῇ καὶ διαδοχῇ.

le lendemain, mais c'était trop tard : ils avaient eu tort de céder la veille et de donner ainsi au basileus une preuve de leur désarroi. Manuel n'avait plus à redouter de leur part une longue opposition : ils ne résistaient plus que pour la forme. Ils s'empressèrent d'arranger tout à l'amiable car ils pensaient avoir beaucoup à se faire pardonner ; tant leur attitude courageuse mais plutôt exceptionnelle à Byzance avait fini par les effrayer.

Quoi qu'il en soit, le conflit, que nous venons de raconter en détail, met bien en lumière et le rôle religieux que prétend s'attribuer et jouer un oint du Seigneur, un basileus byzantin, et les dangers que comporte pour le dogme une trop fréquente et trop obstinée immixtion de l'empereur dans les affaires de l'Église. Ce n'est pas tout. Il montre encore, et les-deux points suivants sont à retenir pour une démonstration ultérieure (1), que, si les maîtres du temporel tendent au ^{xii}e siècle et ont presque réussi à devenir aussi les maîtres du spirituel, les ecclésiastiques de poigne et de volonté n'ont pas fait complètement défaut à cette même époque.

(1) Pour le chapitre vi, qui traite de la faiblesse de l'Église.

CHAPITRE V

LA SUPERSTITION

Anne Comnène et l'astrologie. — L'hostilité d'Alexis I^{er} contre cette science. — Quelques astrologues de l'époque de ce basileus. — La magie et l'astrologie au temps de Jean II. — La science astrologique d'après le poème de Théodore Prodrome et celui de Jean Camatéros. — Les progrès de la sorcellerie et de l'astrologie sous le règne de Manuel : le protostrator Alexis Axouch accusé de magie ; Isaac Aaron, le magicien de l'envoûtement ; les astrologues Skléros Seth et Michel Sikidités. — Un prophète dans le sein de l'Eglise. — La mentalité de l'historien Nicéas. — Manuel très superstitieux et fervent admirateur de l'astrologie. — Andronic préfère la lécanomantie. — Les Anges plus superstitieux encore : Isaac II, l'impératrice Euphrosyne et le sanglier de Calydon ; Isaac II et ses moines chiromanciens ; Alexis III et ses astrologues. — La populace superstitieuse.

A côté de la renaissance de la philosophie néoplatonicienne et de la recrudescence de l'hérésie, la superstition, nous l'avons dit, a pris au XII^e siècle un développement inouï. Dans toutes les sphères de la société, dans les plus hautes comme dans les plus basses, on suit avec un intérêt sans cesse grandissant les pratiques des astrologues et des sorciers et l'on a, comme on le pense bien, très souvent recours à leurs services.

La femme la plus intelligente de l'époque, la savante porphyrogénète Anne, avait elle aussi touché un peu à l'astrologie et elle a beau nous assurer qu'il ne faudrait pas en déduire qu'elle eût jamais voulu s'y adonner sérieusement, que bien au contraire elle avait simplement cherché à se rendre compte de son inanité pour combattre plus efficacement ceux qui la

pratiquaient (1), elle y attache tout de même une certaine importance : cette science nouvelle, inconnue, comme elle dit (2), à l'astronome Eudoxe (3) et au philosophe Platon, peu approfondie par Manéthon (4), mais si florissante sous le règne de son père, ne lui sert-elle pas, en effet, d'exemple pour montrer à la postérité à quel épanouissement au temps d'Alexis I^{er} avaient atteint toutes sortes de sciences (5) ?

Le souverain, lui, portait sur l'astrologie un jugement tout différent (6). Il lui reprochait avec raison son influence pernicieuse sur les esprits simples qui en venaient à perdre leur espoir en Dieu pour bayer aux astres (7). Aussi lui témoignait-il de l'hostilité (8). Mais on n'en a pas moins vu briller sous son règne une pléiade d'illustres astrologues (9). Anne Comnène nous a transmis les noms et les procédés de certains d'entre eux et signalé aussi la conduite que son père a tenue à leur égard.

En général ils n'appartiennent pas à la race grecque ; ce sont des Égyptiens ou des Asiates.

Il y avait d'abord un certain mathématicien nommé Seth qui se glorifiait d'être un astrologue infailible. C'était lui qui avait su prédire la mort de Robert Guiscard. Il avait écrit cette

(1) *Alexiade*, I, 291 : ὀλίγον τι τῆς ἐπιστήμης ταύτης ἡψάμεθα, οὐχ ἵνα τι τοιοῦτον διαπραξαίμεθα, ἀλλ' ἵνα τῆς ματαιολογίας ταύτης ἀκριθέστερον καταγνόντες, καὶ τῶν περὶ αὐτὴν ἡσυχολημένων καταγινώσκομεν. Elle proteste encore ailleurs contre l'astrologie : *Alexiade*, II, p. 288 : οὐδὲ γὰρ ἂν ἀπὸ τῆς ἀστρώας περιφορᾶς ἐξαπτοίμην ποτὲ τὰ ἡμέτερα.

(2) *Alexiade*, I, p. 291.

(3) Eudoxe de Cnide, contemporain de Platon.

(4) Prêtre et historien égyptien du III^e siècle avant J.-C.

(5) *Alexiade*, I, p. 291 : ταῦτα δὲ γράφω... ἵνα ἐνδείξαιμην ὅτι ἐπὶ τοῦ αὐτοκράτορος τούτου πολλὰ καὶ τῶν ἐπιστημῶν εἰς ἐπίδοσιν ἐληλύθεισαν.

(6) *Ibid.*, I, p. 291 πρὸς τὸ μᾶθημα τῆς ἀστρολογίας δυσχεραίνων πως κατεφαίνετο.

(7) *Ibid.*, I, p. 291 : διότι τοὺς πολλοὺς τῶν ἀκαρριωτέρων ἀφίστασθαι ἀνέπειθε τῶν ἄνωθεν ἐλπίδων καὶ κεχηνέαι τοῖς ἀστροσιν.

(8) *Ibid.*, I, p. 292 : αὕτη αἰτία γέγονε πόλεμον ἔχειν τὸν αὐτοκράτορα πρὸς τὸ μᾶθημα τῆς ἀστρολογίας.

(9) *Ibid.*, I, p. 292 : οὐ μὴν διὰ τοῦτο αὐχμὸς τις ἦν ἀστρολόγων τὸ τηλικάδε.

prédiction sur un papier qu'il avait cacheté puis remis à quelques familiers de l'empereur, en les priant de vouloir bien le conserver pendant quelque temps. La prédiction était à peu près conçue en ces termes : « après avoir causé bien des ennuis, un grand ennemi occidental tombera tout d'un coup ». Quand le papier fut décacheté, au lendemain de la mort du roi normand, tout le monde, on se l'imagine, s'empressa d'admirer la science de ce devin (1).

Il y avait ensuite un Égyptien et plus précisément un Alexandrin (2). Parfois il vaticinait sans faire aucun usage de l'astro-labe mais simplement au moyen de cailloux ou de jetons (3). Anne Comnène ajoute que ses procédés constituaient un art rationnel et non point divinatoire (4). En tout cas, comme il devinait juste, il avait énormément de succès et c'était avec une certaine inquiétude que l'empereur voyait les jeunes gens affluer chez l'Alexandrin qu'ils considéraient comme un prophète. Désireux d'en rabaisser la réputation, il lui fit poser pour son compte deux questions avec l'espoir qu'il répondrait à côté. Mais ce qui est plus amusant c'est que l'Égyptien tomba juste. Alors craignant que ses Byzantins ne fussent fascinés par de tels succès, l'empereur se décida à employer des moyens plus énergiques : il exila le devin à Rodosto, en prenant soin, comme de juste, de lui assurer l'avenir.

Un autre Égyptien très intelligent, nommé Eleuthérios (5), avait une nombreuse clientèle et par conséquent ses confrères en étaient extrêmement jaloux. C'était surtout un Athénien, Katanankès (6), nouvellement installé à Constantinople, qui lui disputait la première place. Sur le désir de l'empereur, des personnages de son entourage avaient demandé à l'Athénien de

(1) *Alexiade*, I, p. 290.

(2) *Ibid.*, p. 292.

(3) *Ibid.*, p. 292 : ἐν ἐνίοις δὲ οὐδὲ ἀστρολάβου δεόμενος, ἀλλὰ διὰ τινος ψηφηφορίας (ex calculorum quodam jactu) τὰς προρρήσεις ἐπεποίητο.

(4) *Ibid.*, p. 292 : ἦν δ' ἄρα καὶ τοῦτο μαντικὸν μὲν οὐδαμῶς, ἀλλὰ τέχνη τις λογική.

(5) *Ibid.*, p. 292.

(6) *Ibid.*, p. 292-293.

leur indiquer la date à laquelle le basileus devait expirer. Il leur déclara que leur maître devait mourir sous peu. Mais, moins versé sans doute dans son art que l'Alexandrin exilé à Rodosto, il n'eut pas le même bonheur et, à la place de l'empereur, ce fut seulement le lion nourri dans le palais qui mourut. Naturellement on ne manqua pas de penser aussitôt que la prophétie de Katanankès visait cet animal impérial. Longtemps après cet événement malheureux, il s'avisa de prophétiser pour la seconde fois la mort d'Alexis : ce fut Anne Dalassène, la mère de l'empereur, qui rendit l'âme le jour même qu'avait fixé le devin. Ainsi donc tout de même aux dates indiquées par, Katanankès la mort avait fait chaque fois une victime. Mais, probablement parce que Katanankès ne devinait pas juste, l'empereur n'a pas voulu prendre à son égard les mesures dont il avait cru bon d'user envers l'Alexandrin : le jugeant inoffensif, il ne l'envoya pas en exil.

Il est curieux de voir l'empereur daigner faire poser des questions à ces astrologues avec l'espoir qu'ils se tromperont et qu'il pourra les confondre publiquement. C'est une mentalité assez analogue à celle qui, au ^{viii}^e siècle, retenait pendant plusieurs heures les pères d'un concile attentifs autour de ce moine qui se flattait de pouvoir réussir la miraculeuse expérience de la résurrection d'un cadavre ! En tout cas la foule avait une confiance illimitée en ses astrologues et les mesures que l'empereur était obligé de prendre le disent amplement.

Mais si pour le règne d'Alexis I^{er} les renseignements sur la superstition abondent, par contre ils sont extrêmement rares quand il s'agit de l'époque de Jean II. La raison en est fort simple : les historiens qui ont raconté le règne de ce basileus, Nicétas et Cinnamos, se sont bornés à nous en donner un aperçu rapide et sommaire où rien d'intéressant ne se rapporte à la question étudiée dans le présent chapitre. Sans une autre source, nous en serions réduits à faire des simples conjectures sur la superstition au temps de Jean II. Personnellement le fils d'Alexis I^{er} n'a pas dû témoigner à l'astrologie plus d'ami-

tié que son père, si l'on en juge d'après son caractère profondément pieux et son intelligence supérieure. Mais son entourage et ses sujets auraient été une étrange exception dans leur siècle, s'ils s'étaient montrés moins crédules que leurs devanciers ou leurs successeurs. Au reste dans Balsamon, la source à laquelle nous faisons allusion plus haut, on lit une anecdote significative qui confirme et justifie ce point de vue. Zoé, la femme d'un proche parent de Jean II, Alexis Comnène, était tombée gravement malade et les médecins l'avaient condamnée. Des magiciens se présentent alors qui prétendent que le mal de Zoé est dû à des sortilèges et ils se font fort de guérir la noble dame complètement, en la délivrant de son ensorcellement. Ils se mettent à l'œuvre aussitôt, se servent d'images de de cire, usent d'autres pratiques, mais, comme leurs efforts demeurent stériles, ils s'empressent de s'esquiver et de disparaître, tandis que leur cliente meurt. Dès qu'il apprit ce qui s'était passé, le patriarche Léon Styppès infligea des peines ecclésiastiques plus ou moins sévères aux parents de la défunte et aux autres personnes qui avaient ajouté foi aux promesses des sorciers (1).

Si la haute société d'alors ne répugnait pas à se servir de magiciens, elle hésitait encore moins à recourir à ceux qui prétendaient lire les destinées humaines dans le livre du ciel. L'astrologie était le mode de divination le plus répandu et le plus goûté. C'était du vivant de Jean II (2) que le poète de cour Théodore Prodrome dédiait à l'une des brus de ce monarque, la sébastocratorissa Irène (3), un poème astrologique (4) intéressant, où sont décrites minutieusement les vertus des principaux corps célestes.

(1) Théodore Balsamon, *Commentaires sur les canons*, Migne, P. G., t. CXXXVIII, col. 801. Cf. Gédéon, Πατριάρχαι πίνakes, p. 331.

(2) Selon toute probabilité.

(3) Voir sur cette princesse Charles Diehl, *Fig. byz.* II^e série, p. 142 et suiv.

(4) Édité par E. Miller dans les *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale de France*, au tome XXIII (1872) : seconde partie, p. 8-39.

Grâce à ce poème et à celui que Jean Camatéros (1) composait quelques années plus tard sur le même sujet et dédiait à l'empereur Manuel, nous pouvons nous faire une idée de la science chimérique de l'astrologie telle que la connaissaient les Byzantins du xii^e siècle.

Les astres n'étaient plus des dieux (2), des puissances tout occupées de la terre. Mais ils passaient pour avoir reçu du Créateur certaines vertus, tout comme les pierres et les simples (3). « La pierre magnétique, raisonne Prodrôme (4), attire bien le fer. Alors pourquoi les corps célestes, dont les dimensions sont infiniment plus considérables, n'auraient-ils aucune force, aucune vertu ? » Ils en avaient et les planètes surtout exerçaient une influence souveraine sur les destinées humaines.

Les planètes des astrologues étaient au nombre de sept. Les voici dans l'ordre consacré : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure, la Lune (5). Qu'on ne s'étonne pas de voir l'astre du jour figurer parmi les planètes : en ce temps-là le globe que nous habitons était le centre du monde et le soleil lui faisait l'honneur de tourner autour de lui avec tout le ciel. Plusieurs siècles auparavant Aristarque de Samos avait bien eu l'idée que la terre pouvait n'être qu'une simple planète, mais on l'avait accusé de troubler le repos des dieux, et, comme sa théorie subversive, révolutionnaire et impie, avait été repoussée avec indignation et horreur, la terre ne devait commencer à tourner définitivement autour du soleil qu'à l'aurore des temps modernes, sous l'impulsion de Copernic.

Selon qu'on était né sous telle ou telle des sept planètes mentionnées ci-dessus, on vivait plus ou moins longtemps.

(1) Le poème de J. Camatéros a été publié également par E. Miller, *Notices et Extraits* etc., même tome, même partie, p. 53-111.

(2) Prodrôme, *Notices et extraits*, t. XXIII, seconde partie, p. 38, vers 567 et suivants.

(3) *Ibid.*, p. 39, vers 573 et suivants.

(4) *Ibid.*, p. 39, vers 576 et suivants.

(5) *Ibid.*, p. 9, vers 16-23. Jean Camatéros, *Notices et extraits*, t. XXIII, seconde partie, p. 54-55, vers 36-40.

Bien entendu l'ensemble des conditions et des circonstances spéciales dans lesquelles une personne venait au monde influait sur la durée de la vie de cette personne; autrement tous ceux qui naissaient sous la même planète auraient dû vivre un nombre égal d'années; or il n'en était pas ainsi. Si Saturne par exemple faisait vivre 57 ans, il faisait vivre aussi 43 ans et demi seulement et moins encore, 30 (1). Il en était de même des autres planètes. Jupiter faisait vivre 79 ans, 45 1/2 ou 12; Mars 66, 40 1/2 ou 15; le Soleil 120, 39 1/2 ou 19; Vénus 82, 45 ou 8; Mercure 76, 48 ou 20; la lune 100, 39 1/2 ou 25 (2).

Les planètes ne fixaient pas seulement la durée de la vie d'une personne (3); elles exerçaient aussi un pouvoir absolu sur les parties les plus délicates du corps humain. Ainsi la vue, les os, la rate, la vessie dépendaient de Saturne (4); les poumons, les artères et la semence de Jupiter (5); le cœur et la prunelle droite du Soleil (6); les organes de la génération de Vénus (7); l'intelligence et les organes vocaux (8) de Mercure; la prunelle gauche, l'estomac, le ventre, la matrice de la Lune (9). Si Mars ne figure pas dans cette liste, c'est que nos sources ne nous apprennent rien à son sujet sur ce point.

Les influences que les astrologues attribuaient à leurs sept planètes résultaient surtout de trois facteurs: 1° de la nature de chaque planète; 2° de ses associations ou aspects; 3° de la maison du ciel qu'elle occupait à un moment donné.

Saturne était par nature malfaisant, sec et froid (10); Jupiter

(1) Jean Camatéros, p. 67, vers 299-301.

(2) *Ibid.*, p. 67-68, vers 302-323.

(3) *Ibid.*, p. 67, vers 297-298 :

Μίνθανε

Ἐκαστος οὗς διδωσιν ἀστέρων χρόνους.

(4) Prodrôme, p. 11, vers 56-57.

(5) *Ibid.*, p. 16, vers 161.

(6) *Ibid.*, p. 21, vers 263.

(7) *Ibid.*, p. 23, vers 308.

(8) *Ibid.*, p. 23, vers 319-320.

(9) *Ibid.*, p. 25, vers 356-357.

(10) Camatéros, p. 61, vers 171.

bienfaisant, ardent et humide (1); Mars malfaisant, sec et extrêmement ardent (2); le Soleil bienveillant dans les aspects bénins, malveillant dans les aspects malins (3), ni trop ardent, ni trop sec (4); Vénus bienfaisante (5), ardente et humide (6); Mercure variable (7) et tempéré (8); la Lune inconstante (9) et plus humide qu'ardente (10).

On nommait aspect l'angle formé par les rayons émanés de deux planètes et se rencontrant à la terre (11). Il y avait cinq aspects : l'opposition ou aspect diamétral (τὸ τῆς διαμέτρου σχῆμα) (12), la conjonction (σύνωδος) (13), le trine ou aspect trigone (τὸ τρίγωνον) (14), l'aspect quadrat (τὸ σχῆμα τοῦ τετραγώνου) (15), l'aspect hexagonal ou sextil (ἑξάγωνος σχηματισμός) (16). Dans l'opposition l'angle fait par les deux planètes est de 180°; dans la conjonction il est 0°; le trine est le tiers d'un cercle ou 120°; le quadrat est le quart d'un cercle ou 90°; et le sextil le sixième d'un cercle ou 60°. Sous le rapport de leur influence, les aspects étaient bénins ou malins. Le diamétral et le quadrat étaient malins, surtout quand il s'agissait de planètes malveillantes par nature (17) : ainsi les aspects diamé

(1) Camatéros, p. 61, v. 172.

(2) *Ibid.*, p. 61, v. 173. Prodrôme, p. 18, v. 218.

(3) Prodrôme, p. 21, v. 271-273 et p. 34, v. 505-509.

(4) Camatéros, p. 61, v. 174-175.

(5) Prodrôme, p. 33, v. 490-491.

(6) Camatéros, p. 61, v. 176.

(7) Prodrôme, p. 33, v. 504.

(8) Camatéros, p. 61, v. 177.

(9) Prodrôme, p. 25, v. 355.

(10) Camatéros, p. 61, v. 178.

(11) Cette définition est de Kepler. Elle est donc postérieure à l'époque dont nous nous occupons. Mais si nous la préférons à celle de Prodrôme et de Camatéros c'est qu'elle est plus claire.

(12) Prodrôme, p. 33, v. 495-496. Camatéros, p. 62, v. 196-197.

(13) *Ibid.*, p. 33, v. 500. Camatéros, p. 63, v. 205.

(14) *Ibid.*, p. 33, v. 485. Camatéros, p. 62, v. 194-195.

(15) *Ibid.*, p. 33, v. 488. Camatéros, p. 62, v. 193-194.

(16) *Ibid.*, p. 33, v. 485. Camatéros, p. 62, v. 190-191.

(17) Camatéros, p. 63, v. 198-200.

traux et quadrats de Saturne et de Mars étaient malfaisants (1), tandis que les aspects diamétraux et quadrats de Jupiter et de Vénus ne l'étaient guère (2). Le trine et le sextil étaient bénins, surtout quand il s'agissait de planètes bienfaisantes (3). Le premier était considéré comme plus puissant que le second (4). La conjonction des planètes bienveillantes était bénigne, celle des planètes malveillantes maligne (5).

Quand il est seul (6), Saturne cause l'envie, les soucis, l'hypocrisie, les deuils, les veuvages, l'hydropisie, la névrite, l'affaiblissement de la vue, la phtisie, la toux, la goutte, les fièvres quartes etc. Il fait qu'on meurt dans un naufrage, qu'on est écrasé par une maison, qu'on est pendu. Il détruit les fruits de la terre et des arbres par l'inondation, la grêle ou un froid rigoureux. Il tient en son pouvoir la vie des personnes âgées, des pères (7).

Associé (8) au bienveillant Jupiter, il perd de sa malignité naturelle.

Associé (9) au malfaisant Mars, il devient plus malin qu'il ne l'est par sa propre nature. Il cause alors les fièvres, fait qu'une personne échoue dans ses entreprises, qu'elle dilapide l'argent dont elle a hérité de son père, que les frères tuent ou tout au moins rendent malades leurs frères (10).

Associé (11) au soleil, il révèle aux pères une mort terrible.

Associé (12) à Vénus, il est le fléau du beau sexe ; les filles

(1) Prodrôme, p. 33, vers 492-493 et 497-498.

(2) *Ibid.*, p. 33, vers 489-491 et 499.

(3) Camatéros, p. 63, vers 201-202.

(4) *Ibid.* p. 63, vers 203-204.

(5) Camatéros, p. 63, vers 205-205. Prodrôme, p. 33, vers 500-509.

(6) Prodrôme, p. 9, vers 27 : μὴ σχηματίζόμενος πρὸς ἕτερον ἀστέρα. Et p. 11, vers 59 : ἀσχημάτιστος πρὸς τοὺς ἄλλους.

(7) *Ibid.*, p. 10-11, vers 33-55.

(8) *Ibid.*, p. 11, vers 62 : εἰ δὲ καὶ σχηματίζοιτο πρὸς τὸν Διὸς ἀστέρα.

(9) *Ibid.*, p. 12, vers 77 : Ἄν δὲ συν Ἄρει γένοιτο.

(10) *Ibid.*, p. 12-13, vers 76-96.

(11) *Ibid.*, p. 13, vers 97 : Ἄν δὲ συμῶ... Ἡλίῳ.

(12) *Ibid.*, p. 13, vers 102 : Ὅποτε δὲ συνέρχεται τῆς Ἀφροδίτης σφαίρα etc.

conçues alors sont destinées à être séduites par des esclaves ou des personnes de condition humble et basse. Si par extraordinaire elles échappent à ce danger et qu'elles se marient régulièrement, elles demeurent stériles, pour la plupart, ou bien n'enfantent que fort tardivement (1).

Associé (2) à Mercure, Saturne fait les menteurs, les méchants, les artisans de fraudes. En outre, en pareille conjonction, on ne pourra mener à bien aucune entreprise : Mercure a beau être dispensateur de richesses, il est moins puissant que Saturne et il subit l'influence maligne de cet astre.

Associé (3) à la lune, Saturne est cause de cachexie et de maladie. Il fait périr les mères et détruit les fortunes maternelles.

Jupiter est tout le contraire de Saturne : bienveillant par nature, il est la cause de tout bien, de toute qualité morale ou physique. C'est grâce à cette planète que l'on est d'une haute stature ou que l'on a des manières généreuses, une âme libérale, franche et courageuse (4).

Mars et Saturne lui communiquent malheureusement leur malignité et il cause alors l'apoplexie, les maux de tête, les maladies de cœur (5). Avec Mars toutefois il est cause aussi de gloire et de succès militaires (6).

S'il se trouve dans les rayons du soleil, il est impuissant (7).

Associé (8) à Vénus, il rend aimables, gracieux, heureux en amour ceux qui naissent alors et il leur fait obtenir de grosses dots (9).

Associé (10) à Mercure, Jupiter accorde la sagesse, le bon

(1) Prodrôme, p. 13-14, vers 102-117.

(2) *Ibid.*, p. 14, vers 119 : Ἑρμῇ δὲ συναπτόμενος etc.

(3) *Ibid.*, p. 14, vers 128 et suiv. : σχηματιζόμενος πρὸς τὴν Σελήνην.

(4) *Ibid.*, p. 15, vers 139-153.

(5) *Ibid.*, p. 16, vers 155-159.

(6) *Ibid.*, p. 16, vers 165-172.

(7) *Ibid.*, p. 16-17, vers 176-184.

(8) *Ibid.*, p. 17, vers 188 : τῆς Ἀφροδίτης δὲ συνὼν ἀπτερί φιλοκόσμῳ.

(9) *Ibid.*, p. 17-18, vers 188-199.

(10) *Ibid.*, p. 18, vers 201 : Ἑρμῇ τύγχαιων σύναυγος.

conseil, l'intelligence des sciences, et il fait gagner beaucoup d'argent (1).

Associé (2) à la lune, il enrichit.

Mars, lui, cause bien des maux (3) :

Chemine-t-il de concert avec le soleil (4)? Il révèle aux pères qu'une mort rapide et terrible leur est réservée.

Fait-il sa route avec Vénus (5)? Il salit ce bel astre et devient cause d'enlèvements, de viols, d'adultères, de bâtards (6).

Associé à Mercure (7), il fait les menteurs et les fourbes. Pas toujours cependant. Car parmi ceux qui naissent alors, il en est qui deviennent des sages ou qui se distinguent dans les arts et les métiers (8).

Associé (9) à la lune, il révèle qu'on mourra vite et dans des conditions terribles.

Le Soleil peut être cause de gloire et de bonheur (10).

Associé (11) à Vénus, il fait de beaux et riches mariages et révèle qu'on aura beaucoup d'enfants (12). Toutefois il faut se rappeler qu'il n'est bienveillant que dans les aspects bénins, le trigone et l'hexagonal (13); dans les aspects malins, le quadrat et le diamétral, il est malveillant (14).

Associé (15) à Mercure, il fait les bons commerçants.

(1) *Prodrome*, p. 18, vers 201-207.

(2) *Ibid.*, p. 18, vers 208-212.

(3) *Ibid.*, p. 18-19, vers 217-234.

(4) *Ibid.*, p. 19, vers 235 : Ἡλίῳ δὲ ταυτοδρομῶν.

(5) *Ibid.*, p. 19, vers 237 : Μετὰ τῆς Ἀφροδίτης δὲ ποιούμενος τὸν δρόμον etc.

(6) *Ibid.*, p. 19-20, vers 238-241.

(7) *Ibid.* p. 20, vers 242 : Ἐρμῇ δὲ συμπερόμενος etc.

(8) *Ibid.*, p. 20, vers 242-248.

(9) *Ibid.*, p. 20, vers 249 : Πρὸς τὴν Σελήνην ἔχων δὲ φάστως κοινωνίης etc.

(10) *Ibid.*, p. 20, vers 253-261.

(11) *Ibid.*, p. 21, vers 269 : τὴν Ἀφροδίτην βλέπων δὲ etc.

(12) *Ibid.*, p. 21, vers 270.

(13) *Ibid.*, p. 21, vers 271.

(14) *Ibid.*, p. 21, vers 272-273.

(15) *Ibid.*, p. 21, vers 274 : Ἐρμῇ δὲ συμπερόμενος etc.

Associé (1) à la lune, il est bienfaisant dans les aspects bénins seulement (2).

Vénus, qui aime les parures et les beaux atours, dispense les amours, les grâces, les amitiés et procure les voluptés (3). Dans certaines conditions cependant, elle cause les empoisonnements et les adultères (4).

Mercure préside à la religion, à l'instruction, aux sciences, à l'athlétisme et il enrichit (5). Mais c'est aussi par lui qu'une personne est fourbe, menteuse ou inconstante dans ses opinions (6).

Associé (7) au malfaisant Saturne, il fait les voleurs et les pirates (8). Saturne lui communique sa malignité et lui fait causer les tempêtes, les siphons, l'épilepsie, la mélancolie, la toux (9).

L'inconstante lune présage des séditions et des courses errantes à l'étranger (10).

Le troisième facteur, qui contribuait à la détermination de l'influence d'une planète, était le lieu, τόπος, la maison du ciel, que cette planète occupait à un moment donné. Les lieux, τόποι (11), ou maisons du ciel étaient au nombre de douze et constituaient « le cercle de la géniture (τῆς γενέσεως), cercle qui est le Zodiaque lui-même mais doté d'une division duodénaire autonome superposée à celle des signes zodiacaux » (12).

Chacune des douze maisons avait un nom particulier et des propriétés ou attributions spéciales (13). La première maison,

(1) Prodrôme, p. 21, vers 282 : Συνὼν τῇ.. Σελήνῃ etc.

(2) *Ibid.*, p. 22, vers 283-285.

(3) *Ibid.*, p. 22, vers 288-300.

(4) *Ibid.*, p. 23, vers 303-306.

(5) *Ibid.*, p. 23, vers 315-318.

(6) *Ibid.*, p. 23-24, vers 321-326.

(7) *Ibid.*, p. 24, vers 327 : Ἄν δὲ συσχηματίζοιτο τῷ Κρόνῳ etc.

(8) *Ibid.*, p. 24, vers 328.

(9) *Ibid.*, p. 24, vers 336.

(10) *Ibid.*, p. 25, vers 351 et 355.

(11) *Ibid.*, p. 34-38, vers 511 et suivants. Camatéros p. 72-75, vers 375 et suivants.

(12) Bouché-Leclercq : *L'Astrologie grecque*, p. 257.

(13) C'est d'après Prodrôme que nous donnons les propriétés de chaque lieu ou maison : p. 34-38, vers 511-564.

qui se nommait horoscope, était celle de la vie, du premier âge, des dispositions de l'âme et des maladies dont le corps devait être atteint ultérieurement. La deuxième maison était celle des richesses et des héritages ; la troisième celle des frères, des amis, des parents, de la religion, des séjours à l'étranger ; la quatrième celle des parents, des petits-fils, de l'enterrement, de la mort violente ou naturelle, des trésors cachés ; la cinquième celle du bonheur, des enfants, de l'amitié, des succès, de l'élévation ; la sixième celle des maladies, des pertes d'argent, des condamnations et aussi des richesses consistant en troupeaux nombreux ; la septième celle du mariage, de la vieillesse, et parfois des héritages et des maladies de la vessie et des pieds ; la huitième celle de la mort haïssable ; la neuvième celle de la religion, de la foi, du pouvoir impérial, de l'amitié et des séjours à l'étranger ; la dixième celle de la gloire, des dignités, des mariages ; la onzième celle des bons espoirs, des amitiés, des récompenses, des enfants, des richesses, de la gloire ; la douzième celle des enfantements, des souffrances, des dangers, des inimitiés, des maladies. Chaque maison avait pour seigneur un astre particulier dont l'influence était plus grande dans sa maison propre que dans celle des autres. Ainsi Saturne « se réjouissait » dans la douzième maison (1) ; Jupiter dans la onzième (2) ; Mars dans la sixième (3) ; le soleil dans la neuvième (4) ; Vénus dans la cinquième (5) ; Mercure dans la première (6) ; la lune dans la troisième (7).

Jean Camatéros a consacré plus de quatre cents vers (8) à la description des effets que produisait chaque planète, selon qu'elle se trouvait dans telle ou telle des douze maisons. Que le

(1) Camatéros, p. 63, vers 214.

(2) *Ibid.*, v. 213.

(3) *Ibid.*, v. 211.

(4) *Ibid.*, v. 212.

(5) *Ibid.*, v. 210.

(6) *Ibid.*, v. 208.

(7) *Ibid.*, v. 209.

(8) *Ibid.*, p. 78-94, v. 507-931.

lecteur se rassure. Notre intention n'est point de rapporter ici tous lescas envisagés dans le poème astrologique dédié à l'empereur Manuel. Nous nous bornerons à en donner seulement quelques exemples.

Quand Saturne occupe la dixième maison, c'est un mauvais présage : on sera jeté en prison sur l'ordre du basileus et l'on y restera longtemps. Si par hasard le soleil se trouve lui aussi dans cette même maison, on sera mis à mort sur l'ordre du basileus. Mais si c'est Vénus que Saturne rencontre dans cette maison, on ne tardera pas à se voir élargir. Malheureusement on aura bientôt à subir de nouvelles épreuves (1).

Dans la septième maison, Jupiter indique qu'on sera l'un des favoris du beau sexe et que l'on aura une épouse aussi sage que Pénélope (2).

Dans la première maison, le soleil présage un sort magnifique, les honneurs, les hautes fonctions et même le pouvoir suprême (3). Etc. etc.

Telle était, dans ses grandes lignes, la vaine science de l'astrologie. Elle exigeait incontestablement une forte dose de crédulité et, en faveur des Byzantins du ^{xii}^e siècle, on ne saurait guère invoquer d'autre circonstance atténuante que celle-ci, à savoir qu'ils n'étaient pas seuls, à leur époque, à être atteints de cette maladie. Héritage des temps passés, ce fléau exerçait ses ravages dans tout le monde contemporain et devait sévir sur l'humanité pendant plusieurs siècles encore.

Sous le règne de Manuel, les progrès de la sorcellerie et de l'astrologie sont plus considérables que jamais.

Quand on voulut perdre le protostrator Alexis Axouch, neveu par alliance (4) du basileus régnant et fils du célèbre grand domestique Jean Axouch, on l'accusa auprès de l'em-

(1) Camatéros, p. 79, v. 536-544.

(2) *Ibid.*, p. 81, v. 598-600.

(3) *Ibid.*, p. 83, v. 681-683.

(4) Alexis Axouch avait épousé la fille du porphyrogénète Alexis, frère aîné de Manuel : Nicétas, p. 188.

pereur de songer à le faire périr au moyen de la magie (1). Alexis avait le secret de charmes puissants, grâce auxquels on pouvait s'envoler et aussi se rendre invisible. Il n'aurait donc pas eu de peine à pénétrer chez le souverain au moment voulu et à lui planter un poignard dans le cœur (2). Manuel ajouta foi à ces calomnies et le protostrator se vit arrêter un matin dans son lit conjugal et enfermer dans un couvent pour le reste de ses jours (3).

Quelque temps après la claustration d'Alexis Axouch, un certain juif Isaac Aaron, originaire de Corinthe (4), était convaincu de magie (5). On trouvait chez lui une tortue artificielle

(1) C'est d'une manière assez différente que Cinnamos explique (p. 265-269) la claustration de ce personnage. Au dire de cet historien, Alexis Axouch songeait depuis longtemps à trahir son maître et à faire défection. Déjà, dans une autre circonstance, au moment où Manuel l'avait placé à la tête d'une armée et envoyé en Cilicie, il avait noué des relations suspectes avec le sultan d'Iconium et même il avait été le voir dans sa capitale. Plus tard, quand, de retour à Byzance, il avait voulu décorer de peintures une maison qu'il construisait, au lieu d'y représenter les épisodes de la mythologie grecque ou les exploits militaires et cynégétiques de l'empereur, il y avait fait peindre les hauts faits de son ami le sultan, « illustrant ainsi sur les murs de sa maison ce qu'il eût été plus convenable de laisser dans l'ombre ». Manuel avait deviné ses projets et il avait essayé de l'en détourner. Mais l'autre n'en démordait point; bien au contraire, il s'abouchait avec un sorcier latin qui lui procurait des drogues dont l'efficacité était telle que, si l'empereur avait eu le malheur de les prendre, il n'aurait jamais eu d'enfants : *ὁ δὲ τοῦ σκοποῦ καὶ πάλιν ἀπριξ εἶχετο, καὶ δὴ ἄνδρα Λατίνον μὲν γένος, γόητα δὲ καὶ πολὺν τὰ δαιμόνια πράγματα θαμὰ συγκαλῶν ὡς ἐαυτὸν διωμιλεῖτό τε αὐτῷ γνησιώτατα καὶ ἀπορρήτων ἐκoinώνει σκευμάτων. τὰ δὲ ἦν ὅπως ἂν βασιλεὺς ἀπαιδίζαν ἐς αἰὶ δυστυχίῃ· φάρμακά τε πρὸς τοῦ κακοδαίμονος ἐπὶ τοῖς εἰρημένους ἐλάμβανε πολλὰ καὶ οὐκ ἔληγε τὰ τοιαῦτα ἐνεργολαβῶν ὁ ταλαίπωρος* (Cinnamos, p. 267-268). Manuel pénétrait encore la pensée de son neveu et il lui adressait de nouveaux reproches. Alexis faisait semblant de se repentir mais, au fond, il restait toujours le même et il ne tardait pas à reprendre à son service le magicien latin : *προσελάμβανεν αὖθις τὸν δαιμονιώδη ἐκεῖνον καὶ περὶ τῶν αὐτῶν ἐκοινωνεῖ*. Finalement, comme il donnait d'autres marques d'infidélité, il était arrêté, revêtu de l'habit monastique et enfermé dans l'un des couvents du mont Papykion, sur le Strymon. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie.

(2) Nicétas, p. 187-188.

(3) *Ibid.*, p. 187.

(4) *Ibid.*, p. 188.

(5) *Ibid.*, p. 190 : *ἀλίσκεται μαγείαις προσανέχων*.

dans la carapace de laquelle était logé un petit être humain de cire ayant les pieds enchaînés et la poitrine percée d'un clou (1) : ainsi donc l'envoûtement n'était pas inconnu à Byzance. Aaron se servait en outre de la bible de Salomon, un livre merveilleux qui permettait au lecteur initié de se faire aider dans ses desseins par toute une légion de démons (2).

Mais bien que convaincu de sorcellerie, Aaron aurait pu n'être inquiet ni dans sa tranquillité, ni dans sa personne, s'il s'était appliqué à exercer fidèlement la fonction de confiance dont il avait été investi. Connaissant parfaitement le latin, pour l'avoir appris lors de sa captivité en Sicile, car il avait été de ceux que Roger II y avait amenés de Corinthe, il servait d'interprète à l'empereur aux réceptions des ambassadeurs occidentaux (3). Or, un jour, devant Manuel, il à l'audace de reprocher aux envoyés d'une nation de l'ouest leur peu de résistance aux volontés de l'empereur et il leur conseille de ne pas entrer aussitôt dans les vues du souverain mais de ne céder que très lentement, s'ils veulent s'attirer plus d'amitié de la part du basileus et plus d'honneur chez leur compatriotes (4). L'entrevue prit alors fin, sans que l'empereur, qui ne savait pas le latin, se fût naturellement aperçu de la scandaleuse conduite de son serviteur. Or, pour le malheur de ce dernier, il arriva que l'impératrice Marie d'Antioche s'avisa de s'intéresser aux questions débattues avec ces ambassadeurs. Comme elle savait le latin elle, en sa qualité de latine instruite, elle ne tarda pas à se rendre compte de la trahison commise par l'interprète. Mis au courant de ce qui s'était passé, Manuel, furieux, décida de punir le misérable d'une façon exemplaire : Aaron eut les yeux crevés, sa fortune fut confisquée.

(1) Nicétas, p. 190 : *χελώνης ἔκφορον μίμημα, ἔνδον στέγον τῆς χέλους ἀνθρωπόμορφον εἰκασμα, πεπεδημένον ἄμφω τῷ πόδε καὶ τὸ στέρνον ἐληλαμένον ἥλψ διαμπερές.*

(2) *Ibid.*, p. 190-191.

(3) *Ibid.*, p. 188 : *τὴν λατινίδα γλώτταν ἄκρως ἐξησκηκώς ἠνίκα συναπτήχθη τοῖς πατριώταις εἰς Σικελίαν αἰχμάλωτος, καὶ τοῖς ἐκ τῆς διαλέκτου ταύτης τῷ βασιλεῖ ἐντυγχάνουσιν ὑποβολεὺς τηρικαῦτα γενόμενος.*

(4) *Ibid.*, p. 191.

C'est l'historien Nicéas qui explique au moyen de cette affaire des ambassadeurs, le châtement infligé au fonctionnaire infidèle. Dans les détails complémentaires que nous fournit Cinnamos (1) au sujet de cet Isaac Aaron figurent des raisons différentes.

Au mois de mars 1171, les Vénitiens avaient été, comme on sait, chassés de Constantinople. Pour se venger, ils avaient abordé à Chios avec l'intention de ravager l'île. Déjà ils progressaient dans l'intérieur, lorsque des forces byzantines les obligèrent à rebrousser chemin et à regagner leurs vaisseaux. Désireux de leur infliger une défaite complète, Manuel songeait à envoyer contre eux une armée et une flotte puissantes. « Or, écrit Cinnamos, il y avait alors un certain Aaron, homme orgueilleux et toujours hostile aux projets de l'empereur. Souvent il avait été convaincu de prévarications dans les ambassades et pris aussi en flagrant délit de sorcellerie. En cette circonstance, il fit connaître aux Vénitiens les desseins de son souverain et en empêcha ainsi le succès. Les Vénitiens étaient avertis et le coup de surprise préparé par l'empereur échoua ». Mais le coupable fut découvert et reçut la punition méritée. Au dire de Cinnamos, Aaron n'était donc qu'un traître qui s'abouchait avec les étrangers au détriment de son maître. En tout cas le châtement que lui fit subir Manuel ne le corrigea point. Plus méchant que jamais, il conseillait (2) à l'empereur Andronic I^{er} de ne pas se contenter de crever les yeux à ses adversaires mais de leur infliger des mutilations plus graves ou mieux encore de se débarrasser d'eux définitivement. Et par son propre exemple il lui faisait comprendre qu'un ennemi, pour avoir perdu la vue, n'était pas suffisamment réduit, terrassé : il lui restait encore sa langue aussi tranchante qu'un coutelas. Mais, à l'avènement d'Isaac II, Aaron devait se repentir d'avoir donné des conseils si sanguinaires : le nouveau basi-

(1) Cinnamos, p. 284.

(2) Nicéas, p. 191.

leus faisait couper la langue à ce serpent et le privait de son venin pour toujours (1).

Deux autres personnages, Skléros Seth et Michel Sikidités, qui se donnaient pour des astrologues mais qui n'étaient en réalité que des sorciers (2), payèrent eux aussi de la perte de leurs yeux (3) les méfaits dont ils s'étaient rendus coupables.

Le premier s'éprend un beau jour d'une vierge nubile et il essaye de la séduire, vainement du reste, car il a affaire à une jeune fille sage qui rejette avec mépris ses propositions. L'insuccès ne fait qu'irriter la passion de Seth. Éconduit, il se promet d'avoir malgré elle celle qui le dédaigne et il n'hésite pas à recourir à une manœuvre criminelle. Il s'entend avec une entremetteuse et l'envoie offrir une pêche (4) très belle à l'objet de son amour. La jeune fille accepte sans méfiance mais, comme le fruit est enchanté, elle ne l'a pas plus tôt déposé dans son sein qu'elle devient éperdument amoureuse de l'homme qui le lui a fait parvenir (5). Dans ces conditions le sorcier n'eut pas de peine à assouvir son désir (6). Toutefois il n'allait pas tarder à s'en repentir amèrement. Son acte était trop infâme pour rester impuni : les parents de la jeune fille se plaignirent comme de juste à l'empereur et Manuel fit aveugler le séducteur (7).

D'ailleurs la perte de ses yeux n'empêcha pas Skléros Seth de continuer à pratiquer son métier (8) et, d'année en année, à élargir de plus en plus le champ de ses connaissances. Plus tard,

(1) Nicétas, p. 192 : ἐκτέμνει τὴν αὐτοῦ γλῶτταν, συναφελεῖν τε καὶ ἀφανιεῖν τὸν ἐπὶ ταύτης σπεύδων ἰόν.

(2) *Ibid.*, p. 192 : λόγῳ μὲν ἀστρονομίας ἐχόμενοι, ἔργῳ δὲ μαγανείαις προσκειμένοι καὶ δαιμονώδεσιν ἐτέροις φανακισμοῖς.

(3) *Ibid.*, p. 192 : προστάζει τοῦτου (τοῦ Μανουὴλ) ταῖς οἰκειαῖς ὄψεσιν ἄμφω τὸν σίδηρον ἐδέξαντο σίζοντα.

(4) *Ibid.*, p. 192 : μῆλον περσικόν.

(5) *Ibid.*, p. 192 : ἡ δὲ παρθένος καταθεμένη τοῦτο τῷ κόλπῳ ἐκμαίνεται μάλα δὴ πὺρς ἔρωτα καὶ ἀπποδισίου ὑποπιμπλάνεται οἴστρου.

(6) *Ibid.*, p. 192 : καὶ τέλος διακορεῖται παρ' αὐτοῦ.

(7) *Ibid.*, p. 192-193.

(8) *Ibid.*, p. 194 : ὁ μὲν Σηθ καὶ πάλιν τοῖς προτέροις ἐνησχόλητο.

sous le règne d'Andronic I^{er}, nous le retrouvons célèbre lécanomante et comptant parmi sa clientèle le basileus lui-même (1).

Michel Sikiditès savait rendre invisible ce qui était visible et se faire obéir par les armées des démons (2). Un jour qu'il se trouvait sur la terrasse du palais et qu'une barque de pêche, remplie de poteries, vint à passer tout près, glissant lentement sur les eaux du Bosphore, il paria avec les assistants qu'il pouvait rendre fou pour quelques instants le matelot qui la conduisait et lui faire casser avec sa rame tout son chargement. Au grand amusement des badauds, le matelot se lève à un certain moment avec des yeux hagards et se met à frapper avec sa rame à droite et à gauche comme pour repousser des ennemis invisibles. On s'imagine aisément dans quel état lamentable se trouvaient les divers ustensiles de terre qui composaient le chargement de la barque, lorsqu'il plut à Sikiditès de guérir le marin de la folie momentanée dont il l'avait frappé : tout était brisé en mille morceaux. Quand le matelot eut recouvré son esprit et qu'il se fut aperçu des dégâts qu'il venait de subir par sa propre faute, les pleurs ruisselèrent sur son visage. On descendit lui demander pourquoi, tel Ajax sur les troupeaux, il s'était mis avec une rage folle à taper sur sa poterie et l'on apprit qu'il y avait vu un dragon prêt à le dévorer et que ce dragon n'avait disparu que lorsque tout avait été cassé (3).

Une autre fois ce joyeux compère prenait un bain et voici qu'il se querelle avec les autres baigneurs. Pour se venger de ces mauvais compagnons, il appelle à la rescousse le démon. Il sort de la mer et quelques instants après on voit tous les autres en sortir également mais à la hâte, dans un trouble indescriptible, marchant les uns sur les pieds des autres et déclarant que des gens plus noirs que la poix les en chassent à coups de pied irrésistibles (4).

(1) Voir plus loin, p. 94.

(2) Nicétas, p. 193.

(3) *Ibid.*, p. 193-194.

(4) *Ibid.*, p. 194.

Convaincu de sorcellerie et aveuglé pour toutes ces actions et d'autres plus impies encore (1), Sikiditès prit en horreur son métier diabolique et cessa de le pratiquer pour entrer en religion (2). Mais l'habit, comme on sait, ne fait pas le moine (3).

(1) Nicétas, p. 194 : διὰ ταῦτα τοίνυν καὶ πράξεις ἀσελγεστέρας ἐτέρας.

(2) *Ibid.*, p. 194 : εἰς μοναχὸν ἀποθριξάμενος.

(3) Il le montra bien. Pendant très longtemps, jusque vers le milieu du règne d'Alexis III, il ne fit point parler de lui. Il s'occupait uniquement d'étudier les dogmes et d'approfondir les mystères de la foi. Or il lui sembla que l'opinion professée par l'Eglise orientale au sujet du saint sacrement (τὰ θεῖα μυστήρια : l'eucharistie) était loin d'être orthodoxe. Fidèle à la tradition consacrée, l'Eglise byzantine pensait, avec le grand théologien Cyrille, que la communion proclame et rappelle que le Seigneur est mort et a ressuscité pour nous (Nicétas, p. 682 : ὁμολογίαν τινὰ καὶ ἀνάμνησιν εἶναι τοῦ τεθνάναι καὶ ἀναστῆναι δι' ἡμᾶς τὸν κύριον τὴν τῶν θεῶν μυστηρίων μετέληψιν κατὰ τὸν μέγαν ἐν θεολογίᾳ Κύριλλον), que le corps sacré du Christ que l'on reçoit en communion est incorruptible (Nicétas, p. 682 : τὸ μεταλαμβάνονμενον ἄγιον σῶμα Χριστοῦ ἀφθαρτὸν ἐστίν), qu'il se mange après la résurrection (Nicétas, p. 682 : ἐσθίεται μετὰ τὴν ἀνάστασιν), et que quiconque reçoit en communion une partie de ce corps divin reçoit tout entier en lui celui que Thomas a palpé (Nicétas, p. 682 : ὃ ἂν μέρος τις δέξηται ἐκείνον εἰσδέχεται ὅλον τὸν παρὰ τοῦ Θωμᾶ ψηλαφηθέντα). « Voyez le miracle, a dit Jean Chrysostome (cité par Nicétas, p. 682-683) : celui qui est assis à la droite du Père se trouve dans nos mains de pécheurs ». Le saint a dit encore (toujours cité par Nicétas, p. 683) : « Il a fleuri dans la Loi, il a crû dans les Prophètes, il a mûri sur la Croix, il se mange après la résurrection ».

Pour Sikiditès, la cérémonie du saint sacrement n'est point une attestation de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle n'est qu'un sacrifice (Nicétas, p. 684 : μὴ καὶ ἀναστάσεως ὁμολογίαν ἀλλὰ θυσίαν μόνην τὸ τελούμενον εἶναι) ; en conséquence, ce que l'on reçoit en communion est corruptible, sans esprit, sans âme (Nicétas, p. 684 : καὶ φθαρτὸν ἀκολούθως καὶ ἀνού καὶ ἄψυχον) ; au reste, quand on communie, on ne reçoit point en soi le Christ tout entier mais seulement une partie du Christ, attendu que l'on ne reçoit en soi qu'une partie de l'ensemble qui est censé représenter le corps et le sang du Seigneur (Nicétas, p. 684 : μηδὲ τὸν τῇ μετελήψει προσιόντα ὅλον δέχεσθαι τὸν Χριστὸν ἀλλὰ μέρος ὡς καὶ μέρος μεταλαμβάνοντα). Ces opinions, Sikiditès ne se contenta pas de les développer oralement, il eut l'audace de les mettre aussi par écrit (Nicétas, p. 134 : ἄτερος δέ, εἰς μοναχὸν ἀποθριξάμενος, χρόνῳ ὕστερον σύγγραμμά τι περὶ τῶν θεῶν μυστηρίων ξυνθέμενος ἀφῆκε δι' αὐτοῦ κυνῶν ἐρυγὰς ὁ τῶν θεῶν δωρεῶν ἀνάξιος). Quoi qu'il en soit, elles eurent beaucoup de succès, tout en se heurtant, comme c'était naturel, à une violente opposition.

Sur le trône patriarcal de Constantinople, il y avait alors Jean Camatéros (août 1198-février 1206). Il venait de succéder à Georges Xiphilin (septembre

A côté de ces sorciers et de ces devins que, d'une manière théorique du moins, l'Église est censée frapper de ses foudres,

1191-juillet 1198) dont les derniers jours avaient vu naître le nouveau dogme. Jean Camatéros « aurait dû anathématiser aussitôt comme hérésiarque le promoteur du dogme en question, le faux moine Sikidités » (Nicétas, p. 681) ; il aurait ainsi forcé au silence tous ceux qui allaient se déclarer pour lui. Mais au lieu de tenir cette conduite énergique, c'était par la logique et la démonstration qu'il s'efforçait de ramener à l'orthodoxie les esprits égarés (Nicétas, p. 682 : ὁ δὲ λογικαῖς μεθόδοις ἐχρῆτο καὶ ἀποδείξει βιαζομένοις εἰς συγκατάθεσιν τὸν προσδιαλεγόμενον ἐν τοῖς ὑπερφυεῖσι καὶ μηδὲν ἔξωθεν δεομένοις ἐπιτεχνήσεως). Aux approches du carême (il s'agit soit du carême de Noël de l'an 1198, soit du grand carême de l'an 1199), il composa même des sermons pour les catéchiser (Nicétas, p. 683 : καὶ κατηχητηρίου συντιθεὶς λόγους τὴν τῶν νηστίμων ἡμερῶν προθεσμίαν ἐφεστάναι προκαταγγέλλοντας etc. Krumbacher en parle : *Geschichte*, § 26, 4, p. 92-93), mais, s'il y exposait clairement sa propre opinion sur le sacrement eucharistique, il évitait de s'en prendre franchement aux arguments de Sikidités et de ses partisans : « il craignait d'être réfuté » (Nicétas, p. 682 : οἶμαι τὴν ἀντίφασιν ἐκτρεπόμενος). Quoi qu'il en soit, l'attitude trop molle du patriarche avait permis au scandale de prendre des proportions assez vastes. « Le peuple chrétien, écrit Nicétas (p. 681), s'était divisé en deux camps ennemis et sur les places publiques et dans les carrefours le premier venu avilissait les choses qu'il faut vénérer et sur lesquelles il faut garder le silence ».

Finalement, sur l'intervention de l'empereur, la doctrine de Sikidités était condamnée avant la fin du printemps de l'année 1199 (Nicétas, p. 685 : Ὁ γε μὴν βασιλεὺς τῇ κρείττονι προστεθεὶς δόξῃ παραγγέλονεν ἐς τὰ Κύψελλα — ἕαρος ὑπολήγοντος, est-il dit plus haut, à la page 681).

Dans le *Trésor de la foi orthodoxe*, Nicétas était revenu sur cette importante question et il l'avait traitée à fond dans le livre XXVII, le dernier de l'ouvrage (Migne, P. G., t. CXXXIX, col. 1101, table des matières du *Trésor* : Τόμος εἰκοστός ἔβδομος. Περὶ τοῦ δόγματος τῶν θεῶν μυστηρίων τοῦ κινήθεντος ἐπὶ τῆς βασιλείας τοῦ ἐξ Ἀγγέλων Ἀλεξίου τοῦ Κομνηνοῦ, τοῦ καὶ κυρώσαντος ἄφθαρτα λέγεσθαι ταῦτα καὶ μὴ φθαρτά).

Mais ce livre n'a pas été encore édité. Par bonheur, Th. Uspenskiy en a publié un assez long extrait dans son étude sur le *mouvement théologique et philosophique à Byzance au XI^e et au XII^e siècle* (aux pages 236-243 de ses *Essais sur l'histoire de la civilisation byzantine*, 1 vol. in-8°, Saint-Petersbourg, 1892).

Cet extrait est fort intéressant. Il nous apprend que Michel Sikidités faisait partie de l'administration impériale en qualité de sous-secrétaire (τοῖς βασιλικοῖς ὑπογραφεῦσι κατελεγεμένος), à l'époque où, tout en s'adonnant à l'astrologie (τὴν ἀποτελεσματικὴν τέχνην τῆς ἀστρονομουμένης μετῶν σφαίρας), il avait recours à la magie pour commettre ces actions abominables qui devaient lui coûter si cher. Il nous montre surtout comment les autorités ecclésiastiques avaient accueilli la doctrine que l'ex-sorcier devenu moine s'était mis à professer sur l'eucharistie, plusieurs années après son malheur, sous le règne d'Alexis III et dans les derniers mois du patriarcat de Georges Xiphilin.

les textes nous signalent dans le sein même de cette Église l'existence de véritables prophètes.

C'est Nicéas Acominate qui nous rapporte l'anecdote que nous allons raconter (1). Il y avait à Chônes, sa ville natale, un évêché dont le siège était occupé par l'eunuque Nicéas, son parrain. Ce prélat, écrit son filleul, n'était pas seulement orné de toutes les vertus, il avait aussi le don de prophétie et à ce point qu'on le plaçait parmi les devins les plus remarquables et qu'on le considérait comme un vrai miracle ; on s'étonnait même que ce siècle méchant et adultère fût honoré d'un si

Le chef de l'Église orientale aurait dû, sans tarder, frapper d'anathème Siki-ditès et livrer aux flammes son ouvrage impie (Δέον οὖν τοὺς ἐπὶ τῶν ἀνωτάτων θρόνων... αὐτὰ μὲν τὰ παρὰ τοῦ Σικιδίτου γραφέντα παραδοῦναι πυρί, τὸν δὲ τοῦτων γεννιήτορα καθυποβαλεῖν ἀναθέματι, etc.). Or, au lieu d'adopter la manière forte, il avait mieux aimé, semble-t-il, user de persuasion et il s'était borné à charger l'évêque de Paphos Bacchus de réfuter la thèse du nouvel hérésiarque. Bacchus s'était acquitté de cette tâche un peu prolixement peut-être mais en somme avec beaucoup de soin. Malheureusement il n'avait point réussi à convaincre les partisans de l'opinion adverse et, à la mort du patriarche (juillet 1198), le sacrement de l'eucharistie était à ce point devenu le sujet de toutes les conversations que, au dire de Nicéas, on en parlait dans les rues et dans les carrefours (καὶ ἦν ἐντεῦθεν ἐπ' ἀμφοῶν καὶ ἀγυιῶν τὸ μέγα καὶ φρικῶδες μυστήριον ὑπὸ τῶν συρράκων καὶ συγκλύδων περικλοῦμενον). Bref c'était un scandale terrible et qui pouvait durer longtemps, car le nouveau patriarche, Jean Camatéros, ne se montrait pas plus énergique que son prédécesseur. Mais l'empereur finissait par intervenir ; il convoquait à la hâte un synode (μετάκλητον τίθησιν τὸν πατριάρχην καὶ τὴν παρατυχούσαν τῇ πόλει τῶν ἀρχιερέων ὁμήγυριν), se prononçait, avec la majorité des évêques, pour l'incorruptibilité de l'eucharistie et faisait décréter par la sainte assemblée que quiconque ne se rangerait pas à cet avis se verrait déposer, s'il était ecclésiastique, priver de ses biens et châtier dans son corps, s'il était laïque : Ποινὴ δὲ πρὸς βασιλέως καὶ τῆς συνόδου πίσεως ἐπὶ τοῖς μὴ στοιχοῦσι τοῖς κυρωθεῖσιν ὥριστο · τοῖς μὲν ἱερωμένοις καθαίρεσις, τοῖς δ' ἐκ τῆς ἐτέρας μερίδος δήμευσις τῶν ὄντων καὶ κόλασις σώματος.

L'extrait du livre 27 nous apprend encore que la question de l'eucharistie n'avait pas été la seule que Siki-ditès eût jugé digne de ses méditations. La constitution physiologique d'Adam et d'Ève l'avait également beaucoup intrigué. Selon lui, les organes de la génération auraient fait, à l'origine, complètement défaut à nos premiers parents. Dieu ne les en aurait pourvus qu'après leur chute et en compensation de l'immortalité qu'il leur aurait tout d'abord accordée mais que leur péché déplorable l'aurait forcé de leur retirer.

(1) Nicéas, p. 284-286.

grand bienfait. A son retour d'Arménie, peu de temps après la mort de son père, Manuel passa par Chônes, entra dans l'Eglise consacrée à l'archange Michel, le généralissime des phalanges célestes, et reçut la bénédiction de cet évêque célèbre pour sa vertu. Quelques ecclésiastiques des plus sages se demandaient avec étonnement si Manuel, qui était si jeune et dont la barbe venait à peine de pousser, pourrait assumer le gouvernement d'un Empire si vaste, qui réclamait un homme ayant la sagesse d'un vieillard et la barbe bien touffue. Ils doutaient aussi qu'il pût arriver à mâter son frère aîné Isaac, qui avait plus de droits au trône et qui se trouvait en ce moment à l'intérieur de la capitale. Alors ce saint homme, vraiment homme de Dieu, leur fit une réponse qui mit fin à leurs doutes. « Oui, affirma-t-il, ce jouvenceau saura gouverner l'Empire et soumettre son frère. Le Seigneur en a ainsi décidé. Maintenant apprenez encore ce que vous n'avez point cherché à connaître : il vivra un peu plus longtemps que son grand-père le basileus Alexis et aux approches de sa mort il fera des folies ». Sur le moment, conclut Nicéas, qui tenait ce récit sans doute de ses parents, on pensa que ces folies de l'empereur devaient consister ou bien en une grande cupidité ou bien en une extrême incontinence charnelle. Mais lors du débat relatif au dieu de Mahomet, comme l'empereur professait cette étrange opinion, à savoir que ce dieu holosphyre qui n'a ni engendré, ni été engendré est le vrai dieu, on comprit enfin le sens exact de la prédiction.

Les détails que nous venons de donner indiquent assez éloquemment à quel degré de superstition en était arrivée la société byzantine au siècle dont nous nous occupons. En même temps ceux qui sont empruntés à l'historien Nicéas nous permettent de nous faire une idée de ce que pouvait être la mentalité d'un personnage comptant parmi les dignitaires les plus considérables de l'Empire et les esprits les plus éminents de son époque.

Dans plusieurs passages de son œuvre Nicéas se montre enclin à la crédulité. Il énumère complaisamment tous

les cas qui lui paraissent miraculeux et il a une tendance à faire intervenir un peu partout le surnaturel, Dieu ou le diable. Nous avons vu plus haut, à propos de Sikidités par exemple, que la magie et l'astrologie ne le laissent pas du tout sceptique : ce n'est pas lui évidemment qui oserait douter du pouvoir merveilleux de Sikidités. Naturellement, comme tout bon byzantin, comme Psellos (1) lui-même, qui fut pourtant une des intelligences les plus vastes et les plus lucides du moyen âge grec, Nicélas se garde bien de ne pas croire aux songes. Il nous raconte par exemple (2) que l'empereur Jean II venait de faire couronner son fils aîné Alexis lorsqu'il le vit en songe à califourchon sur un lion que le jeune prince était obligé de tenir par les oreilles pour le conduire, car il ne disposait d'aucun autre moyen, et, grâce à la science profonde qu'il devait, à n'en pas douter, posséder en cette matière, il nous explique le sens secret qu'avait cette apparition nocturne : elle signifiait que l'héritier présomptif n'aurait à jouir que des apparences extérieures du pouvoir et qu'il n'était pas destiné à l'exercer par lui-même : en effet, comme on sait, Alexis mourut bien avant son père. Nicélas croit encore à des oracles d'un genre particulier. Nous ne citerons qu'un exemple mais qui caractérise d'une façon typique la subtilité byzantine dans ce qu'elle a de plus sot. L'épithète n'est pas sévère. Que l'on juge plutôt. Dans le passage (3) où il nous apprend que le règne de Manuel, pour avoir duré trente-huit ans, a été l'un des plus longs depuis la fondation de l'Empire, il se croit autorisé à rappeler une ancienne prédiction aux termes de laquelle cet empereur n'avait à redouter que la dernière syllabe de son nom, et, avec un sérieux stupéfiant et sans la moindre ironie dans le ton, il ajoute que cet oracle avait profondément raison, du moment que « ηλ », la dernière syllabe du nom de Manuel, désigne le

(1) Voir Charles Diehl, *Fig. byz.* 1^{re} série, p. 299.

(2) Nicélas, p. 23-24.

(3) *Ibid.*, p. 289.

nombre 38 (1). C'est encore lui qui énumère complaisamment les signes précurseurs du règne d'Andronic I^{er}. Il nous apprend ainsi au sujet de ce terrible cousin germain de Manuel qu'au temps où, sous la minorité du fils de cet empereur déjà défunt alors depuis deux ans, il entreprenait de réduire à merci le vrai chef du gouvernement impérial, le protosébaste Alexis, il apparut pendant un jour et une nuit une comète de sinistre augure (2). Elle représentait un serpent tortueux qui tantôt s'allongeait tantôt se recourbait en plusieurs replis, tantôt montrait une gueule énorme, grande ouverte pour avaler les pauvres humains. C'était une indication suffisante de ce qu'allait être le règne d'Andronic. Nicéas nous rapporte encore (3) qu'un épervier de chasse, au plumage blanc, qui avait déjà mué à plusieurs reprises, s'échappa de la fauconnerie impériale, située dans un quartier oriental de Constantinople, prit son essor dans la direction de Sainte-Sophie, s'introduisit dans l'une des salles du Patriarcat, celle qui avait été construite, au début du vii^e siècle, par le patriarche Thomas (4) et que pour cette raison on appelait le Thomaitès (5), et attira de nombreux spectateurs. Ils remarquèrent qu'il avait les pattes attachées avec une courroie et ils essayèrent de l'attraper pour le remettre aux gens du jeune empereur Alexis II. Mais il s'envola vers le Grand Palais et lorsqu'il arriva au dessus des appartements, où l'usage voulait que la foule acclamât tout nouveau basileus, il fit demi-tour pour revenir à Sainte-Sophie, d'où il repartit de nouveau, pour faire deux fois encore le même trajet, entre le Grand Palais et Sainte-Sophie. Puis il se laissa capturer et amener à Alexis II. Aux yeux de tout le monde sans exception, l'épervier représentait Andronic, plusieurs fois captif et ayant

(1) πρὸς ἦν οἶμαι παράτασιν τῆς ἀρχῆς καὶ τὸ παλαιότατον ἐκείνο λόγιον ἀφορᾶν ὃ etc.

(2) Nicéas, p. 326-327.

(3) *Ibid.*, p. 327-328.

(4) Nicéphore Calliste Xanthopoulos, *Hist. Ecclés.*, XVIII, 44, dans Migne P. G. t. CXLVII, col. 417; cf. Jean Ebersolt, *Sainte-Sophie de Constantinople, étude de topographie d'après les cérémonies*, p. 26-27.

(5) Nicéas, p. 327 : τὸν Θωμαίτην δόμον.

des cheveux blancs. Mais on donnait deux interprétations de l'événement. Au jugement de la majorité, cet augure annonçait qu'Andronic deviendrait de nouveau le prisonnier de l'empereur et qu'il serait puni bien sévèrement. Les plus sages et les plus perspicaces déclaraient que les trois vols successifs vers le même but désignaient un espace de trois ans et que finalement Andronic retrouverait ses chaînes, toutefois non sans avoir auparavant régné sur les byzantins durant les trois années susdites.

A propos de ce même Andronic, Nicétas ne se fait pas faute, à la fin de deux livres qu'il a consacrés aux événements de son règne, de citer l'une des nombreuses prophéties en vers iambiques qu'on avait faites au sujet de ce prince. La voici (1) :

Tout à coup, d'un endroit plein de boisson, surgira
un homme pâle, au caractère arrogant
et odieux, aux cheveux blancs, à l'esprit changeant comme le caméléon,
et il se précipitera et il moissonnera.
Toutefois, moissonné à son tour au cours du temps,
il subira par la suite un châtiment terrible
pour les méfaits dont il se sera rendu coupable.
Qui porte un glaive ne saurait échapper au glaive.

Et notre historien d'expliquer très sérieusement que par « endroit plein de boisson » cette prophétie entendait la localité d'Oinaion (Οἰναῖον, qui rappelle le mot οἶνος, vin), qu'Andronic, en effet, quittait en 1182 pour rentrer triomphalement dans la capitale, où il allait commettre tant de crimes horribles.

Ce n'est point dans un esprit de polémique que Nicétas rapporte toutes ces anecdotes. Sa crédulité l'oblige à y ajouter foi. Et c'est ensuite cet homme qui ose se demander, quelque part (2), avec un étonnement d'une candeur inconcevable, comment l'empereur Manuel pouvait bien prendre pour des paroles d'Évangile les déclarations de ses astrologues, ces

(1) Nicétas, p. 462.

(2) *Ibid.*, p. 200.

charlatans, comme il les appelle ailleurs (1), et croire que de la position et du cours des astres dépend le sort heureux ou malheureux des batailles et des grands événements, alors que manifestement la volonté divine en est seule souveraine.

Cette phrase et bien d'autres encore de l'œuvre de Nicéas jointes à des renseignements de provenance différente nous représentent le basileus Manuel comme un homme très superstitieux et comme un fervent admirateur et adepte de l'astrologie.

Au temps où il allait entreprendre contre les Hongrois cette mémorable campagne qui s'est terminée par la victoire de son lieutenant, le duc de la flotte Andronic Contestéphane, et par ce magnifique triomphe que nous avons décrit au premier chapitre de cet ouvrage, l'empereur, qui se trouvait alors à Sardique, l'actuelle Sophia, où avaient reçu l'ordre de se concentrer les troupes destinées à l'expédition, entendait un jour un propos inquiétant. Il s'agissait de deux statues de bronze à tête féminine, appelées l'une la Grecque et l'autre la Hongroise, qui se dressaient dans la partie occidentale du forum de Constantin. Au cours du temps, la première avait perdu la station verticale. Manuel y vit un mauvais présage, et, pour conjurer le danger qu'il redoutait, il envoya immédiatement redresser la Grecque et renverser la Hongroise. En modifiant ainsi les positions respectives des deux statues, il espérait ruiner les affaires de Hongrie et faire prospérer celles de Byzance (2).

A la naissance d'Alexis (3), le futur Alexis II, c'est aux astrologues que cet empereur a recours afin d'apprendre le sort réservé à ce fils si longtemps attendu et désiré. Et s'il lui donne le nom d'Alexis, ce n'est pas seulement par égard pour son grand-père mais c'est aussi et surtout à la suite d'une prophétie (4). Il avait cherché à savoir combien de temps durerait la dynastie fondée par Alexis I^{er} et il lui avait été répondu

(1) Nicéas, p. 286 : ἀστροφάντες.

(2) *Ibid.*, p. 196.

(3) *Ibid.*, p. 220, lignes 5 à 7.

(4) *Ibid.*, p. 220, lignes 12 à 21.

qu'elle donnerait autant d'empereurs que le mot $\alpha\tilde{\iota}\mu\alpha$, sang, comprend de lettres. Analysé en ses lettres composantes, ce mot désignait clairement par le premier alpha le basileus Alexis I^{er}, par le iota l'empereur Jean II <Ἰωάννης>, par le mu l'empereur Manuel I^{er} et par l'alpha final le successeur de Manuel, Alexis II. Lorsque, dans la guerre contre le roi de Sicile, Manuel fut obligé, à la suite d'un désastre naval, d'équiper une nouvelle flotte dont il confia le commandement à son oncle Constantin Ange, qui, à cause de sa beauté, avait réussi, malgré sa naissance obscure, à épouser Théodora (1), une des filles de l'empereur Alexis I^{er}, il ne la laissa quitter le port qu'après avoir obtenu l'autorisation de ses astrologues (2). Mais ces derniers avaient fait des erreurs dans leurs calculs et conséquemment Constantin Ange avait commencé sa route sous de mauvais auspices. Vite une nef rapide mit à la voile, rattrapa la flotte au large et intima à l'amiral l'ordre de rebrousser chemin. On procéda à un nouvel examen des étoiles, fort long et fort minutieux. Enfin lorsque les astres furent propices, Constantin Ange reçut l'ordre de démarrer. Toutefois, malgré toutes ces précautions, il ne fut pas heureux dans son expédition. Loin de redresser la situation compromise par la défaite antérieure, il acheva de la rendre désespérée : en effet, sottement, il se laissa capturer par les navires Siciliens et le désastre de sa nouvelle flotte fut l'une des causes principales qui forcèrent l'empereur à conclure la paix avec le roi de Sicile.

On voit par ces deux exemples combien Manuel écoutait ses astrologues. Du reste jusque même à son lit de mort il ne cessa d'avoir confiance en leurs prédictions ; vainement le patriarche Théodose le pressait alors de prendre ses dernières dispositions ; il lui répondait que ce n'était pas nécessaire ; ses astrologues ne lui avaient-ils pas donné l'assurance qu'il avait encore quatorze années à vivre (3) ?

(1) Nicéas, p. 126.

(2) *Ibid.*, p. 126-127.

(3) *Ibid.*, p. 286-287.

Comme l'empereur s'occupait ouvertement de la science astrologique, un moine, trouvant sa conduite choquante, composa un petit opuscule dans lequel il combattait et dénigrait l'astrologie. L'empereur alors s'est cru obligé de faire son apologie et à cette occasion il a écrit un mémoire conservé dans les manuscrits 1059 du Vatican et 324 de la Marcienne et portant le titre suivant : Mémoire publié par le célèbre basileus Manuel sur le conseil et au su des plus fameux sénateurs et dignitaires de l'Église pour servir de réponse apologétique à l'écrit d'un moine qui a déclaré l'astrologie condamnable et impie (1). A n'en pas douter, le souverain s'occupait d'astrologie et non pas d'astronomie ainsi qu'il est écrit dans le texte grec et il est deux faits qui, selon Krumbacher (2), prouvent suffisamment cette assertion. D'abord Jean Camatéros avait, comme on sait, dédié à l'empereur un poème astrologique (3) : il n'eût pas osé le faire si Manuel avait été hostile ou étranger à cet art. Ensuite le patriarche Théodose a obtenu de lui qu'il renonçât par écrit quelques instants avant sa mort à cette diabolique croyance (4).

Les successeurs de Manuel n'étaient pas moins superstitieux que lui.

Fatigué de l'astrologie, trop banale et peu claire du reste dans ses prédictions, le basileus Andronic I^{er} avait placé sa confiance en la lécanomantie (5). Mais, craignant, semble-t-il, la renommée babillarde qui parvient à connaître même les

(1) Krumbacher, *Geschichte der Byzantinischen Litteratur*, Munich, 1897, p. 627, § 260, 5^o.

Πιττάκιον ἐκδοθὲν παρὰ τοῦ αἰοδίου βασιλέως τοῦ πορφυρογεννήτου κυροῦ Μανουὴλ τοῦ Κομνηνοῦ, γνώμη καὶ εἰδήσει καὶ τῶν ἐλλογίμων ἀρχιερέων καὶ συγκλητικῶν ἀρχόντων, πολλῶν γέμων ὑψηλῶν καὶ ἀναγκαίων θεωρημάτων, ἀπολογητικὸν πρὸς γραφὴν τινος μοναχοῦ παλατινοῦ τῆς μονῆς τοῦ Παντοκράτορος τὰ τῆς ἀστρονομικῆς < corrigez : ἀστρολογικῆς > τέχνης κακίζουσαν καὶ ἀσέβειαν ἐπικαλοῦσαν τὸ μάθημα.

(2) *Geschichte* etc., p. 627, § 260, 5.

(3) Voir Krumbacher, *Geschichte*, etc., § 314.

(4) Nicéas, p. 288 : ἀλλὰ καὶ περὶ τῆς ἀστρονομίας < lisez : ἀστρολογίας > ὑπόβηκε τοῦ πατριάρχου βραχὺν τινα χάρτην ὑπεσημνήνατο, πρὸς τὴν ἐναντίαν ὁδὴν μεθαρμουςθεῖς.

(5) *Ibid.*, p. 441-444.

actions qui se font en cachette et les révèle à tout le monde, il refusa toujours d'assister en personne aux recherches de ceux qu'il chargeait de lire son avenir dans les eaux des baquets et il se faisait représenter dans ces besognes par son favori Étienne Hagiochristophorite, surnommé Antichristophorite à cause de sa méchanceté. Le ministre fidèle fit appeler une fois le sorcier Seth, passé maître dans ces pratiques qui lui avaient coûté les yeux, et l'invita à lui apprendre le nom de celui qui devait succéder à Andronic, soit par la voie naturelle, soit par un coup d'État. « L'esprit malin, écrit Nicéas, répondit ou plutôt il figura obscurément dans les eaux troubles quelques lettres donnant à entendre le nom d'Isaac; il n'eut garde, bien entendu, de tracer le nom tout entier; il se contenta d'un simple sigma derrière lequel il ajouta un iota. Le démon en vérité ne connaissait pas avec certitude l'avenir et par sa réponse évasive il échappait au reproche d'avoir menti ». Dans ces conditions Andronic s'imagina qu'il s'agissait du mot Ἰσαυ-ρος, Isaurien, et il songeait obstinément au rebelle de Chypre Isaac Comnène, qui avait abordé dans cette île en parlant d'Isaurie. Le basileus voulut apprendre aussi quand se réaliserait cette prédiction. L'esprit malin répondit, par la voie des eaux, que ce serait le jour de l'Exaltation de la Croix, fête qui a lieu le 14 septembre invariablement. Or on était déjà au début du mois. Andronic respira, sourit et traita de radotage cet oracle, car, disait-il, comment Isaac pourrait-il arriver de Chypre en un si court délai? Et il cessa d'attribuer la moindre importance à la prophétie de Seth. Un de ses fidèles serviteurs, Jean de Tyra, juge du Velum, émit une hypothèse que les événements allaient justifier sous peu; à son avis, la prédiction pouvait concerner Isaac Ange; aussi fallait-il, par précaution, faire arrêter et mettre à mort ce personnage. Andronic ne fit que rire à gorge déployée de cette opinion, tant il considérait son futur meurtrier comme un homme d'une mollesse inguérissable et tout à fait incapable d'une action révolutionnaire (1).

(1) Nicéas, p. 444.

Mais, si la prophétie du lécanomante n'avait pas réussi à inspirer de la crainte au cruel basileus, un présage de mauvais augure, autrement important, devait émouvoir profondément ce cœur jusque là inaccessible à la peur. Il avait, paraît-il, un goût très prononcé pour les épîtres du héraut de Dieu, saint Paul ; il en faisait sa lecture habituelle et quand il écrivait des lettres c'était à celles du divin apôtre qu'il empruntait toute la persuasion qu'il mettait dans les siennes (1). Dans la magnifique église des Quarante Saints, dont il était le fondateur et dans laquelle il avait pris soin de faire préparer un tombeau pour sa dépouille mortelle (2), on pouvait admirer une merveilleuse icône du saint orateur de Tarse : elle était l'œuvre d'un artiste des temps passés et Andronic en avait rehaussé la beauté avec l'éclat de l'or dont il l'avait entièrement parée. Or, quelques jours avant la date fatale où le basileus allait perdre et son trône et sa vie, un miracle se produisit : l'icône se mit à verser des pleurs. On rapporta ce prodige à Andronic qui ne voulut pas y croire et envoya ses gens s'en assurer. Parmi eux se trouvait l'indispensable Étienne Hagiochristophorite et il dut constater que le fait était vrai. Pourtant, comme s'il n'avait pas foi dans sa propre vue ou plutôt pour apporter une preuve palpable à son maître, il prit une étoffe et essuya les yeux de l'apôtre. Les larmes alors coulèrent plus abondantes, ce qui ne manqua pas de frapper Étienne de stupéfaction. Andronic, lui, quand il apprit de la bouche de son favori qu'on ne l'avait pas trompé, quand il connut aussi ce qui s'était passé, en fut tout bouleversé et se mit à remuer sa tête à droite et à gauche, ce qui était chez lui le signe d'une grande tristesse. Il n'en doutait plus, un événement formidable menaçait son existence et c'était bien lui que saint Paul pleurait, car, à l'entendre, l'apôtre lui rendait l'affection dont il le savait rempli pour sa personne (3).

(1) Nicétas, p. 461.

(2) *Ibid.*, p. 460.

(3) *Ibid.*, p. 461.

Ce n'est pas sous les empereurs de la maison des Anges que l'on doit s'attendre à remarquer une diminution de cette main-mise croissante de la superstition sur les esprits byzantins. Isaac II, Alexis III et sa femme, l'impératrice Euphrosyne, sont d'illustres et incomparables exemples de la mentalité grecque à la fin du XII^e siècle.

Il y avait à Constantinople, dans l'Hippodrome, une belle œuvre de bronze représentant le sanglier de Calydon : les soies hérissées, les défenses menaçantes, il paraissait s'avancer contre un adversaire. Or la basilissa Euphrosyne, qui s'adonnait aux pratiques de sorcellerie et de divination, lui fit couper le groin (1). Pourquoi ? L'explication de cet acte nous est fournie par un autre, d'une nature analogue, qui s'est produit en 1203, sous le deuxième règne d'Isaac II. Sur les suggestions de ses astrologues, cet empereur fit enlever ce même sanglier de son piédestal pour le transporter au grand Palais dans la pensée qu'il réfrénait ainsi l'impétuosité révolutionnaire du peuple de Constantinople, impétuosité comparable à celle du sanglier (2). Dès lors, à n'en point douter, Euphrosyne a dû avoir des raisons similaires pour agir comme elle l'a fait. Cet animal du reste ne fut pas la seule victime sculptée de cette impératrice. Elle fit encore rouer de coups l'Hercule de l'artiste Lysimaque, mutiler bien de belles statues, décapiter d'autres à coups de marteau (3). C'était une espèce d'envoûtement qu'elle pratiquait en somme de la sorte.

Isaac II n'avait pas seulement des astrologues à son service. Il invitait à sa table des moines chiromanciens qui, pour lui plaire et se gaver de bons aliments, n'hésitaient pas à lui faire des prédictions impossibles et inimaginables : ils n'avaient d'ailleurs pas à craindre de dépasser jamais la mesure, tant

(1) Nicétas, p. 687.

(2) *Ibid.*, p. 738 : καὶ δὲ καὶ τὸν Καλυδώνιον σὺν... τῆς βάσεως καθελὼν μετήνεγκεν εἰς τὸ μέγα παλάτιον, τὸν τὴν ὀρυμὴν συνῶδη καὶ ἀτάσθαλον δῆμον τῆς πρωτεύουσας καταστελεῖν ἐντεῦθεν οἰόμενος.

(3) *Ibid.*, p. 687-688.

la crédulité d'Isaac était comme un puits sans fond (1).

Son frère Alexis III ne pouvait, au dire de Nicéas (2), se décider à faire même un pas sans avoir consulté au préalable ses astrologues. Voulait-il se transporter d'une demeure à une autre ? Il ne le faisait qu'avec leur autorisation. Or une fois il était venu au Grand Palais présider aux spectacles donnés dans l'Hippodrome pour amuser le peuple. Quand la fête eut pris fin, il désira regagner aussitôt son palais des Blachernes. Il consulta ses astrologues qui s'opposèrent catégoriquement à son projet, car, à leur avis, le temps n'était pas favorable. Bon gré, mal gré, Alexis dut se soumettre à la décision de ses devins et passer au Grand Palais la première semaine du carême. Toutefois le sixième jour de cette semaine, c'est-à-dire le vendredi, était propice au changement de demeure, surtout si on voulait se lever de très bonne heure. Le basileus décida donc de se transporter aux Blachernes en pleines ténèbres, avant que le soleil eût dardé ses rayons sur ce magnifique palais. Le navire impérial flottait près de l'embarcadère, au pied du Grand Palais ; les parents de l'empereur se réunissaient autour de lui, à la lumière des torches, prêts au départ. « Dieu montra alors, dit Nicéas, qu'il est le maître de l'heure et que tout se passe mal ou bien uniquement par sa volonté (3) ». Il se produisit un tremblement de terre, une crevasse profonde s'ouvrit devant le lit de l'empereur et dans ce gouffre tombèrent plusieurs des assistants. Beaucoup, parmi lesquels Alexis Paléologue (4), un des gendres du basileus, en sortirent avec des contusions aux jambes et aux pieds. Un malheureux eunuque tomba au plus profond de la crevasse et en fut retiré mort. « Je ne saurais dire, ajoute l'historien, ce que le basileus pensa de cet accident et s'il fut amené à changer d'idée au

(1) Nicéas, p. 738.

(2) *Ibid.*, p. 702-703.

(3) *Ibid.*, p. 703.

(4) Il avait épousé la princesse Irène, veuve en premières noces d'Andronic Contostéphane : Nicéas, p. 660 et 673.

sujet de ses astrologues (1) ». Le doute n'est pas permis : quoique cet événement eût frappé d'un coup assez rude la vaine science des devins impériaux, il ne fit pas naître toutefois dans l'esprit d'Alexis III la moindre méfiance à leur égard.

Du moment que les souverains étaient tels, comment leurs sujets, les foules ignorantes et grossières, auraient-ils pu valoir mieux ?

Parmi les diverses merveilles que Robert de Clary, soldat et chroniqueur de la quatrième croisade, contempla dans Constantinople prise, il y avait deux colonnes très grosses et très hautes sur le pourtour desquelles « étaient portraites et écrites par prophétie toutes les aventures et toutes les conquêtes qui sont venues en Constantinople ou qui venir y devaient ». Bien entendu « ne pouvait-on savoir l'aventure devant-là qu'elle était venue. Et quand elle était venue, alors y allaient les gens, et voyaient et apercevaient alors pour la première fois l'aventure ; cette conquête par laquelle les Français la conquièrent y était écrite et portraite et les nefs avec lesquelles fut donné l'assaut par quoi la cité fut prise et ne le purent les Grecs savoir devant là que ce fut venu. Et quand ce fut venu, on alla regarder en ces colonnes et on trouva que les lettres qui étaient écrites sur les nefs portraites disaient que devers Occident viendraient une gent haut tondue à cottes de fer qui Constantinople conquerraient (2) ».

Geoffroi de Villehardouin confirme d'une manière indirecte la vérité de ce renseignement.

Le jeune fils d'Isaac II, Alexis IV, que la protection des Croisés avait placé sur le trône paternel, ne tardait pas à perdre le pouvoir et la vie dans un complot tramé contre lui par

(1) Nicétas, p. 703 : οἶαν μὲν οὖν ἔννοιαν ἢ μετάνοιαν ἐπὶ τούτοις εἴληπεν ὁ κρατῶν, οὐδαμῶς ἔχω ἐπεξεῖναι.

(2) Chronique de Robert de Clary éditée dans les *Chroniques gréco-romanes* de Charles Hopf : § XCII, p. 70. Pour ce passage nous avons tenu compte du texte amélioré qui figure dans les *Extraits des Chroniqueurs français* de Gaston Paris et Jeanroy, à la page 429.

l'un de ses officiers, Alexis Doukas, surnommé Murzuphle (1). Le meurtrier se faisait proclamer empereur, brisait avec les Occidentaux, campés en dehors de la cité, leur opposait d'abord une certaine résistance mais finalement, se résignant à l'inévitable, il abandonnait la capitale de l'Empire à leurs troupes victorieuses et cherchait son propre salut dans la fuite (2). Mais vraiment il jouait de malheur. Son beau-père, le basileus déchu Alexis III, qu'il rencontrait à Mosynopolis, lui faisait crever les yeux, car il lui en voulait pour plusieurs raisons ; il ne lui pardonnait pas en particulier d'avoir épousé sa fille contre sa volonté paternelle (3). Délaissé, l'aveugle tombait bientôt aux mains des Latins qui, pour faire justice de ce traître, de ce meurtrier de son seigneur, adoptaient la proposition du doge de Venise (4), conduisaient Murzuphle, « par les degrés qui dedans étaient », au sommet de l'une de ces colonnes où les aventures de Constantinople étaient écrites et le précipitaient dans le vide d'une hauteur que Robert de Clary estime de cinquante toises (5). Naturellement quand il vint à terre il fut tout fracassé (6).

« Or, dit Villehardouin (7), et c'est ici le passage qui nous intéresse, oyez une grande merveille : en cette colonne d'où il tomba à terre, il y avait des images de maintes façons, travaillées dans le marbre ; et entre ces images, il y en avait une qui était travaillée en forme d'empereur ; et celle-là était figurée tombant en bas ; car dès longtemps il était prophétisé qu'il y aurait un empereur en Constantinople qui devait être jeté à

(1) Nicéas, p. 746.

(2) *Ibid.*, p. 755.

(3) G. Acropolite, p. 11. Ὁ δὲ (Alexis III) τοῦτον (Alexis V) πολλῶν τε ἄλλων χάριν καὶ οὐδὲν ἤπτον τῆς θυγατρὸς ἐμυσάττετο.

(4) Robert de Clary, dans les *Chroniques gréco-romanes* de Hopf, § CVIII, p. 81.

(5) *Ibid.*, § XCII, p. 70, et § CVIII, p. 81.

(6) Nicéas, p. 804-805. La colonne historiée, du haut de laquelle Murzuphle fut précipité sur le sol, se dressait dans le forum du Tauros : Nicéas, p. 804.

(7) Chap. LXVIII, § 308, p. 183, de la traduction dont Natalis de Wailly a accompagné son édition du texte original de *La Conquête de Constantinople*.

bas de cette colonne. Et ainsi furent avérées cette ressemblance et cette prophétie ».

Dans le forum du Tauros, il y avait une magnifique statue équestre de bronze représentant Bellérophon monté sur Pégase (1). Lorsque les Latins s'emparèrent de la capitale de l'Empire, ils se mirent en tête de la purger de tous les sortilèges dirigés contre les étrangers et en particulier de ceux qui visaient leur race (2). Or la statue que nous venons de mentionner leur fut indiquée comme suspecte et à juste titre : en effet de son sabot gauche de devant, Pégase foulait à l'écraser une figurine traversée par un clou de part en part et recouverte de plomb mais représentant en vérité un Bulgare plutôt qu'un Latin, malgré l'opinion répandue à ce sujet dans la foule déjà depuis longtemps (3). Cet exemple d'envoûtement contre tout un peuple est bien caractéristique de la mentalité des foules byzantines.

Il y avait à l'Hippodrome un cadran solaire original qui

(1) Ou Josué fils de Nun (Nicéas, p. 849, ligne 4 et p. 857, l. 18). Quoi qu'il en soit, cette œuvre d'art, qui ne fut pas la seule que les Latins jetèrent au creuset (Nicéas, p. 848 : μεθ' ἐτέρων ἀνδρεικέλων ἐκ χαλκοῦ πεποιημένων, ἃ τῶν προτέρων κατενέγκται βάσεων καὶ πυρὶ παρεδόθησαν, etc.; p. 849 : καὶ τὸ μὲν τῇ τῶν ἀργυρογνώμωνων χωνεῖα καθίσταται), est mentionnée encore dans ce fragment où Nicéas décrit quelques statues et merveilles de la capitale et qui dans l'édition de Bonn est publié à la suite du récit mutilé des événements qui se sont déroulés depuis la prise de Constantinople. Tout en déplorant la perte de cette magnifique statue (Nicéas, p. 857 : τοῖς χωνευταῖς παρέδωκαν καὶ τὸν ἐν τῷ Ταύρῳ ἐπὶ τραπεζῶδους βάσεως ἔφιππον ἱστάμενον ἄνδρα, etc.), l'historien raconte une seconde fois, mais avec des détails un peu différents, les bruits qui circulaient sur elle et ce que les Latins y trouvèrent quand ils l'eurent brisée en morceaux. Il y dit à peu près ceci (p. 858) : « Selon une tradition ancienne, très répandue, le sabot gauche de devant de ce coursier recélait une image à figure humaine qui était censée représenter quelque ennemi de l'Empire : soit un Vénitien, soit un sujet d'une nation occidentale non alliée aux Byzantins, soit même un Bulgare. Bien des fois on s'est préoccupé de fixer plus solidement le sabot afin de maintenir complètement invisible ce qu'il renfermait. Lorsque les Latins eurent brisé en morceaux le coursier, pour le mettre au creuset avec son cavalier, ils trouvèrent, ensevelie dans le sabot gauche de devant, une figurine de bronze, revêtue d'un manteau de laine, et s'empressèrent de la jeter au feu, elle aussi. »

(2) Nicéas, p. 848.

(3) *Ibid.*, p. 849.

devait impressionner fortement les habitants de cette Constantinople si éprise de merveilleux, chaque fois qu'ils levaient les yeux pour y voir l'heure. Il consistait en un aigle de bronze dressé sur une colonne et sur les ailes duquel étaient représentées les différentes sections horaires de la journée (1). Cet oiseau avait son histoire ; tous les Byzantins la connaissaient et étaient convaincus de sa véracité. Il était l'œuvre du fameux sorcier Apollonios de Tyane qui l'avait façonné dans les circonstances suivantes (2). Les serpents pullulaient dans l'antique Byzance et constituaient une plaie épouvantable pour les habitants de la ville, car les cas de morsure étaient d'une fréquence désespérante. Apollonios vint à passer par là et, comme sa réputation était universelle, les Byzantins lui demandèrent une consultation, lui expliquèrent par quel fléau horrible leur ville était ravagée et le supplièrent d'y trouver un remède (3). Faisant appel à son art diabolique, Apollonios dressa sur une colonne un aigle qui déployait ses ailes comme pour s'envoler mais dont les pattes se trouvaient prises dans les replis tortueux d'un serpent. Dans cette espèce de mêlée, c'était l'oiseau qui avait eu l'avantage. Le reptile avait eu beau faire tous ses efforts pour atteindre plus haut son ennemi et le mordre aux ailes, l'aigle lui avait planté dans la peau ses ongles acérés, l'avait réduit à l'impuissance et alors il regardait devant lui avec fierté et semblait vouloir prendre son essor et emporter dans son vol la dépouille de ce serpent, dont la défaite devait, dans l'esprit d'Apollonios, symboliser celle de tous ses autres congénères et leur inspirer un effroi invincible (4). Bien entendu on racontait à Byzance que depuis ce jour les habitants de la cité n'avaient plus été inquiétés par les reptiles.

Au milieu du forum de Constantin se trouvait, dressée sur une colonne, une statue de la déesse antique de la Raison (5).

(1) Nicétas, p. 862-863.

(2) *Ibid.*, p. 861.

(3) *Ibid.*, p. 861.

(4) *Ibid.*, p. 862.

(5) *Ibid.*, p. 738-740.

C'était une œuvre admirable et Nicéas ne manque pas d'en donner une description détaillée et de la célébrer en des termes tels que nous regrettons infiniment de l'avoir perdue. En tout cas, cette statue d'Athéna avait des particularités qui, aux yeux de la stupide populace de Constantinople, justifiaient le traitement qu'elle lui infligea bêtement. Tandis que de sa main gauche la fille de Zeus tenait le pan de sa robe, elle tendait sa main droite vers le Sud ; sa tête se penchait également quelque peu vers la même direction ; quant à ses regards, ils la fixaient nettement. Or la populace, qui poussait l'ignorance jusqu'à ne point connaître la place des points cardinaux, prétendait que la statue regardait du côté de l'Ouest et que de sa main tendue elle invitait les armées occidentales à venir à Constantinople. Lui reprochant donc de jeter le mauvais sort sur la cité et d'avoir été faite dans l'intérêt des troupes latines, qui d'ailleurs assiégeaient alors la capitale de l'Empire, le peuple brisa en mille morceaux la statue de la déesse de la Raison, ce qui fait dire à Nicéas au sujet des habitants de Byzance : « Ils étaient si peu sages qu'ils ne pouvaient supporter pas même l'image de la Sagesse (1) ».

(1) Nicéas, p. 740 : καὶ καθ' ἑαυτῶν ὀπλῖται γινόμενοι τὴν ἀνδρείας καὶ φρονήσεως ἐπιστάτιν κἀν τοῖς τύποις αὐτοῖς ἀπεώσαντο.

CHAPITRE VI

FAIBLESSE DE L'ÉGLISE

Le clergé a trop peu d'autorité pour être à même d'agir efficacement. —
— Le clergé régulier est immoral. — Le clergé séculier est faible. —
Le patriarche n'est qu'un jouet dans les mains des empereurs qui tendent au césaropapisme. — Les évêques n'ont pas de caractère.

Pour que l'Église eût pu réagir avec efficacité contre le néo-platonisme renaissant, l'hérésie vivace et la superstition triomphante, triple ennemi dont l'existence constituait pour elle un danger redoutable, il aurait fallu qu'elle n'eût point à traverser alors une période de crise dont l'acuité et la durée devaient causer des ravages irréparables.

De l'abaissement moral du monachisme il sera longuement question dans des chapitres ultérieurs.

Nous nous bornerons ici à parler du clergé séculier et tout d'abord et surtout du chef de l'Église (1).

Jamais dans l'Empire d'Orient il n'a été permis au patriarche de faire figure de grand pape, de jouer le rôle d'un Grégoire VII ou d'un Innocent III. Seul le patriarcat d'Alexandrie a pu, aux premiers temps de l'Empire, déployer, avec un Cyrille, une puissance à peu près comparable à celle de ces pontifes. Mais il n'a jamais été donné à la ville de Constantin d'imiter l'exemple de la grande cité égyptienne. Sans doute, un génie comme Photius, un caractère comme Cérularius ont été sur la scène byzantine des protagonistes de renom ; mais quand est-

(1) Voir Am. Gasquet, *De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance*, 1^{re} partie, chap. iv, *Le Patriarche de Constantinople*, p. 83-116.

ce qu'ils ont pu se mettre au niveau de celui qui à Canossa vit un empereurs'humilier à ses pieds ? Et puis, ne l'oublions pas, ni l'un ni l'autre n'ont été épargnés : Photius est mort en exil, Céroularius a été déposé. D'un côté les chefs de l'Église orthodoxe brisaient avec Rome pour maintenir leur indépendance, et de l'autre ils étaient asservis aux basileis de Constantinople. C'était d'ailleurs fatal. Si la papauté fut aussi puissante que nous l'apprend l'histoire c'est que, à la faveur des circonstances, elle avait réuni entre ses mains les deux pouvoirs à la fois, le temporel et le spirituel. A Byzance, où il y avait un pouvoir laïque différent, le patriarche était destiné à vivre à l'ombre du souverain. Celui-ci le choisissait à sa convenance et le destituait à sa volonté, aussitôt qu'il commençait à le trouver moins souple.

Les empereurs du ^{xii}e siècle ne furent pas à l'égard de leurs patriarches plus tolérants que leurs prédécesseurs. Bien au contraire, le chef de l'Église byzantine est alors subordonné au basileus plus complètement que jamais.

Ce n'est point que l'époque dont nous nous occupons ait manqué de patriarches énergiques et courageux. Parmi les prélats qui s'assirent alors sur le trône de saint Jean Chrysostome, il en est qui ont eu assez de fierté et de dignité pour refuser d'obéir à tous les caprices de leur souverain, quittes à donner leur démission si le basileus persistait dans les desseins qu'ils désapprouvaient. Et naturellement, comme un empereur byzantin n'a jamais aimé la résistance, ils se voyaient obligés de renoncer à leur fonction quand ils avaient dû prendre un parti qui lui déplaisait. Ils avaient donc toujours le dessous finalement. Et lors même que dans certains cas, fort rares à la vérité, ils ont pu imposer leur volonté à l'empereur, ce n'a été que dans certaines circonstances bien particulières où le basileus cédait moins au chef de l'Église qu'aux personnages très puissants qui prêtaient leur appui à ce dernier. D'ailleurs le patriarche qui avait eu assez d'audace pour tenir cette conduite ne tardait pas à comprendre qu'il lui fallait partir.

Les événements qui se déroulèrent à l'avènement d'Alexis I^{er} Comnène prouvent suffisamment ce que nous venons d'avancer. Le trône patriarcal était alors occupé par Cosmas, un homme de caractère qui joua un rôle assez important en cette occasion (1).

Alexis avait renversé Nicéphore Botaniatè et s'était fait solennellement couronner empereur à Sainte-Sophie. Or c'était en grande partie à l'appui de la famille de sa femme Irène, les Doukas, qu'il devait d'être monté sur le trône. Déjà un peu auparavant, aussitôt après la chute de Botaniatè, le nouveau monarque avait pris quartier avec sa mère et tous ceux de sa parenté au palais haut du Boucoléon, tandis qu'Irène, avec sa mère, ses sœurs et son grand-père, n'avait été autorisée à s'installer que dans le palais d'en bas. Il semblait que l'on voulût ainsi marquer une différence entre les Comnènes et les Doukas et préparer une rupture dans un bref délai. Personne n'ignorait la haine que depuis longtemps la mère d'Alexis, Anne Dalassène, nourrissait contre la famille des Doukas et tout le monde savait qu'elle n'avait jamais approuvé le mariage de son fils avec une fille appartenant à cette maison. « L'impératrice-mère intriguait chez le patriarche Cosmas et s'efforçait de le prévenir contre sa belle-fille; mais l'ayant trouvé obstinément fidèle au parti des Doukas elle songeait à le renverser, pour mettre à sa place un prélat plus complaisant et plus souple (2) ». Toutefois il était dangereux de s'aliéner les Doukas; déjà de grands seigneurs déclaraient qu'ils avaient travaillé bien plus pour Irène que pour Alexis; le patriarche enfin jurait « qu'il ne se démettrait point de ses fonctions avant d'avoir de ses propres mains couronné Irène (3) ». Aussi Alexis céda-t-il par politique; et, sept jours après son mariage, Irène était couronnée à son tour basilissa des Romains. Cosmas n'eut pas à jouir longtemps de sa victoire. Anne Dalassène prit

(1) *Alexiade*, I, p. 142 et suivantes.

(2) Charles Diehl, *Fig. byz.*, 1^{re} série, p. 339.

(3) *Alexiade*, I, p. 143.

vite sa revanche sur le prélat qui avait osé contrecarrer ses desseins. Cosmas dut renoncer (1) à son siège et fut remplacé par un moine entièrement dévoué à Anne Dalassène, l'eunuque Eustratios Garidas (2).

Ainsi donc dans certaines circonstances un patriarche énergique peut obliger l'empereur à agir autrement qu'il n'aurait souhaité et à tenir une conduite diamétralement opposée à celle qu'il pensait tenir. A peine monté sur le trône et pas encore installé solidement, Alexis I^{er} ne devait commettre aucune imprudence ni soulever aucun scandale. Une fois qu'il n'avait plus rien à craindre, l'empereur pouvait se permettre de châtier l'audacieux.

Eustratios Garidas n'allait pas conserver longtemps ses hautes fonctions. Trois ans après (3), en 1084, le basileus le renvoyait, on ne sait au juste pourquoi (4), et le remplaçait par Nicolas le Grammairien, qui, lui, devait occuper le siège œcuménique pendant vingt-sept ans, jusqu'à sa mort (5), survenue en 1111. Le patriarcat de Nicolas est le plus long du siècle et ne saurait être comparé à ce point de vue qu'avec celui de son successeur (6), Jean Agapet, qui gouverna l'Église presque aussi longtemps, vingt-trois ans, de 1111 à 1134.

Le règne de Jean II (15 août 1118-8 avril 1143) est rempli uniquement par la fin du patriarcat de Jean Agapet et par le patriarcat tout entier de Léon Styppés (1134-1143) qui meurt en même temps que le basileus (7).

Sur les cent vingt-trois années qui se sont écoulées du jeudi 1^{er} avril 1081 au lundi 12 avril 1204 (8) nous en avons déjà parcouru soixante-deux, c'est-à-dire plus de la moitié. En résumé,

(1) *Alexiade*, I, p. 149 : il abdiqua le 8 mai 1081.

(2) *Ibid.*, I, p. 149. Zonaras, III, p. 734.

(3) *Alexiade*, II, p. 8-9. Zonaras, III, p. 734.

(4) Zonaras, III, p. 734 : ἡ δ' αἰτία οὐκ ἐγνώσται ἀκριβῶς.

(5) *Ibid.*, III, p. 750.

(6) *Ibid.*, III, p. 751.

(7) Nicétas, p. 70.

(8) De l'avènement d'Alexis I^{er} Comnène (*Alexiade*, I, p. 123-124) à la prise de Constantinople par les Croisés (Nicétas, p. 815).

durant cet espace de temps, cinq patriarches se sont succédé sur le siège œcuménique de Constantinople et les deux premiers en ont été éloignés l'un pour avoir tenu un langage énergique, l'autre pour un motif inconnu. Si les trois derniers ont pu conserver leurs fonctions jusqu'à leur mort c'est que les souverains ont dû trouver en eux des collaborateurs complaisants ou tout au moins dociles.

Dans les soixante et une dernières années de la période que nous étudions, seize patriarches (1) passent sur le trône de Jean Chrysostome et six d'entre eux sont ou renvoyés ou forcés de démissionner pour avoir encouru soit la défaveur soit les soupçons de la Couronne.

Le règne de Manuel (8 avril 1143-24 septembre 1180) compte pour sa part dix patriarchats plus ou moins longs.

On sait déjà quel rôle prépondérant ce monarque autoritaire a joué dans les débats théologiques de son temps où finalement c'étaient ses opinions qui prévalaient (2). Un pareil souverain devait forcément exiger que l'Église et son chef fussent complètement subordonnés au pouvoir laïque.

A son avènement pourtant le fier basileus se vit dans la nécessité de négocier avec l'Église.

On se rappelle dans quelles circonstances il avait été proclamé empereur. Au cours d'une campagne en Asie-Mineure, Jean II mourait prématurément des suites d'un accident de chasse, loin de Constantinople, au milieu de son armée. Il avait eu le temps de désigner son successeur, de lui remettre les insignes impériaux et de le faire reconnaître pour souverain par ses familiers, ses hauts dignitaires et ses troupes : c'était justement son fils cadet Manuel que, pour ses solides et brillantes qualités, il avait préféré à l'aîné Isaac, dont le caractère extrêmement irascible aurait pu être nuisible à l'État (3). Isaac n'avait pas, comme Manuel, accompagné son père dans cette

(1) Voir Gédéon, *Πατριαρχικοί πίνακες*, p. 351-379.

(2) Voir le chapitre iv.

(3) Nicétas, p. 56-62.

expédition ; il était resté à Constantinople. Le choix paternel le privait d'un trône qu'en vertu de son droit d'aînesse il espérait occuper un jour. Quand il aurait donc su ce qui s'était passé, il n'aurait naturellement pas manqué de protester, de fomentier avec ses partisans des troubles et de créer à son frère des difficultés. Il devait donc être réduit à l'impuissance avant d'avoir rien appris. Aussi Jean II n'avait-il pas plus tôt expiré que le grand domestique Jean Axouch partait pour Constantinople prévenir tout danger (1). Il commençait par enfermer Isaac au monastère du Pantocrator (2) puis il s'occupa de préparer l'entrée dans la capitale du nouveau basileus. Parmi les appuis que son maître et lui avaient jugé utile de s'assurer, il y avait celui de l'Église dont la voix, si faible qu'elle fût, pouvait à l'occasion ne pas être un appoint négligeable. Moyennant une donation annuelle de deux cents mines d'argent, le clergé de Sainte-Sophie fut heureux d'offrir ses services à Manuel et de se déclarer pour lui (3). Au cas où la situation aurait été moins favorable, le clergé aurait pu se montrer plus exigeant : Axouch se serait vu dans la nécessité de payer une somme plus considérable : à cet effet il avait sur lui un second acte de donation aux termes duquel le clergé de Sainte-Sophie devait recevoir tous les ans deux cents mines d'or (4). Mais comme les choses allaient mieux que l'empereur et ses conseillers n'avaient prévu, Jean Axouch n'eut pas à en faire usage (5).

Une fois installé solidement sur son trône, Manuel fit sentir à l'Église que lui, le maître du temporel, l'était aussi du spirituel. Nous l'avons vu plus haut diriger les conciles, discuter théologie, imposer ses opinions, bref jouer, lui, un laïque, le rôle qui appartenait de droit au chef de son clergé.

Non content de se substituer en mainte occasion au patriar-

(1) Nicéas, p. 65.

(2) *Ibid.*, p. 66.

(3) *Ibid.*, 66-67. Cf. dans Cinnamos, p. 33, la version officielle.

(4) Nicéas, p. 67.

(5) *Ibid.*, p. 67.

che, de le reléguer au second plan ou plutôt dans l'ombre, il n'hésitait pas non plus à le faire déposer.

Le cas de Cosmas (1) est significatif. Le sébastocrator Isaac, ce frère aîné de Manuel dont il a été question ci-dessus, était lié d'amitié avec le patriarche Cosmas qu'il respectait et honorait presque à l'égal d'un dieu et dont il suivait les conseils à la lettre (2). Le prélat avait des ennemis qui l'accusèrent auprès du basileus de conspirer et de préparer l'avènement d'Isaac (3). Manuel ajoutait foi à ces calomnies et ne cherchait plus qu'un prétexte pour se débarrasser du patriarche (4). Il n'eut pas de peine à en trouver un dans les relations de Cosmas avec le moine bogomile Niphon (5). Accusé du crime d'hérésie, Cosmas fut déposé le 26 février 1147, non sans protester contre l'injustice dont il était l'objet. Dans sa fureur il maudissait en effet en plein synode le sein de l'impératrice et il déclarait que jamais elle ne donnerait naissance à un enfant mâle (6). Le beau-frère de l'empereur, Étienne Contostéphane (7), voulut alors faire du zèle et s'avança pour frapper le prélat (8). Il eut heureusement la pudeur de se retenir à temps. Mais il n'en fut pas moins blâmé de son intention par tous les assistants y compris l'empereur lui-même (9). Le patriarche se serait contenté de dire : « Laissez-le donc, il ne tardera pas à recevoir un coup de pierre mortel » (10). En effet, créé grand duc de la flotte, Étienne Contostéphane était quelque temps après mortellement blessé par un éclat de rocher (11) au siège de la citadelle de Corfou qui

(1) Nicéas, p. 105-109.

(2) *Ibid.*, p. 106.

(3) *Ibid.*, p. 106.

(4) *Ibid.*, p. 107.

(5) *Ibid.*, p. 107. Voir plus haut, chapitre III, p. 44-45.

(6) *Ibid.*, p. 107.

(7) *Ibid.*, p. 108.

(8) *Ibid.*, p. 108.

(9) *Ibid.*, p. 108.

(10) *Ibid.*, p. 108.

(11) *Ibid.*, p. 105.

était tombée aux mains des Normands de Sicile (1). La malédiction d'un patriarche qui prophétisait si bien ne pouvait qu'être efficace. L'impératrice eut beau faire, elle ne mit jamais au monde que des filles (2). Sceptique cette fois-ci par extraordinaire, le crédule Nicétas n'ose pas, en rapportant cette anecdote, affirmer que c'était là l'effet de la malédiction de Cosmas (3). Mais l'empereur en était, paraît-il, fermement convaincu (4).

A l'égard des neuf autres prélats qui ont occupé sous lui le siège œcuménique de la Nouvelle Rome, Manuel s'est montré moins violent. Cosmas est en somme le seul patriarche qu'il se soit donné la peine de chasser. Quant aux autres, il leur a fait sentir évidemment leur faiblesse mais il les a gardés, et si quelques-uns d'entre eux n'ont pas exercé leurs hautes fonctions jusqu'à leur mort, la faute n'en est pas à lui mais à eux (5).

Parmi les patriarches les plus remarquables de son règne, citons Luc Chrysobergés (1156-1169) et surtout le dernier, un arménien d'origine, Théodose (1178-1183).

Sans contredit, le patriarche le plus énergique de l'époque dont nous nous occupons fut Théodose. En mainte occasion il s'est révélé un grand prélat. Il a toujours résisté aux caprices des souverains, qu'il eût affaire à l'autoritaire Manuel ou au sanguinaire Andronic. Il a su accomplir son devoir avec fermeté et quoiqu'en définitive il se soit brisé, comme c'était fatal, contre le roc plus fort de la puissance laïque, il a, du moins, par son courage et sa franchise, sauvé intacte sa dignité d'homme libre.

Ce fut au temps de son patriarcat que, par la faute de Manuel, le fameux scandale relatif au dieu « holosphyre » de

(1) Nicétas, p. 97.

(2) *Ibid.*, p. 108. Voir Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 184-185.

(3) Nicétas, p. 108.

(4) *Ibid.*, p. 108-109.

(5) Tel fut par exemple le cas de Michel Courcouas (1143-1146) qui, aspirant à la tranquillité de la vie monastique, abdiqua volontairement : Nicétas, p. 105-106.

Mahomet agita et troubla profondément l'Église. Le patriarche se refusait obstinément à admettre les vues du souverain mais, malgré l'appui des ecclésiastiques les plus éminents, en particulier du célèbre archevêque de Thessalonique Eustathe, il ne parvint pas à l'emporter et en fin de compte ce fut le basileus qui eut gain de cause : l'anathème dont le dieu « holosphyre » de Mahomet était frappé dans les catéchismes fut effacé et remplacé par un autre qui ne frappait que Mahomet, son enseignement et ses adeptes (1).

Sur la question de l'astrologie, Théodose fut plus heureux. On sait à quel point les Byzantins avaient foi en elle et combien Manuel en a été un fervent admirateur même jusqu'à son lit de mort. Toutefois, grâce à l'adroite pression du patriarche, il consentit, quelques instants avant d'expirer, à renoncer par écrit à cette diabolique croyance (2).

Sous la minorité d'Alexis II, Théodose se vit persécuter par le neveu de feu l'empereur Manuel, l'efféminé protosébaste Alexis, dont la régente Marie d'Antioche avait fait son favori et son ministre. Le basileus Manuel avait épousé en premières noces une allemande, Berthe de Sulzbach, dont il avait eu une fille, Marie. Celle-ci détestait cordialement sa belle-mère latine et, pour se débarrasser d'elle et du protosébaste, elle eut recours au moyen classique : elle conspira (3). Malheureusement la fortune n'était pas du côté de Marie ; le complot fut découvert et les conjurés durent chercher un refuge dans l'asile inviolable de Sainte-Sophie (4). Pensant même que deux précautions valaient mieux qu'une, ils crurent bon de transformer en forteresse (5) la demeure de Dieu. Ils connaissaient le protosébaste et ils savaient qu'il n'était pas homme à craindre un scandale : ils avaient d'ailleurs raison car il ne tarda pas à faire donner

(1) Voir plus haut, chapitre iv, p. 58-64.

(2) Voir plus haut, chapitre v, p. 93.

(3) Nicétas, p. 301-313.

(4) *Ibid.*, p. 302.

(5) *Ibid.*, p. 303.

l'assaut à la Grande Église, pour en finir avec les rebelles (1). Et l'on vit alors le combat se dérouler jusque sous les portiques de l'édifice sacré, tandis que le patriarche, portant le magnifique vêtement de sa dignité et tenant les saints Évangiles, était venu se placer dans le vestibule pour empêcher les soldats du protosébaste de pénétrer dans l'Église, d'en fouler le sol sacré, d'en voler les images saintes (2). Pour en revenir à cette transformation de la demeure de Dieu en forteresse, il semble que, dans son désir de sauver Marie et ses partisans, Théodose ait laissé faire sans protester (3). Aussi bien il était déjà trop tard : les conjurés n'en auraient pas moins agi de la même manière. En tout cas, il y eut toujours quelqu'un qui se chargea de protester : ce fut le protosébaste. Il accusa le patriarche d'être de connivence avec Marie et de l'avoir autorisée, pour ses projets révolutionnaires, d'utiliser comme forteresse la Grande Église (4). Avec de l'or et de bons repas, il avait déjà suborné contre le prélat bien des évêques et, sans aucun doute, il aurait, avec leur complicité, réussi à le destituer ignominieusement, si Marie ne s'y était opposée de toutes ses forces (5). « Elle empêcha d'une part le protosébaste de déposer le patriarche et de le remplacer par un autre, elle exerça d'autre part une surveillance active autour du saint homme afin que celui-ci, pour échapper à tous les ennuis auxquels il était en butte, ne s'avisât pas d'aller vivre tranquillement au monastère qu'il avait élevé dans l'île de Térébinthe » (6). Elle pensait qu'elle était perdue, si Théodose démissionnait. Tout se passa comme elle le souhaitait : Théodose ne fut pas touché et les conjurés furent amnistiés. Mais alors, une fois que la révolte eut pris fin, le protosébaste voulut se venger sur un seul de l'humiliation que plusieurs lui

(1) Nicétas, p. 309.

(2) *Ibid.*, p. 309.

(3) *Ibid.*, p. 302.

(4) *Ibid.*, p. 314-315.

(5) *Ibid.*, p. 315.

(6) *Ibid.*, p. 315.

avaient infligée. Il choisit pour victime Théodose : il le fit chasser de la résidence patriarcale et enfermer au couvent du Pantéopote (1). Puis, avec les plus méchants des sénateurs et ceux des évêques qui ne craignaient ni le regard de Dieu ni la vengeance des hommes, il se mit à chercher une raison plausible pour déposer le patriarche (2). Mais il n'en trouva point ; ses complices non plus. D'ailleurs l'impératrice elle-même et la plupart des parents du jeune empereur soutenaient le patriarche (3). Aussi le protosébaste finit-il, la rage au cœur, par laisser Théodose revenir à la demeure patriarcale (4). Ce retour fut un triomphe. Un grand nombre de dignitaires laïques et ecclésiastiques, une foule immense coururent au monastère du Pantéopote et ce fut au milieu d'un cortège splendide que le patriarche fut ramené à Sainte-Sophie à travers les rues pleines de parfums et d'encens et retentissantes du bruit des acclamations. Sur le parcours il y avait une telle affluence de monde que Théodose ne put arriver à destination que le soir et pourtant il avait quitté de bonne heure, le matin, le lieu de sa retraite forcée (5).

C'est surtout dans ses rapports avec Andronic I^{er} que se manifestent toute l'intelligence et tout le courage de cet homme d'Eglise.

Andronic venait de l'emporter dans sa lutte avec le protosébaste et il se préparait à faire solennellement son entrée dans la capitale. Toutes les notabilités de Constantinople traversaient le Bosphore pour se rendre de l'autre côté, en Asie, au camp de l'heureux vainqueur. Théodose, en compagnie des primats de l'Eglise, passa aussi le détroit, l'un des derniers cependant (6). A la nouvelle de l'arrivée du patriarche, Andro-

(1) Nicéas, p. 315.

(2) *Ibid.*, p. 315.

(3) *Ibid.*, p. 315.

(4) *Ibid.*, p. 316.

(5) *Ibid.*, p. 316.

(6) *Ibid.*, p. 328.

nic sortit aussitôt de sa tente pour aller à sa rencontre. Et quand il se trouva en présence du prélat, il commença par se prosterner tout de son long (et il était de taille) aux sabots de la monture patriarcale puis, après s'être relevé et comme s'il n'était pas assez content de ce geste théâtral, il baisa les talons du saint en le nommant sauveur de l'empereur, ami du bien, chevalier de la vérité, second Jean Chrysostome etc. (1). Somme toute le souple et subtil Protée s'efforçait de faire bonne impression, de capter la confiance du vieillard. Mais il avait affaire à forte partie. Le patriarche le voyait pour la première fois. Il l'examina d'un coup d'œil rapide et il fut frappé par sa haute taille qui atteignait presque dix pieds ainsi que par l'aspect de sa physionomie (2). Un observateur profond ne manquait pas d'y démêler les sentiments secrets de cette âme complexe. En considérant son air de sophiste soucieux et hypocrite, ses sourcils d'homme orgueilleux, le patriarche déplora le sort de la stupide multitude qui s'était donné un pareil maître (3). Pour lui, puisqu'il devait faire quelque réponse aux flots d'éloquence déversés par Andronic, il dit ce mot ambigu : « J'avais déjà entendu parler de toi, maintenant je t'ai vu et te connais parfaitement » (4) et il ajouta cette parole de David : « autant nous avons entendu, autant nous avons vu (5) ». Il voulait lui faire comprendre qu'il avait beau se coucher sur le sol comme un chien, il n'était pas la dupe de sa comédie de soumission (6). En même temps il se rappelait le portrait que feu l'empereur Manuel lui avait tracé de son terrible cousin et il le trouvait absolument fidèle à la réalité (7). Andronic n'aurait pas été digne de cette appellation de subtil Protée que lui a donnée Eustathe de Thessalonique, si le

(1) Nicéas, p. 328.

(2) *Ibid.*, p. 328.

(3) *Ibid.*, p. 329.

(4) *Ibid.*, p. 329.

(5) *Ibid.*, p. 329.

(6) *Ibid.*, p. 329.

(7) *Ibid.*, p. 329.

sens de la phrase ambiguë du patriarche avait échappé à sa perspicacité. Il en fut frappé, dit Nicéas, (1) comme par une épée à double tranchant et comprenant à la physionomie de Théodose qu'il n'avait pas affaire à un homme ordinaire « voici, pensa-t-il, un Arménien profond », faisant allusion au père du prélat qui était en effet d'origine arménienne (2).

Plus tard, Andronic se plaignait un jour au patriarche d'être tout seul à veiller sur le sort de son jeune neveu Alexis II et de n'avoir, pour l'aider dans sa tâche fatigante, aucun collaborateur, pas même lui, sa sainteté, à qui Manuel avait cependant confié l'éducation du prince (3). Alors, avec une certaine audace, Théodose lui répondit que du jour où il l'avait vu rentrer dans la capitale et prendre en main la direction des affaires, il avait cessé de s'occuper du jeune empereur (4). Il voulait dire par là qu'il tenait Alexis II pour mort (5). A ces mots, le visage d'Andronic devint tout rouge. Toutefois le terrible Comnène fit semblant de ne pas comprendre et pria le patriarche de bien vouloir lui expliquer plus nettement sa pensée (6). Théodose naturellement s'en garda bien, car le tyran était déjà passablement irrité et il ne fallait pas le rendre furieux, le pousser à bout (7). Aussi donna-t-il à sa phrase une autre interprétation aux termes de laquelle il était trop vieux pour s'occuper du jeune empereur; les lois de l'Eglise d'ailleurs ne lui permettaient pas de prendre part au gouvernement des affaires du siècle et puis et surtout Andronic était capable de diriger tout seul l'éducation du jeune prince (8).

Dans une autre circonstance, Théodose fit preuve de plus d'audace encore et, s'il n'avait tenu qu'à lui, jamais Andronic

(1) Nicéas, p. 329.

(2) *Ibid.*, p. 329.

(3) *Ibid.*, p. 329-330.

(4) *Ibid.*, p. 330.

(5) *Ibid.*, p. 330.

(6) *Ibid.*, p. 330.

(7) *Ibid.*, p. 330.

(8) *Ibid.*, p. 330.

n'aurait pu réaliser le projet scandaleux qu'il avait conçu. Andronic désirait marier Irène, une fille qu'il avait eue de sa cousine germaine Théodora, à Alexis, un fils que le basileus Manuel avait eu de sa nièce Théodora Comnène (1). Il écrivit un billet laconique au Saint-Synode et demanda qu'on lui apprît s'il était possible de conclure un mariage « qui ne causerait point de scandale ou qui n'en causerait en tout cas que fort peu mais qui sûrement rapprocherait l'Orient de l'Occident et dont les avantages seraient considérables (2) ». Théodora, l'amie d'Andronic, avait été autrefois reine de Jérusalem ; en effet, avant sa liaison avec le séduisant Comnène, elle avait épousé le roi de ce royaume latin Baudouin III dont elle était veuve quand elle s'éprit de son beau cousin. C'était à sa qualité d'ancienne reine d'un royaume appartenant à des occidentaux qu'Andronic faisait allusion quand il parlait d'un rapprochement entre l'Occident et l'Orient, mais évidemment il se moquait cruellement des prélats. La plupart des membres du Saint-Synode ainsi que du sénat opinèrent qu'aucun obstacle ne s'opposait à ce mariage car on ne pouvait guère « considérer comme étant parents deux personnes nées de liaisons illégitimes » (3).

Toutefois tout le monde ne fut pas aussi souple. Le patriarche et d'autres n'étaient nullement disposés à accorder à Andronic l'autorisation qu'il demandait (4). Théodose fut intransigeant : il fut ferme comme un rocher et nulle menace ne parvint à l'ébranler (5). Cependant, avec un homme comme Andronic, il n'était pas bon de lutter longtemps. Comprenant finalement que la résistance était vaine et pouvait devenir dangereuse sans utilité, le patriarche, plutôt que de céder, aima mieux se retirer dans l'île de Térébinthe, où il s'était construit un couvent et

(1) Nicéas, p. 337.

(2) *Ibid.*, p. 337-338.

(3) *Ibid.*, p. 338.

(4) *Ibid.*, p. 339.

(5) *Ibid.*, p. 339.

un tombeau (1). Andronic accepta avec plaisir la démission du prélat et fit célébrer le mariage par l'évêque de Bulgarie présent alors à Byzance (2). Puis il s'occupa de trouver un successeur à Théodose. Il éleva au trône patriarcal Basile Camatéros qui, au dire des mauvaises langues, avait été le seul à promettre par écrit à Andronic qu'il lui obéirait bien fidèlement en tout et que jamais il ne tenterait de transgresser en quoi que ce fût ses ordres (3). On ne tardait pas à s'apercevoir que les mauvaises langues avaient raison et aussi que le Synode n'était pas moins docile que le patriarche. Après avoir fait étrangler son jeune neveu Alexis II, Andronic demandait à Basile et au Synode de le relever en bonne forme du serment de fidélité qu'il avait jadis prêté à son impérial cousin germain Manuel et au malheureux fils de ce souverain (4). Le patriarche et les évêques s'empressaient de le satisfaire et pour les récompenser il leur accordait, lui, quelques demandes qu'ils lui avaient faites et leur permettait notamment de s'asseoir en sa présence sur des tabourets (5). Mais quelques jours après il leur retirait ce droit et ne consentait même plus à les recevoir que difficilement. Les évêques se repentaient alors mais trop tard d'avoir déserté le service de Dieu pour encenser vainement le trompeur Andronic (6).

Un patriarche de Constantinople devait de plus en plus se borner à n'être que le fidèle serviteur de l'empereur et en quelque sorte le dépositaire d'un pouvoir qui ne lui appartenait pas en réalité. On pourrait presque dire que les basileis étaient parvenus au fond à réunir entre leurs mains les deux pouvoirs suprêmes, le pouvoir civil et le pouvoir religieux, du moment que les chefs apparents de l'Église n'étaient que leurs organes,

(1) Nicéas, p. 339.

(2) *Ibid.*, p. 339.

(3) *Ibid.*, p. 339.

(4) *Ibid.*, p. 357.

(5) *Ibid.*, p. 358.

(6) *Ibid.*, p. 358.

ne pouvaient être nommés ou subsister qu'avec leur consentement.

C'est surtout sous le règne d'Isaac II Ange que l'on voit d'une façon éclatante ce que pèsent les patriarches dans la main du souverain. En l'espace de six ans, cinq patriarches se succèdent sur le trône de l'Église constantino-politaine (1). Isaac II commença par destituer Basile Camatéros malgré l'appui que, au dire de Nicéas, il en avait reçu lors de la révolution du mois de septembre 1185 (2). Mais la reconnaissance n'était pas la faible de l'usurpateur et puis il se croyait autorisé à penser qu'il pourrait bien être trahi à son tour par l'homme qui avait trahi son premier maître, Andronic (3). En tout cas, il eut tôt fait de trouver un prétexte pour se débarrasser de Basile. L'empereur précédent s'était donné, comme on sait, pour tâche de briser définitivement l'aristocratie ; à cet effet, pendant qu'il exilait ou mutilait les pères, les époux, les fils, il faisait enfermer aux couvents beaucoup de femmes nobles et les obligeait de prononcer les vœux monastiques (4). C'était d'ailleurs avec la complicité volontaire ou forcée du patriarche qu'il agissait de la sorte (5). Aussi, après la défaite d'Andronic, Basile Camatéros, qui avait déjà l'un des premiers adhéré (6) au mouvement révolutionnaire d'Isaac en septembre 1185, car il avait compris de quel côté s'était rangée la fortune, s'empressa d'accorder à toutes les dames nobles qu'un pouvoir tyrannique avait faites nonnes malgré elles, l'autorisation de renoncer à leur nouvel état et de reprendre leur vie mondaine (7). Mais le Synode ne

(1) Nicéas, p. 530-533.

(2) *Ibid.*, p. 530.

(3) Nicéphore Calliste Xanthopoulos, catalogue des patriarches constantinopolitains, Migne, *P. G.*, t. CXLVII, col. 464.

(4) Nicéas, p. 530.

(5) Cf. F. Cognasso, *Un imperatore bizantino della decadenza : Isacco II Angelo*, article paru dans le périodique romain « *Bessarione* », vol. XXXI, année 1915, p. 35.

(6) Nicéas, p. 530 : Ἰσαάκιος τοῦ πατριαρχικοῦ θρόνου παράλυσαι τὸν Καματηρὸν Βασίλειον, καίτοι πρὸς τὴν ἀρχὴν ἐκείνῳ τὰ μέγιστα συναράμενον.

(7) *Ibid.*, p. 530.

trouva pas canonique cette décision du patriarche et il protesta (1). Finalement il ne fut permis de rentrer dans le monde qu'à celles dont le mari vivait encore ou qui, à la mort d'Andronic, n'avaient pas encore subi la tonsure (2). Les autres eurent beau faire : elles durent se résigner à demeurer nonnes toute leur vie. Parmi ces malheureuses il y avait une nièce de l'empereur Manuel, Théodora, la veuve d'Andronic Lapardas (3). Le Synode, inexorable même à son égard, se refusa à la relever de ses vœux, bien que le roi de Hongrie Belas, veuf depuis peu d'Agnès d'Antioche, l'eût demandée en mariage (4). Ainsi donc, aux yeux du Synode, Basile dans cette affaire n'avait pas agi conformément aux canons. Isaac en profita pour l'éloigner.

Il lui donna pour successeur le sacellaire de Sainte-Sophie Nicétas Mountanés, un respectable vieillard. Toutefois il ne laissa mourir dans l'exercice de ses fonctions pas même cet homme qui était d'un âge très avancé. Il finit par le trouver trop simple, il lui reprochait aussi d'être trop vieux, il le renvoya donc trois ans après (5).

Il nomma alors patriarche le moine Léonce Théotokite (6), abbé des Saints Apôtres à Saint-Auxence (7) et il affirma par serment que l'existence de ce personnage lui avait été révélée d'une façon miraculeuse : quelques jours auparavant, il ignorait tout de lui mais la Vierge avait daigné lui apparaître la nuit en songe et lui désigner Léonce pour la place vacante (8). Mais sept mois après, sans se soucier des éloges dont il avait comblé

(1) Théodore Balsamon, *Commentaire sur le III^e canon du conc. d'Ancyre*, Migne, P. G., t. CXXXVII, col. 1132.

(2) Théodore Balsamon, *Commentaire sur le III^e canon du conc. d'Ancyre*, dans P. G. de Migne, t. CXXXVII, col. 1132.

(3) *Ibidem*.

(4) *Ibidem*. Cf. Cognasso, *article cité*, p. 35.

(5) Nicétas, p. 530

(6) *Ibid.*, p. 530. Cf. le catalogue des patriarches constantinopolitains de Nicéphore Calliste Xanthopoulos, Migne, P. G., t. CXLVII, col. 464.

(7) Catalogue des patriarches constantinopolitains, Migne, P. G., t. CXLVII, col. 464.

(8) Nicétas, p. 530.

son nouveau patriarche, l'empereur le chassait à son tour (1), à la suite peut-être d'une nouvelle apparition nocturne de la Vierge.

Il y avait alors un moine studite qui jouissait auprès de lui d'une grande influence, pour lui avoir prédit jadis son avènement au trône (2). C'était un nommé Dosithée dont on disait qu'il était d'origine vénitienne, qu'il avait eu pour père un certain Vitielin (3), qu'il n'ignorait pas la magie et qu'il maniait la bible de Salomon (4). Familier d'Isaac depuis longtemps, il était devenu la personne la plus écoutée au palais depuis la réalisation de la prophétie à laquelle il a été fait allusion plus haut. L'empereur le comblait d'honneurs et l'avait déjà créé patriarche *in partibus* de Jérusalem (5). Après avoir déposé Léonce, c'est à lui qu'il songea pour le patriarcat de Constantinople (6). Mais c'était une chose fort délicate que de transférer un évêque et surtout un patriarche d'un siège à un autre : plutôt exceptionnelles, les mutations de cette sorte étaient considérées en somme comme irrégulières (7). Le basileus le savait et pour éluder cette difficulté, pour surmonter cet obstacle, il eut recours à une ruse qui lui réussit. Il manda au palais le plus savant canoniste de l'époque, Théodore Balsamon, patriarche *in partibus* d'Antioche, et lui fit croire que depuis longtemps il désirait voir à la tête de l'Église un homme comme lui mais que les règlements l'empêchaient de lui confier un poste dont il était cependant plus digne qu'aucun autre (8). Finalement, il lui déclara qu'il serait très heureux,

(1) Nicéas, p. 530-31.

(2) *Ibid.*, p. 529.

(3) *Ibid.*, p. 529.

(4) *Ibid.*, p. 533. Cf. Cognasso, *article cité*, p. 263.

(5) Nicéas, p. 529.

(6) *Ibid.*, p. 531.

(7) Voir Gédéon, Πατριαρχικοί πινακες, Introduction, p. 21-25.

(8) Nicéas, p. 531 : ἐπιγάγε πάλαι μὲν βούλεσθαι μετενεγκεῖν αὐτὸν ἐκ τῆς Ἀντιοχείων καθέδρας εἰς τὴν οἰκουμένην περιωπὴν ὡς λύχνον ταῖς τῶν νόμων τηλαυγαῖς πάμφωτον, ὑποστέλλεσθαι δὲ τὴν μετάρθεσιν ὡς πάλαι τοῖς κανόσιν ἀπειρημένην καὶ τοῖς ἐκκλησιαστικοῖς ἀπάδουσαν θεσμοῖς.

s'il pouvait, lui, le plus savant canoniste de l'Empire, démontrer à ses collègues qu'il était toujours loisible de procéder à une mutation (1). Balsamon se laissa prendre au piège. Et comment en aurait-il été autrement ? Dans cette décadence générale des mœurs et de la religion, n'était-il pas vraiment une des rares personnes qui méritaient de gouverner le christianisme oriental ? Convaincu de sa nomination prochaine, Théodore Balsamon n'eut pas de peine à persuader le Synode, qui finit par autoriser la mutation (2). Quand il eut obtenu ce qu'il désirait, l'empereur jeta le masque et, alors que dans la ville on s'attendait à la désignation de Balsamon comme patriarche, on fut tout étonné d'apprendre que le choix du souverain s'était porté sur Dosithée (3). Naturellement ce furent surtout Balsamon et le Synode qui ne trouvèrent pas la plaisanterie de leur goût : ils ne pardonnaient pas à l'empereur de les avoir bernés de la sorte et exposés à des commentaires mordants (4). Entre temps, l'élu du basileus quittait sa résidence de patriarche de Jérusalem — l'église des Archanges à Steiros (5) — et il allait occuper son nouveau siège à Sainte-Sophie, accompagné d'un cortège nombreux, magnifique et vraiment impérial (6). Mais il ne devait pas y rester longtemps. Le Saint-Synode et Balsamon travaillaient à prendre leur revanche. D'un côté ils cherchaient à exciter le peuple, de l'autre ils dénoncèrent comme nulle la nomination de Dosithée qu'ils qualifiaient d'intrus et ils se démenèrent tant qu'ils l'obligèrent quelques jours après de partir (7). C'était là une défaite retentissante pour

(1) Nicéas, p. 531-532 : εἰ δ' αὐτὸς σχοίη ἄν, ὡς νόμους καὶ κανόνας ἀκριβοσάμενος, χώραν ἔχουσιν ἀποδεδειχέναι, καθά ποτε, καὶ νῦν τὴν μετέθεσιν, καὶ τὰς τῶν πολλῶν εἰς τοῦτο μεθαρμόσειε γνώμας, ἔρμαιον ὄντως ἡγήσεται τὸ πραχθέν etc.

(2) *Ibid.*, p. 532.

(3) *Ibid.*, p. 532.

(4) *Ibid.*, p. 532.

(5) Voir Pap.-Kerameus, Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς στάχυολογίας, t. II, p. 367, note 1. Cf. Cognasso, *article cité*, p. 271.

(6) Nicéas, p. 532.

(7) *Ibid.*, p. 532.

l'amour-propre de l'empereur. On comprend qu'il en ait été fortement irrité et qu'il ait tout essayé pour faire avoir son effet à la permission de mutation accordée antérieurement par le Synode (1). Il abrogea les décisions postérieures de ce corps et fit ramener Dosithée à Sainte-Sophie non seulement par des courtisans mais encore par des Varangues de sa garde car il craignait une révolte de la part du peuple (2). Dosithée était détesté de tout le monde pour son ambition et d'un autre côté l'obstination intempestive que l'empereur montrait en cette affaire était loin de recevoir l'approbation unanime (3). Ces événements avaient lieu en 1189, un peu avant le conflit qui mit aux prises l'empereur byzantin avec l'empereur allemand (4). En cette circonstance Dosithée semble avoir exercé une influence néfaste sur le basileus en lui conseillant de résister à Frédéric I^{er} Barberousse (5). Quoi qu'il en soit, cette grave question fit passer pour un temps au second plan la querelle suscitée par la nomination de Dosithée (6). Mais elle ne tarda pas à revenir à l'ordre du jour. L'Église byzantine s'était maintenant divisée en deux camps : les partisans de Dosithée et ses adversaires : ces derniers étaient plus nombreux et c'était la faute du patriarche dont le caractère passablement arrogant ne manquait pas d'indisposer immédiatement contre lui (7). Pour ramener la paix au sein de l'Église devenue la proie de la discorde au lieu d'être le symbole de l'union, l'empereur dut se résigner à abandonner son favori au sort qui l'attendait (8). Il déclara donc qu'il avait l'intention de mettre fin au scandale provoqué et il présida en personne le synode qui se réunit en septembre 1191 pour délibérer sur le

(1) Nicéas, p. 532-533.

(2) *Ibid.*, p. 533.

(3) *Ibid.*, p. 533.

(4) Cognasso, *article cité*, p. 271.

(5) *Ibid.*, p. 271 et surtout 263.

(6) *Ibid.*, p. 271.

(7) *Ibid.*, p. 271.

(8) *Ibid.*, p. 272.

cas du patriarche (1). Les évêques présents opinèrent que Dosithée devait être réintégré dans son premier siège (2) : c'était une satisfaction qu'ils voulaient accorder à l'empereur dont cette fois, par exception, ils avaient réussi à venir à bout. Quant à Dosithée, il s'empressa pour sa part de renoncer aux deux sièges à la fois (3), ce qui simplifia l'œuvre du synode. Au dire de Nicéas, Dosithée aurait été chassé sans aucun ménagement ; « il en fut de lui, dit cet historien, comme de la chienne de la fable ésopique ; il fut déposé de sa dignité de patriarche de Constantinople et il perdit aussi le trône de Jérusalem qu'un autre avait déjà occupé (4) ».

Son successeur à Constantinople fut un ancien partisan (5) d'Andronic I^{er}, Georges Xiphilin, grand sacellaire de Sainte-Sophie (6).

Ainsi donc, pour une fois, dans la question de Dosithée, l'empereur avait eu le dessous. Mais on doit se rappeler qu'Isaac II n'était pas capable de déployer ni toute l'énergie, ni toute l'habileté d'un Andronic ou d'un Manuel Comnène et qu'en présence d'un empereur un peu faible et maladroit l'Église parvenait à remporter quelques succès, de peu d'importance d'ailleurs, car enfin le successeur de Dosithée dut être, j'imagine, agréé par le basileus et pouvait se voir renvoyer à la première occasion.

Isaac II d'ailleurs ne se contentait pas de faire et de défaire les patriarches. Au grand scandale des gens pieux ou dévots, il dépouillait les églises des objets du culte et des vases sacrés au profit de sa table (7). Il utilisait encore à ses repas les magni-

(1) Voir l'acte synodal dans Papadopoulos-Kerameus, 'Ανάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, tome II, p. 362-368.

(2) Dans le même acte synodal.

(3) L'acte de démission se trouve publié également dans Papadopoulos Kerameus, 'Ανάλεκτα etc., t. II, p. 368-370.

(4) Nicéas, p. 533.

(5) *Ibid.*, p. 321-322.

(6) *Ibid.*, p. 533.

(7) *Ibid.*, p. 582.

fiques coupes faites d'or massif et incrustées de pierreries qui servaient d'ornement aux tombeaux impériaux (1). Il se faisait des colliers avec les pierres précieuses qu'il enlevait aux saintes croix et aux saints évangiles (2) et, si quelqu'un s'avisait de lui reprocher sa conduite sacrilège, il ne réussissait qu'à le mettre en colère et qu'à s'attirer toutes sortes d'épithètes peu laudatives (3). Isaac prétendait que tout était permis à un basileus, que pour lui, l'égal des apôtres, il n'y avait point de différence entre les choses divines et les choses profanes (4). D'ailleurs il avait de quoi se réclamer. Constantin le Grand, disait-il, avait eu en sa possession deux de ces clous qui avaient servi au crucifiement du Christ et il en avait fixé l'un à son casque et l'autre aux rênes de son cheval (5). Dans ces conditions donc il ne faisait qu'imiter l'un de ses plus illustres prédécesseurs. Mais il négligeait volontairement de prendre en considération l'intention du premier empereur chrétien qui par son acte n'avait voulu que montrer aux païens incrédules et blasphémateurs la puissance de la prédication de la Croix (6).

Ainsi, soit dans sa vie publique, soit dans sa vie privée, ce basileus s'acharnait à humilier l'Eglise et à faire sentir à ses chefs que lui seul était puissant et qu'eux n'étaient pour ainsi dire rien.

En résumé, à l'époque que nous étudions il y a tendance manifeste de la part des souverains à réunir les deux pouvoirs suprêmes, le temporel et le spirituel, il y a mainmise de l'État sur l'Eglise et les basileis l'ont et défont vraiment les patriarches.

Mais si le chef spirituel de la chrétienté orientale n'a guère

(1) Nicéas, p. 583.

(2) *Ibid.*, p. 583.

(3) *Ibid.*, p. 583.

(4) *Ibid.*, p. 583.

(5) *Ibid.*, p. 584.

(6) *Ibid.*, p. 584.

d'autorité, les évêques n'ont guère de caractère et ces médecins d'âmes, au lieu de surveiller attentivement l'état de santé de leur diocèse, de soigner avec dévouement et de guérir les malades éventuels, s'en désintéressent complètement et ne songent qu'à trouver des prétextes pour résider le moins possible dans la province où leur devoir devrait les enchaîner mais d'où les éloigne irrésistiblement la fascination exercée par Constantinople et par la cour. Sans doute ici encore il y a des exceptions. Un Théophylacte, l'archevêque d'Ochrida en Bulgarie, un Michel Acominate, l'archevêque d'Athènes, peuvent se plaindre du sort qui les avait en quelque sorte exilés chez des rustres et dans des contrées sans agréments ou au climat rigoureux, ils ne se donnent pas moins l'un et l'autre entièrement à leur rude tâche. Un Eustathe surtout, l'archevêque de Thessalonique, prend à cœur l'intérêt spirituel de ses ressortissants et, en bon berger, il essaye de préservier son troupeau des contagions et d'en écarter les brebis galeuses. Mais pour quelques rares cas de ce genre, le nombre est énorme des évêques qui vivent presque continuellement dans la capitale aux attrait de laquelle ils n'avaient pas la force de rester insensibles. C'est cet anormal état des choses que constate une des nouvelles (1) promulguées par le basileus Manuel et dans laquelle cet empereur, tout en interdisant aux évêques de séjourner longtemps dans la métropole, prend une précaution de plus en ordonnant aux autorités civiles d'expulser les indociles.

De pareils évêques ne pouvaient rien faire pour la défense de l'Église.

(1) Zachariae von Lingenthal, *Jus Graeco-Romanum*, III, p. 500.

CHAPITRE VII

LE CLERGÉ RÉGULIER A LA FIN DU XI^e SIÈCLE

La crise du monachisme. — Les scandales des femmes valaques au Mont Athos. — Les causes de l'abaissement moral des moines. — Jean d'Antioche contre les bénéficiaires des couvents.

Ainsi donc le clergé séculier n'est pas à même d'agir avec efficacité contre les ennemis de l'Église. Or, ce n'est pas le clergé régulier qui pourrait se substituer à lui pour les combattre victorieusement. Et les moines étaient cependant les véritables représentants du christianisme en Orient. « Chargés de conserver le dogme et la tradition dans toute leur pureté, les caloyers, toujours vierges, occupaient de droit les premières dignités de l'Église. Le mariage au contraire condamnait à rester dans le bas clergé. Il fallait accepter des évêques des places de pappas ou de protopappas, soutenir une famille et vivre plus mal que les artisans. Le peuple aimait les pappas et ne les respectait guère, parce qu'ils lui ressemblaient. Ils n'avaient aucune influence. Ainsi les moines seuls comptaient (1). »

Mais vers le dernier quart du XI^e siècle le monachisme subissait une crise extrêmement aiguë qui se prolongeait durant tout le cours du siècle suivant malgré les efforts répétés que l'on fit pour y mettre un terme. Les moines ne possédaient plus aucune des vertus évangéliques et leur conduite était purement scandaleuse.

L'épisode des bergers valaques au Mont Athos en est une

(1) Le Barbier, *Saint Christodule et la réforme des couvents grecs au XI^e siècle*, p. 40.

preuve savoureuse (1). Ces bergers avaient été autorisés à venir s'installer avec leurs familles et leurs troupeaux sur les terres de la Sainte-Montagne. En échange de cette espèce d'hospitalité, ils devaient fournir aux solitaires du lait, du fromage et de la laine. Ils firent plus : pénétrés de reconnaissance à l'égard des saints hommes qui les avaient accueillis, ils trouvèrent un moyen ingénieux de leur procurer quelques distractions d'autant plus délicieuses qu'elles étaient défendues. Ils firent prendre à leurs femmes et à leurs filles des habits de bergers et c'étaient désormais ces Èves provocatrices qui dans leurs mains fraîches et potelées apportaient aux moines le lait, le fromage, la laine et le pain destiné au culte (2). Comme on pense bien, point ne fut besoin d'un grand nombre de visites pour induire en tentation les malheureux solitaires et leur rendre désirables les charmantes femmes des Valaques. Celles-ci du reste se montrèrent assez complaisantes et alors se déroulèrent des événements dont la nature est suffisamment dévoilée dans la lettre que le patriarche Nicolas envoya à l'empereur Alexis I^{er} Comnène, afin de lui expliquer les motifs qui l'avaient amené à recommander qu'on éloignât les Valaques de la Sainte-Montagne. « Il est honteux, y est-il écrit, de relater ou d'entendre ce qui se passait entre les Valaques et les moines (3). »

Toutefois, parmi ceux-là mêmes qui succombèrent, il y eut bon nombre qui ne tardèrent pas à prendre en horreur leur péché et à vouloir réparer leur funeste erreur qui, pour quelques minutes de bon temps, leur avait attiré peut-être une éternité de damnation. Ils parlèrent de tous ces scandales aux hésychastes

(1) Pour les scandales des Valaques et des Athonites, notre source a été la « Διήγησις μερικὴ τῶν ἐπιστολῶν Ἀλεξίου τοῦ βασιλέως καὶ Νικολάου τοῦ πατριάρχου » c'est-à-dire le *Récit détaillé des lettres échangées entre l'empereur Alexis I^{er} Comnène et le patriarche Nicolas*. Il existe deux éditions de ce *Récit* : celle du Dr Mordtmann (*Ἱστορικὰ ἔγγραφα περὶ τοῦ Ἁθῶ*, dans le *Supplément aux tomes XX-XXII du périodique de l'Association philologique grecque de Constantinople*, p. 61-72, in-4^o, 1892) ; et celle de Ph. Meyer (*Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, p. 163-184, in-8^o, Leipzig, 1894).

(2) Διήγησις μερικὴ etc., Mordtmann, § 3, colonne II, p. 62. — Meyer, p. 163.

(3) *Ibid.*, Mordtmann, p. 63, col. I. — Meyer, p. 167.

et aux stylites et les dénoncèrent aussi au patriarche lui-même (4). Ce fut un certain moine Ioannikios de Valma, devenu dans la suite higoumène de la « laure » de saint Athanase et *Protos* (πρωτος = premier) de la Sainte-Montagne, qui vint révéler à Nicolas l'affreuse vérité (2). Il lui remit même un récit par écrit (3) de ces événements et fit confirmer la véracité de ses déclarations par quelques moines qu'il avait eu la précaution d'amener avec lui (4). Mis au courant de ces énormités, le patriarche recommanda par écrit que les bergers Valaques fussent éloignés et invités à aller s'installer avec leurs familles et leurs troupeaux loin des monastères, sur les versants du Mont : c'était tout ce qu'il pouvait faire dans l'exercice de ses droits, attendu que, grâce à des lois spéciales, les couvents de l'Athos jouissaient d'une indépendance absolue.

Ceux qui s'étaient érigés en réformateurs jugèrent qu'une simple recommandation ne pouvait donner aucun résultat. Afin de purifier radicalement la Sainte-Montagne et pour être à même de chasser les Valaques comme ils l'entendaient et sans rencontrer de résistance, ils n'hésitèrent pas à falsifier la décision du patriarche et à produire à la place un ordre signé soi-disant de lui et enjoignant l'expulsion immédiate, pure et simple des bergers et de leurs familles (5).

Les Valaques commencent à s'exécuter et à vider les lieux remplis de leurs scandales (6). Mais voici que les moines regimbent. Loin de remercier le Seigneur pour avoir été délivrés d'un si grand mal, ils regrettent amèrement les douceurs passées, ils pleurent et se lamentent (7) de ce que leurs bons frères les Valaques et surtout leurs douces moitiés leur sont arrachés par un ordre violent et inique. C'est une véritable

(1) *Διήγησις*, Mordtmann, § 4, p. 62, col. II. — Meyer, p. 163-164.

(2) *Ibid.*, Mordtmann, § 37, p. 70, col. II. — Meyer, p. 181-182.

(3) *Ibid.*, Mordtmann, § 4, p. 62, col. II. — Meyer, p. 164.

(4) *Ibid.*, Mordtmann, § 37, p. 70, col. II. — Meyer, p. 182.

(5) *Ibid.*, Mordtmann, § 38, p. 70, col. II et § 6, p. 63, col. I. — Meyer, p. 182 et 164.

(6) *Ibid.*, Mordtmann, § 2, p. 62, col. II. — Meyer, p. 163.

(7) *Ibid.*, Mordtmann, § 2, p. 62, col. II. — Meyer, p. 164.

révolte qui éclate alors parmi les Athonites. Ils n'ont pas, disent-ils, à recevoir des ordres du patriarche; les divins empereurs les ont affranchis de son autorité et son acte arbitraire les a blessés dans leur dignité, dans leur amour propre de moines indépendants. Aussi, soi-disant en manière de protestation, décident-ils d'accompagner les Valaques dans leur exil. « Et c'était alors l'exode de toutes les communautés; chacune s'en allait respectivement avec ses amis Valaques et l'on pouvait voir les couvents bâtis par Dieu confiés à la garde de vieillards boiteux et aveugles (1) ». A la réunion de Karyés (2), les moines résolurent d'envoyer à Constantinople auprès de l'empereur des délégués chargés de se plaindre de l'ordre patriarcal qui bouleversait toute la Montagne-Sainte et d'en obtenir la révocation. Les délégués devaient remettre à Alexis une lettre dans laquelle était expliqué le but de leur voyage. Lorsque l'empereur en eut pris connaissance en présence de ses dignitaires et de ses sénateurs, il reçut le conseil d'inviter le patriarche à venir rendre compte de sa conduite et à la justifier, s'il le pouvait (3). Mais par égard pour Nicolas, qu'il respectait fort, Alexis ne voulut pas agir de la sorte. Il aima mieux lui écrire et lui envoyer en même temps les délégués des moines (4). Dans la réponse qu'il lui fit, le patriarche lui dévoila les honteuses actions des Valaques et appela son attention sur ce fait à savoir qu'il n'avait point envoyé d'ordre (ἐντολή) aux couvents de l'Athos; il s'était borné tout simplement à leur adresser des reproches (ἐπιτιμήσεις) et à leur recommander (παραγγελίας) de ne plus introduire des Valaques dans la Sainte-Montagne (5).

(1) Διήγησις, Mordtmann, § 12, p. 63, col. II. — Meyer, p. 165.

(2) *Ibid.*, Mordtmann, § 13, p. 63, col. II. — Meyer, p. 165. Sur cette étrange petite ville monastique, consulter Charles Diehl, *En Méditerranée*, chap. VI, *La Sainte-Montagne de l'Athos*, p. 189-190.

(3) Διήγησις, Mordtmann, § 15, p. 64, col. I. — Meyer, p. 166.

(4) *Ibid.*, Mordtmann, § 15, p. 64, col. I. — Meyer, p. 166.

(5) *Ibid.*, Mordtmann, § 17, p. 64, col. I. — Meyer, p. 168 : οὐκ ἔχει ἐντολὴν τὸ ἄγιον ὄρος ἀλλὰ παραγγελίας μόνον καὶ ἐπιτιμήσεις ἵνα μὴ ἐμβάσωσι Βλάχους εἰς κατοικίαν ἐν τῷ ἁγίῳ ὄρει.

Malgré le silence que notre source garde sur ce point, il est à supposer que, une fois mis au courant des scandales, le basileus a dû prendre les mesures nécessaires pour en empêcher le retour et aussi pour mettre fin à la révolte des moines.

Le récit nous fournit encore d'autres renseignements intéressants. Le patriarche s'y plaint amèrement de l'attitude des métropolitains et des évêques en toute circonstance en général et en l'occasion de la révolte des moines en particulier (1). Ils voyaient les religieux sortir en foule de la Sainte-Montagne et ils leur demandaient les motifs de cet exode. Les moines répondaient que le patriarche avait donné un ordre inconcevable à toute la Montagne, qu'ils en étaient indignés et qu'ils partaient pour protester. Eux, sans se soucier de la véracité de cette explication, sans chercher à connaître ce qu'il en était au juste, approuvaient la conduite des moines. Ils ignorent les paroles de vie, s'occupent uniquement des biens de ce monde, ne songent qu'aux revenus des troupeaux, négligent totalement les âmes qui viennent vers eux et se font bergers de démons. Ils laissent les moines quitter l'Athos et rôder dans les villes. Aussi voyons-nous la capitale remplie de pseudo-hésychastes athonites, hommes vains et trompeurs (2). Notre génération a renversé les dogmes des pères. Jadis un moine mourait dans le désert et, pour lui faire prononcer quelques mots, ceux qui l'assistaient voulurent humecter ses narines avec du vinaigre. Mais on eut beau chercher, on ne trouva nulle part un verre de vinaigre (3). Or les Athonites ont de grands tonneaux de vin doux et vieux (4).

Pour justifier leurs fréquents voyages à Constantinople certains hagiorites cherchaient à faire croire parfois que l'indignation seule les éloignait de la Sainte-Montagne et ils n'hési-

(1) *Διήγησις*, Mordtmann, § 49, p. 65, col. I. — Meyer, p. 468-469.

(2) *Ibid.*, Mordtmann, § 49, p. 65, col. I. — Meyer, p. 469.

(3) *Ibid.*, Mordtmann, § 49, p. 65, col. II. — Meyer, p. 469.

(4) *Ibid.*, Mordtmann, § 49, p. 65, col. II : βαγένια μέγιστα καὶ γλυκοπάζαια. — Meyer, p. 469.

taient pas à venir dénoncer à l'empereur quelque scandale imaginaire.

Un jour, en effet, un groupe de sept moines athonites arrive dans la capitale et fait remarquer au basileus Alexis I^{er} que s'il n'y a plus à l'Athos ni brebis ni veaux, il y a des enfants et des jeunes gens imberbes et que leur présence y cause des scandales et trouble le bon ordre des monastères (1). Grave en apparence, cette accusation n'était en réalité que pure calomnie. Aussi l'empereur se fâcha-t-il tout net et, si l'higoumène Jean Chortaitinos, qui rapporte ainsi ce fait, ne s'était pas alors trouvé lui-même au palais pour intervenir et obtenir le pardon des coupables, il leur aurait fait couper le nez pour les renvoyer ainsi mutilés à l'Athos y servir d'exemple (2). Selon une autre source (3), le souverain a gardé tout son calme et il a reparti : Que devons-nous faire des enfants ? Hérode n'est plus et moi je ne veux pas devenir un meurtrier d'enfants. Puis il demanda aux sept calomniateurs s'ils étaient des hésychastes ou bien des higoumènes. Ils étaient des hésychastes (4). Mais alors, leur dit-il, pourquoi avez-vous quitté le chemin des Pères ? Vous n'avez pas seulement perdu la tranquillité (*ἡσυχίαν*) mais encore vous vous êtes rendus semblables aux forces de révolte qui, ayant abandonné la lumière, sont devenues des ténèbres. Pleurez sur vous pour avoir été tournés en dérision par Satan... Au fait, dites-moi, avez-vous été autorisés par votre *Premier* à venir me voir (5) ? Il existe, vous ne l'ignorez pas, une hérésie relative à ceux qui en font à leur tête et je ne souhaite point que ce soit précisément votre cas. Les moines, qui n'avaient point d'autorisation, restaient confus et embarrassés et ne se hâtaient pas de répondre. L'empereur reprenait la parole et les réprimandait verte-

(1) *Διήγησις*, Mordtmann, § 21, p. 66, col. I et II. — Meyer, p. 170-171.

(2) *Ibid.*, Mordtmann, § 26, p. 67, col. II. — Meyer, p. 173.

(3) *Ibid.*, Mordtmann, § 21, p. 66, col. I. — Meyer, p. 170-171.

(4) *Ibid.*, Mordtmann, § 21, p. 66, col. I. — Meyer, p. 171.

(5) *Ibid.*, Mordtmann, § 21, p. 66, col. II. — Meyer, p. 171.

ment (1) : Ne savez-vous pas, leur dit-il, que les synodes des Pères défendent à tout métropolite de se rendre chez l'empereur sans y être autorisé par le patriarche, à tout évêque d'entrer à Constantinople et de demander audience à l'empereur sans en avoir reçu la permission de son métropolite ? De même un membre inférieur du clergé ne saurait s'absenter de son poste que si son évêque y consent... Je vous conseille de retourner aussitôt auprès de votre archimandrite que les divins empereurs ont investi du titre de *Premier* (πρῶτος) dans la Sainte-Montagne et à qui ils ont accordé une autorité souveraine sur toutes les personnes et sur toutes les choses de l'Athos (2) ». Puis, sans perdre plus de temps avec eux, il les envoya au patriarche à qui il écrivit en cette occasion une lettre dont nous extrayons le passage suivant : « Les hagiogrites, dit-il, nous paraissent ne pas savoir ni comprendre que la colère de l'empereur est la colère du lion et ils nous ont obligés de les rudoyer... Selon nos renseignements, ces sept « caloyers », poussés par le démon, troublent la Sainte-Montagne. Si tu le peux, porte-leur secours. Sinon je leur ferai couper le nez et les enverrai ainsi mutilés dans l'Athos afin d'apprendre aux autres ce qu'est un ordre de l'empereur (3) ». Il écrivit aussi au *Premier* de l'Hagion Oros pour lui prescrire de ne laisser sortir aucun moine sans un sauf-conduit signé de sa propre main (4). Quant au patriarche, il conseilla aux sept « caloyers » en question de rentrer dans leurs cellules (5) et de ne plus s'occuper de la présence dans la Sainte-Montagne d'enfants ou de jeunes gens imberbes (6).

Quelques higoumènes dénoncèrent un jour au patriarche une autre extravagance des moines de l'Athos. Dans leurs cellules ils apprenaient le chant. Le patriarche trouva que

(1) Διήγησις, Mordtmann, § 24, p. 66, col. II. — Meyer, p. 171.

(2) *Ibid.*, Mordtmann, § 21, p. 66, col. II. — Meyer, p. 171.

(3) *Ibid.*, Mordtmann, § 23, p. 67, col. I. — Meyer, p. 172.

(4) *Ibid.*, Mordtmann, § 24, p. 67, col. I. — Meyer, p. 172-173.

(5) *Ibid.*, Mordtmann, § 25, p. 67, col. I. — Meyer, p. 173.

(6) *Ibid.*, Mordtmann, § 25, p. 67, col. II. — Meyer, p. 173.

décidément ils exagéraient et les tança comme il convenait : « Est-ce des chanteurs et non des solitaires que vous avez voulu devenir, mes frères ? L'empereur Alexis avait bien raison de dire que, s'il ne coupait pas le nez à quelques-uns des hagiographes, les autres ne se corrigeraient pas, car le monde n'a pas d'hommes plus sots qu'eux (1). »

Dans un autre passage du *Récit* ce sont les métropolitains qui trouvent intolérables les fréquentes sorties des moines de l'Athos et qui leur administrent une semonce méritée : « Regagnez vos couvents, si vous voulez sauver vos âmes. On nous rapporte qu'on trouve dans les tavernes les hésychastes de la Sainte-Montagne, qu'on les détient en prison et que notre état angélique est traîné dans la boue. Défiez-vous des suggestions du démon, ne devenez pas ses serviteurs, ne prenez pas prétexte de la présence de mulets, de juments et d'autres bêtes, pour accuser les saints vieillards : de tels accusateurs sont des calomniateurs de chrétiens et l'Eglise de Dieu les frappe d'anathème (2). »

Ce n'était point un cas isolé que celui de la Sainte-Montagne. La discipline et les mœurs ecclésiastiques s'étaient partout relâchées dans l'Empire byzantin. Témoin, par exemple, ces religieux de Kellia et de Zagora (3) qui auraient eu l'honneur d'avoir alors pour archimandrite le grand réformateur de la vie monastique, le pieux Chrisdodoulos, s'ils n'avaient pas refusé de se soumettre aux réformes qu'il jugeait indispensables (4). Les moines aimaient à avoir toutes leurs aises et

(1) Διήγησις μερικὴ etc., Mordtmann, § 31, p. 68-69, colonnes I et II. Meyer, p. 177.

(2) *Ibid.*, Mordtmann, § 30, p. 69, col. 1. — Meyer, p. 176-177.

(3) En Thessalie.

(4) Miklosich et Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, t. VI, p. 64-65, chap. ix de la règle que Christodoulos composa pour ses moines de l'île de Patmos : « Le basileus me pria (c'est Christodoulos qui parle) ἀναδέξασθαι τὴν τινος ὁρους, ᾧ κλησις ἦν Κελλία καὶ Ζαγορά (μοναχοῖς δὲ ἄρα τοῦτο πάλαι πέφυκεν ἀνακείμενον) προστασίαν. καὶ με ἴσως πέπεικεν ἂν ἡ τῆς βασιλικῆς μεγαλειότητος ἔνστασις, εἰ μὴ τοὺς αὐλιζομένους κατὰ τὸ τοιοῦτον ὅρος εὕρισκον μοναχοὺς ἑτεροῖον τὸν τρόπον ἔχοντας καὶ τῆς ἐμῆς βουλῆς καὶ γνώμης καὶ πρὸς γε τὸν μονότροπον βίον

surtout à courir les villes, dès qu'ils commençaient à s'ennuyer dans leur couvent. Or Christodoulos leur demandait de renoncer à ces douces habitudes.

Ce n'étaient pas seulement les cités voisines de leur enclos qui attiraient les moines. Ils venaient aussi, parfois de bien loin, visiter la capitale, cet incomparable séjour des plaisirs, qu'on ne se lassait jamais de revoir. Les Athonites en particulier ne pouvaient, nous l'avons vu, se passer de Constantinople. Bref les « caloyers » étaient complètement débridés. Et malgré les mesures sévères qu'Alexis avaient prises pour refréner leur trop grand amour des voyages et bien qu'il leur eût, sous peine de leur faire couper le nez, défendu de se rendre dans la capitale sans l'autorisation de leur supérieur, toutefois, nonobstant la menace de cette mutilation, ils ne pensèrent pas qu'ils devaient s'effrayer pour si peu et se gardèrent bien de ne pas continuer de temps à autre à venir se désaltérer à la source intarissable de délices qu'était Constantinople.

Des causes multiples avaient contribué à mettre le monachisme en cet état déplorable. Son abaissement était dû en particulier à ce fait que tout fondateur de couvent, pour assurer à ses moines le pain quotidien, dotait sa fondation de terres dont les revenus devaient, dans sa pensée, ne servir qu'à écarter la misère du seuil de son monastère. Mais la faiblesse humaine intervenait, les moines tout naturellement éprouvaient le désir d'améliorer leur situation et ils étaient amenés à s'occuper avec un soin extrême de leurs domaines et de leurs troupeaux. Ainsi, petit à petit, nous le verrons tout à l'heure avec Eustathe de Thessalonique, une communauté religieuse finissait par devenir une société coopérative. Les moines glissaient sur la pente et ils en venaient à oublier complètement leurs devoirs. Certes, garder la mesure dépendait unique-

(εἰ μὴ φορτικὸν εἶπειν) ἀκριβεστέρας διαγωγῆς παντάπασιν ἀποδέοντας. Cf. Le Barbier, *Saint Christodule et la réforme des couvents grecs au XI^e siècle*, chap. III, p. 32-33.

ment d'eux; mais, dans la pratique, les principes philosophiques ne sont pas, comme on sait, facilement suivis par toutes les âmes. Déjà au x^e siècle, Nicéphore Phocas se voyait obligé de constater que les moines de son époque ne possédaient plus aucune des vertus évangéliques et qu'ils ne songeaient sans cesse qu'à acquérir des biens terrestres (1). Aussi promulgua-t-il une novelle aux termes de laquelle défense expresse était faite aux monastères d'acquérir à l'avenir de nouveaux domaines. Deux cents ans plus tard, Manuel Comnène s'indignait à son tour contre les moines de son temps qui faisaient profession d'être les hommes de Dieu mais ne cherchaient en réalité qu'à devenir plus riches en terres que les gens du siècle les plus attachés aux choses d'ici-bas (2). Or pour que Manuel ait eu à exprimer les mêmes plaintes que Nicéphore, il faut bien croire que l'édit de ce dernier n'avait pas eu la vie longue. Nicéas l'affirme d'ailleurs expressément (3) et il ajoute (4) que le Comnène remit en vigueur les mesures prescrites par l'empereur Phocas. Mais le tableau qu'Eustathe de Thessalonique nous trace de la vie monastique sous les règnes d'Alexis II, d'Andronic I^{er} et d'Isaac II, nous permet d'avancer que cette fois non plus leur application ne fut pas durable.

Un moyen bien simple aurait pu empêcher les moines de se vautrer à ce point dans la fange des soins matériels. Comme il y avait à Constantinople un ministère des maisons pieuses (σέκρετον τῶν εὐαγῶν), tout nouveau fondateur de cloître n'aurait eu qu'à faire les donations de toute nature à l'État; celui-ci se serait chargé de verser annuellement par l'intermédiaire du ministère en question une somme déterminée à la

(1) Charles Diehl, *Études byzantines*, p. 135.

(2) Nicéas, p. 270 : ... οὗ μονάζειν μὲν ἐπαγγέλλονται, πολυκτῆμονες δὲ καὶ πολυφρόντιδές εἰσιν ὑπὲρ τοὺς τῇ ἐνταῦθα φιληδοῦντας ζωῇ...

(3-4) *Ibid.*, p. 270-271 : ... τὴν νεκρὰν νομοθεσίαν, ἣν ὁ βασιλεύτατος τῷ ὄντι Νικηφόρος ὁ Φωκᾶς, ὁ τὴν ἰσχὺν ἡρωϊκὸς καὶ πολὺς τὴν σύνεσιν, ἔθετο παύουσαν τὰς μονὰς ἐμπλατύνεσθαι κτήσεσι, τεθνηκυῖαν πάλαι τῷ χρόνῳ καὶ τὸ κύρος ἀποθεμένην, τῷ ἐρυθρῷ τῆς βασιλείου βαφῆς ὡς αἵματι ἀναβιβλῆσας ἐζώωσεν.

fondation intéressée. On aurait ainsi épargné aux serviteurs de Dieu toutes sortes de préoccupations terrestres et vulgaires. Dans un chapitre ultérieur on verra que Manuel imagina une méthode à peu près analogue mais dont seuls les empereurs pouvaient malheureusement tirer parti.

L'état déplorable du monachisme était dû encore à une autre raison. Alexis I^{er} et plusieurs de ses prédécesseurs s'étaient avisés de récompenser les services importants des grands personnages laïques en leur accordant des monastères à titre de bénéfices. Mais ce procédé avait ses dangers. Quand l'emploi en fut généralisé, les empereurs auraient pu à juste titre s'accuser d'avoir contribué eux aussi à l'abaissement moral du monachisme. En effet par suite de leur imprudente initiative les couvents se trouvaient exposés à de bien fâcheux accidents : la règle n'était plus suivie, les vices du siècle pénétraient dans les enclos sacrés, la communauté se désagrégeait rapidement.

Un contemporain d'Alexis I^{er}, le patriarche d'Antioche Jean IV (1) nous a décrit, d'une manière intéressante quoiqu'un peu longuement, ce qui se passait dans les monastères qu'au détriment de la prospérité matérielle et surtout de la santé morale de ces pieuses maisons les souverains donnaient à titre de bénéfices à de puissants personnages dont ils récompensaient ainsi les services politiques et militaires.

Jean remonte à la source du mal, à l'époque des iconoclastes. L'adversaire implacable des moines, l'empereur Constantin V Copronyme accordait aux laïques à titre de bénéfices les édifices consacrés à Dieu par la piété des empereurs, des évêques et des riches Byzantins (2). Cet état des choses prit fin, il est vrai, avec la restauration de l'orthodoxie. Mais il ne tarda pas à recommencer d'une autre façon. Les monastères et les hospices

(1) Le document dû à la plume de Jean IV d'Antioche a été publié par Migne, dans la *Patrologie grecque*, au tome CXXXII (colonnes 1117-1149) : Τοῦ ἁγιωτάτου καὶ μακαριωτάτου πατριάρχου Ἀντιοχείας κυροῦ Ἰωάννου, τοῦ ἐν τῇ Ὁσίᾳ νήσῳ ἀσκήσαντος, λόγος περὶ τοῦ ὅτι οἱ τὰ μοναστήρια διὰ δωρεῶν λαμβάνοντες, εἴτε ἀρχιερατικῶν εἴτε βασιλικῶν, καὶ ἐκ τῶν μοναστηρίων κέρδη ἔχοντες, ἀσεβοῦσιν.

(2) Chapitre viii du discours du patriarche.

des pauvres qui menaçaient de se délabrer furent accordés par les empereurs et les patriarches à des riches particuliers non point pour tenir lieu de donation mais afin que ces personnages y fissent exécuter les réparations nécessaires (1). Toutefois, avec le temps, le diable, l'ennemi de la chrétienté, mêla son poison à cette pratique salulaire et fit paraître en scène la honteuse cupidité (2). Les empereurs et les patriarches des époques suivantes se sont servis de ce prétexte d'apparence honnête pour accorder sous forme de donation complète même les maisons pieuses et les fondations charitables qui étaient en bon état (3). Puis ils donnèrent aussi les couvents qui étaient les plus grands et qui avaient le plus de revenus (4). Peu à peu le mal a pris des proportions de plus en plus grandes et il est enfin devenu actuellement un fléau. Maintenant ce n'est plus ce monastère-ci ou ce monastère-là qu'on accorde, mais tous, les petits et les grands, les riches et les pauvres, ceux des hommes et ceux des femmes et l'on n'en excepte qu'un petit nombre, ceux qui sont nouvellement bâtis (5). D'ailleurs l'heure ne tardera pas à venir où ceux-ci également deviendront la proie d'un bénéficiaire quelconque.... On les accorde donc à titre de bénéfice à des laïques, à des personnes mariées, parfois à des impies et, ce qui est plus grave, à deux bénéficiaires à la fois (6). Jean nous a conservé la formule de ces actes de donations : « Ma majesté (quand il s'agit de l'empereur), notre humilité (quand il s'agit

(1) Chapitre ix du discours du patriarche : τῶν κατὰ καιροὺς βασιλέων καὶ πατριαρχῶν τὰ καταλελυμένα ἢ καταλυόμενα τῶν μοναστηρίων καὶ πτωχείων τοῖς ἀρχουσι παρ-
χόντων οὐ δωρεᾶς τρόπῳ καὶ ἐπὶ σωματικῷ κέρδει ἀλλ' ἐπὶ φιλοκαλίᾳ καὶ καλλιέργειᾳ
καὶ ψυχικῇ δῆθεν ὠφελείᾳ.

(2) Même chapitre.

(3) Même chapitre : καὶ ἀφορμῆς εὐπροσώπου τῷ δοκεῖν δραξάμενοι οἱ μεταγενέσ-
τεροι τῶν βασιλέων καὶ πατριαρχῶν, τὴν εἰρημένην τῶν πρὸ αὐτῶν οἰκονομικὴν δῆθεν
ἐκδοσιν, ἤρξαντο τελείας δωρεᾶς τρόπῳ δωρεῖσθαι καὶ τὰ συνιστάμενα τῶν μοναστηρίων
καὶ πτωχείων.

(4) Même chapitre.

(5) Même chapitre.

(6) Même chapitre : Δεδωρῶνται κοσμικοῖς καὶ ἀνδρογύνοις, ἐνίοτε δὲ καὶ ἐθνικοῖς,
καὶ ἐπὶ δυσί, φεῦ, προσώποις.

du patriarche) accorde tel monastère à un tel, avec tous ses droits et privilèges, tout le domaine qui en dépend, tous ses immeubles et ses autres revenus ; la donation est à vie » (1). Les monastères sont des ports destinés à servir d'abris à ceux qui voyagent sur la mer de la vie. Or, après les mesures inconsidérées qu'ont prises patriarches et basileis, « le naufrage est devenu universel » (2). Jean ne se contente pas d'affirmer, il prouve. « Que l'on ne vienne pas me dire, poursuit-il, que ces donations sont faites avec de bonnes intentions, qu'elles permettent aux couvents de subsister (ἐπὶ συστάσει καὶ διαμονῇ) car aussitôt vous entendrez protester avec une voix retentissante les monastères que les bénéficiaires ont transformés en villas (προάστεια) (3). Du moment que l'on n'accorde pas les couvents ruinés (τὰ καταλελυμένα) mais que l'on donne plutôt ceux qui sont en très bon état (τὰ συνιστάμενα) et dont les ressources sont très florissantes, on ne saurait se justifier. Dans certains actes de concession, il est même dit expressément que le bénéficiaire peut, une fois les dépenses réglementaires faites, s'approprier les revenus qui sont de reste » (4). D'ailleurs, que cela soit dit expressément ou non, c'est uniquement dans ce but que l'on accepte de devenir bénéficiaire. En tout cas, la cupidité du bénéficiaire est tellement grande qu'aussitôt mis en possession de l'acte de donation il s'empare de tous les biens du monastère, non seulement des immeubles, des villas, des bêtes et des divers revenus mais encore des temples eux-mêmes (5). L'higoumène et les moines ne sont pour lui que ses esclaves, il s'imagine avoir fait un héritage (6). Aux églises et aux moines il ne laisse qu'une toute petite partie des revenus du couvent et d'ail-

(1) Chapitre x du discours.

(2) Même chapitre.

(3) Chapitre xiii du discours : βοῶσι λαμπρᾷ τῇ φωνῇ τὰ ὑπὸ τῶν χαριστικῶν καταλυθέντα καὶ τούτων οὐκ ὀλίγα εἰς προάστεια μεταποιηθέντα.

(4) Même chapitre : ...τὰς μετὰ τὴν τυπικὴν τῆς μονῆς ἔξοδον περιττευσάσας προσόδους ἀποκερδαίνειν ἀλογοπραγῆτως τὸν χαριστικόν.

(5) Chapitre xiv du discours.

(6) Même chapitre.

leurs, s'il le fait, ce n'est pas qu'il s'y croie obligé, c'est par charité (ψυχικόν) (1). C'est l'aumône faite à des mendiants. Naturellement les fêtes cessent d'être célébrées avec la pompe prescrite par le fondateur (2). Il n'y a plus de distributions journalières aux pauvres devant le portail (3). Les vivres des moines, qui sont pourtant réduits d'ordinaire au strict nécessaire, sont grignotés un peu plus encore (4). Comme pour leurs besoins matériels les moines dépendent du bénéficiaire, ils ne se soucient plus d'obéir aux ordres de leur higoumène ni même de faire désormais attention à sa personne (5). A l'intérieur du saint enclos (μάνδρα), les laïques égorgent des brebis, mangent de la viande, entonnent des chansons et accomplissent toutes les pratiques du siècle (6). Peut-on en douter ? avec le temps, les monastères ne seront plus que des hôtelleries ». Ainsi donc les moines sont soumis aux laïques. « L'indigence les force à ne plus observer les bienséances et à se livrer à toutes sortes de trafics capables de soutenir la misérable vie de leur corps (7). Mais si l'état des choses est tel dans les monastères d'hommes qui pourrait dépeindre, tant le mal est excessif, les ravages causés dans les couvents de femmes ? (8) Les plus riches de ces couvents sont accordés aux grands seigneurs ou plutôt à leurs femmes ; il y a parfois deux ou trois bénéficiaires pour un seul monastère (9). Dès que ces personnes sont mises en possession de ces monastères, non seulement elles s'approprient tous les revenus et ne laissent rien ou presque aux religieuses

(1) Chapitre xiv du discours.

(2) Même chapitre.

(3) Même chapitre.

(4) Même chapitre.

(5) Même chapitre.

(6) Même chapitre : Ἐσθθεν τῆς ἀγίας μάνδρας οἱ κοσμικοὶ σφάζουσι, κρεωφαγοῦσι, τραγοῦσι καὶ πάντα τὰ κοσμικὰ ἐπιτηδεύματα δρῶσι μετὰ πάσης ἐξουσίας.

(7) Chapitre xv du discours : ἐμπορεῖαν καὶ καπηλείαν καὶ πᾶν βιωτικὸν ἐπιτήδευμα μετερχόμενοι, διὰ τὴν ἐλκεσινὴν σωματικὴν ζωὴν.

(8) Même chapitre : Τῆς δὲ εἰς τὰ γυναικεῖα (μοναστήρια ἐνεργουμένης ἀσεβείας) τίς ἂν ἐφίκοιτο λόγος, διὰ τὴν ὑπερβολὴν τοῦ κακοῦ ;

(9) Même chapitre.

mais encore quelques-unes d'entre elles construisent des appartements à l'intérieur de la cour du couvent, désireuses de s'assurer ainsi pour toujours la possession de ces pieuses maisons (1). De là il naît un grand inconvénient : les laïques, hommes ou femmes, les serviteurs et les servantes des bénéficiaires sont en perpétuel contact avec les religieuses. Et qui pourrait confier au papier ce que les humbles sœurs sont forcées de faire pour ne point manquer du nécessaire (2)? Ainsi, par la faute des bénéficiaires de l'un ou de l'autre sexe, l'ordre de la vie monastique est profondément troublé ; les sœurs sont soumises aux volontés de la femme du bénéficiaire. La virginité est partie de ces lieux (3). Hélas ! où trouver aujourd'hui un séminaire de vertu » (4)?

Les plaintes du patriarche trouvent, avons-nous dit, leur justification dans la conduite d'Alexis I^{er} car ce basileus, étant lors de son avènement à bout de ressources et devant quand même payer les services de ses partisans, avait largement usé de ce procédé extrêmement commode (5). Wasiliewski a publié (6) un acte relatif à une importante concession de cette sorte faite par Alexis à l'un des membres de sa famille. Il avait accordé à son frère Adrien avec la jouissance des revenus la presqu'île de Kassandra dans la Chalcidique. « Le revenu le plus important provenait de l'impôt foncier que les gens d'Église étaient autorisés à lever sur leurs terres ; cet impôt était dit *κωνών*. La concession impériale accordait à Adrien de faire percevoir cet impôt par ses gens. Or il se trouvait que la laura d'Athanase possédait des domaines dans la presqu'île de Kassandra. Les

(1) Chapitre xv : ἀλλὰ καὶ οἴκους ἔνιοι ἔσωθεν τῆς τῶν παρθένων αὐλῆς ἀνεγείρουσιν, αἰωνίαν τὴν τῶν μοναστηρίων κατὰσχισιν ἑαυτοῖς πραγματευόμενοι.

(2) Même chapitre : "Α δὲ καὶ αἱ ταπειναὶ μονάζουσαι, ὑπὸ τῆς ἐνδείας τῶν ἀναγκαίων πιεζόμεναι, δρῶσι, τίς ἰσχύει γραφῇ παραδοῦναι ;

(3) Même chapitre : Οἴχεται κἀνταῦθα ἐξ αἰτίας τῶν χαριστικῶν καὶ χαριστικαριῶν πᾶσα μοναδικὴ καὶ παρθενικὴ κατάσταση.

(4) Même chapitre : ποῦ τὸ τῆς ἀρετῆς ἐργαστήριον ;

(5) Voir Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 76-77.

(6) Dans Βυζαντινὰ χρονικά, t. III (1896), p. 121-122.

moines craignirent qu'en payant l'impôt à un particulier ils ne devinssent de simples paroikoi, c'est-à-dire qu'ils ne fussent plus des propriétaires, mais seulement des colons habitant le domaine d'autrui et soumis par suite à certaines redevances. Ils réclamèrent donc auprès d'Alexis. Celui-ci décida, par l'acte qui nous occupe, que les moines, tout en payant l'impôt à son frère, resteraient propriétaires » (1).

Le véhément discours de Jean IV n'eut évidemment aucun résultat, mais il n'en faut pas moins louer le prélat d'avoir protesté énergiquement contre les bénéficiaires laïques, à la suite desquels des malheurs affreux pénétraient dans les monastères. D'ailleurs, notons-le en passant, les moines dans ces cas subissaient à leur tour de la part des grands seigneurs tout simplement ce qu'eux-mêmes avaient fait subir auparavant aux petits propriétaires, dans le temps où, « profitant du grand nombre de leurs domaines et de leurs richesses, ils forçaient les paysans voisins à leur abandonner leurs terres (2) ».

(1) F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I^{er}*, p. 284.

(2) Michel Attaliat, p. 61 : τῷ πολυτελεῖ καὶ πολυταλάντῳ τῶν κτήσεων τὰ σφέτερα καταλιπεῖν αὐτοὺς (τοὺς ἀγρογεῖτοντας) οἱ μοναχοὶ κατηνάγκαζον, ἀπληστίαν ἥδη νοσήσαντες.

Cela se passait à l'époque antérieure au règne d'Isaac I^{er} Comnène qui, trouvant le trésor impérial vide, le remplit en partie aux dépens des riches monastères. Nous verrons du reste au chapitre ix que durant le cours du xii^e siècle les moines n'avaient pas perdu leur ancien appétit de domaines et de richesses.

CHAPITRE VIII

CHRISTODOULOS DE PATMOS

Un réformateur de la fin du XI^e siècle. — Sa vie. — Son œuvre. —
L'échec de ses efforts.

Pour les raisons que nous avons indiquées dans le chapitre précédent d'une manière très analytique, le monachisme était tombé bien bas au point de vue moral. On essaya de le relever. Pour la fin du XI^e siècle l'honneur de cette difficile entreprise n'appartient ni à un patriarche ni à un évêque mais revient à un simple moine qui mérita d'être dans la suite rangé au nombre des saints : secondé par l'empereur Alexis I^{er}, à qui la réforme monastique tenait à cœur, Christodoulos de Patmos pensa pouvoir arriver au résultat souhaité.

Dans la société religieuse du dernier quart du XI^e siècle, Christodoulos de Patmos est un personnage trop considérable pour qu'il ne soit pas nécessaire de raconter ici sa vie (1).

Lorsque pour ses moines de l'île de Patmos il dut composer une règle (2), il y inséra au début quelques chapitres qui nous

(1) Dans une brochure parue en 1863, sous le titre : *Saint Christodule et la réforme des couvents grecs au XI^e siècle*, Le Barbier a déjà raconté quelle existence a menée ce fidèle serviteur du Christ. Malheureusement les erreurs, surtout de détail, fourmillent dans cet opuscule et, si l'on veut s'en servir, il est nécessaire, pour vérifier l'exactitude des faits qui y sont relatés, de se rapporter constamment aux textes grecs. Cependant comme on y rencontre certaines idées générales importantes présentées d'une manière intelligente et dans une forme agréable, on regrette que l'auteur n'ait pas suivi une méthode de travail plus scientifique. Nous lui ferons quelques emprunts, soigneusement vérifiés.

(2) Voyez-la dans Miklosich et Müller : *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, p. 59 et suiv., t. VI.

renseignent sur la manière dont il a vécu à partir du moment où il s'est mis au service du Christ.

Son pays d'origine était l'Asie-Mineure et dès son enfance il avait songé à quitter la maison de ses parents afin de se consacrer tout entier au Seigneur mais il ne put réaliser ce dessein que quand il fut jeune homme. Selon Le Barbier, Christodoulos dont le nom de baptême aurait été Jean, s'est à l'âge de vingt ans retiré dans un couvent du mont Olympe de Bithynie, s'y est livré à l'ascétisme le plus pénible et son humilité lui a valu le nom d'Esclave du Christ (1). L'amour d'un isolement plus complet le détermina à changer de séjour : désireux de faire un pèlerinage dans les lieux saints et aussi, à l'imitation des anciens croyants, de dresser sa tente dans le désert, il partit pour la Palestine et y demeura assez longtemps dans les endroits les plus solitaires (2). Là l'occasion se présenta pour lui de lier connaissance avec de saints anachorètes qui durent lui servir de vivants exemples (3). Mais en ce siècle d'invasions, il était difficile de rester longtemps en place. Comme une grêle désastreuse, les Sarrasins (c'est ainsi que le saint désigne les musulmans) s'abattirent sur la vallée du Jourdain et, pour ne pas tomber dans leurs mains, Christodoulos fut forcé de prendre la fuite (4) : il se réfugia dans la « laurée » du Stylos (5), élevée au mont Latros, au fond du golfe Latmique, sur la rive gauche du Méandre. « Bientôt Christodoulos étonna les

(1) Tel est en effet le sens du nom de Christodoulos dont la deuxième partie composante, le mot δοῦλος, désigne l'esclave.

(2 et 3) Chapitre III de la règle : Miklosich et Müller, etc., t. VI, p. 60 : Ἐρως δὲ με τελευτεράς ξενιτείας παραλαβὼν τόπον ἀμείβειν ἐκ τόπου παρεβιάσατο... Ἐμφορηθέντες οὖν τῆς τῶν ἁγίων τόπων προσκυνήσεως, ὡς εἰκός, καὶ τοῖς ἐκεῖσε φωστῆρσι καὶ πατράσι συνομιλήσαντες μόνον (ὁκνῶ γὰρ εἰπεῖν ὅτι καὶ τὴν τῆς βιοτῆς ἐκείνων μίμησιν καρπωσάμενοι) κατεσκηνώσαμεν ἐφ' ἱκανὸν ἐν τοῖς ἐρημικωτέροις τῆς Παλαιστίνης.

(4) Chapitre III de la règle : μετέβημεν ἐκεῖθεν ὡς ὑπὸ τῆς τῶν βαρβάρων φάλαγγος ἀπελαθέντες καὶ διωκόμενοι, καὶ εἰς τι ὄρος ἀθόρυβον ἐληλύθειμεν, ἐν καλῷ μὲν τῆς χώρας τῆς Ἀσιτίδος κείμενον, οὕτω δ' ἐγχωρίως Λάτρος καλούμενον.

(5) Sur ce cloître et sur le séjour que Christodoulos y fit, voir Theodor Wiegand, *Milet*, Band III, Heft I, *Der Latmos*, pp. 61-72, 103-104 et 172-176, 1 vol. in-f°, Berlin, 1913.

moines du Latros par l'ardeur de sa foi et la rigueur de ses pratiques et toutes les communautés de la sainte montagne lui demandèrent d'être leur archimandrite » (1). Bien malgré lui il accepta et ce furent de beaux jours de bonheur et de gloire que le saint a passés alors au milieu de ce troupeau d'âmes dont il était devenu le berger. Par malheur, ses épreuves n'étaient pas encore près de se terminer. Les fils d'Agar, comme il appelle parfois les Turcs, avançaient toujours et la vallée du Méandre n'était pas plus épargnée que ne l'avait été le désert du Jourdain. Christodoulos a peur des Musulmans, et vers l'année 1079, il prend pour la seconde fois la fuite (2), d'ailleurs en se désolant car le séjour du Latros ne lui déplaisait point. Au contraire. Douze ans plus tard, au moment où il écrivait sa règle (mai 1091) voici en quels termes il s'exprimait au sujet de ce triste exode : « Hélas comment puis-je supporter sans pleurer le souvenir de ces malheurs ? Jamais parmi les frères qui vivaient avec nous sur le Latros on n'entendait une parole inconvenante. Jamais on ne surprenait entre eux de liaisons coupables... Ils ne s'occupaient, durant les jours ouvrables de la semaine, qu'à chanter les psaumes et à achever leurs travaux... Mais voilà que le glaive du Seigneur frappé à coups redoublés sur l'Ionie, sans répit, sans relâche, sans jamais rentrer dans le fourreau » (3). En tout cas, devant l'invasion des fils d'Agar, Christodoulos n'avait pas tenu compte des devoirs que lui imposait sa dignité de *premier* (4). Lui-même l'a reconnu plus tard et il a écrit qu'il aurait mieux valu peut-être pour lui qu'il se conformât aux inflexibles lois

(1) Le Barbier : *opuscule cité*, p. 13, chapitre 1. C'est au chapitre v de sa règle (Miklosich, etc., t. VI, p. 62) que le saint nous apprend qu'il était devenu *πρώτος* *premier*, ou chef suprême du Latros.

(2) Chapitre v de la règle. Miklosich, etc. t. VI, p. 62 : ὅπο τοῦ θεοῦ (τῶν Ἀγαρηγῶν) συνελαυνόμενοι δευτέραν μετανάστευσιν ἐποιήσαμεν.

(3) Traduction, d'après le Barbier (chap. 1, p. 14-15 de l'*opuscule cité*), de quelques lignes des chapitres iv et v de la règle.

(4) Chapitre v de la règle : καταφρονήσαντες, ἢ οὕτως εἶπω, καὶ ποιμαντικῆς χειροτονίας, ἣν οὐχ ἔχοντες ἀλλὰ καὶ λίαν ἀέκοντες ἀνεδεξάμεθα ἡς ὁμοῦ καὶ ἐπωμισάμεθα καὶ ἔνοχοι γεγόνητες ἴσως τῆς ἐπὶ προστασίας δίκης. Miklosich, etc. t. VI, p. 62.

de sa charge : il aurait dû demeurer au mont Latros et y mourir. Mais, comme il l'avoue lui-même, poussé par la pusillanimité humaine et persuadé que le Seigneur serait assez clément pour lui accorder sa grâce, il avait jugé plus sain de ne pas affronter les Barbares (1). Il arriva dans la ville maritime de Strovilos, en face de l'île de Cos, en compagnie d'un certain nombre de religieux qui, n'ayant qu'une médiocre confiance en la générosité des Turcs, avaient trouvé très sage la décision de départ prise par leur *premier*. Christodoulos se rendit aussitôt chez Arsénios Skinouris, un personnage noble qui pour des raisons de famille avait pris le vêtement monastique. Arsénios eut pitié de Christodoulos et de ses moines et voulut confier à cet Esclave du Christ la direction d'un couvent qu'il possédait dans un faubourg de Strovilos (2). « Mais comme il ne parvenait pas à me retenir, dit le saint dans sa règle, car j'étais dégoûté des lieux orientaux, à cause des émigrations continuelles auxquelles on était condamné pour échapper aux Barbares (d'un moment à l'autre les Turcs, pensait-on, allaient arriver à Strovilos), il me supplia de passer dans l'île de Cos, de dresser la liste des biens-fonds qu'il y avait hérités de ses parents, d'élever sur ses terres un monastère n'importe où, à mon choix, et de consacrer à ce couvent toute sa fortune » (3). Christodoulos se laissa persuader et quelques mois plus tard la Tout Immaculée Mère de Dieu des Castrianiens se levait à Cos sur le mont Pilé. Grâce aux donations d'Arsénios, Christodoulos avait pu faire bâtir une belle église et un grand couvent. Il obtint en même temps de Nicéphore Botaniatè une bulle d'or qui, tout en lui confirmant ces possessions, les affranchissait en même temps de tout espèce de tribut. Toutefois il n'avait pas encore trouvé l'endroit idéal où rien ne viendrait troubler ses prières. A Cos en effet il fut en butte à à divers ennuis : les employés du fisc et les voisins inquié-

(1) Chapitre v de la règle : Miklosich etc., t. VI, p. 62.

(2) Chapitre vi de la règle : Miklosich etc., t. VI, p. 62.

(3) Chapitre vi de la règle : Miklosich etc., t. VI, p. 62.

tèrent grandement le saint. Les premiers s'avisèrent, malgré le chrysobulle de Botaniate, d'exiger les impôts et, avec l'avènement d'Alexis I^{er} Comnène en avril 1081, ils espérèrent que l'intérêt de l'Empire passerait avant celui des « caloyers ». Ils se trompaient. Au mois de mars 1085, Alexis leur défendait de les réclamer et menaçait quiconque transgresserait ses ordres de le forcer à payer au bureau des intérêts privés de l'empereur (σέκρετον τῶν οἰκειακῶν) une amende assez élevée. Il est curieux de noter en quels termes dès le début de son ordonnance le nouveau souverain se hâtait de rassurer Christodoulos. « A ceux qui ont toujours aimé la vie monastique et qui chérissent la tranquillité, ma majesté accorde les honneurs qu'ils méritent; elle fait droit à leurs réclamations quand elles sont salutaires et qu'elles préparent le chemin conduisant vers Dieu » (1). Ce chrysobulle faisait cesser les ennuis provenant des employés du fisc. Mais il y en avait d'autres, bien plus graves ceux-là.

Comme forcément les propriétés que le couvent possédait dans l'île touchaient à d'autres propriétés appartenant à des particuliers, des difficultés surgissaient entre les moines et leurs voisins et il naissait des différends qui troublaient profondément l'ordre monastique (2). Le saint craignait que, dans cette nécessité où se trouvaient ses frères de se mêler aux laïques, d'avoir des transactions avec eux et d'être écla-boussés à leur contact, le démon ne parvint à les prendre dans ses embûches (3). Aussi se répétait-il souvent : « Tu ne sau-

(1) Miklosich et Müller : *Acta et diplomata graeca medii aevi*, t. VI, p. 24 : "Οσοις ὁ μονήρης βίος ἡγάπηται καὶ οἷς φίλη ἡ ἡσυχία καθίσταται, τούτους διὰ τῆς τε τῆς προσηκούσης ἀγεί το κράτος ἡμῶν καὶ τελεσιουργεῖ τὰ αἰτήματα, ὅταν καὶ ὄντα σωτηριώδη φαίνονται ταῦτα καὶ τὸν δρόμον αὐτῶν τὸν κατὰ θεὸν βελτιοῦντα καὶ τονώ-τερον ἐργαζόμενα.

(2) C'est Christodoulos qui nous l'apprend lui-même au chapitre viii de sa règle : ὅτι μεταξύ τῶν οἰκουμένων ἡμεν διάγοντες, καὶ τοῖς ἡμῖν ἀνακειμένοις ἀγγιτερ-μονοῦσαι τῶν ἐποίκων τῆς τοιαύτης νήσου κτήσεις ἐτύγχανον, πράγματα εἶχον οἱ σὺν ἐμοὶ ἀδελφοὶ καὶ διαφοραὶ αὐτοῖς πρὸς τοὺς πλησιάζοντας ἀπετίκτοντο etc.

(3) Chapitre viii de la règle : μήποτε ἄρα τῶν ἐμῶν ἀδελφῶν.... συμβαίη τινὰ τοῦ πονηροῦ γενέσθαι ταῖς πάγαις ἀλώσιμον.

rais mener une existence tranquille avant d'avoir trouvé un endroit d'où les laïques seront complètement écartés, un cantonnement de repos pour toi-même et tes frères, un séjour propre à contribuer le plus possible à l'œuvre du salut (1) ». Telles furent les pensées qu'il communiqua à ses moines : ceux-ci avaient fait de leur côté des réflexions analogues et ce fut sans peine qu'ils adoptèrent les projets de leur père spirituel. Celui-ci avait déjà arrêté son choix. Patmos, un rocher stérile, situé loin du continent asiatique et des îles renommées, placé en dehors de la route que suivaient les navires de commerce, lui parut être l'endroit idéal pour ses desseins (2). Il vint à Constantinople supplier l'empereur Alexis I^{er} de lui accorder Patmos et de la rendre en même temps exempte de tout impôt (3). Pour que le basileus y consentit plus facilement, Christodoulos lui proposa de lui céder toutes ses propriétés de Cos en échange de cette île, dont la seule richesse était le souvenir du fils du tonnerre, Jean l'Évangiliste, l'auteur de l'Apocalypse. Alexis semble avoir hésité quelque peu ; toutefois, grâce aussi à l'intervention d'Anne Dalassène (4), la mère du souverain, le saint finit par obtenir ce qu'il demandait. C'était en avril 1088 ; en tout cas, c'est de cette époque que date la bulle d'or (5) par laquelle Patmos était accordée au saint affranchie de tout impôt. Dans cet acte de donation, l'empereur prenait les décisions suivantes : il consentait à faire droit aux réclamations du pieux moine, il admettait l'échange que

(1) Chapitre VIII de la règle. Miklosich etc., t. VI, p. 64.

(2) Chapitre IX de la règle : Miklosich etc., t. VI, p. 64. Ταῦτα διανοηθεὶς καὶ τοὺς ἀδελφοὺς μου συνψάξ μοι περὶ τούτων εὐρηκῶς προαιρουμένους τε καὶ διαλεγόμενους, εἰσηγουμένους τε περὶ τοῦ νησιῦ τοῦ πρὸς ἑω μὲν κειμένου τοῦ πόντου τοῦ Ἰκαρίου, τῆς ἡπείρου δὲ καὶ τῶν περιδρόπων νήσων ἀμπαν ἀπωκισμένου, ὡς ἔρημος μὲν ἀνθρώπων ἢ ἐσχατιᾷ, ἀθόρυβος δὲ ἡ διαμονὴ καὶ ἀπαρόδευτος ἡμέροις πλοίοις ἢ ἐλλιμένισις, ὅλος ἐγενόμην τῆς τοῦ νησιῦ τοῦδε ἐφέσεως.

(3) Chapitre IX de la règle. Miklosich etc., t. VI, p. 64 : καὶ λαβεῖν αὐτὸ (τὸ νησίον τῆς Πάτμου) διὰ δωρεᾶς βασιλικῆς πανελευθερον ἐξαίτω.

(4) Καὶ δὴ μεσιτευσάσης εἰς τοῦτο καὶ τῆς μακαρίτιδος δεσποίνης τῆς τοῦ βασιλέως μητρός. Chapitre IX de la règle ; p. 65 du tome VI du Recueil de Miklosich et de Müller.

(5) Miklosich et Müller, t. VI, p. 44-48.

celui-ci lui avait proposé et conséquemment il ordonnait que les propriétés de toute provenance, que Christodoulos avait pu acquérir dans l'île de Cos, fussent de nouveau rattachées au domaine de l'État; en revanche il concédait au moine, non pas pour un certain temps mais bien pour l'éternité, l'île de Patmos tout entière, libre de toute charge et de tout impôt.

Dans sa nouvelle terre ce n'était pas seulement un couvent que le saint allait fonder. Il voulait créer un état exclusivement réservé aux « caloyers », où les laïques eux-mêmes seraient obligés d'endurer toutes les rigueurs de la règle. Aucune femme n'y saurait habiter, aucun garçon, aucun eunuque : l'île serait inabordable aux visages lisses et par là dangereux : τοῖς λείοις τε καὶ βλαπτικοῖς προσώποις, γυναιξί τε καὶ παισὶ καὶ εὐνούχοις, ainsi qu'il est dit dans le chrysobulle d'Alexis (1). Pour obtenir que l'empereur y insérât cette phrase, Christodoulos avait dû insister beaucoup. Alexis avait fini par y consentir mais bien à regret, car, objectait-il, les moines se trouveraient à Patmos en face de grandes difficultés, s'ils n'avaient pas à leur solde quelques laïques à qui l'on permettrait de s'installer avec leurs femmes et leurs enfants dans un coin de l'île et qui rendraient des services importants à la communauté, en s'occupant de l'agriculture et des grosses besognes du monastère (2). Plus tard Christodoulos dut reconnaître que l'empereur avait l'esprit plus pratique que lui. Dans le même chrysobulle d'avril 1088, le basileus déclarait : « Patmos sera, à partir d'aujourd'hui et pour les siècles des siècles, entièrement

(1) A la page 45 du tome VI du Recueil de Miklosich et Müller où sont publiés les actes relatifs à Patmos.

(2) C'est Christodoulos lui-même qui nous apprend au chapitre x de sa règle combien il avait supplié l'empereur pour obtenir de lui l'insertion dans le chrysobulle de cette phrase où il est spécifié que l'île serait fermée aux visages lisses : τὸ μὴ κατοικεῖν ἐν Πάτμῳ κοσμικοὺς ἄνδρας γυναῖκας ἔχοντας καὶ παιδία. L'empereur n'y avait pas consenti tout de suite, ὡς ἐπαχθοῦς εἰς τὸ μετέπειτα τῇ μονῇ ἐσομένου τοῦ μὴ κεκτῆσθαι λαϊκοῦς τινας ὑποχειρίους γυναιξὶ συνοικοῦντας ἔνδον ποῦ τοῦ νησίου καὶ ὑπὸ ζυγὸν τυγχάνοντας γαμικόν, ἐφ' ᾧ δι' αὐτῶν τὰς γεωργικὰς καὶ λοιπὰς ἐργατικωτέρας δουλείας ἐξανύεσθαι τῆς μονῆς.

séparée des pays sur lesquels notre puissance impériale a des droits (ἀπεσπασμένη τῶν βασιλικῶν δικαίων). Seuls les moines y habiteront. Ils ne permettront pas aux laïques de s'y installer, de faire du commerce ou d'exercer tout autre métier (1). Patmos leur appartiendra intégralement, en toute propriété et en toute souveraineté, inviolablement, éternellement. Ils n'auront aucun compte à rendre à personne (2) ». Alexis annula l'autorité du patriarche en même temps que la sienne. D'autre part, avant de quitter la capitale, Christodoulos se munit d'un mandement du patriarche qui déclarait stavropigiaque, en d'autres termes indépendant des évêques, le monastère qu'il allait élever dans son île. Aussi le Barbier a-t-il raison de dire (3) que, « protégé par l'empereur contre le patriarche, Christodoulos appelait ce dernier à sa défense contre les métropolitains ». Ce n'était pas là tout ce que le pieux vieillard avait obtenu à Constantinople; son monastère devait recevoir du duc des Cyclades le blé nécessaire et pouvait entretenir pour ses besoins un bateau d'une contenance de cinq cents *modii*.

On s'imagine combien dut être grande la joie du saint quand il put enfin débarquer à Patmos. Malheureusement la plupart de ses moines n'éprouvèrent par la même satisfaction. « Je me réjouissais, écrit-il, d'avoir mis la main sur un trésor; la solitude et la tranquillité de l'île m'enchantèrent. Mais les frères qui m'avaient accompagné oublièrent l'empressement qu'ils avaient montré tout d'abord au moment où je leur avait fait part de mes desseins et commencèrent à manifester du mécontentement; sur le sol rocailleux de Patmos, ils se rappelaient les grâces de l'île de Cos, ils blâmaient la décision qui me l'avait fait quitter et qualifiaient mon action de sotte et de funeste; ouvertement et en cachette ils murmuraient que j'avais lâché la proie pour l'ombre. Ils refusaient de travailler, d'obéir

(1) Miklosich etc., t. VI, p. 45 : λόγῳ παροικίας ἐγκατοίκους ταύτῃ γενέσθαι, ἐμπορίαν ἴσως ἢ ἄλλο τι ἐπιτήδευμα βίου μετερχομένους.

(2) D'après la traduction de Le Barbier, *opuscule cité*, chap. III, p. 36.

(3) *Opuscule cité*, chap. III, p. 37.

à mes ordres. Finalement ils se divisèrent en deux camps : les plus nombreux se séparèrent de nous ; les moins nombreux nous restèrent fidèles. C'étaient les meilleurs (1) ». Naturellement. Entre temps, on avait jeté « les fondements d'une de ces hautes et vastes citadelles, appelées monastères, qui servaient d'abri aux caloyers et de refuge aux populations lorsque les pirates musulmans ou latins paraissaient (2) ». Mais les ouvriers que le saint avait amenés de Constantinople pour élever cette construction ne tardèrent pas eux aussi, semble-t-il, à se révolter, privés qu'ils étaient de leurs femmes et des cabarets de la capitale. Christodoulos s'aperçut alors combien l'empereur avait raison quand il lui soutenait qu'il fallait permettre à quelques familles de s'installer dans un coin de l'île (3). Aussi, pour voir s'achever le couvent commencé et consacré à saint Jean l'Évangéliste, dut-il alors consentir à ce qu'il avait autrefois désapprouvé. Les ouvriers et d'une façon générale tous ceux qui étaient affectés au service du monastère pouvaient désormais loger leur famille dans un coin de l'île délimité avec soin par Christodoulos (4). Chaque semaine, pendant cinq jours ils étaient exclusivement occupés aux travaux du monastère, loin des leurs qu'ils n'étaient pas autorisés à voir durant cet espace de temps (5). Le vendredi soir on les laissait aller dans leur famille jouir des joies du ménage pendant deux jours entiers, le samedi et le dimanche. Le lundi matin de bonne heure ils devaient être de retour au monastère pour recommencer une nouvelle semaine de travail. Naturellement défense (6) était faite à tout religieux de pénétrer dans le quartier des laïques, sans en avoir reçu l'ordre de la part de l'higoumène. Toute désobéissance était sévèrement châtiée : le moine se voyait privé de vin et devait se contenter de pain sec

(1) Chapitre xi de la règle, Miklosich etc., t. VI, p. 66.

(2) Le Barbier, *opuscule cité*, p. 42, chap. iv.

(3) Voir ci-dessus, page 148, note 2.

(4) Au chapitre xiii de la règle, Miklosich etc., t. VI, p. 67.

(5) Chapitre xiii de la règle : Miklosich etc., t. VI, p. 68.

(6) Chapitre xiii et xiv de la règle, Miklosich etc., t. VI, p. 68.

pendant vingt jours (1). A la deuxième ou tout au plus à la troisième réitération on était chassé. Il y avait pourtant un membre de la communauté qui, dans certaines circonstances, quand il s'agissait des intérêts du monastère, pouvait se rendre dans ce coin dangereux de l'île. C'était l'économe (2). D'ailleurs deux frères devaient lui servir d'escorte, probablement pour soutenir sa vertu.

« Pendant cinq années, de 1088 à 1093, Christodoulos agrandit et fortifia le couvent de Saint-Jean l'Évangéliste, qui devint, dès l'origine, un des plus renommés de l'Archipel... Le saint avait découvert une terre perdue pour l'humanité depuis dix siècles et l'avait repeuplée... Mais les Seldjoukides, trouvant l'Orient sans défense, entraient de toutes parts dans l'Empire et descendaient dans l'Archipel. Le pillage des îles commença. Le séjour de Patmos devenant dangereux, Christodoulos chercha un nouveau refuge. Les Pères de Saint-Jean emportèrent leurs richesses et se retirèrent en Eubée près d'un fils spirituel de leur higoumène (3) ». Ce fut dans cette grande île que le saint mourut, accablé par l'âge et affaibli par le jeûne et l'ascétisme.

A son lit de mort, il avait supplié ses frères de ne pas laisser périr son œuvre qui était en partie la leur, mais de retourner à Patmos et d'y transporter aussi son corps. Sur ces deux derniers points, les moines se montrèrent dociles. Mais les réformes du saint ne furent pas longtemps respectées après qu'il eut cessé de vivre. Tant qu'il était là, son exemple et sa haute autorité, qui s'imposaient à tous, contribuaient à maintenir le couvent au niveau où il l'avait péniblement fait atteindre. Lui mort, les moines commencèrent à trouver bien rigoureuses toutes les obligations auxquelles il les avait astreints. A voir du matin au soir toujours les mêmes visages, à goûter à chaque repas d'une cuisine invariable au réfectoire, au lieu

(1) Chapitre XIV de la règle : *ξηροπραγία καὶ ἀποχή οὔρου* : Miklosich etc., t. VI, p. 68.

(2) Chapitre XIII de la règle : Miklosich etc., t. VI, p. 68.

(3) Le Barbier, *opuscule cité*, chapitre v : p. 49, 50, 51 et 52.

d'aller parfois dîner chez des parents ou des amis, à ne jamais pouvoir se mêler un peu à ces bons laïques ni quitter temporairement leur prison insulaire pour aller visiter quelque grande cité de l'Empire comme cette brillante Thessalonique et surtout l'incomparable musée de splendeurs merveilleuses qu'était la ville de Constantin, à se sentir comme ligotés par tant de mesures trop cruelles à leurs yeux, ils ne tardèrent pas à se trouver malheureux et à relâcher insensiblement la discipline de fer que le réformateur avait établie non sans difficultés et à laquelle était due toute la célébrité du couvent. Ils laissèrent les laïques se rapprocher d'eux, et, au contact des gens impurs du siècle, ils reçurent fatalement les éclaboussures des vices.

CHAPITRE IX

LE CLERGÉ RÉGULIER A LA FIN DU XII^e SIÈCLE

Nécessité d'une nouvelle réforme. — Eustathe de Thessalonique et la vie scandaleuse des moines à la fin du XII^e siècle.

Ainsi la tentative de Christodoulos de Patmos échoua complètement. Ses réformes, nous venons de le voir, ne purent durer pas même dans son propre monastère. Ailleurs elles ne s'imposèrent pas et si, à l'époque des Comnènes, des fondateurs de maisons pieuses ont été animés du même esprit que lui dans les règlements qu'ils ont dû composer pour leurs couvents, tous ces efforts multiples ne réussirent point à relever le monachisme d'une façon générale et définitive. A la fin du XII^e siècle l'archevêque de Thessalonique Eustathe se voyait obligé à son tour de constater, dans un traité intéressant (1), le déplorable état moral des moines et de réclamer des réformes nouvelles.

Le tableau qu'il nous fait de la vie monastique de son temps est très suggestif et aussi bien piquant et bien humoristique.

On ne prend plus maintenant l'habit noir par conviction, nous dit-il; c'est un pis aller auquel on a recours pour s'assurer sans fatigue le pain quotidien. « Des tisserands, des tailleurs, des forgerons, des tanneurs, des pêcheurs, des mendiants qui ne parvenaient pas à joindre les deux bouts, des voleurs

(1) L' *Ἐπίσκεψις βίου μοναχικοῦ ἐπὶ διορθώσει τῶν περὶ αὐτόν* (De emendanda vita monachica), dans les *Opuscula Eustathii* de Tafel, p. 214-267.

Cette critique très juste de la vie monacale semble avoir été écrite, au dire de Krumbacher (*Geschichte* etc., § 221, 2, p. 539), au début du règne d'Isaac II Ange.

même, bref des gens de sac et de corde, trouvant que cette vie était dure, se sont avisés d'entrer dans les monastères (1) ». Et là où jadis avait régné la vertu, ils font régner le vice. Ces moines se font voir plus souvent sur les places publiques que dans les saintes réunions (2). D'autre part ils n'ont pas plus tôt pris l'habit monastique qu'ils ne songent qu'à s'enrichir, qu'à dépasser les fortunes des laïques, nonobstant leur vœu de pauvreté et quoiqu'ils n'aient besoin de rien. Comprenant mal ce mot de l'Évangile : cherchez le royaume d'en haut et ce qui concerne le monde d'ici-bas vous sera donné par surcroît, ils se gardent bien de laisser inexploités les bienfaits dont Dieu les comble, ils entassent des trésors au point d'élargir leurs dépôts et ils ne pratiquent point la charité (3). Ils forcent les pauvres qui possèdent une chaumière dans un bon endroit d'entrer dans leur communauté. Ils les maltraitent, ils les considèrent comme quantités négligeables, enfin ils se comportent envers eux tout comme les seigneurs envers les petites gens (3). Dès qu'ils ont mis la main sur une petite propriété contiguë au couvent, ils y dressent leurs batteries contre le vignoble ou le champ de blé voisins et attendent le moment opportun pour s'en emparer. Si les voisins de la future victime s'avisent de lui prêter main-forte, ils sont eux aussi maltraités, ils ont donc avantage à s'entendre avec les religieux. Ces moines cherchent à réduire le monde en esclavage (5). Et l'archevêque nous raconte avec humour de quelle façon s'y prennent les moines pour réunir aux terres de leur couvent celles d'un riche paysan du voisinage. « Un tel possède des champs, des moissons, du bétail, tous ces biens qui sont le symbole du bonheur pour ceux qui vivent selon le siècle (6). On use avec lui de ces compliments qui charment toujours la vanité des

(1) Ἐπίσκεψις βίου μοναχικοῦ etc. : § 38.

(2) *Ibid.*, § 38.

(3) *Ibid.*, § 25.

(4) *Ibid.*, § 126.

(5) *Ibid.*, § 126.

(6) Tout ce récit, au § 120 de l'Ἐπίσκεψις βίου μοναχικοῦ etc.

mondains. On lui envoie des cadeaux, on l'invite à dîner au couvent, on lui fait prendre un bain chaud quand il arrive puis on le régale de vins exquis et de mets qui restaurent. A la fin du repas, les moines font tomber la conversation sur les avantages de la vie monastique. Ils célèbrent l'heureuse influence de l'abstinence sur la santé, eux qui ne songent jamais à faire maigre. Ils soutiennent à leur convive que la vertu est un remède contre la faim et la soif et ils sont rassasiés. Quand le ventre est trop plein, lui disent-ils, non seulement on ne peut plus courir mais encore on ne peut plus dormir. Ils l'entretiennent ensuite de leurs visions continuelles. Finalement leur homme est charmé et voudrait bien revêtir l'habit monacal, s'il ne craignait pas le régime trop dur auquel est astreint tout cénobite (en théorie et non en pratique). Ses séducteurs ont alors recours à d'autres cajoleries : ils lui affirment qu'il deviendra un saint et sauvera son âme sans se donner beaucoup de mal, qu'il entrera dans le Paradis sans avoir à craindre le glaive de feu, qu'il arrivera à la vertu sans s'être baigné dans des fleuves de sueur ; ils lui promettent une moisson qu'il n'aura ni à semer ni à moissonner, des vendanges qui se feront toutes seules ». Quand le paysan s'est laissé prendre dans leurs filets, qu'il est entré au monastère, il s'aperçoit enfin à quels bandits il a affaire. S'il fait mine de se plaindre, les moines lui disent : Qui es-tu ? Qu'avons-nous gagné de toi ? et ils le menacent de lui enlever le peu qu'ils lui ont laissé (1). On conçoit le désenchantement de la dupe : le pauvre homme a beau enrager contre ses persécuteurs, il ne saurait plus se dégager de ses vœux et sa colère est impuissante (2). L'higoumène de la communauté, au lieu de songer au salut de ce prosélyte gagné par surprise, le laisse se livrer à toutes les occupations indues. On le voit donc moissonner, vendanger, battre le blé, fouler au pressoir la vigne, construire des granges, en agrandir d'autres, et agir comme s'il

(1) Ἐπίσκεψις βίου μοναχικοῦ etc., § 120.

(2) *Ibid.*, § 122.

faisait encore partie des gens du siècle (1). Il élève aussi des chevaux, action utile au commerce mais nuisible au salut de l'âme (2); il possède des ânes pour le transport du bois, ce bois qui permet aux mortels de se chauffer en hiver mais qui prépare au religieux en question le feu éternel des enfers (3). Il a des mulets, il a des bœufs qu'il conduit au marché pour les échanger contre de belles pièces d'argent ou qu'il emploie aux différents travaux des champs. Il ne manque pas non plus de troupeaux de brebis. Il a encore des esclaves pour l'agriculture (4); il est aussi usurier (5).

Les moines ne sont pas simplement mondains, dit Eustathe, ils sont plus que mondains (6). Ils pratiquent tous les sports auxquels les nobles ont l'habitude de s'adonner. « Entourés des gardes du corps qu'ils ont soin de prendre à gage sous prétexte de ne pas avoir à courir des dangers sur la route, suivis d'une meute de chiens, ils s'en vont à la chasse dans les forêts et les plaines le faucon au poing, au grand scandale des paysans dévots qui les voient passer (7). » Ils aiment à ce point les chevauchées qu'Eustathe les compare aux Centaures (8), et il ajoute : « Il faut admirer que des gens qui ne sont jamais montés sur un âne soient devenus, aussitôt après avoir prononcé leurs vœux, très habiles à monter à cheval et à parader comme s'ils étaient animés par le diable. Ils ne veulent pas se servir de mulets mais ils ont des chevaux de race et encore il faut que ceux-ci soient très rapides et qu'ils aient remporté le prix à la course, afin de pouvoir rivaliser en vitesse avec le vent, au cas où le cavalier aurait besoin de

(1) Ἐπίσκεψις βίου μοναχικοῦ etc., § 122.

(2) *Ibid.*, même § : ἵπποις ψευδέσι μὲν ἐς σωτηρίαν, χρηστοῖς δὲ εἰς ἐμπορίαν.

(3) *Ibid.*, même § : οἳ πρὸς κέρδους φορτηγοῦσι τοῖς μὲν ἄλλοις ἐπὶ ἐξάψει πυρὸς, διακονοῦντος τοῖς ὧδε, τῷ δὲ δεσπότη πρὸς φλόγωσιν αἰωνίζουσιν τὴν ἐκεῖ.

(4) *Ibid.*, § 122 : παῖδας γεωργικοῦς.

(5) *Ibid.*, même § : τοκογλυφεῖν ἀσχεῖται.

(6) *Ibid.*, § 169 : ὑπερκόσμιοι.

(7) D'après Eustathe, § 169 de l'Ἐπίσκεψις βίου μοναχικοῦ etc.

(8) Ἐπίσκεψις βίου μοναχικοῦ etc., § 168 : εἰσὶν οὐ παραπολὺ Κένταυροι.

poursuivre ou de fuir quelqu'un. Ils portent des massues avec lesquelles ils frappent sans pitié ceux qu'ils rencontrent sur leur chemin et qui ont le malheur de leur déplaire. Puis ils tirent vanité des exploits de ce genre (1). »

Les moines étaient en outre tombés dans une ignorance incroyable et Eustathe s'en plaint en des termes amers. « Ils vendent les livres de la bibliothèque de leur couvent et encore non pas à des prix convenables mais contre des sommes tout à fait dérisoires, tout comme les marchands d'esclaves et les voleurs se défont à bas prix des objets coûteux et des personnes de race qu'ils tiennent en leur possession. Mais hélas, continue-t-il, prenant, à la manière des orateurs, un seul de ces moines à partie, au lieu de tous ensemble, pourquoi veux-tu rabaisser au rang de ton âme la bibliothèque du monastère? Et pourquoi, sous prétexte que tu ne connais pas les lettres, la vides-tu de ses beaux livres? LaisSES-y ces objets sacrés. Après toi d'autres viendront qui auront de l'instruction ou qui voudront en avoir; s'ils en ont déjà, ils désireront devenir plus sages et prendront sur les planches de la bibliothèque les livres qui y sont déposés. S'ils n'en ont point ils rougiront peut-être de leur complète ignorance et auront recours à ces livres pour y apprendre quelque chose. Pourquoi n'en uses-tu pas de même et, cessant d'ignorer l'alphabet, pourquoi ne te mets-tu pas à pratiquer la lecture et à t'y habituer? Pourquoi ne te rends-tu pas digne au lieu d'indigne, intelligent au lieu de sot, instruit au lieu de simple (2)? » Ailleurs (3) Eustathe nous raconte une anecdote significative. Il avait appris que dans un couvent il y avait un livre saint dû à la plume de Grégoire le Théologien, si connu pour son style brillant; ce livre était d'une beauté insigne, on venait de partout pour le voir, et on le considérait comme une merveille. Désireux de contempler lui aussi ce magnifique ouvrage,

(1) Ἐπίσχεψις βίου μοναχικοῦ etc., § 168.

(2) *Ibid.*, § 128.

(3) *Ibid.*, § 144.

l'archevêque se rendit au couvent qui le possédait. Mais la fortune ne le favorisa pas. Arrivé au monastère en question, il apprend que Grégoire le Théologien ne s'y trouve plus ; il s'informe alors de l'endroit précis où il a été transporté et on lui répond : « Nous l'avons vendu. Que pouvions-nous en faire de mieux ? » Eustathe de s'irriter mais son interlocuteur d'ajouter d'une voix calme : « A quoi peuvent nous servir de pareils livres ? » Devant une si grande inintelligence l'archevêque retient sa colère et se contente de sarcasmes cruels à l'adresse du couvent et des moines qui y vivaient. Fort mécontent, il s'en retourne chez lui en s'exclamant le long du chemin : « O Phaustus, ô Dalmate, ô Théodore de Stoudion et toi Epiphanius de Chypre, et vous moines innombrables qui aviez les vertus de ces illustres personnages, est-ce que vous aussi vous meniez une vie analogue à celle que mènent vos confrères d'aujourd'hui, est-ce que vous aussi vous estimiez quantité négligeable les livres de théologie, est-ce que vous aussi vous aviez hâte de vous en défaire (1) ? »

L'higoumène ne vaut pas mieux que ses subordonnés. D'ailleurs tel maître, tels valets. C'est un hypocrite qui compose son visage, qui choisit ses mots, qui tient ses regards baissés sur la terre pour montrer soi-disant son humilité. Et puis c'est un paresseux : il ne touche à aucun ouvrage manuel tout comme s'il était privé de ses mains. Il reste tout le temps à ne rien faire et l'on sait que l'oisiveté est mère de mauvaises pensées (2). Eustathe nous montre encore le supérieur au milieu de ses « caloyers » réunis et c'est peut-être la page la plus amusante de son ouvrage que celle où il nous dépeint un chapitre de moines. « Lorsque les frères se sont assemblés, l'higoumène apparaît et l'on dirait que c'est un homme quelconque, un homme qui n'a aucun caractère sacré. Ses paroles ne sont point le développement des paroles divines, elles n'exhortent point la communauté à remplir ses devoirs reli-

(1) Ἐπίσχεψις βίου μοναχικοῦ, § 145.

(2) *Ibid.*, § 176.

gieux, à éviter ce qu'elle ne doit pas faire, elles ne contribuent point à son éducation pieuse. Ce supérieur commence son discours par les vignes, les moissons sur pied, les perceptions d'impôts, pour aboutir à l'olive, aux figues sèches et aux autres fruits. Il fait de la philosophie à sa façon : il explique à ses frères quelle vigne donne du bon vin, quelle terre est capable de produire beaucoup. S'il parle de l'olive, ce n'est point pour mentionner les usages religieux de l'huile mais c'est en tant qu'elle intéresse la table des moines. Il leur apprend comment il faut conserver les poires, que les poires sauvages indiquent si le moût est falsifié ou non : en effet elles flottent sur la surface quand le moût n'est pas trempé d'eau, au contraire elles s'enfoncent au cas où il le serait. Il les informe des propriétés que possède la paille : elle est en effet de nature à préserver les fruits. Il leur parle encore des grenades, non point pour leur dire qu'un écrivain épris de beau style en a qualifié les pépins de charbons humides mais pour leur faire savoir que deux suc y sont contenus, l'un un peu aigre, l'autre assez doux et que le premier est préférable au second. La grenade, leur dit-il, sert aussi à d'autres usages : sa pelure rend l'encre plus noire. Il leur dépeint ensuite les champignons de Pydna : pour la plupart, déclare-t-il, ils sont bien plus grands que les arbouses ; mais leurs aspérités sont de couleur sombre et ils ne sont pas complètement arrondis tandis que les arbouses diffèrent et par la couleur et par la conformation. Puis, toujours avec enjoinement, l'higoumène revient aux vignes à propos desquelles il improvise un nouveau discours. Enfin, quand il a entretenu ses subordonnés de raisins, de divers fruits, de légumes, de poissons, il lève la séance, après avoir rassasié ses moines non point de la parole de vie mais de paroles peu enviables et dont seuls des officiers de bouche tout au plus et des cuisiniers pourraient être charmés (1). » En tout cas on ne saurait accuser le supérieur d'avoir manqué d'esprit

(1) Toute cette description d'un chapitre est faite dans le § 178 de l'Ἐπίτομος etc.

pratique, quand il inculquait à ses subordonnés des notions si utiles à la vie.

Ce déplorable état du monachisme avait pour cause première les dispositions que prenait tout fondateur de couvent pour assurer à ses moines le pain quotidien. Il dotait sa fondation de terres dont les revenus devaient dans sa pensée ne servir qu'à écarter la misère du seuil de son monastère, et qu'à en assurer la perpétuité. Pour atteindre ce double but, on ne pouvait évidemment employer un autre moyen, du moins quand on était simple particulier. Mais ce procédé présentait de graves inconvénients, des dangers redoutables. La faiblesse humaine jouait fatalement son rôle; les moines éprouvaient tout naturellement le désir d'améliorer leur situation matérielle, pécuniaire, et ils oubliaient bientôt leurs devoirs envers la religion pour ne s'occuper plus que de leurs domaines et de leurs troupeaux. Quand un monastère ne tombait pas au pouvoir d'un bénéficiaire, il devenait dans les mains des moines une vaste société d'agriculture ou d'élevage. L'empereur Manuel l'avait bien compris (1) et quand à l'embouchure du Pont, en un lieu dit Katasképé, il éleva son couvent de Saint-Michel (2), il se garda bien de suivre l'exemple de son grand-père Alexis I^{er} ou de son père Jean II qui tous deux n'avaient pas manqué de doter de riches propriétés foncières les couvents qu'ils avaient fondés. Il inaugura une nouvelle méthode qui, à la vérité, aurait pu donner des résultats excellents. Il décida que le trésor impérial payerait tous les ans au monastère une somme déterminée par lui-même une fois pour toutes et calculée de manière à suffire à l'entretien des moines, aux dépenses du culte, aux réparations nécessaires (3). Manuel, écrit Nicétas (4), donnait ainsi à son époque et à la postérité un exemple utile et leur

(1) Pour toutes les mesures que Manuel a prises afin d'enrayer la crise du monachisme et l'extension des couvents, Nicétas est notre source unique : p. 270-272.

(2) Nicétas, p. 270.

(3) *Ibid.*, p. 270.

(4) *Ibid.*, p. 270.

apprenait les conditions auxquelles il fallait élever des monastères et quelle table il fallait dresser pour les solitaires, pour ceux qui s'étaient affranchis de la matière. Désapprouvant complètement la conduite des moines contemporains qui faisaient profession d'être les hommes de Dieu mais qui en réalité s'occupaient de devenir plus riches en terres que les gens du siècle les plus attachés aux choses d'ici-bas, cet empereur fit remettre en application la novelle du grand basileus Nicéphore Phocas qui depuis longtemps était tombée en désuétude et aux termes de laquelle défense expresse était faite aux monastères d'acquérir de nouveaux domaines. Logique avec lui-même, Manuel ne cessait d'incriminer son père, son grand-père et tous ceux de ses parents qui avaient fait des donations de terres aux monastères qu'ils avaient fondés (1). Il leur faisait encore un autre reproche non moins mérité : « En effet, dit Nicélas (2), alors que ces fondateurs, pour élever des habitations aux moines, auraient dû choisir des lieux difficilement accessibles, des endroits tout à fait déserts, des cavernes, les sommets des montagnes et principalement éviter Constantinople tout comme Ulysse avait évité le lotus et le chant des Sirènes, ils n'avaient recherché que les éloges des hommes et ç'avait été uniquement pour exposer leurs tombeaux fraîchement crépis et tout fleuris de mosaïques aux regards de ceux qui entraient dans l'église de leurs monastères respectifs et pour se montrer couronnés même dans leur mort, qu'ils avaient encombré de tous ces cloîtres les places et les carrefours de Constantinople. » Et Manuel, au témoignage de Nicélas, trouvait la preuve de ses affirmations dans l'insouciance que ses prédécesseurs avaient montrée pour le choix des « caloyers » qu'ils avaient réunis dans leurs monastères : ils avaient, en effet, pris au hasard des gens qui n'avaient du moine que le froc et la longue barbe (3). Certes les reproches de Manuel étaient entièrement justifiés et il agissait très

(1) Nicélas, p. 271.

(2) *Ibid.*, p. 271.

(3) *Ibid.*, p. 271.

sagement en s'éloignant du chemin où avaient marché ses parents.

Pour en revenir à Eustathe, d'autres passages encore de son traité nous apprennent et nous montrent que les moines ne songeaient plus qu'aux plaisirs d'ici-bas. Ce n'était pas dans un monastère qu'il fallait pénétrer pour voir des corps exténués par l'ascétisme. « Des laïques qui, au temps de leur renoncement au monde, traînaient des ventres flasques et n'avaient rien à se mettre sous la dent, sont devenus par la suite tellement gras que leurs jambes refusent maintenant de porter leur poids énorme et qu'ils sont obligés de recourir à de gros mulets » (1).

Certes ce n'était point dans un cloître qu'on pouvait mourir de faim. Les provisions y étaient riches, délicates et variées. Sur ce point rien de plus significatif que l'anecdote suivante (2). Une nuit, pendant le grand carême, Manuel s'avisa de faire célébrer incontinent un mariage. Mais il n'y avait aucune préparation pour le repas de noces. L'empereur alors envoya chercher au monastère de Saint-Jean le Précurseur ce dont on avait besoin. On rapporta du pain de *προσφορά* c'est-à-dire de ce pain qui seul peut être consacré par le prêtre et devenir le pain béni, du vin, des fruits, des olives confites dans la saumure, du fromage, des poissons salés, des poissons vinaigrés, des œufs salés de poissons c'est-à-dire de la boutargue et du caviar, produits du Don. Dans ce récit il y a évidemment de l'exagération, car on ne voit pas bien comment le palais aurait complètement manqué, à un certain moment, de toute ressource alimentaire, mais il nous fait connaître toutes les bonnes choses que les cloîtres contenaient.

Eustathe reproche encore aux moines de prendre un nombre infini de bains chauds (3), de se vêtir d'habits luxueux (4), de

(1) Ἐπισκεψίς βίου μοναχικοῦ etc., § 26 : ἡμιτόνοις ἀδελφοῖς.

(2) *Ibid.*, § 66.

(3) *Ibid.*, § 26.

(4) *Ibid.*, § 26.

transgresser enfin en tout les règles monastiques. Certes on voyait dans les rues byzantines des moines loqueteux et affectant de ne plus pouvoir traîner leurs pieds, mais c'étaient des hypocrites. « Leur marche n'est point sincère : ils s'en vont comme des vieillards qui ressentiraient des picotements et pensent prouver ainsi que la tempérance et le jeûne les ont rendus presque paralytiques et qu'ils sont sur le point de devenir des cadavres. Or, leurs mains portent un témoignage tout différent car elles sont gonflées par une nourriture prise à satiété. Leur visage est un mensonge : le prétendu ascète ne fait que peindre d'une couleur blême des joues bouffies et en bonne santé » (1).

Les moines de Thessalonique en particulier étaient, semble-t-il, un grand exemple d'indiscipline pour leurs autres confrères de l'Empire byzantin (2). Au plaisant témoignage d'Eustathe, on les prenait pour modèles dans les autres couvents du monde grec et l'on se disait : « Quant Thessalonique nourrit des moines si braves qu'ils se révoltent contre toutes les règles, contre toutes les lois, qu'ils méprisent leur archevêque et que personne n'ose les contredire, pourquoi nous, ne nous efforçons-nous pas de les imiter, au lieu de rester inertes comme des gens que la foudre aurait frappés ou qui n'auraient ni mains, ni bouche ? » (3).

Toutefois dans sa juste diatribe contre le monachisme, Eustathe se garde bien d'englober les couvents de Constantinople. « La capitale, déclare-t-il (4), est habitée par des moines vertueux. Sur les bords et dans les îles de la Propontide, il y a une foule de bergeries pleines de troupeaux sacrés. Parmi les brebis qui se trouvent dans ces enclos, aucune ne se verra obligée d'aller se mettre à la gauche du Seigneur ; elles prendront toutes place à la droite de Dieu ». Il est possible que sous

(1) D'après Eustathe. *Περὶ ὑποκριτικῆς* (édition Tafel), § 27.

(2) *Ἐπισκεψὶς βίου* etc., § 167.

(3) *Ibid.*, § 167.

(4) *Ibid.*, § 84.

l'œil du maître, du basileus, les « caloyers » de Byzance fussent un peu plus rangés que ceux des villes lointaines. On peut plutôt soupçonner l'archevêque d'avoir voulu par un mensonge pieux stimuler le zèle de ses ressortissants. A beau mentir qui vient de loin.

Quoi qu'il en soit, Eustathe, dans son archevêché, essaya de réformer (1) les mœurs monacales et de remédier au triste état des choses que nous venons d'exposer tout au long d'après lui. Ce fut en l'année 1175 qu'il vint à Thessalonique occuper le siège archiépiscopal et aussitôt il se mit à l'œuvre pour relever le clergé de la région moralement et intellectuellement. Il dut sans doute retrancher impitoyablement de l'Église les membres gangrénés et prendre, pour le plein succès de l'opération, toutes les mesures appropriées. Il ne parvint pas toutefois à faire recouvrer la santé au corps monastique. Le mal avait fait trop de progrès et en surface et en profondeur. Le sévère réformateur ne réussit qu'à s'attirer la haine des nombreux moines qu'il châtia ou qu'il réprimanda. Il fut attaqué avec violence et rage et, quoique, lors de la prise de Thessalonique par les Normands en août 1185, il eût, par son intervention efficace auprès des chefs ennemis, sauvé la cité macédonienne d'une ruine certaine et complète, il dut, pour quelque temps seulement il est vrai, s'éloigner ou plutôt s'exiler tant la cabale organisée contre lui par ses mortels adversaires était devenue forte. Au dire de Krumbacher (2), c'aurait été durant cette absence forcée qu'il aurait composé le fameux traité où, avec des preuves abondantes à l'appui de ses déclarations, il établissait la nécessité de réformer le clergé régulier. Somme toute dans la lutte qu'il avait engagée contre l'immoralité, le prélat avait fini par avoir le dessous. Sans doute il rentra dans son archevêché, ce qui n'était pas une mince satisfaction pour son amour-propre, et il écrivit alors contre les moines dis-

(1) Voir Krumbacher : *Geschichte der Byzantinischen Litteratur* (Munich, 1897), p. 537, § 221.

(2) *Geschichte der Byzantinischen Litteratur*, p. 539, § 221.

solus le non moins célèbre traité de l'Hypocrisie, mais obtint-il un résultat meilleur que la première fois ? Nous en doutons et même nous pouvons répondre : non. Les moines tenaient trop à leur indépendance, à la vie large et débridée qu'ils menaient et l'on aurait eu beau faire, à aucun prix ils ne se seraient résignés à supporter toutes les rigueurs de la pure règle monastique. Est-ce qu'elle était donc vraiment si austère pour inspirer tant d'effroi ?

CHAPITRE X

LA RÈGLE MONASTIQUE

Les règlements conventuels tracent aux pensionnaires des couvents une règle de conduite et de vie exemplaires. — Analyse détaillée de la règle du monastère de la Vierge « pleine de grâces » fondé par la femme d'Alexis I^{er}, l'impératrice Irène Doukas.

Les règlements conventuels de l'époque où vécurent les Comnènes et les Anges nous permettent, avec leur luxe inouï de détails, de nous représenter dans un vaste tableau la vie des cloîtres byzantins, non pas celle qu'on y menait en réalité mais celle qu'il aurait fallu, qu'on aurait dû y mener : la vie de piété, de charité, de sainteté, de renoncement, de recueillement, d'exténuation, de rédemption, de souffrance et de sacrifice.

Dans la partie occidentale de Constantinople, au quartier du Deutéron et à proximité de ce lieu où le château des Sept Tours dresse encore aujourd'hui sa haute silhouette, l'impératrice Irène Doukas et son époux Alexis I^{er} s'étaient plu à fonder deux monastères contigus, l'un pour les hommes sous la protection du Christ « qui aime l'humanité », Φιλάνθρωπος, l'autre pour les femmes sous le vocable de la Vierge « pleine de grâces », Κεχαριτωμένη (1).

Des raisons nombreuses et de nature différente avaient poussé la basilissa des Romains à faire construire cette sainte maison. Profondément pieuse, elle tenait de la sorte à témoigner sa reconnaissance à la Madone qui, pour employer les termes mêmes dont Irène s'est servie dans la préface de sa charte de fondation, l'avait élevée au trône, « ce sommet de la

(1) Voir Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 64.

félicité humaine » (1), qui avait couvert de sa protection son mari, ses parents, ses enfants, les armées byzantines, qui avait enfin accordé à l'Empire une incomparable prospérité. En outre, comme tous les Byzantins, comme sa belle-mère Anne Dalassène en particulier, Irène attribuait une vertu merveilleuse aux prières des moines et par conséquent elle espérait que sa fondation entraînerait toutes sortes d'avantages pour ceux qu'elle aimait.

« Mais à ces motifs d'ordre spirituel s'ajoutaient des considérations plus humaines. Une des filles de l'impératrice, Eudocie, avait fait un mariage assez malheureux. Son mari, sans nul respect de la naissance impériale de la jeune femme, la traitait fort dédaigneusement ; il ne se montrait guère moins insolent envers la basilissa sa belle-mère : si bien que, Eudocie étant finalement tombée malade, il avait paru nécessaire de rompre cette union mal assortie. Le mari avait été mis à la porte du palais, la femme s'était faite religieuse (2). Or le nouveau monastère était précisément destiné à offrir à l'impériale recluse un asile digne de son rang. Enfin, dans cette Byzance si fertile en révolutions, personne, on le sait, ne pouvait jamais se dire sûr du lendemain. Des princesses de la famille d'Irène pouvaient se trouver quelque jour dans la nécessité de chercher au cloître un refuge contre les orages de la vie ; Irène elle-même devait songer à ce que serait, si l'empereur mourait avant elle, son propre avenir. C'est pourquoi, tout à côté du monastère, elle avait fait bâtir, pour l'usage des femmes de la maison impériale, des constructions plus confortables et plus somptueuses. C'était ce qu'on nommait « la maison des maîtres », ou encore « le logis des princes ». Élevés en dehors

(1) Miklosich et Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, t. V, p. 329 : πρὸς τὸ τῆς ἀνθρωπίνης εὐδαιμονίας ἀκρότατον, τὴν βασιλείαν ἀνέγαγεν.

(2) Zonaras, III, p. 739 : τῇ δ' Εὐδοκίᾳ τὸν τοῦ Ἰασίτου Κωνσταντίνου παῖδα ὁ πατὴρ συνέζευξεν ὅς τῇ τε συνεύνῃ οὐχ ὡς βασιλέως ἐκέχρητο θυγατρί, ἀλλ' ἐκ τοῦ κρείττονος ὠμίλει ταύτῃ καὶ προσεφέρετο, καὶ τῇ βασιλίσσῃ δὲ πλειστάκις προσκεκρούκει καὶ πενθερᾷ, ἥπερ αὐτῇ προσαχθήσασα τὴν θυγατέρα νοσήσασαν εὐθὺς ἀποκίρει καὶ τὸν Ἰασίτην ἀπελαύνει τῶν βασιλείων.

de l'enceinte du couvent et indépendants du monastère, ces bâtiments pourtant étaient en communication facile avec le cloître et participaient à son caractère de sainteté. Ainsi, tandis qu'Alexis, dans le couvent du Christ, préparait un tombeau pour sa dépouille mortelle (1), Irène, près du monastère de la Vierge, ménageait un asile à ses vieux jours » (2).

Effectivement ce fut là qu'après la mort de son mari elle résolut d'attendre désormais la sienne et, à la suite de cette décision, elle agrandit la demeure qu'elle s'y était réservée et en fit un véritable palais, avec de vastes cours, des portiques, deux installations de bains et même une église spéciale consacrée à saint Démétrios (3). Elle ne vint pas s'y installer toute seule; elle y amena aussi sa fille préférée Anne Comnène, la fille de celle-ci, la jeune veuve Irène Doukas, et, comme de juste, une suite nombreuse de domestiques et de femmes (4). Du reste elle ne rompit jamais complètement avec le monde; elle continuait à recevoir et elle entretenait autour d'elle une petite cour de gens de lettres (5). Et ce fut ainsi que, au milieu de ses enfants chéris et dans une douce atmosphère de piété, la basilissa s'est lentement éteinte, âgée de plus de soixante ans, le 19 février 1123 (6).

(1) Elle fut en effet déposée εις ἡν ἐκεῖνος ἐδείμματο Χριστῷ τῷ φιλανθρώπων μονήν : Nicéas, p. 12.

(2) Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 65.

(3) C'est le chapitre LXXIX du *typikon* qui traite des constructions plus luxueuses qu'Irène à élevées près du monastère. Ce chapitre commence la deuxième partie du règlement, celle qui est postérieure à l'année 1118.

(4) Voir Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 66.

(5) Voir Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 66.

(6) Grâce à deux textes fournis l'un par le *typikon* du *Pantocrator*, l'autre par celui de la *Kosmosoteira* composés chacun par un fils d'Irène, le premier par le basileus Jean, le second par le sébastocrator Isaac, et datés celui de Jean de l'année 1136, celui d'Isaac de l'année 1152, on peut établir d'une manière définitive la date de la mort de cette impératrice.

A la date de 1136, Jean s'occupe, dans la charte de fondation de son monastère, des commémorations qui sont dues à sa mère : ὑπὲρ μνημοσύνου τῆς μακαριωτάτης δεσποίνης καὶ μητρὸς τῆς βασιλείας μου : Dmitrievskij, *Τυπικὰ*, t. I, p. 662. Ainsi donc Irène est déjà morte alors.

Isaac est plus explicite. En effet lorsque, dans sa piété filiale, il recommande

Comme elle, le monastère qu'elle a élevé a disparu au cours des siècles, sous les rafales des mauvais jours. Mais, malgré tant d'écroulements et tant de ruines, le *typikon* qu'elle a élaboré pour sa fondation et dans lequel elle a mis le meilleur de son esprit organisateur et de son âme pieuse subsiste encore aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Nationale de France (1),

lui aussi aux moines de son cloître de célébrer dignement l'anniversaire de la mort de ses parents bien aimés, il prend soin d'indiquer avec précision l'année et le jour où le Seigneur a daigné les recueillir en son sein. Irène a quitté ce monde le 19 février, la première année d'une indiction ou, si l'on aime mieux, la première indiction d'un cycle de quinze années, attendu que les Byzantins donnent le nom d'indiction non seulement à un cycle de quinze années mais encore à chacune des quinze années qui composent le cycle : *Typikon de la Komosoteira*, publié par L. Petit au tome XIII du *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople* : § 95, κατὰ τὴν πρώτην ἰνδικτιῶνα, ἡμέραν ἑννεακαίδεκάτην τοῦ φεβρουαρίου μηνός. Comme l'impératrice a survécu à son mari Alexis I^{er}, mort le 15 août 1118, que d'autre part, au témoignage de son fils Jean, elle n'était plus de ce monde en 1136, il faut nécessairement qu'elle n'ait expiré qu'entre 1118 et 1136. Or l'année byzantine comprise entre le 1^{er} septembre 1117 et le 31 août 1118 est la 11^e année d'une indiction ou la 11^e indiction d'un cycle de quinze années. Conséquemment la première année de l'indiction suivante ou, si l'on préfère, la première indiction du cycle suivant de quinze années occupe l'espace de temps qui commence le 1^{er} septembre 1122 pour se terminer le 31 août 1123. Si maintenant nous observons que cette nouvelle indiction ou ce nouveau cycle de quinze années, qui commence le 1^{er} septembre 1122, ne prend fin que le 31 août 1137, nous avons le droit de conclure avec une absolue certitude que la basilissa Irène Doukas a cessé de vivre le 19 février de l'année 1123. Cf. sur la fixation de cette date Ed. Kurtz dans la *Byzantinische Zeitschrift* t. XVI (année 1907), p. 74.

(1) Le manuscrit y porte le n° 384. Il est signé à l'encre de pourpre impériale de la propre main d'Irène :

Εἰρήνη, ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὴ βασίλισσα Ῥωμαίων, ἡ Δούκαινα. (fo 128 vo-129 ro).

Il comprend deux parties si l'on tient compte des dates auxquelles les différents chapitres ont été écrits. La première, de beaucoup la plus longue, est antérieure à l'année 1118 et comprend soixante-dix-huit chapitres. La signature de l'impératrice se trouve à la fin précisément de cette première partie. La deuxième partie est postérieure à la mort d'Alexis (15 août 1118) et ne comprend que quelques chapitres seulement.

Le *typikon* d'Irène a été publié à plusieurs reprises. Nous nous sommes servis de la dernière édition, celle de Miklosich et Müller, dans les *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana* (Vienne, 1887), in-8°, tome V, p. 327-391.

Dans la deuxième série de ses *Figures byzantines*, au chapitre III qui est

et, comme l'épouse d'Alexis I^{er} s'est donné la peine d'y régler minutieusement les devoirs, les occupations, le régime de ses religieuses, il nous permet de surprendre le pieux mystère de l'intimité monastique mieux que n'aurait su le faire un contemporain qui du haut d'un observatoire habilement ménagé se serait hasardé à épier de ses yeux profanes la vie de l'enclos sacré.

Il s'agit, nous l'avons dit, d'un couvent de femmes. Mais dans les monastères d'hommes la règle était absolument analogue et les seules différences que l'on puisse observer entre les règles de deux cloîtres habités l'un par des hommes, l'autre par des femmes tiennent uniquement au sexe des pensionnaires. Ainsi, par exemple, de même qu'il était défendu aux hommes de passer le seuil d'un couvent de femmes, de même il était défendu aux femmes de pénétrer dans un couvent d'hommes.

Nous avons dit plus haut combien la moralité des cloîtres laissait à désirer à cette époque et l'on ne s'étonne point de voir que le premier soin de la fondatrice ait été de rendre son couvent un modèle de mœurs pures et austères. Elle ne se contente pas de supplier la Vierge « de protéger le troupeau des religieuses contre les tentations, de donner à ces âmes de femmes des vertus viriles » (1), d'empêcher « que le serpent, l'antique corrupteur, ne trouve dans la pieuse maison, quelque nouvelle Ève, à l'oreille de laquelle il murmurerait ses sophismes mortels et qu'il entraînerait dans les filets de l'Enfer » (2), elle met en application l'adage connu : Aide-toi, le ciel t'aidera, et prend en conséquence toutes les mesures qu'elle juge nécessaires pour préserver les sœurs d'un pareil danger. Ainsi il est absolument défendu qu'un homme pénètre

consacré à Irène Doukas précisément, notre maître, M. Charles Diehl, a tiré un parti admirable de ce *typikon*. Dans notre présent chapitre nous avons mis largement à profit sa splendide et vivante étude.

(1) *Typikon* d'Irène, préface, p. 330 : ταύτην τὴν ἀγέλην συντηροῦσα ἀνεπιδοῦλευτον καὶ τὸ θῆλυ πρὸς ἀρετὴν ἀρρένουσα.

(2) Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 68, d'après la préface du *typikon*, p. 334.

dans le monastère, que des yeux étrangers et indiscrets « surprennent le pieux mystère de l'intimité monastique » (1). A cet effet Irène interdit expressément (2) que l'on construise auprès du couvent des maisons trop hautes d'où l'on aurait vue sur l'intérieur du cloître, soit par une terrasse (ἡλικοῦ), soit par une fenêtre (παρθουρίου), soit même par un trou (ὀπής) : l'enclos sacré doit demeurer infranchissable aux regards (ἀκατόπτευτον). Elle interdit encore qu'à la suite des grandes dames autorisées à visiter ce saint lieu, qu'à la suite de la princesse protectrice elle-même aucun homme, fût-il un eunuque, puisse y être admis (3). Le médecin sera un eunuque ou du moins un vieillard ; point de chantres, c'est plus sûr ; « tout au plus, parce qu'il le faut, on y tolérera deux prêtres (chap. xv du *typikon*), et encore à condition que ce soient des eunuques ; et de même le confesseur (chap. xvi) et l'économe (chap. xiv) de la communauté devront appartenir à cette rassurante catégorie de personnes (4). »

Est-ce à dire cependant que, dès le moment où elle prenait le voile, la religieuse cessait d'entretenir des relations avec le monde extérieur ? Les Pères de l'Église avaient eu beau dire : le moine ne doit plus avoir de famille sur la terre, il fallait en pratique consentir à faire certaines concessions « à la faiblesse humaine » (5). En conséquence Irène autorise la mère, la sœur ou la belle-sœur d'une religieuse à pénétrer avec la permission de l'higouménissa une ou deux fois par an dans le monastère et à y passer toute une journée (6). La visiteuse prendra un repas avec les religieuses et vers le soir elle se retirera, si elle a vu sa parente en bonne santé. Si elle l'a trouvée malade, elle pourra, si elle est la mère de la religieuse, demeurer

(1) Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 68.

(2) *Typikon* chap. LXXIV, p. 378.

(3) *Ibid.*, ch. LXXX, p. 387 : ἀνὴρ δὲ οὐδὲ εἷς, ὅτι ἄβαστον εἶναι τὸ μοναστήριον παντάπασιν ἀνδράσι, καὶ αὐτοῖς τοῖς εὐνούχοις διοριζόμεθα καὶ κεκληρισμένον διηγεκῶς.

(4) Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 68.

(5) *Typikon*, chap. xvii, p. 346.

(6) *Ibid.*, même chap.

encore le jour suivant auprès d'elle, puis, vers le soir, elle se retirera. Mais si la visiteuse n'est qu'une sœur ou une belle-sœur ou une nièce de la religieuse, elle doit de toute façon se retirer le soir du jour même où elle sera venue au monastère. Quant aux hommes, père, frère, beau-frère, il ne leur est pas donné d'y entrer (1). Ils informeront l'abbesse de l'objet de leur visite et la personne qu'ils désirent voir viendra à la porte extérieure du couvent et c'est seulement là qu'en présence de l'higouménissa ou d'une sœur âgée, ils pourront s'entretenir pendant quelques instants avec leur parente. Si la religieuse qu'ils viennent voir est malade au point de ne pas avoir assez de forces pour se porter jusqu'à la porte extérieure, pas même alors ils ne seront autorisés à entrer. Si la malade juge nécessaire de voir le parent qui est venu lui rendre visite, elle se fera conduire au grand portail sur une litière, puis, bien vite, elle sera ramenée dans sa cellule (2). Irène veut absolument empêcher les hommes de pénétrer dans le couvent. Pour ce qui concerne les hommes, la supérieure elle-même, dont les droits pourtant sont assez étendus, est soumise à la même règle (3). Elle ne verra ses parents qu'au grand portail. Quand elle aura à s'entendre avec les administrateurs ou les fermiers des biens de la communauté, elle ne les recevra point dans le monastère mais elle se transportera, avec deux ou trois religieuses âgées et de vertu éprouvée, à la porte intérieure et ce sera entre la porte extérieure et la porte intérieure qu'elle s'occupera avec ces visiteurs des affaires du monastère (4). D'ailleurs, s'il n'est pas absolument nécessaire qu'elle y soit présente elle-même, l'économe se chargera de porter ses recommandations aux fermiers. Pour revenir à ses subordonnées, si le père ou la mère d'une religieuse sont malades bien gravement, la religieuse pourra, avec la permission de l'abbesse, se rendre auprès de ses parents, escortée de

(1) *Typikon*, chap. xvii, p. 347.

(2) *Ibid.*, même chapitre.

(3) *Ibid.*, même chapitre.

(4) *Ibid.*, même chapitre.

deux religieuses choisies parmi les plus âgées et les plus vertueuses (1). Le soir elle devra retourner au monastère car il n'est pas admis que l'on passe la nuit dans la ville. En somme si la communauté n'est point complètement morte au monde, elle ne doit avoir avec lui que le moins de rapports possible. C'est à fort peu de personnes qu'il est permis de franchir la clôture du couvent : à celles que nous avons nommées ci-dessus et aussi aux femmes que ne manquera pas d'attirer la réputation éventuelle de sainteté de la maison : c'est encore la supérieure qui accordera les autorisations de cette dernière catégorie. Les visiteuses prendront un repas en commun avec les religieuses et s'en iront le soir. Si une d'entre elles désire rester davantage, elle pourra y passer la nuit et se retirer vers le soir du jour suivant. Chacune de ces femmes pieuses ne saurait d'ailleurs visiter le couvent plus d'une ou deux fois par an (2). Même les princesses de la famille impériale, même celle d'entre elles qui est chargée du patronage (ἐφορεία) du cloître ne peuvent y entrer qu'à des moments précis et pour fort peu de temps. Ainsi la protectrice n'y pénétrera qu'à l'heure de la messe et devra sortir aussitôt que la messe aura été célébrée (3). Elle y entrera encore quand des intérêts urgents de la communauté l'appelleront (4).

Ce n'était point la quantité des religieuses, c'étaient la beauté et la qualité de leur âme qui devaient couvrir le monastère de gloire. Si les membres de la communauté étaient trop nombreux, la règle risquait de ne pas être appliquée avec exactitude. Les sœurs ne seraient donc tout d'abord que vingt-quatre (5); toutefois, si, grâce à la Vierge, les affaires du couvent prospéraient, leur nombre pouvait s'élever jusqu'à quarante, dernier maximum (6). Comme la fondatrice s'intéressait avant tout à l'obser-

(1) *Typikon*, chap. xvii.

(2) Pour ces visiteuses, voir toujours le chap. xvii.

(3) *Typikon*, chap. lxxx, p. 387.

(4) *Ibid.*, même chap., même page.

(5) *Ibid.*, chap. v, p. 337.

(6) *Ibid.*, chap. v, p. 337.

vation scrupuleuse du régime cénobitique et non point à la quantité des religieuses, elle a soigneusement prescrit que ce chiffre ne fût atteint que s'il n'entravait point l'exacte application de la règle (1). Six servantes devaient s'occuper des grosses besognes et, si elles n'y suffisaient pas, il était permis de leur adjoindre deux autres encore (2).

A la tête de la communauté était placée une supérieure, *καθηγουμένη*, dont la nomination se faisait d'une façon extrêmement curieuse (3). La fondatrice s'était réservé le droit de la désigner elle-même tant qu'elle serait de ce monde. Après sa mort, voici comment il fallait s'y prendre. Lorsqu'il est connu d'avance que l'abbesse en charge est près d'expirer, toutes les sœurs viennent à son lit d'agonie, se concertent avec elle, qui connaît la valeur morale de chacune de ses subordonnées, et choisissent parmi elles trois sœurs d'un âge avancé, d'un esprit distingué (4) et dont la science plus profonde les mette à même de mieux guérir et de mieux protéger les âmes. Si l'abbesse meurt subitement sans avoir indiqué les trois noms obligatoires, la communauté se réunira en présence de la princesse protectrice pour choisir les trois personnes indispensables et s'il arrive que l'on se dispute, la protectrice interviendra et fera un choix impartial. Une fois que le choix préalable est fini, on procède au choix définitif. Sur trois morceaux de papier d'une grandeur et d'une couleur semblables, le prêtre inscrit les trois noms avec la formule suivante : « Seigneur Jésus-Christ notre maître, toi qui connais les cœurs ! par l'intercession de Notre Dame Immaculée la Vierge pleine de grâces, apprends-nous, à nous les pécheresses, si tu juges digne de devenir abbesse notre sœur une telle ». La protectrice scelle les trois feuilles et les remet au confesseur de la communauté qui, sous les yeux de la princesse et de toutes les sœurs, les dépose sur l'autel pendant les

(1) *Typikon*, chap. v, p. 337.

(2) *Ibid.*, chap. v, p. 337.

(3) *Ibid.*, chap. xi, p. 340-342.

(4) P. 340 : *βίω κεκοσμημένης καὶ φρονήσει διαφερούσας*.

vêpres du samedi. On passe la nuit en prières. Le lendemain, après l'office, alors que le prêtre porte encore son habit de cérémonie, les religieuses chantent un certain nombre de cantiques, le prêtre dit des prières à la fin desquelles il demande au Seigneur de révéler à ses fidèles servantes celle qui est digne d'être leur abbesse, puis de nouveau les religieuses au milieu de genuflexions adressent des vœux semblables au Christ ; enfin, après avoir fait trois genuflexions devant l'autel et récité la formule inscrite sur les feuillets, le prêtre saisit l'un des trois papiers et le donne à la protectrice qui reconnaît son sceau et l'ouvre. Celle dont elle lira le nom fera trois genuflexions, prendra le *typikon* et le bâton (βακτηρία) abbatial placés devant le saint autel (1), songera en elle-même d'où elle les prend et à qui elle promet de les conserver, puis ira se tenir à la place réservée à l'abbesse. Toutes les sœurs alors défileront devant elle et lui donneront un baiser ; après quoi, un Te Deum sera chanté et la cérémonie finira par les prières ordinaires du prêtre.

S'il arrive qu'il n'y ait point au monastère trois religieuses possédant les talents souhaités, le choix se fera entre deux seulement (2). Mais s'il n'y en a qu'une seule qui paraisse digne de devenir supérieure, la princesse protectrice en cherchera une deuxième dans un autre monastère et le choix définitif se fera conformément à la manière indiquée ci-dessus (3).

Une fois installée, la supérieure exerce dans le couvent une autorité absolue tant sur les choses matérielles que sur les choses spirituelles. Elle peut, si elle le juge utile, exclure sans explication une religieuse quelconque de la communauté. Elle ne doit de comptes à personne et ne peut être destituée que si elle commet une grave infraction à ses devoirs. Si, par exemple, au lieu d'être comme la mère de ses subordonnées, elle ne se soucie point d'elles, si elle détourne à son profit des biens appartenant au monastère, si elle abolit les règles du *typikon*

(1) *Typikon*, p. 341 : ἐν τῷ πρὸ τοῦ ἁγίου θυσιαστηρίου τόπῳ.

(2) *Ibid.*, p. 342.

(3) *Ibid.*, p. 342.

et que, après tous ces crimes, elle ne se repente pas, la protectrice interviendra pour la destituer (1).

Toute abbesse déposée pour cause de trop grande vieillesse ou d'incapacité pourra, si elle le veut, rester au monastère pourvu qu'elle n'en trouble point l'ordre (2).

Toute abbesse qui a voulu attenter à l'existence du monastère, en troubler l'ordre ou changer le règlement prescrit par le *typikon* doit être chassée impitoyablement afin de ne pas devenir une cause de scandales (3).

La supérieure ne saurait suffire à tout administrer par elle-même; aussi a-t-elle sous ses ordres toute une série d'assistantes, *διακονήτριαι*, qu'elle nomme et révoque à sa volonté. Voici de quelle façon elle procède à leur nomination (4).

Pour les fonctions qui comportent des clefs, elle dépose ces clefs devant le sanctuaire et y joint une copie, faite d'après le *typikon*, des devoirs qui incombent à telle ou telle fonction. On dit des prières puis celle qui a été choisie pour la charge vacante fait trois genuflexions, prend les clefs, tombe aux pieds de la supérieure, se relève et courbe la tête devant elle. L'abbesse l'investit de la fonction en question en prononçant ces paroles sacramentelles : « La Mère Immaculée de Dieu, la Vierge pleine de grâces, te désigne pour telle fonction (5) ».

Pour les fonctions qui ne comportent point de clefs, la nomination se fera uniquement avec les paroles de l'abbesse et la copie des devoirs imposés par le *typikon* à telle ou telle assistante (6).

L'impératrice veut que l'on prenne de devant le sanctuaire (7) la copie des ordres afin que l'on sache de qui on les a reçus (8).

(1) *Typikon*, chap. XIII, p. 344.

(2) *Ibid.*, chap. XIII, p. 344.

(3) *Ibid.*, chap. XIII, p. 344.

(4) *Ibid.*, chap. XVIII, p. 348.

(5) *Ibid.*, chap. XVIII, p. 348.

(6) *Ibid.*, chap. XVIII, p. 348-349.

(7) *Ibid.*, chap. XVIII, p. 349 : ἐκ τοῦ πρὸ τοῦ ἁγίου βήματος τόπου.

(8) *Ibid.*, chap. XVIII, p. 349.

Parmi les assistantes, la plus importante est la *σκευοφυλάκισσα* (1). Elle doit garder les objets (*σκεύη*) et les meubles (*ἐπιπλα*) sacrés qui lui sont confiés par un acte de remise (*πρακτικόν*), recevoir la cire et faire préparer par des cirières, à l'intérieur du monastère, le nombre des cierges qui doit être dépensé annuellement pour l'éclairage de l'église conventuelle et qu'Irène a fixé avec précision. Les cierges seront remis par elle à l'*ἐκκλησιάρχισσα* qui en fera l'usage indiqué dans le *typikon*. La *σκευοφυλάκισσα* remettra à l'*ἐκκλησιάρχισσα*, pour le service de l'église, les objets d'utilité journalière et ceux qui sont nécessaires pour les jours de fêtes. Pour ce qui est des objets moins nécessaires, elle les tiendra enfermés dans la sacristie (*σκευοφυλακεῖον*), scellés (*βεβουλλωμένα*) du sceau de la supérieure et de son sceau à elle. Quand elle sort de charge, elle doit rendre bien entendu tous les dépôts qui lui ont été confiés. Elle est aussi *χαρτοφυλάκισσα*, c'est-à-dire conservatrice des archives. On lui remet toutes les pièces concernant les droits du monastère et elle en accuse réception. Quand il faut absolument confier à quelqu'un l'un de ses actes, elle le fait, mais sur l'ordre de la supérieure et après avoir noté le contenu de l'acte qui doit être prêté et le nom de l'emprunteur. Quelques jours après, elle rappellera le fait à la supérieure et réclamera l'acte sorti. Elle ne doit pas le laisser se perdre.

L'*ἐκκλησιάρχισσα* se fait remettre, au moment de sa nomination et après en avoir accusé réception à la *σκευοφυλάκισσα*, tous les objets sacrés nécessaires à l'usage quotidien et aux fêtes de l'église. Elle est chargée de parer et d'illuminer le temple, de s'occuper de la psalmodie. Elle reçoit tout préparés les cierges dont l'église a besoin. Elle a sous ses ordres une *παρεκκλησιάρχισσα* (2).

Une sœur est préposée à la réception des provisions (3).

Une autre, l'*οἰνοχόη*, doit prendre livraison de tous les vins

(1) *Typikon*, chap. xix, p. 349-350.

(2) *Ibid.*, chap. xx, p. 350.

(3) *Ibid.*, chap. xxi, p. 350.

vieux ou nouveaux qui entrent dans le couvent et les dépenser conformément aux ordres de la supérieure (1).

La cellérier, ὡρειαρία, conserve les produits des domaines du monastère, prend soin qu'ils ne se gâtent dans les greniers et les dépense conformément aux ordres de la supérieure (2).

Il y a encore deux δοχειαρία (3) dont l'une conserve l'argent liquide (4) et l'autre s'occupe des vêtements (5) de la communauté. Ensemble et en présence de la supérieure elles enregistrent toute entrée d'argent. La première en extrait la somme que la supérieure lui indique, l'inscrit, de concert avec la seconde, sur le petit registre (6) et la dépense conformément aux ordres de la supérieure. Quand elle l'a dépensée, elle apporte le registre à l'abbesse et, en présence aussi de l'autre δοχειαρία, elle explique l'emploi qu'elle en a fait (7). Puis, sur l'ordre de la supérieure, elle prélève sur le trésor une nouvelle somme d'argent et elle agit ainsi périodiquement. La caisse de l'argent destiné aux dépenses journalières ordinaires est scellée des sceaux de la supérieure et des deux δοχειαρία. Dans la sacristie (8) il doit exister une autre caisse scellée des sceaux de la supérieure, de l'économe, de la σκευοφυλάκισσα et des deux δοχειαρία et contenant l'argent de réserve (9). Si quelque chose se détériore au monastère et qu'il n'y ait point d'argent liquide pour faire les réparations indispensables, les personnes nommées ci-dessus descelleront cette caisse pour y puiser la somme qui est nécessaire et que la δοχειαρία emploiera comme il convient.

(1) *Typikon*, chap. xxii, p. 350.

(2) *Ibid.*, chap. xxiii, p. 350.

(3) *Ibid.*, chap. xxiv, p. 351.

(4) κρατεῖ τὸ κιβώτιον.

(5) Τὸ βέλτιον τῶν ἐνδυμάτων.

(6) ἐν τῷ μικρῷ προσγράψ.

(7) Ces comptes doivent être dressés sur un registre particulier (κοντάκιον) et conservés dans le δοχείον.

(8) *Typikon*, chap. xxiv, p. 351, ἐν τῷ σκευοφυλαχείῳ.

(9) *Ibid.*, chap. xxiv, p. 351 : τὰ ἐναπόθετα νομίσματα.

Une *τραπεζαρία* (1) surveille les sœurs au réfectoire pendant les repas et si elle voit quelqu'une d'entre elles bavarder et être importune de n'importe quelle manière, elle lui conseille doucement de garder le silence. Elle aide la cellérierie dans son service, elle sait quelle sœur n'était pas présente à l'eucharistie, quelle autre est restée la dernière à la table et en fait un rapport à l'abbesse. Bref elle exerce les fonctions d'une surveillante.

L'*ἐπιστημονάρχισσα* (2) s'occupe de maintenir le bon ordre (*εὐκοσμία*) dans les réunions journalières et dans les chœurs et elle empêche les religieuses d'oublier les chants divins pour bavarder entre elles. A table elle doit les surveiller, tout comme la *τραπεζαρία*, et les obliger de garder la tranquillité et la décence. Les sœurs disent-elles des sottises, restent-elles inoccupées? Elle doit les remettre dans la bonne voie, tout doucement, et leur conseiller d'éviter l'oisiveté, mère de tous les maux, de prier ou de travailler, de penser enfin constamment à la mort et au jour terrible du dernier jugement.

Deux *ἐργοδοταίαι* (3) ou distributrices du travail, reçoivent des mains des *δοχειαρίαι* la matière nécessaire aux ouvrages (*ἐργόχειρα*) des religieuses et la distribuent aux différents membres de la communauté, en se conformant en tout aux ordres de la supérieure. Lorsque les ouvrages sont achevés, les *ἐργοδοταίαι* les remettent avec une liste aux *δοχειαρίαι* et la supérieure décide de ce qu'on en doit faire.

Enfin la sœur tourière (4), *πυλωρός*, préposée à la garde de la porte, ne laisse sortir ni entrer personne à l'insu de la supérieure. Elle doit être d'un âge avancé, de vertu éprouvée; du reste, comme deux précautions valent mieux qu'une, elle doit tous les soirs apporter les clefs à l'abbesse. Il n'est pas nécessaire qu'elle reste tout le temps près du portail. Elle peut aller

(1) *Typikon*, chap. xxv, p. 351-352.

(2) *Ibid.*, chap. xxvi, p. 353.

(3) *Ibid.*, chap. xxvii, p. 354.

(4) *Ibid.*, chap. xxix, p. 354.

s'asseoir avec les autres sœurs dans la maisonnette où toute la communauté se réunit. La cloche l'appellera à la porte quand il le faudra. Elle reçoit par écrit le chapitre concernant les visites au monastère.

Ainsi donc, on vient de le voir, c'est d'une manière très minutieuse qu'à chacune de ces fonctionnaires la fondatrice a indiqué son devoir. « Et partout aussi apparaît le soin d'une exacte et précise comptabilité : l'état des choses au moment de la prise en charge, le mouvement des entrées et des sorties, tout doit être déterminé avec une méticuleuse attention. A toutes enfin Irène recommande la plus stricte économie et de curieux passages montrent jusqu'où elle poussait ses soucis de bonne ménagère. S'agit-il d'acheter des étoffes pour la communauté, on choisira le moment où il y en a beaucoup sur le marché et où elles ne sont pas chères (1). Et lorsque, aux jours de fêtes, on garnit de cierges neufs les candélabres, on gardera soigneusement les cierges entamés pour achever de les brûler aux jours ordinaires (2)... Irène était un esprit essentiellement pratique, soucieuse avant tout de créer une maison bien dirigée et bien organisée (3) ».

Aussi dans tout ce détail administratif n'a-t-elle fait entrer absolument aucune préoccupation idéale. Du reste « elle prend soin de calmer les scrupules de celles de ses religieuses qui pourraient trouver un peu terre à terre les occupations qu'elle leur prescrit et craindraient, en s'y donnant trop constamment et en négligeant pour cela les offices, de compromettre leur salut éternel. « La prière, leur dit-elle (4), est une belle chose, une très belle chose, car elle nous fait nous entretenir avec Dieu, et elle nous élève de la terre au ciel. Mais la charité est bien

(1) *Typikon*, chap. LI, p. 366 : προσήκων καιρός, καθ' ὃν οὐκ ἐπιλείπουσι τὰ τοιαῦτα εἶδη ἀλλὰ καὶ εὐρίσκονται θαψιλέστερα καὶ πιπράσκονται εὐωγότερα.

(2) *Ibid.*, chap. LXVIII, p. 372 : ἐν ταῖς μεγίσταις ἑορταῖς ἀντὶ τῶν ἀποκεκαυμένων κηρίων δλόκληρα πηγνύσθωσαν, ἃ δεῖ πάλιν φυλάττεσθαι, ὥς ἂν ὑπουργήσωσι μέχρι τελείας καύσεως ἐν ταῖς καθημεριναῖς.

(3) Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 72.

(4) *Typikon*, chap. XXV, p. 352.

supérieure et bien meilleure ». Or, c'est faire œuvre de charité que de travailler au bien matériel de la communauté. « Nous avons peur, dites-vous, si nous négligeons les offices. N'ayez pas peur. Une confession sincère vous assurera toujours l'absolution de cette faute, à la seule condition que votre négligence n'ait point pour cause la paresse. Voilà ce qu'il faut redouter, voilà ce à quoi il faut veiller. Si vous n'avez point péché par paresse, soyez heureuses de vous consacrer aux fonctions qui vous sont confiées (1) ». Dans ces conditions, on ne s'étonnera point que le règlement des offices (2) tienne assez peu de place dans les dispositions de la fondatrice. Les détails d'ordre matériel la préoccupaient bien autrement (3) ».

Elle a voulu que la règle du monastère fût le régime de la vie cénobitique et elle a expressément défendu (4) que l'on modifiât jamais ses prescriptions sur ce point, ni du reste sur aucun autre. Tant que le nombre des religieuses n'est pas considérable, qu'elles ne sont pas plus de vingt-quatre, elles devront coucher toutes dans un même dortoir (5). Elles prendront toujours leurs repas dans le même réfectoire et travailleront toujours en commun aux travaux manuels (ἐργασίαι) que la supérieure leur ordonnera de faire. Pendant qu'elles travailleront, sous l'œil de l'higouménissa, une des sœurs sera chargée de faire une pieuse lecture « qui éloigne les pensées vaines, inutiles et coupables (6) ».

Ce sera en chantant des psaumes que la communauté entrera dans le réfectoire (7) ; les religieuses s'avanceront vers la table à la suite de leur supérieure et, quand elles auront terminé les chants sacrés, chacune d'entre elles ira occuper la place qui lui

(1) *Typikon*, chap. xxv, p. 353.

(2) L'impératrice y a consacré une huitaine de chapitres : xxxii-xxxix inclusivement.

(3) Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 72-73.

(4) Au chap. ii du *typikon*, p. 333.

(5) Chap. vi, p. 337.

(6) Même chap.

(7) Chap. xl, p. 361.

aura été désignée par l'abbesse. On ne se parlera point à table et l'on sera attentif à la lecture qui sera faite. La supérieure elle-même, si elle a un ordre à donner, le donnera à voix basse (1). Si pendant le repas, une sœur s'agite, bavarde et trouble la lecture, la *τραπεζάρια* l'exhortera doucement à garder le silence. Si néanmoins elle persévère, la supérieure lui ordonnera de se lever de table, la privera de nourriture ou la punira d'une autre façon (2). Si une religieuse recherche la primauté à table, elle sera forcée d'aller s'asseoir à la dernière place. Si elle se corrige, tant mieux ; si elle reste incorrigible elle sera chassée du monastère (3). A table, aucune religieuse ne doit demander à sa voisine de lui donner quoi que ce soit, même de l'eau (4). Tout est réglé avec la même raideur de discipline et la même minutie.

La basilissa a déterminé également le régime des repas (5). Dans un pareil monastère, les menus, on le devine, ne sauraient être somptueux. Les religieuses se mettront à table deux fois par jour pour le dîner (*ἄριστον*) et pour le souper *δειπνόν*. Au souper on sert aux religieuses du pain, des légumes frais et des fruits et on leur distribue libéralement le vin. C'est un repas léger, un vrai repas du soir. Au dîner, on leur sert des plats qui varient suivant les jours. Le mardi, le jeudi, le samedi et le dimanche, on leur servira deux ou trois plats de poissons et de fromage, selon le bon plaisir de la supérieure. Le lundi, on leur présentera deux ou trois plats de légumes secs cuits à l'huile et des coquillages. Le mercredi et le vendredi les sœurs verront à leur table deux ou trois plats de légumes secs cuits à l'huile et quelques légumes frais (*λαχάνων*). S'il arrive qu'un lundi, un mercredi ou un vendredi il y ait fête soit de l'un des douze apôtres, soit d'un martyr ou d'un

(1) *Typikon*, chap. XL, p. 361.

(2) *Ibid.*, chap. XLI, p. 361.

(3) *Ibid.*, chap. XLII, p. 361.

(4) *Ibid.*, chap. XLIII, p. 361.

(5) *Ibid.*, chap. XLVI, p. 362-363 : Le menu des jours ordinaires.

prélat renommé, il est permis même ces jours-là de manger du poisson. Ainsi donc la viande ne figure jamais dans les menus. Par contre le vin est toujours distribué avec une grande libéralité : c'est que grâce à lui les corps exténués par les veilles et les fatigues peuvent se soutenir et à cet effet on conserve même du vin vieux (1) dans les caves du couvent. Ce régime est celui des jours ordinaires (2). Le régime des trois carêmes est, comme on le pense bien, beaucoup plus sévère et tout aussi minutieusement réglé. Le grand carême et celui de Noël (3) ne comportent pas de souper ; celui des Apôtres (4) seul est privilégié sur ce point.

Il serait vain et fastidieux de décrire en détail le régime de chacun de ces trois carêmes. Nous montrerons seulement en quoi consiste celui du grand carême (5).

La première semaine et la dernière, la semaine sainte, sont les plus dures.

Commençons par le commencement et parlons du régime de la première semaine.

Le premier jour, un lundi, il y a jeûne complet. Mais les jours suivants la table est dressée et l'on sert, mardi, mercredi et jeudi, des légumes secs cuits à l'eau, des légumes frais non cuits, des fruits et une boisson qui est un mélange d'eau chaude et de cumin. Le vendredi le menu comprend deux plats cuits préparés l'un avec de l'huile et l'autre sans huile ; le vin est alors distribué très libéralement à cause de la fête de saint Théodore. Le menu du samedi, jour de la fête de ce saint, est identique à celui du vendredi et comporte en outre des coquillages.

Voici maintenant le régime de la dernière semaine et l'on

(1) *Typikon*, chap. xxii, p. 350 : « *Τὸ οἶνον* doit prendre livraison de tous les vins nouveaux ou vieux qui entrent dans le monastère ».

(2) *Περὶ τῆς ἐν λιταῖς ἡμέρας προφῆς*, chap. xlvj, p. 362-363.

(3) *Typikon*, chap. xlviii, p. 365.

(4) *Ibid.*, chap. xlviii, p. 365.

(5) *Ibid.*, chap. xlvii, p. 363-365.

pourra constater certaines analogies entre elle et la première.

Le lundi, le mardi et le mercredi, on servira aux religieuses des légumes secs cuits à l'eau, des légumes frais non cuits, des fruits et une boisson qui est un mélange d'eau chaude et de cumin. C'est absolument le menu du mardi, du mercredi et du jeudi de la première semaine.

Le jeudi, on distribue le vin très libéralement et l'on sert les mêmes plats qu'aux repas des mardis et des jeudis des semaines intercalaires.

Le vendredi saint, point de cuisine. On se contentera de fruits et de quelques légumes frais non cuits. Mais, comme les veilles fatiguent beaucoup, le vin sera distribué très libéralement encore.

Le samedi, jeûne complet, tout comme le premier jour de la première semaine.

Enfin voici le régime des semaines intercalaires. Tous les lundis on servira deux plats sur la table de la communauté ; l'un sera préparé avec de l'huile, l'autre sans huile. Le vin ne sera pas distribué très libéralement.

Les mardis et les jeudis, les sœurs pourront goûter à deux plats préparés tous deux avec de l'huile. Le vin ne sera pas distribué très libéralement.

Les mercredis et les vendredis on servira deux plats sans huile. Le vin ne sera pas distribué très libéralement.

Les samedis et les dimanches, il y aura trois plats préparés tous avec de l'huile. Ces jours-là le vin sera distribué très libéralement. Pour le mercredi de la mi-carême (της μεσοτης) et le jeudi du grand canon, même menu.

Tel était le régime spécial et plus ou moins dur auquel étaient astreintes pendant le grand carême les religieuses du couvent fondé par Irène. Toutefois dans certaines circonstances des modifications pouvaient y être apportées.

Si l'une des fêtes suivantes : découverte de la tête sacrée de Saint Jean le Précurseur, jour commémoratif des Quarante Saints, Annonciation, coïncidait avec l'un des jours suivants

de l'une quelconque des semaines intercalaires : lundi, mardi, jeudi, samedi et dimanche, les sœurs avaient droit à un menu plus somptueux ; elles pouvaient manger du poisson et le vin pouvait leur être distribué très libéralement. S'il arrivait que l'une de ces fêtes dût être célébrée un jour de la première semaine du carême, le menu devenait alors semblable à celui des mardis et des jeudis des semaines intercalaires, et, de plus, le vin était distribué très libéralement. La fête de l'Annonciation de la Vierge permettait aux religieuses de manger du poisson et de boire du vin très libéralement distribué, si elle ne coïncidait pas avec un jour de la semaine sainte. Si elle coïncidait avec le lundi, le mardi, ou le jeudi de cette semaine, au menu de ces jours s'ajoutaient seulement des coquillages. Si elle coïncidait avec le mercredi ou le vendredi saints, on servait aux religieuses des légumes secs cuits et des légumes frais préparés à l'huile et on leur distribuait le vin très libéralement. Mais si la fête tombait le samedi saint les sœurs n'en profitaient pas, car ce jour-là il fallait garder un jeûne complet.

Au milieu de tous ces détails de menu, la morale n'est pas oubliée. L'impératrice défend à ses religieuses de rien manger en dehors des heures du réfectoire et leur rappelle la malheureuse Ève, en les invitant à ne point imiter son exemple. « C'est, leur dit-elle, la nourriture défendue qui, autrefois, nous a soumis à la mort et qui nous a privés du séjour du paradis et c'est l'esprit malin, ce principe du mal, qui l'a introduite dans le monde et qui encore aujourd'hui s'en fait une arme pour combattre les âmes des mortels (1). » En conséquence, il leur est interdit, en se levant de table, d'emporter avec elles quoi que ce soit, du pain ou autre chose (2).

Bien entendu ce dur régime ne concerne que les religieuses qui jouissent d'une parfaite santé. Pour les malades Irène a prescrit des mesures spéciales. Une nourriture plus reconfortante leur sera apportée. Toutefois « elles ne doivent pas s'en-

(1) *Typikon*, chap. xlix, p. 365-366 : περί τοῦ μὴ λαθροφαγεῖν.

(2) *Ibid.*, chap. xlv, p. 362.

hardir et abuser de leur situation au point de demander des choses dont peut-être elles n'ont jamais entendu parler et que certainement elles n'ont jamais vues ni mangées; elles se contenteront de prendre ce que le médecin leur aura fait préparer (1) ». En outre, tandis que les sœurs qui ne sont pas souffrantes prennent leurs repas en commun et se couchent dans le même dortoir, celles dont la maladie est grave au point de les empêcher de se lever de leur lit ou de dormir tranquillement, reposeront et recevront les soins nécessaires dans une cellule particulière (2).

Naturellement, c'était d'une manière uniforme que toutes les sœurs sans exception devaient être vêtues et chaussées (3). Ni l'higouménissa, ni ses aides n'étaient soustraites à cette obligation. Le *typikon* d'Irène ne nous fournit pas la liste des effets des religieuses, et, sur ce point, l'impératrice n'est pas demeurée fidèle à son habitude de tout exposer en détail. Mais le règlement conventuel du Pantocrator (4) et celui de la Kosmosoteira (5) nous permettent de combler cette lacune. Au Pañtocrator chaque moine recevait tous les ans à Pâques deux chemises, un froc tissé avec quatre livres de coton, deux paires de sabots (καλήγια) et tous les deux ans un manteau et un plastron (ἐπιστήθιον) (6). Quant à leurs vieux habits, ils devaient les remettre au supérieur qui pouvait les utiliser comme il l'entendait. A la Kosmosoteira chaque moine recevait tous les ans deux frocs, deux chemises, deux paires de sabots (καλήγια) qui devaient être ressemelés une fois avec du cuir (ὀία περζίου), des chaussettes de laine et tous les trois ans deux manteaux, l'un pour l'hiver, l'autre pour l'été et deux plastrons (περιστήθια),

(1) *Typikon*, chap. LVII, p. 369.

(2) *Ibid.*, chap. XLIV, p. 362.

(3) *Ibid.*, chap. LVI, p. 368-369.

(4) Couvent d'hommes fondé par l'empereur Jean II à Constantinople.

(5) Couvent d'hommes fondé par le sébastocrator Isaac, frère de Jean II, à Férédjik, en Thrace.

(6) *Typikon du Pantocrator* dans Dmitrievskij : Τυπικὰ, t. I, p. 673.

l'un avec du coton pour l'hiver, l'autre sans coton pour l'été (1). Quant à leurs vieux habits, ils les remettaient au supérieur qui les conservait dans le vestiaire pour en revêtir le cas échéant ceux qui pouvaient entrer dans le monastère postérieurement à l'époque où se faisait la distribution des vêtements.

C'est encore très minutieusement qu'Irène a fixé le cérémonial des grandes fêtes et elle a indiqué jusqu'au nombre des cierges, des lampions et des candélabres qu'il fallait allumer à chacune de ces solennités pour en rehausser l'éclat (2). La fête de la Dormition de la Vierge (ἡ Κοίμησις τῆς Θεοτόκου) a lieu avec une magnificence toute particulière (3).

Mentionnons encore les cérémonies commémoratives (4) que l'Église grecque a coutume de célébrer en l'honneur de défunts aimés au jour où revient l'anniversaire de leur mort. Comme pour tout le reste, c'est avec force détails qu'Irène a indiqué la façon dont il fallait procéder en ces occasions (5). On veillait pendant toute la nuit et l'on faisait des prières pour le salut du mort. L'église était illuminée plus magnifiquement que d'habitude. A la messe on apportait ce pain spécial qu'on appelle προσφορά et dont on fait un constant usage dans le culte orthodoxe et aussi un plateau de κόλυβα ou grains de blé bouillis et sucrés. Naturellement le menu des religieuses était lui aussi plus riche qu'à l'ordinaire. Toutefois, si la date d'une commémoration coïncidait avec un mercredi ou un vendredi, les religieuses devaient se contenter de coquillages. Pourtant, par exception, aux commémorations célébrées en l'honneur du grand empereur Alexis I^{er}, on servait du poisson à la table du couvent même si elles tombaient un mercredi ou un vendredi,

(1) *Typikon de la Kosmosoteira*, publié par le R. P. Louis Petit dans le *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, au tome XIII (1908), p. 17-77; c'est le § 62 qui concerne les effets des moines.

(2) Pour ces fêtes se rapporter aux chapitres LIX à LXIII inclusivement du *typikon* d'Irène et aussi aux chapitres LXVI à LXVIII inclusivement. Pages 369-372.

(3) Chap. LIX, p. 369-370.

(4) Μνημόσυνα.

(5) Au chapitre LXXI, 374-377.

car « à un homme extraordinaire il convient de rendre des honneurs extraordinaires ». Aux commémorations d'autres personnes chéries, les religieuses ne mangeaient du poisson que dans le cas où le jour de la cérémonie n'était ni un mercredi ni un vendredi. Si la date d'une commémoration coïncidait avec un jour du grand carême, la veillée prescrite n'avait lieu que le soir du vendredi de cette semaine où devait être célébrée la commémoration en question. Le lendemain samedi, les religieuses mangeaient des coquillages et même du poisson si quelqu'un leur en avait envoyé, car des gens pieux et amis du Christ pouvaient envoyer quelques douceurs pour améliorer l'ordinaire peu somptueux du couvent. Les religieuses ne devaient pas être seules à profiter de ces cérémonies solennelles. Les pauvres, à qui du reste il fallait distribuer tous les jours au portail du monastère du pain et les reliefs de la table des sœurs, prenaient leur part de réjouissance : ils recevaient du pain en plus grande quantité et en outre des aumônes en espèces.

Bien entendu « Irène a minutieusement indiqué (1) tous ceux des siens pour qui ces commémorations devaient être faites. Non seulement elle s'est préoccupée de ses parents déjà morts, de son père (2) et de sa mère (3), de son beau-frère (4) et de sa belle-mère (5), mais elle a déterminé également ce qu'il conviendrait de faire un jour pour elle-même et pour ceux de ses proches qui, comme elle, étaient encore de ce monde, après que leur dernier jour serait venu... Pour elle-même et pour Alexis, elle veut que l'on fasse très bien les choses. La distribution aux pauvres comprendra du pain fait avec dix *modii* de blé, soit quatre cents livres, plus huit mesures de vin, et douze *nomismata* ou sous d'argent. Pour ses parents, pour ses beaux-

(1) Au chapitre LXXI, toujours.

(2) Andronic Doukas, † le 14 octobre.

(3) Marie, † le 21 novembre.

(4) Jean Comnène, † le 12 juillet.

(5) Anne Dalassène, † le 1^{er} novembre.

parents, pour ses fils (1) et pour ses filles (2), Irène réduit de moitié la quotité de la dépense; pour sa dernière fille Théodora, elle la réduit presque des trois quarts. C'est que Théodora avait fait un assez sot mariage; elle avait épousé Constantin Ange (3), un joli garçon de naissance assez médiocre, dont la beauté seule avait fait la fortune, et sans doute l'impératrice tenait un peu rigueur à sa fille de cette sorte de mésalliance. Parmi les gendres d'Irène, Nicéphore Bryenne, le mari d'Anne Comnène, et l'époux (4) de Marie Comnène sont traités comme les fils; mais le mari de Théodora, de même que sa femme, ne recevra que des honneurs de second choix; pour lui, comme pour ses deux belles-filles (5), les femmes du sébastocrator Andronic et du César Isaac, Irène réduit la dépense aux trois quarts de ce qu'elle a prescrit pour elle et pour Alexis. Le mari d'Eudocie naturellement est complètement omis sur la liste (6). Parmi les petits-enfants de la basilissa, une seule figure dans cette nomenclature; c'est Irène Doukas, la fille d'Anne Comnène, qui était évidemment la favorite de sa grand'mère (7) ».

Pour finir, signalons encore quelques traits d'un caractère pratique. La fondatrice a pris soin d'attacher à son couvent un médecin (8). D'autre part elle a pourvu son cloître d'installations grâce auxquelles l'eau y venait abondamment (9). Elle a ordonné à ses religieuses de prendre un bain par mois et laissé

(1) L'empereur Jean II, le sébastocrator Andronic, le César Isaac.

(2) Anne, Marie, Eudocie.

(3) Nicéas, p. 126 : Κωνσταντῖνον τὸν Ἀγγελόν, ὃς ἐκ μὲν Φιλαδελφίας ὤρμητο καὶ γένους ἦν οὐκ εὐπαρόφου πάνυ καὶ εὐγενοῦς, εὖ δ' ἔχων τῆς σωματικῆς φυῆς κατὰ τοῦ προσώπου λειμῶνα κάλλους κηπεύων τὴν Θεοδώραν πρὸς γάμον ἡγάγετο, ἣν Ἀλεξίος ὁ βασιλεὺς ὁ προπάτωρ τῷ Μανουῆλ ἐγένετο, τὸ κάλλος εὐτυχήσας προμνήσ-τριαν.

(4) Nicéphore Catacalon.

(5) Toutes deux portent le prénom d'Irène. Irène aussi s'appelle l'épouse hongroise de Jean II.

(6) Voyez-en la raison à la page 167 du présent ouvrage.

(7) Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 82-83.

(8) *Typikon* d'Irène, chap. LVII, p. 369.

(9) *Ibid.*, chap. LXIX, p. 372.

au médecin la liberté de faire prendre aux malades autant de bains qu'il jugerait nécessaires (1).

Au total le *typikon* élaboré par cette impératrice nous permet de nous rendre parfaitement compte de la façon dont il fallait vivre dans un monastère pour qu'il fût « un atelier de vertu » (2). Grâce aux revenus des diverses propriétés dont le fondateur ne manquait jamais de faire donation à son couvent, les religieux ou les religieuses se trouvaient mis à l'abri de l'indigence et affranchis de tout souci matériel. Or, comme l'existence journalière du cloître était réglée d'avance dans ses moindres détails, ils n'avaient qu'à marcher tout droit dans le chemin tracé pour s'attirer avec le temps un grand renom de sainteté. Mais une règle si austère, tant d'obligations imposées ne tardaient pas à paraître trop lourdes à beaucoup d'âmes. Le fondateur avait beau recommander (3) aux pensionnaires de son cloître « l'observance de la règle, la piété, la soumission, la concorde, le détachement des richesses, l'effort continu vers le bien » (4); il avait beau leur dire que « ce n'était point pour le relâchement et le luxe qu'ils avaient quitté le monde mais pour acquérir, en luttant de toutes leurs forces, les biens que promet l'Évangile » (5); il avait beau défendre qu'on introduisit après sa mort la moindre modification (6) dans le règlement qu'il avait composé et dont une fois par mois en général on devait donner lecture (7) en présence de tous les membres du couvent réunis; quand il n'était plus de ce monde pour faire

(1) *Typikon*, chap. LVIII, p. 369.

(2) Ἐργαστήριον ἀρετῆς, expression employée par le patriarche d'Antioche Jean IV, au chap. xv de son discours, Migne, *P. G.*, CXXXII, colonnes 1117-1149.

(3) Irène par exemple adresse un long sermon à ses religieuses à la fin de son *typikon* au chapitre LXXVIII, p. 380-382.

(4) Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 84, d'après le chap. LXXVIII du *typikon* d'Irène.

(5) Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 84-85, d'après le même chapitre du *typikon* d'Irène.

(6) *Typikon* d'Irène, chap. III, p. 335.

(7) *Typikon* d'Irène, chap. LXV, p. 371.

respecter ses prescriptions, la discipline se relâchait fatalement un jour, malgré toutes les précautions qu'il avait prises pour prévenir un pareil désastre et le monastère entraît dans la voie de la démoralisation et de la dissolution. Mais ce péril intérieur qui provenait de la faiblesse de la nature humaine n'était pas le seul. Il y avait aussi un danger extérieur et c'était la fâcheuse habitude qu'avait prise le pouvoir laïque de donner les couvents en bénéfice (1) à de grands personnages dont il récompensait ainsi d'importants services politiques ou militaires. Sans doute sur ce point encore on prenait des précautions au moyen desquelles on se flattait d'assurer l'indépendance de la maison pieuse qu'on avait fondée. On pouvait suivre l'exemple d'Irène qui avait défendu « de la façon la plus formelle que son monastère fût, sous n'importe quel prétexte, donné en bénéfice à un particulier, annexé à un autre couvent ou à quelque établissement charitable, soumis à aucune autorité ecclésiastique ou laïque » (2). On pouvait, comme elle, spécifier que le cloître qu'on avait fondé « devait à perpétuité demeurer libre et autodespote » (3), que « seule l'abbesse aurait qualité pour exercer autorité sur la communauté » (4). Comme elle encore, le fondateur pouvait déclarer anathème toute personne, fût-ce un empereur ou un patriarche, qui s'aviserait un jour d'asservir son couvent et de le placer sous une main étrangère (5). Néanmoins il serait naïf de croire que de pareilles garanties (6)

(1) Voir Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 76-77 et aussi ce que nous avons dit à ce sujet au chapitre VII du présent ouvrage.

(2) Charles Diehl, *Fig. byz.*, II^e série, p. 78, d'après le chap. 1^{er} du *typikon* d'Irène.

(3) Charles Diehl, *ibid.*, II^e série, p. 78, d'après le même chapitre du *typikon* d'Irène.

(4) Charles Diehl, *ibid.*, II^e série, p. 79, d'après le même chapitre du *typikon* d'Irène.

(5) Chap. 1^{er} du *typikon* d'Irène, p. 333.

(6) Pour garantir plus sûrement encore l'autonomie de son couvent, Irène l'avait placé sous le patronage spécial d'une princesse de la famille impériale. Mais la princesse protectrice pouvait usurper le monastère malgré les précautions que la fondatrice n'avait pas manqué de prendre sur ce point encore. Et

fussent suffisantes et qu'un monastère, après la mort de son fondateur, ne courût plus le risque dans ces conditions d'être détourné de sa destination première.

puis, en cas d'un changement de dynastie, elle n'aurait plus l'autorité suffisante pour garantir contre le monde extérieur les prérogatives et privilèges du cloître.

CHAPITRE XI

LES INSTITUTIONS CHARITABLES

L'hospice de vieillards et les hôtelleries fondés par Grégoire Pacourianos.

— L'hôpital du couvent du Pantocrator à Constantinople et son organisation vraiment admirable. — L'établissement de bains, la boulangerie, l'hospice de vieillards du Pantocrator. — L'hôpital et les établissements de bains de la Kosmosoteira. — L'Assistance publique. — L'Orphelinat et les hospices d'Alexis I^{er}. — L'hôtellerie et les hôpitaux d'Isaac II. — Les distributions d'aumônes, les tessères.

En même temps qu'ils nous permettent de reconstituer le tableau de l'existence que théoriquement on aurait dû mener dans les cloîtres byzantins, les *typika* nous font entrevoir tout un autre aspect de la vie religieuse. Les monastères byzantins offraient assez de ressemblance avec les Hôtels-Dieu du moyen âge occidental. Dans un esprit de charité tout chrétien et digne des plus grands éloges, les fondateurs des maisons pieuses s'intéressaient aux malheurs de leurs prochains; ils avaient souci des malades, des vieillards, des pauvres voyageurs et s'ils étaient extrêmement riches ils faisaient élever à côté de la demeure de leurs moines un hôpital, un hospice de vieillards ou une hôtellerie; si leurs moyens étaient limités et ne leur permettaient pas de construire des édifices spéciaux, ils exigeaient que du moins une ou deux salles de leur monastère fussent aménagées en clinique ou de manière à pouvoir servir aux autres usages philanthropiques.

Ainsi pour des raisons de charité, Grégoire Pacourianos, grand domestique d'Occident sous le règne de l'empereur Alexis I^{er} Comnène, établit un hospice de vieillards (1) dans

(1) P. 47 ou chap. xxviii du *typikon* de Pacourianos. Ce *typikon* a été publié par Louis Petit dans la *Vizantijskij Vremennik*, comme supplément au tome XI (1904).

l'enceinte du monastère de Pétritzos fondé par lui à trois heures de Stanimaka auprès du village bulgare actuel de Bačkovo. D'autre part près de Stanimaka et à deux autres endroits à Marmorion, sur le Vardar, et à côté du cloître de Saint-Nicolas, près de la mer, il fit élever trois hôtelleries (1) qui dépendaient toutes du couvent de Pétritzos et où les voyageurs et les pauvres devaient être hébergés gratuitement. Les frais nécessaires étaient prélevés sur les revenus provenant de trois villages respectivement voisins des trois hôtelleries : c'étaient par exemple les recettes de Stanimaka qui servaient à l'entretien de la première. Dans chacune de ces hôtelleries, il devait y avoir un grand nombre de lits et deux foyers toujours allumés dans l'intérêt des voyageurs trempés par un orage et ayant besoin de sécher leurs vêtements. Les voyageurs un peu souffrants étaient gardés trois jours et si au bout de ce laps de temps, ils étaient toujours trop faibles pour continuer leur chemin, ils restaient jusqu'à complète guérison. Prévoyant, le fondateur n'a pas manqué d'installer aux trois endroits un moulin à eau, absolument indispensable, et de placer à demeure, près de chaque hôtellerie, un colon de la bourgade voisine exempt de tout impôt et même payé mais chargé de distribuer la nourriture aux indigents et aux voyageurs, de surveiller le moulin, de s'occuper du bois, de l'eau et de toutes les autres choses nécessaires à l'hôtellerie. Et puisque nous parlons des œuvres de Pacourianos signalons encore « la création de l'école monastique de Saint-Nicolas, où six jeunes gens devaient, sous la direction d'un prêtre, apprendre les éléments des sciences sacrées jusqu'à leur arrivée au sacerdoce. Nous avons là un exemple extrêmement rare, sinon unique, du fonctionnement à Byzance d'un séminaire au sens moderne du mot » (2).

Du moment que les fondations des particuliers étaient si

(1) P. 48-49 du *typikon* ou chap. xxix.

(2) Le R. P. Louis Petit, l'éditeur du *typikon* de Pacourianos, dans l'introduction, p. xv.

C'est au chapitre xxxi (p. 50) du règlement qu'il est question du séminaire.

considérables, les empereurs et les membres de la famille impériale se croyaient obligés tout naturellement de faire les choses beaucoup mieux. Ainsi à côté de son couvent du Pantocrator, le basileus Jean II avait fondé, outre un hospice de vieillards, l'hôpital modèle de son temps. De même le monastère élevé par son frère, le sébastocrator Isaac, à Férédjik, en Thrace, comprenait un hôpital important où pouvaient être soignés de nombreux malades mais qui cependant était moins bien installé et surtout moins bien desservi que celui du cloître impérial.

L'organisation de l'hôpital du Pantocrator est sur certains points tellement moderne que l'on est étonné de la rencontrer au XII^e siècle. D'autre part aucun autre monastère de cette époque n'a possédé, semble-t-il, une fondation pieuse analogue dont le personnel fût aussi nombreux et aussi varié (1).

Il y avait cinquante lits dans cet hôpital (ξενών) et ils étaient partagés entre cinq sections (ὀφθινοί).

La première comprenait dix lits et ils étaient destinés aux malades qui souffraient ou de blessures ou de fractures.

La seconde huit, réservés à ceux dont les yeux étaient atteints et à ceux qui étaient travaillés par des maladies aiguës ou du ventre.

La troisième douze à l'usage exclusif des femmes.

La quatrième et la cinquième dix chacune et ils devaient être occupés par ceux dont le mal était simple et ordinaire (2).

S'il arrivait dans les deux premières sections qu'un lit fût vacant, on y mettait un malade de ceux dont le mal était simple.

Dans chaque section il y avait en outre un lit supplémentaire et, dans le cas où un autre lit n'était pas disponible, on y cou-

(1) Bezobrazov dans *Matériaux pour l'histoire de l'Empire byzantin*, Hergès dans *Le monastère du Pantocrator à Constantinople*, Hesselting dans son *Essai sur la civilisation byzantine* (p. 285-286), Chalandon dans *Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène* (p. 32-33) ont dit déjà quelques mots de cet hôpital.

(2) *Typikon du Pantocrator* dans Dmitrievskij : *Τυπικά*, t. I, p. 682. — Le passage qui nous intéresse commence à la page 682 et finit à la page 696.

chait un malade à qui la violence de la maladie ne permettait pas de rester debout.

Outre ces cinq lits supplémentaires, il y en avait six autres, également supplémentaires. C'étaient des lits percés (1) destinés aux malades à qui le manque de force, la violence du mal, les douleurs provenant des fractures ne permettaient pas de bouger.

Chaque lit avait un tapis, un matelas, un oreiller et une couverture (2). En hiver il était pourvu de manière que son occupant n'eût pas à craindre le froid.

Tous les ans dans l'intérêt des malades il fallait changer les matelas et les couvertures devenus inutilisables, découdre les oreillers, en carder la laine, changer les étoffes (πανίς) et les taies déchirées.

Pour les malades qui étaient les plus pauvres ou qui souffraient plus cruellement que les autres, on conservait toujours quinze à vingt chemises dont on devait les revêtir au jour de leur entrée dans l'hôpital. On pouvait ainsi leur laver leurs habits, les garder propres et les remettre intacts en leur possession à leur sortie et guérison complète.

Chaque section était desservie par deux médecins, trois aides réguliers (3) (ἐμβάθμοι ὑπουργοί), deux aides supplémentaires (περισσοί) et deux serviteurs (ὑπηρέται). Dans la section des femmes il y avait, outre les deux médecins, une femme-médecin et d'autre part aides et serviteurs appartenaient au sexe faible, comme c'était naturel.

Ainsi donc l'ensemble du personnel médical mis au service des cinq sections était composé de dix médecins (4), d'une femme-médecin, de seize aides réguliers dont quatre étaient des femmes, de dix aides supplémentaires dont deux étaient

(1) *Typikon du Pantocrator*, p. 682, κλίνει ἔχουσαι πιλωτὰ κατὰ τὸ μέσον τετυπημένα.

(2) *Ibid.*, p. 682 : Ἐκάστη δὲ κλίνη ἔχτω τζόλιον ἓν, πιλωτὸν μετὰ προσκεφαλαίου καὶ ἐφάπλωμα, κατὰ δὲ τὸν χειμῶνα καὶ λοονίγια (?) δύο.

(3) Dans la section des femmes, il y en avait quatre : ὑπούργισσαι.

(4) Les deux plus anciens étaient appelés prôtoménites (πρωτομηνίται) ou « du premier mois ».

également des femmes, et enfin de huit serviteurs et de deux servantes.

Chaque soir dans chaque section un aide régulier était de garde. Comme il y avait cinq sections, quatre pour les hommes et une pour les femmes, il y avait quatre hommes et une femme qui remplissaient toutes les nuits cette fonction : on les nommait excubiteurs (ἐξκουθήτορες) (1).

A l'hôpital il y avait aussi une salle de consultations et c'étaient à quatre médecins supplémentaires, plus précisément à deux pathologistes (διαιτητικοί) et à deux chirurgiens (χειρουργοί), qu'incombait le soin d'examiner les nombreux malades qui venaient chercher un avis sur leur mal et un remède (2). Ces quatre médecins avaient sous leurs ordres huit aides dont quatre réguliers et quatre supplémentaires. Les deux chirurgiens étaient tenus de donner aussi leurs soins à la section des femmes pour le traitement et la guérison des fractures (3).

C'était parmi ces quatre médecins supplémentaires qu'étaient recrutés par ordre d'ancienneté les deux médecins spéciaux qui étaient attachés au service du monastère et qui, avec le temps, passaient de là d'abord dans la section des femmes, puis, d'avancement en avancement, dans les autres sections jusqu'aux grades les plus élevés (4).

Signalons encore un chirurgien herniaire (κηλοτόμος) que la prévoyance du fondateur s'était bien gardée d'oublier (5).

En résumé, le personnel médical de l'hôpital était composé

(1) *Typikon du Pantocrator*, p. 683.

(2) *Ibid.*, p. 683.

(3) *Ibid.*, p. 683.

(4) *Ibid.*, p. 686 : Les deux médecins du monastère seront choisis ἀπὸ τῶν ἐμβαθμιωτέρων περισσῶν τοῦ ξενῶνος, ὡς μέλλοντες ἐκείθεν (c'est-à-dire ἐκ τῆς μονῆς) εἰς τὸν ξενῶνα προκοπὴν ἐπιδέχεσθαι · καὶ πρῶτα μὲν εἰσελεύσονται εἰς τὸν τόπον τῶν λειψάντων ἐν τῷ ἰατρείῳ τῶν γυναικῶν, εἶτα καὶ ἐν τοῖς ἑξῆς (s. en. ἰατροῖς οὐ ὁρδίνουσιν) κατὰ προκοπὴν, ὡς εἴρηται. Ἀντὶ δὲ τῶν προκοπτόντων περισσῶν εἰς ἐμβάθμους, ἐξ ἀνάγκης εἰσάγεσθαι περισσοὺς ἐτέρους τοὺς ὀφείλοντας, ὡς προεῖρηται, τὴν τοῦ ξενῶνος ὑπηρεσίαν καὶ τῆς μονῆς ἐκπληροῦν.

(5) *Ibid.*, p. 692.

de soixante membres répartis ainsi qu'il suit : il y avait d'abord seize médecins (1), savoir dix pour les cinq sections, une femme médecin pour la section des femmes, quatre médecins supplémentaires pour les consultations et un chirurgien herniaire; puis trente-quatre aides dont vingt réguliers et quatorze supplémentaires, enfin huit serviteurs et deux servantes.

Pour le service, tous les médecins, à l'exception de la femme médecin et du chirurgien herniaire, étaient divisés en deux groupes égaux qui se relayaient régulièrement tous les mois (2).

Les médecins de service venaient à l'hôpital une fois par jour. Toutefois pendant la période qui s'étend du commencement de mai jusqu'au quatorze septembre, date de l'Exaltation de la Croix, ils devaient venir aussi vers le crépuscule (3). Le fondateur les engageait à prendre bien soin des malades dont ils auraient à rendre compte au Seigneur Tout Puissant (4). Il ne leur était pas demandé de réserver toute leur science uniquement pour l'hôpital. Ils pouvaient pratiquer leur métier en dehors de ce lieu, dans la ville; et comme leur service à l'hôpital ne leur prenait qu'un semestre sur deux, ils avaient beaucoup de temps libre et pouvaient faire de bonnes affaires. D'autre part, même aux mois de leur service, les visites qu'ils faisaient alors à l'hôpital ne devaient pas, j'imagine, les y tenir occupés pendant toute la journée. Même ces jours-là il leur restait encore des heures disponibles qu'ils pouvaient utiliser avec profit. Mais pour que les malades ne fussent jamais exposés à être privés des soins éventuellement nécessaires, les médecins n'avaient pas le droit d'aller soigner quelqu'un en dehors de la ville, fût-ce un grand seigneur des plus considérables ou même un familier de l'empereur (5). En outre

(1) Naturellement nous ne tenons pas compte des deux médecins du monastère,

(2) *Typikon du Pantocrator*, p. 683.

(3) *Ibid.*, p. 683.

(4) *Ibid.*, p. 683.

(5) *Ibid.*, p. 693.

Jean II avait décidé qu'ils ne seraient pas corvéables, qu'un ordre impérial ne saurait les mettre en réquisition (1).

Le fondateur a pris soin aussi de fixer les appointements qui devaient être accordés aux divers fonctionnaires de l'hôpital (2) et nous constatons que les médecins étaient loin d'être rétribués tous de la même manière (3). A ce point de vue, il y a une hiérarchie nettement établie entre les différents membres du corps médical de l'hôpital. On peut distinguer cinq catégories.

Il y a tout d'abord quatre médecins qui sont des chefs dans leur spécialité de pathologistes et de chirurgiens : ce sont les deux médecins qui sont surnommés prôtoménites et qui semblent être des pathologistes en chef et aussi les deux chirurgiens en chef. Leur traitement est sensiblement supérieur à celui des autres médecins. Ils reçoivent chacun chaque année sept pièces d'or, trente-huit modii (4) de blé et pour certain frais d'alimentation (5) une demi pièce d'or.

Les deux médecins de la section féminine et les quatre médecins restant des autres sections forment la seconde catégorie.

(1) *Typikon du Pantocrator*, p. 693 : ἀγγαρύεσθαι.

(2) *Ibid.*, p. 689-692.

(3) *Ibid.*, p. 689.

(4) Annoniques.

(5) C'est le mot *προσφάγιον* que nous traduisons par cette périphrase.

Le sens de ce substantif peut se déduire avec précision de ce qui en est dit dans le passage suivant du même *typikon* : il est écrit à la page 695 à propos des serviteurs de l'hospice des vieillards que chacun d'eux recevra :

ὕπὲρ βόγας (= traitement en espèces et en nature) ἀνὰ ὑπέρπυρα νομίσματα δύο, ἀνὰ σίτου μοδίους θαλασσίους εἴκοσιν, ἀνὰ οἴνου μέτρα ὁμοία δεκαεξί, καὶ ῥΠΕΡ ΠΡΟΣΦΑΓΙΟΥ ὁσπρίου μόδια θαλάσσια δύο καὶ τυροῦ λίτρας πεντήκοντα.

On voit d'après ce texte que le terme en question représente toute matière solide que l'on mange avec le pain : plats de légumes secs, fromage etc.

Dans l'une de ses lettres écrites de Céos (Cyclades) l'archevêque d'Athènes Michel Acominate nous apprend que dans cette île le mot *προσφάγιον* ne désignait que le fromage : ἀλλ' εἴ ποτε τῶν ἐνταῦθα πυθοίμεθα εὐαγγελικῶς « παῖδες, μή τι προσφάγιον ἔχετε ; » οἱ δὲ παρὰ χοῆμα τυρὸν προτείνουσι. Τοῦτο γὰρ καὶ μόνον νησιῶται οἷδε καλοῦσι ΠΡΟΣΦΑΓΙΟΝ, τὸ κοινὸν κατηγόρημα εἰς εἰδικὸν κατάργοντες (Œuvres de Michel Acominate, édition Lampros, t. II, p. 194).

Chacun d'entre eux a droit par an à six pièces d'or, à trente-six modii (1) de blé et à un tiers d'une pièce d'or pour certains frais d'alimentation.

La troisième catégorie (2) se compose de quatre médecins ; ce sont les quatre médecins supplémentaires, à savoir deux pathologistes et deux chirurgiens, qui sont chargés de donner des consultations aux malades non hospitalisés. Ils reçoivent chacun chaque année quatre pièces d'or, trente modii de blé et pour certains frais d'alimentation un quart d'une pièce d'or.

La femme médecin ne vient qu'en quatrième lieu : elle a droit à trois pièces d'or, y compris l'argent destiné à certains frais d'alimentation, et à vingt-six modii de blé.

Enfin le médecin herniaire constitue la dernière catégorie. Il reçoit trois hyperpres (3) un tiers, trente modii annoniques de blé et pour certains frais d'alimentation un tiers d'hyperpre.

Au total, chaque année, l'hôpital dépensait pour tous ces médecins quatre-vingt-huit pièces d'or, trois hyperpres deux tiers et cinq cent quarante-quatre modii annoniques de blé.

Évidemment de pareils traitements n'étaient pas ruineux pour le fondateur. Mais il convient de tenir compte de ce fait que, à l'exception de la femme médecin et du chirurgien herniaire, les médecins étaient divisés en deux groupes égaux dont chacun ne servait qu'un mois sur deux. Pour eux le service n'était pas annuel : il était en réalité semestriel. Et puis, à cause de cela justement, ils avaient beaucoup de temps à eux pour exercer leur métier dans la ville. D'autre part, même aux mois de leur service, les visites qu'ils faisaient alors à l'hôpital ne les y tenaient pas occupés pendant toute la journée. Bref ce n'était pas un très mauvais poste que celui de médecin à l'hôpital du Pantocrator.

(1) Annoniques, pensons-nous. Pour tous les médecins il doit s'agir de modii annoniques.

(2) C'est de cette catégorie que font aussi partie les deux médecins du monastère.

(3) P. 692, ὑπέρπυρα καινούργια.

Deux primiciers (1) (πριμικήριοι) ou inspecteurs étaient chargés d'exercer une surveillance vigilante dans l'hôpital. Le règlement concernant les médecins leur était appliqué à eux aussi (2). Durant l'exercice mensuel de ses fonctions, le primicier visitait tous les lits chaque jour, posait des questions aux malades afin de se rendre compte de la façon dont on les soignait et de la promptitude que l'on mettait à les servir. Si mal il y avait, il prenait des mesures pour le réparer et en éviter le retour. Il faisait des reproches à quiconque avait manqué à son devoir. Il contrôlait le pain donné aux malades et toutes les autres choses qu'on devait leur fournir journellement. Bref il avait à empêcher les négligences possibles. Toutes les fois que parmi les malades qui venaient pour une consultation le médecin de service en trouvait un dont la maladie était difficilement guérissable (δυσιάτως ἔχοντα), le primicier devait en être informé et alors il ordonnait à un autre médecin, au plus expérimenté, d'aller voir le malade à domicile et de s'en occuper de tout son cœur de façon à le guérir le plus vite possible (3). Le reste du personnel de l'hôpital était composé de la manière suivante :

Mentionnons d'abord deux options (4) (ὀπτιῶνες) ou agents comptables.

Il y avait ensuite un infirmier (5) (νοσοκόμος). C'était lui qui recevait une quantité déterminée de mesures d'huile nécessaires soit à la composition des onguents soit à d'autres usages comme par exemple à l'allumage des veilleuses qui brûlaient jour et nuit dans les deux églises de l'hôpital et seulement la nuit dans les cinq sections des malades (6). C'était encore lui qui était chargé d'acheter, parmi bien d'autres choses, les médicaments, les emplâtres, les clystères, la thériaque (τήν

(1) P. 683.

(2) P. 683 : chacun d'eux n'était de service qu'un mois sur deux.

(3) P. 684.

(4) P. 683.

(5) P. 684.

(6) P. 687.

θηριακήν) et la mithridate (1) (τὴν मिθριδάτην), un remède très compliqué usité dans l'ancienne médecine et passant pour avoir été découvert par Mithridate le Grand, roi du Pont, qui avait, dit-on, étudié tout jeune les plantes vénéneuses et s'était si bien familiarisé avec les poisons les plus violents qu'il en était arrivé à n'avoir plus rien à craindre de leur effet.

A côté de l'infirmier, se trouvait un personnage appelé μεζότερος (2) et qui ressemble fort à un intendant. Il avait la charge d'acheter le mastic, la myrrhe, l'encens, l'ammoniaque et d'autres médicaments simples (3). Il devait se procurer aussi les grains de lin pour les cataplasmes (4). Une certaine somme d'argent bien déterminée lui était remise pour être employée par lui à l'achat des cuvettes (τρούλλια), des marmites (τζουάλια), des bâts de bois, des éponges, du son, de la sciure, des étoffes, des peignes, des balais et de bien d'autres choses nécessaires aux besoins de l'hôpital (5).

Ces deux fonctionnaires étaient en somme chargés de réunir en quantité suffisante tout ce dont l'hôpital devait être pourvu et de fournir en abondance les médicaments et les autres choses dont les malades de l'hôpital et ceux qui venaient pour une consultation pouvaient avoir besoin (6). Pour être à même de faire grandement les choses, ils étaient dispensés de toute reddition de comptes (7). D'ailleurs s'ils n'avaient pas la conscience tranquille, s'ils ne faisaient pas tout leur devoir, ils seraient jugés en conséquence par le Seigneur Tout Puissant (8).

Il y avait ensuite :

l'herboriste en chef (9), ὁ ἐπιστήμων τοῦ πημέντου, et ses aides,

(1) P. 688.

(2) P. 684.

(3) P. 688.

(4) P. 688.

(5) P. 688.

(6) P. 684.

(7) P. 684.

(8) P. 684.

(9) P. 684. Ses aides sont nommés dans cette même page, ainsi que tous ceux dont les noms suivent, à l'exception du chaudronnier et du repasseur.

trois herboristes (πημεντάριοι) réguliers et deux supplémentaires ; en tout six personnes ;

deux prêtres, ἱερεῖς ou πρεσβύτεροι, dont l'un était autorisé à être le confesseur des malades ;

deux lecteurs, ἀναγνώσται, fonction religieuse ;

un ostiaire, ὀστιάριος ;

un λεβητάριος qui devait nettoyer et étamer les chaudrons (λέβης) ;

deux cuisiniers, μάγειροι ;

un pourvoyeur, ὀψωνιάτωρ ;

cinq blanchisseuses, σαπωνίστριαι ;

un prêtre pour les enterrements, ἱερεὺς τῆς κηδείας ;

quatre croque-morts, νεκροθάπται ;

un portier, πυλωρός ;

deux boulangers, μάγκιπες ;

un écuyer, στεράτωρ, qui devait s'occuper des chevaux (ἄλογα) du moulin et de ceux des médecins ;

un chaudronnier (1), χαλκωματῆς, qui devait être aussi tonnelier, καδδαρῆς ;

un meulier, μυλογαράκτης ;

un repasseur (2), ἀκονητής, qui était chargé de tenir en bon état les instruments médicaux destinés à la chirurgie (3).

Il y avait encore un personnage très important que nous avons gardé pour la fin de cette liste du personnel : le professeur de médecine (4). Il devait s'occuper avec beaucoup de conscience de ses devoirs qui consistaient à apprendre rapidement la science médicale aux enfants des médecins de l'hôpi-

(1) P. 692.

(2) P. 692.

(3) P. 692 : il devait y avoir dans l'hôpital des lancettes (φλεβοτόμα), des cauthères, une sonde de chirurgien (καθετήρ), un davier (ὀδοντίγρα), des instruments concernant l'estomac et la tête, bref tout le nécessaire. — Cette même page nous apprend que dans chacune des cinq sections il devait y avoir un bassin de cuivre où les médecins se lavaient les mains, quand ils avaient fini de faire pour et sur un malade ce qui s'imposait.

(4) P. 693 : διδάσκαλος. Son office s'appelle διδασκαλῆιον.

tal. Ce poste ne devait pas être une sinécure et n'avait pas été créé pour faire gagner sans peine beaucoup d'argent au titulaire, qui devait être destitué, aussitôt qu'il aurait été convaincu de négligence dans l'accomplissement de ses fonctions.

Nous avons dit plus haut quels étaient les honoraires des médecins. Voyons maintenant les appointements des autres fonctionnaires (*ξενωνῖται*) (1).

Les deux primiciers reçoivent chacun comme honoraires sept pièces d'or et demie, comme provision annuelle quarante-cinq modii annoniques de blé et pour certains frais d'alimentation une demi-pièce d'or (2). Rappelons-nous que chacun d'eux ne sert qu'un mois sur deux.

L'infirmier touche huit pièces d'or; on lui donne aussi cinquante modii de blé, une demi-pièce d'or pour certains frais d'alimentation soixante modii d'orge et mille bottes de foin.

Le professeur de médecine reçoit sur tous les points absolument autant que l'infirmier (3).

Le mizotéros reçoit quatre pièces d'or, trente-six modii de blé et un tiers de pièce d'or pour certains frais d'alimentation.

Les deux options reçoivent chacun trois pièces d'or, vingt-huit modii de blé et un sixième de pièce d'or pour certains frais d'alimentation.

L'herboriste en chef reçoit trois pièces d'or cinq sixièmes, quarante-deux modii annoniques de blé et un tiers d'une pièce d'or pour certains frais d'alimentation. A l'époque où ses aides préparent les médicaments (*τὰς σκευασίας*) on doit lui verser une somme de vingt-cinq *τραχέα*, pièces de monnaie de peu de valeur, pour certains frais d'alimentation et pour le vin de ses

(1) P. 689-692.

(2) P. 689 ; *Τυποῦμεν*, dit Jean II, *λαμβάνειν τοὺς δύο πριμικηρῶς ὑπὲρ βόγας ἀνὰ νομίσματα χρυσᾶ, τὰ κατὰ τὴν ἡμέραν προτιμώμενα πάντων ἐπὶ ἡμισυ* (de cet ἐπὶ ἡμισυ on peut rapprocher le grec moderne *ἐφτάμισυ*),

ὑπὲρ προσφάγλου ἀνὰ νομίσματος ὁμοίου τὸ ἡμισυ, καὶ ὑπὲρ ἀνόννας ἀνὰ σίτου μοδίου ἀννονικοὺς τεσσαράκοντα πέντε.

(3) P. 693. ●

subordonnés. Au mois de la cueillette des herbes, en mai, on lui remettra pour lui et ses aides une gratification de six hyperpres anciens et de neuf modii de blé. Pour l'achat des cribles nécessaires il recevra une pièce frappée à l'effigie de la Théotokos (θεοτόκιον).

Les seize aides réguliers et les quatre aides femmes recevront chacun deux hyperpres et demi, vingt-quatre modii de blé, et un sixième d'hyperpre pour certains frais d'alimentation.

Les dix aides supplémentaires, hommes ou femmes, recevront chacun deux hyperpres, vingt modii de blé et un douzième d'hyperpre pour certains frais d'alimentation.

Les trois herboristes réguliers recevront chacun trois hyperpres un tiers, vingt-quatre modii de blé et un sixième d'hyperpre pour certains frais d'alimentation.

Les deux herboristes supplémentaires toucheront chacun deux hyperpres et demi et auront droit chacun à vingt modii de blé et à un douzième d'hyperpre pour certains frais d'alimentation.

Le traitement accordé aux quatre aides supplémentaires de la salle des consultations et du monastère est en tous points semblable au précédent.

Quelques-uns des fonctionnaires suivants ne reçoivent pas seulement des appointements annuels, ils touchent aussi une allocation mensuelle.

Les huit serviteurs et les trois servantes recevront chacune : par an, quatre hyperpres, trente modii de blé et un quart d'hyperpre pour certains frais d'alimentation ; par mois (1), huit *τραχέα*.

Les deux prêtres recevront chacun : par an, six hyperpres, y compris certains frais d'alimentation, vingt-quatre modii maritimes (2) de blé et dix-huit mesures maritimes de vin ; par mois, quatre *τραχέα*.

(1) ὑπὲρ μηναίου αὐτῶν ἐκάστω μηνί, p. 691.

(2) A la page 694, on trouve ce renseignement :

τὰ μέντοι μοναστηριακὰ μόδια καὶ μέτρα ὀφείλουσι ποιεῖν τὰ πέντε, θαλάσσια τέσσαρα · τὰ δὲ ἀννοικία τὰ τρία, θαλάσσια δύο.

Ainsi donc quatre modii maritimes ou quatre mesures maritimes en valent cinq

Les deux lecteurs recevront chacun : par an, trois hyperpres (1), y compris l'argent destiné à certains frais d'alimentation, douze modii maritimes de blé, neuf mesures maritimes de vin ; par mois, quatre *τραχέα*, eux aussi.

L'ostiaire recevra : par an, trois hyperpres (2) y compris l'argent destiné à certains frais d'alimentation, et vingt-quatre modii annoniques de blé ; par mois, quatre *τραχέα*, lui aussi.

Le *λεβητάριος* recevra : par an, trois hyperpres (3), trente modii annoniques de blé et un quart d'hyperpre pour certains frais d'alimentation ; par mois, quatre *τραχέα*, lui aussi.

Les deux cuisiniers et le pourvoyeur recevront chacun : par an, trois hyperpres (4), y compris l'argent destiné à certains frais d'alimentation, et trente modii annoniques de blé ; par mois (5), quatre *τραχέα*, également.

Les cinq blanchisseuses recevront chacune : par an, un hyperpre et demi, et douze modii annoniques de blé ; par mois (6), quatre *τραχέα*, elles aussi comme les précédents, et tous les dimanches, pour le savon destiné au lavage des vêtements des malades, douze *φόλλεις* chacune.

Le prêtre des enterrements recevra : par an, trois pièces neuves (7), y compris l'argent destiné à certains frais d'alimentation, et vingt modii de blé ; par mois (8), quatre *τραχέα*, lui aussi comme les autres.

Les quatre croque-morts recevront par an chacun deux pièces neuves (9) et douze modii de blé.

conventuels ou six annoniques. Un modius annonique équivaut aux 4/6 d'un modius maritime et aux 5/6 d'un modius conventuel.

(1) *τρία νομίσματα ὑπέρπυρα καινούργια ὁμοια*, p. 691.

(2) Le texte porte : *νομίσματα ὁμοια καινούργια*, p. 691.

(3) *νομίσματα ὁμοια*, p. 691.

(4) *νομίσματα ὁμοια*, p. 691.

(5) P. 691 : *ἐκάστω μηνί*. Jusqu'ici c'était tout le temps la formule : *ὑπὲρ μηναίου ἐκάστω μηνί* qui revenait.

(6) P. 691 : *ὑπὲρ μηναίου αὐτῶν ἐκάστω μηνί*.

(7) P. 691 : *νομίσματα καινούργια*. Il s'agit toujours d'hyperpres.

(8) P. 691 : *ἐκάστω μηνί*.

(9) Le texte porte : *νομίσματα ὁμοια*, p. 691.

Le portier recevra deux hyperpres neufs (1) et un tiers, quinze modii annoniques de blé et un demi-hyperpre pour certains frais d'alimentation.

Les deux boulangers ont droit chacun à quatre hyperpres pareils (2), à trente modii annoniques de blé et à un hyperpre pour certains frais d'alimentation.

L'écuyer recevra quatre hyperpres pareils aux précédents et vingt-quatre modii annoniques de blé.

Le chaudronnier recevra deux hyperpres pareils aux précédents et vingt modii de blé (3).

Le meulier a droit à seize modii annoniques de blé et à deux hyperpres, mais seulement s'il y a deux moulins; s'il n'y en a qu'un, il ne recevra que la moitié de ce traitement (4).

Le repasseur recevra un hyperpre neuf et demi et douze modii annoniques de blé (5).

Au total pour tous ces fonctionnaires l'hôpital dépensait chaque année quarante-huit (6) pièces d'or, deux cent vingt-sept hyperpres, mille huit cent un $\tau\rho\alpha\chi\acute{\epsilon}\alpha$ et deux mille soixante-deux modii annoniques (7) de blé.

Ajoutons-y maintenant les chiffres que nous avons trouvés quand nous avons calculé les sommes allouées au corps médical : le montant de la dépense annuelle pour l'ensemble du personnel de l'hôpital atteint cent-trente-six (8) pièces d'or, deux cent trente et un (9) hyperpres, mille huit cent un $\tau\rho\alpha\chi\acute{\epsilon}\alpha$ et deux mille six cent six modii annoniques de blé.

A côté de l'hôpital il y avait un établissement de bains où les malades venaient se baigner deux fois par semaine et plus

(1) νομισματα υπέρπυρα καινούργια, p. 691.

(2) νομισματα υπέρπυρα ὁμοία, p. 691.

(3) P. 692.

(4) P. 691-692.

(5) P. 692.

(6) Exactement 47 p. d'or 5/6.

(7) Les modii maritimes ont été réduits en modii annoniques.

(8) Exactement 135 p. d'or 5/6.

(9) Exactement 230 hyperpres 2/3.

souvent s'il le fallait (1). L'infirmier devait tenir toujours à la disposition des baigneurs les objets suivants : dix essuie-mains (λέντια), dix essuie-corps (σάβανα), dix essuie-cheveux (κομοεξμάγια), trois bassins (λεκάναι), quatre seaux de cuivre (καδδάρια), quatre aiguïères (ἐπιχυτάρια) (2).

Il y avait aussi une boulangerie (μαγειρείον) pour la fabrication du pain des malades et des vieillards hospitalisés dans un hospice dont nous parlerons tout à l'heure (3). Deux moulins que faisaient marcher des chevaux, réduisaient en poudre les grains de blé et fournissaient la farine nécessaire (4). Une fois par an on donnait aux boulangers pour la cuisson du pain cent quatre-vingts πῆσαι maritimes de bois combustible; pour les tamis deux pièces de monnaie frappées à l'effigie de la Théotokos; pour les pétrins, les couvertures de lin et tout le reste trois autres de ces mêmes pièces (5). Pour l'entretien des trois chevaux des moulins on donnait tous les ans à l'écurier cinq cent quarante-sept modii annoniques d'orge, trois mille bottes de foin et de la paille en quantité suffisante (6).

A côté du monastère Jean avait fondé encore un hospice de vieillards (γηροκομείον) où étaient entretenus vingt-six invalides; c'étaient des boiteux ou des perclus (7). Six serviteurs étaient chargés de prendre soin d'eux et recevaient chacun un salaire annuel de deux hyperpres, de vingt modii maritimes de blé, de seize mesures maritimes de vin, de deux modii maritimes de légume sec et de cinquante livres de fromage (8). Nul ne pouvait faire entrer dans cet asile un vieillard solide et en bonne santé; les vieillards infirmes devaient être seuls à en profiter (9). Chaque hospitalisé avait droit par an à vingt modii

(1) P. 686.

(2) P. 686.

(3) P. 686.

(4) P. 686.

(5) P. 691.

(6) P. 691.

(7) P. 694 : παρειμένοι.

(8) P. 693.

(9) P. 694.

maritimes de blé pour son pain, à dix-huit mesures maritimes de vin, à deux mesures maritimes d'un légume sec, à cinquante livres de fromage, à une mesure maritime d'huile, au combustible suffisant et à deux hyperpres pour se procurer des vêtements (1).

A l'occasion des fêtes et des commémorations, des distributions d'argent avaient lieu devant le portail du monastère en faveur des pauvres. Ces jours-là les vieillards de l'hospice recevaient eux aussi des piécettes de menue monnaie (2).

Pour entendre l'office divin, les vieillards se réunissaient dans une petite chapelle (εὐκτήριον) bâtie spécialement pour eux et desservie par un prêtre et par un lecteur particuliers (3). Pour la chapelle les dépenses annuelles étaient fixées à deux mesures maritimes d'huile, à six mesures maritimes de vin, à six modii maritimes de blé pour la fabrication de la προσφορά, ce pain dont on fait un usage si constant dans le culte orthodoxe, à vingt-quatre livres de cire et à six livres d'encens (4). Le traitement annuel du prêtre était de six hyperpres, de vingt-quatre modii maritimes de blé, de dix-huit mesures maritimes de vin (5). Le lecteur ne recevait que la moitié de ce traitement (6).

Un des vieillards était-il atteint d'une maladie autre que celle à cause de laquelle il avait paru bon de l'hospitaliser? Le supérieur de l'hospice devait en avertir l'infirmier de l'hôpital et celui-ci donnait l'ordre à un médecin d'aller soigner le malade (7). Si le médecin diagnostiquait une maladie grave, on devait transporter le malade à l'hôpital, l'y garder jusqu'à guérison complète et ne le renvoyer à l'hospice qu'alors seule-

(1) P. 694.

(2) P. 694.

(3) P. 694.

(4) P. 694.

(5) P. 694.

(6) P. 694.

(7) P. 694.

ment (1). Les hospitalisés prenaient deux bains par mois dans l'établissement de bains de l'hôpital (2).

C'était un moine, le plus pieux de tous, qui était à la tête de l'hospice. Il prenait toutes les mesures nécessaires au bien-être des infirmes (3).

Le supérieur du monastère devait lui aussi s'occuper de ces pauvres ruines humaines. Le Jeudi-Saint c'était à lui d'accomplir la cérémonie du lavement des pieds des vieillards. A cette occasion il donnait un huitième d'hyperpre à chacun des pensionnaires de l'hospice (4).

L'empereur avait songé aussi à soulager les épileptiques (5) et en effet il leur avait fait construire une maison spéciale tout près d'un hospice de vieillards fondé par un de ses prédécesseurs du nom de Romain (6).

Telles étaient les institutions charitables du basileus Jean II, celles du moins que nous connaissons et qui dépendaient du vaste monastère du Pantocrator.

Celles de son frère puîné, le sébastocrator Isaac, étaient évidemment moins considérables; toutefois elles avaient elles aussi assez d'importance.

Quand en 1152 ce troisième fils d'Alexis I^{er} Comnène a fondé, près d'Ænos, en Thrace, et plus exactement à Viros, c'est-à-dire quelque part sur l'emplacement de l'actuelle bourgade de Férédjik, son monastère de la Rédemptrice du monde (Κοσμοσώτειρα), il a établi à côté du couvent un hôpital de trente-six lits (7).

(1) P. 694-695.

(2) P. 695 : ἐν τῷ λουτρῷ τοῦ ξενώου.

(3) P. 695.

(4) P. 695.

(5) τῶν κατεχομένων τῇ ἱερᾷ νόσῳ.

(6) P. 695.

(7) *Typikon de la Kosmosoteira*, publié par le R. P. Louis Petit dans le *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, au tome XIII (1908), p. 47-77.

C'est le § 70 (p. 53-56) qui concerne l'hôpital.

Chaque lit avait un oreiller tout bourré de laine et pour matelas une double couverture crétoise. Les malades n'avaient pas à craindre le froid car on mettait à la disposition de chacun d'eux une grande couverture épaisse et deux petites couvertures. Une natte de jonc servait de descente de lit. C'était au supérieur du cloître de s'occuper de tous ces objets et de les faire changer quand ils commençaient à s'abîmer et à gêner par conséquent le repos des malades (1). Chaque malade avait son assiette (πινάκιον), son écuelle (σκουτέλιον), sa coupe de terre cuite (καυκίον ὀσπράκιον). La nourriture quotidienne des malades ne différait pas de celle que prenaient les moines : du pain de bonne qualité, deux plats (μίντους) et du vin (2).

En certains jours le supérieur permettait aux malades de manger du poisson, aux fêtes de la Vierge par exemple (3). Ils prenaient autant de bains que le médecin leur ordonnait d'en prendre. Tous les mois ils recevaient quelques petites pièces de menue monnaie dont ils faisaient l'usage qu'ils voulaient (4). Si un malade était au lit depuis longtemps et qu'il fût lent à guérir, comme ses habits avaient dû s'user, il était par les soins du supérieur revêtu des vieux habits et des vieilles chemises des moines (5). Si un malade était inguérissable, il était gardé à l'hôpital quand même et c'était là qu'il expirait (6). Tout malade qui venait à mourir était enterré avec la cérémonie convenable (7). Un lit ne devait jamais rester inoccupé, ne fût-ce que pendant une heure ; dès qu'un malade guérissait, il fallait donner son lit à un autre (8). Le supérieur devait s'entendre avec un chirurgien (κλασματικὸς ἰατρός) et lui payer des honoraires convenables afin de le déterminer à rester d'une façon permanente au monastère (9). Le supérieur était

(1) *Typikon de la Kosmosoleira*, § 70, p. 53, l. 33-40.

(2) *Ibid.*, § 70, p. 54, l. 1-6.

(3) *Ibid.*, § 70, p. 55, l. 7-8.

(4) *Ibid.*, § 70, p. 54, l. 6-7 : ἀντὶ μὲν καὶ καθ' ἕκαστον μῆνα ἀνά τρεῖς ἔξ.

(5) *Ibid.*, § 70, p. 55, l. 14-17.

(6) et (7) *Ibid.*, § 70, p. 55, l. 31-36.

(8) et (9) *Ibid.*, § 70, p. 54, l. 7-14, et § 61, p. 48, l. 34-39.

chargé d'acheter chaque année à la saison propice les médicaments nécessaires et de les conserver en dépôt dans une armoire réservée à cet usage (1). Il avait à acheter encore des amandes, du sucre et d'autres marchandises utiles aux malades et ne devait jamais faire là-dessus des économies (2). Il veillait aussi à ce que le bois pour le chauffage de la salle des malades ne fit jamais défaut (3).

Le fondateur ne voulait pas se résigner à l'inévitable : il répugnait à penser

Que comme toute chose humaine et périssable,
Son œuvre irait dormir dans l'ombre irrévocable (4).

Son hôpital devait subsister à travers les siècles. Il ordonnait en conséquence au supérieur de le reconstruire avec les revenus du monastère, au cas où il aurait été abîmé par le temps, détruit par un incendie, renversé par un tremblement de terre (5). Comme il avait doté le couvent de riches immeubles, il espérait que ses ordres seraient exécutés le jour d'une semblable catastrophe.

Isaac avait fait établir des bains (6) en dehors et au dedans du cloître. Les bains installés à l'intérieur du couvent étaient destinés à l'usage personnel d'Isaac (7). A sa mort, ils seraient utilisés par les moines mais ne devaient servir qu'à eux seuls (8).

L'établissement de bains fondé à l'extérieur est plus intéressant (9). C'était là que les paysans des environs, les pèlerins, les moines (10), les malades pouvaient prendre des bains. Pour

(1) *Typikon de la Kosmosoteira*, § 61, p. 48, l. 39, et § 70, p. 54, l. 14-16.

(2) § 61, p. 49, l. 1-3.

(3) § 70, p. 55, l. 17-20.

(4) Leconte de Lisle, *Poèmes antiques*, Hypatie et Cyrille.

(5) *Typikon de la Kosmosoteira*, § 70, p. 55, l. 39 et suiv.

(6) §§ 97 (p. 66) et 113 (p. 72-73).

(7) § 113, p. 73, l. 5-6.

(8) § 113, p. 73, l. 7-14.

(9) § 97, p. 66.

(10) § 97, p. 66, l. 28-29. Les moines ne devaient prendre qu'un bain par mois.

les femmes (1) il n'était ouvert que tous les mercredis et vendredis. Les hommes y prenaient des bains les autres jours de la semaine. L'établissement, qui était donné à louage (2), constituait l'une des ressources du monastère (3). L'entrée n'en était gratuite que pour les moines et les malades : les paysans et les pèlerins payaient pour y pénétrer. Néanmoins les services que ces bains devaient rendre aux villageois des alentours étaient loin d'être de peu de valeur : leur installation était un vrai bienfait pour eux.

Les asiles et les hôpitaux dont nous venons de parler en détail faisaient face à toutes les dépenses nécessaires grâce aux revenus d'une foule de biens immeubles que les fondateurs n'avaient pas manqué d'accorder en toute propriété à leurs fondations.

Mais les souffrances et les besoins étaient nombreux et de diverses catégories. Si donc le gouvernement impérial avait tout attendu de l'initiative des particuliers, il aurait délibérément sacrifié des milliers d'existences. Il s'était heureusement préoccupé de la question avec une sollicitude paternelle et il y avait à Byzance une Assistance publique (4) supérieurement organisée et occupant un nombreux personnel dans des asiles de toute sorte fondés et entretenus par l'État. « Les plus grands personnages ne dédaignaient pas d'accepter la charge d'orphanotrophe ou curateur des orphelins (notre directeur actuel des enfants assistés). Tous ceux qui ont étudié l'histoire byzantine ont présent à la mémoire le nom du fameux moine Jean l'Orphanotrophe (5), qui fit successivement épouser son frère Michel (6) et adopter son neveu (7) du même nom à l'impéra-

(1) § 97, p. 66, l. 22 : τὰ γύναια, terme remarquable, plein de mépris.

(2) Εἰς πάλτον ἐκδοθῆναι τοῦτο βουλόμεθα τὸ λουτρόν, § 97, p. 66, l. 21-22.

(3) § 113, p. 73, l. 2.

(4) Cf. G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, p. 377-381. L'Assistance publique (fonctionnaires et personnel).

(5) Voir Charles Diehl, *Fig. byz.*, 1^{re} série, p. 253, 258, 262 et 263.

(6) Michel IV le Paphlagonien (1034-1041).

(7) Michel V le Calfat (1041-1042).

trice Zoé, veuve de Romain Argyre, devint premier ministre et gouverna l'Empire à sa guise pendant plusieurs années » (1).

La porphyrogénète Anne Comnène nous a laissé des détails intéressants mais bien brefs malheureusement sur toute une série d'hospices et d'asiles que l'empereur Alexis I^{er}, son père, avait fondés près de l'Acropole de Byzance, à l'embouchure du Pont, autour d'une église élevée en l'honneur de l'apôtre Paul (2). L'ensemble constituait une véritable ville dans la Ville et avait des dimensions telles que, pour en faire le tour, on devait bien y mettre toute une journée (3). Des pauvres, de vieilles femmes, des bébés, des mutilés, des impotents de toute espèce, des boiteux, des culs-de-jatte, des paralytiques, des aveugles étaient hébergés dans ce quartier extraordinaire, dont l'aspect devait être étonnamment curieux (4). Ils étaient au nombre de plusieurs milliers (5), nourris tous aux frais de l'empereur (6). Il faut en outre tenir compte des nombreux serviteurs qui prenaient soin de tous ces déshérités et qui naturellement étaient également nourris et logés aux frais de l'empereur (7).

En ces mêmes lieux, s'élevait un orphelinat célèbre, dont la fondation remontait à une époque antérieure au règne de Justin II (565-578) (8). Un tremblement de terre formidable l'avait gravement endommagé au temps de Romain III Argyre (1028-1034), mais ce basileus s'était empressé d'y faire exécuter les travaux de réparation nécessaires (9). A l'avène-

(1) G. Schlumberger, *Sigillographie*, p. 378.

(2) *Alexiade*, II, p. 345-349, p. 345 : ἀνθρώπων λελωδημένων ἐνδειατῆματα.

(3) *Ibid.*, II, p. 346.

(4) *Ibid.*, II, p. 345 et 347.

(5) *Ibid.*, II, p. 346.

(6) *Ibid.*, II, p. 346 : αὐτόματα δὲ τὰ πρὸς τροφήν τε καὶ σκέπην παρὰ τῆς βασιλικῆς χειρὸς αὐτοῖς ἐπορίζετο.

(7) *Ibid.*, II, p. 347.

(8) Du Cange, *Constantinopolis Christiana*, Livre IV, chap. ix, § XIX, p. 165.

(9) Cédrenus, II, p. 504 : ἐπεποιήσατο... τὸ λωδοτροφεῖον καὶ τὸ ὀρφανοτροφεῖον καὶ πάντας τοὺς κακῶς παθόντας ξενῶνας ἀπὸ τοῦ σεισμοῦ.

ment d'Alexis I^{er}, cet orphelinat ne servait plus (1), soit que le temps l'eût rendu derechef inutilisable, soit que l'argent nécessaire à l'entretien des pupilles fût défaut, soit plutôt pour les deux raisons à la fois. Mais le nouvel empereur portait beaucoup d'intérêt aux orphelins (2) et il ne se contenta pas de restaurer l'établissement et de lui assigner de grands revenus (3), il en accrut aussi l'importance en fondant tout à côté une école (4), où les enfants pauvres et les orphelins recevaient une instruction gratuite (5).

Cette institution était si considérable que son nom d'Orphelinat servait à désigner (6) l'ensemble de cette ville d'asiles dont Anne Comnène attribue la fondation à son père (7) et à la tête de laquelle se trouvait placé un personnage des plus considérables (8), le grand orphanotrophe (9) sans doute.

Le premier empereur de la maison des Anges, Isaac II, avait transformé en hôtellerie la maison du sébastocrator Isaac (10), à Constantinople, et cent personnes y pouvaient être nourries et logées durant plusieurs jours sans bourse

(1) Zonaras, III, p. 744 : τοῦ ὀρφανοτροφείου ἐσχολακός. Glycas, p. 621 : τὸ δὲ ὀρφανοτροφεῖον ἤδη ἐσχολακός.

(2) *Alexiade*, II, p. 348.

(3) Zonaras, III, p. 744-745.

(4) *Alexiade*, II, p. 549. Glycas, p. 622.

Zonaras, III, p. 745 : πρὸς δὲ τοῖς καὶ διδασκαλεῖον γραμματικῶν, ἦν' ἐν αὐτῷ διδάσκοντο παῖδες ὀρφανοὶ ἢ γονέων ἀπόρων, διδασκάλους ἐντάξας αὐτῷ καὶ παιδαγωγούς καὶ σιτήσεις ἀποτάξας τοῖς διδάσκουσι τε καὶ μανθάνουσι.

(5) Anne Comnène donne quelques renseignements sur les exercices qu'on leur faisait faire : *Alexiade*, II, p. 349-350. Cf. Krumbacher : *Geschichte der Byzantinischen Litteratur*, § 250, p. 591.

(6) *Alexiade*, II, p. 348 : ὀρφανοτροφεῖον δὲ ταύτῃ (= τῇ πόλει) τοῦνομα etc.

(7) *Ibid.*, II, p. 347 : τὴν νέαν πόλιν, ἣν ἐκ βάρων ὁ ἐμὸς πατὴρ ἀνεδείματο.

(8) *Ibid.*, II, p. 348 : προκίθηται δὲ ἀνὴρ τις τῶν ἐνδοξοτάτων φροντιστῆς τῆς μυριάδου ταυτησὶ πόλει.

(9) Sur ce très important fonctionnaire, voir G. Schlumberger : *Sigillographie*, p. 378.

(10) Le XII^e siècle compte trois sébastocrators qui ont porté ce prénom d'Isaac : le premier en date était le frère aîné d'Alexis I^{er} (*Alexiade*, I, p. 147) ; le second, le frère puîné de Jean II (Nicéas, p. 13) ; le troisième, le frère aîné de Manuel (Nicéas, p. 106).

délier, pendant que leurs bêtes de somme ou leurs montures y trouvaient elles aussi dans des écuries spacieuses abri et nourriture (1).

Ce même basileus aménagea en hôpital le palais que son prédécesseur Andronic avait fait bâtir près du temple des Quarante-Martyrs, toujours à Constantinople même (2).

Il acheta en outre la maison dite du grand drongeaire et en fit aussi un hôpital qu'il pourvut de tout le nécessaire et où il n'épargna rien pour le rétablissement des malades (3).

Évidemment ce devait être de l'Assistance publique que dépendaient les fondations charitables d'Isaac II : tous les frais étaient probablement à la charge de l'État car l'empereur ne semble pas avoir assigné à son hôtellerie et à ses deux hôpitaux des revenus spéciaux, provenant par exemple de propriétés dont il aurait fait don à ses trois fondations.

En matière de charité on ne fait jamais assez. Tout pénétrés de ce principe, les basileis byzantins ne se bornaient pas aux mesures que nous venons de décrire et, pour soulager les miséreux, dont la capitale en particulier était pleine, ils avaient l'habitude de faire, dans diverses occasions, d'importantes distributions d'argent.

Jean II, au témoignage de Nicéas (4), faisait aux habitants besogneux de Constantinople de fréquentes distributions en monnaie d'or. En cela d'ailleurs il suivait l'exemple de son père le grand Alexis et son fils, l'empereur Manuel, n'a pas manqué d'imiter le sien. Nous en trouvons la preuve dans le grand nombre de ces petits monuments numismatiques en plomb dont le docteur Mordtmann (5) et M. Schlumberger (6) ont

(1) Nicéas, p. 585.

(2) *Ibid.*, p. 585.

(3) *Ibid.*, p. 585.

(4) P. 62 : δηλοῦσιν αἱ διὰ χρυσίνων πρὸς τοὺς τῆς πόλεως οἰκήτορας συχναὶ διαδόσεις.

(5) Le Dr Mordtmann : *Sceaux et plombs byzantins* publiés dans les *Mémoires du Sylloge philologique grec de Constantinople*, t. VII, 1872-1873, p. 57-81: Περὶ βυζαντινῶν μολυβδοσφύλλων.

(6) Gustave Schlumberger : « *Monuments numismatiques et sphragistiques du*

précisé l'emploi si intéressant. « On sait, écrit ce dernier (1), combien fut fréquent dans toute l'antiquité l'usage des distributions publiques ou privées. On sait également quel rôle important jouaient dans ces circonstances, comme instruments de contrôle, les jetons ou tessères désignés par les anciens sous différents noms. Le donateur officiel ou privé, quel qu'il fût, ou ses agents, distribuaient à chaque ayant droit une contremarque, généralement de métal, que celui-ci devait remettre aux mains des préposés à la livraison des dons, en échange de la part d'aumône qui lui revenait, pain, viande, vêtements, argent monnayé etc., etc. Cet usage se perpétua dans la suite et prit une très vaste extension dans les réunions et agapes de l'Église primitive et quand le christianisme eut remporté définitivement la victoire, les anciennes largesses impériales prirent de plus en plus un caractère ecclésiastique et religieux... Cet usage des tessères dans les distributions se maintint durant toute la longue durée de l'Empire byzantin.

Constantin Porphyrogénète décrivant les cérémonies de la fête des *Vota*, τοῦ Βοτοῦ (2), qui se célébrait au début de janvier, raconte que l'empereur distribuait à cette occasion aux stratèges et aux autres hauts dignitaires des tessères (σφραγίδας) pour les donner aux pauvres qui devaient, selon l'usage antique, prendre place au festin impérial dans la salle des dix-neuf lits (3). « A différentes autres reprises, dit M. Mordtmann (4),

moyen âge byzantin (Méreaux d'églises. — Tessères servant aux distributions charitables. — Sceaux des fonctionnaires de l'Assistance publique à Byzance) ». Article paru dans la *Revue Archéologique* au tome II de l'année 1880, p. 193-212.

(1) G. Schlumberger, *article cité*, p. 197.

(2) C. Porphyrogénète, *Le Livre des Cérémonies*, I, p. 359 et suiv.

(3) *Ibid.*, I, p. 360 : ὁ δὲ βασιλεὺς προσκαλεῖται εἰς τὸ κλουβίον πατρικίους καὶ στρατηγούς καὶ τοὺς τοῦ κουβουκλείου ἄρχοντας καὶ τοὺς τὰ πρῶτα ὀφφίκια κατέχοντας, καὶ δίδωσιν αὐτοῖς σφραγίδας διανεῖμαι τοῖς πτωχοῖς, ὅπως ἀνακλιθῶσι μετ' αὐτοῦ εἰς τὰ ἑῷ ἀκούβιτα κατὰ τὴν ἀρχαίαν συνήθειαν. — Sur le τρέκλινος τῶν δεκαεννέα Ἀκκουβίτων, la salle à manger des dix-neuf lits (accubita), voir Jean Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople et le livre des Cérémonies*, p. 58 et 59.

(4) *Sceaux et plombs byzantins* publiés dans les *Mémoires du Sylloge*, etc. p. 62.

pendant le cours de l'année, à la fête de la Pentecôte, à celle de Noël, l'empereur donnait dans le même palais des festins publics auxquels prenaient part les dignitaires de la cour, du sénat, de l'Église, de l'armée. Il était tenu d'inviter aussi les pauvres, τοὺς πένητας, c'est-à-dire les religieux, les moines mendiants (πένητας μοναχούς), en leur faisant délivrer des jetons, σφραγίδια, comme signe de légitimation (1)... Le repas terminé, les pauvres recevaient de la cassette impériale une petite aumône (2), ou plutôt, dès que le troisième plat, celui des confitures, *dolci*, était servi, l'artocline entraînait dans la salle et, passant près de chaque invité auquel on avait remis un jeton de la part de l'empereur, il le lui reprenait, lui donnant en échange une petite bourse contenant un sou d'or » (3). Ces jetons impériaux, ces σφραγίδια de plomb, distribués dans tant d'occasions à un si grand nombre de pauvres, devaient être fabriqués en nombre très considérable... et le docteur Mordtmann les a très ingénieusement retrouvés dans cette catégorie de petits plombs qu'on recueille encore aujourd'hui en quantité notable à Constantinople, qui ne portent pour légendes que des noms d'empereurs, mais qui, en même temps, ne présentent ni trou, ni trajet intérieur pour le passage du fil, et ne peuvent par conséquent être confondus avec des sceaux impériaux, dont les dimensions sont d'ailleurs toujours bien plus considérables. Ces innombrables petits monuments, qui n'ont certainement jamais non plus servi de monnaie, sont bien ces tessères impériales dont le *Livre des Cérémonies* mentionne le si fréquent usage... La plupart portent le nom et l'effigie de princes de la famille des Commènes, les Alexis, les Jean et les Manuel... L'empereur y figure tantôt seul, avec

(1) *Le Livre des Cérémonies*, I, p. 778.

(2) *Ibid.*, I, p. 778.

(3) *Ibid.*, I, p. 751 : ἐπὶ δὲ τοῖς λοιποῖς ἀκουσίτοις πρὸ τῆς βασιλικῆς ἀνακλήσεως προανακλίνονται πένητες οἱ σφραγίδια εἰληφότες, καὶ ἔτι αὐτῶν ἀνακειμένων καὶ ἐσθιόντων, ἐν τῷ καιρῷ τοῦ μίσσου τῶν δουλικῶν ἀνταχμαβάνονται τὰ δοθέντα σφραγίδια ὑπὸ ἀρτικλίνου, καὶ δίδονται κατὰ τύπον παρὰ τοῦ εἰδικοῦ λόγου ἐκίστω πένητι· εἰς βασιλικὴν εὐλογίαν ἀποκόμβιον ἔχον ἐνδοθεν νόμισμα ἕν.

l'effigie du Christ au revers, tantôt en compagnie de saints ou de membres de la famille impériale. Ceux au nom d'Alexis sont surtout infiniment répandus (1)... Beaucoup d'autres de ces plombs ne portent qu'une figure impériale sans légende ; d'autres présentent des noms impériaux antérieurs à ceux des Comnènes et nous voyons du reste par les écrits du Porphyrogénète que l'usage de ces jetons à la cour des basileis précède de beaucoup l'avènement de la grande dynastie byzantine contemporaine des croisades. La grande abondance de ceux portant les effigies des Comnènes prouve seulement que sous le règne de ces princes l'usage en fut particulièrement répandu » (2).

M. Schlumberger note dans la suite que les empereurs n'étaient pas seuls à faire des distributions charitables. Leur exemple était suivi « par les gouverneurs des provinces, par les premiers magistrats ou archontes des cités, par les chefs de quartiers, par les prélats, les supérieurs des communautés religieuses, tous personnages qui étaient tenus de faire à certaines époques déterminées, des répartitions de numéraire ou de vivres aux pauvres (3) ». Et comme M. Schlumberger avait, en commençant cet article, décrit un certain nombre de pièces numismatiques de cuivre sur l'avvers ou le revers desquelles on lit des légendes charitables telles que les suivantes :

Qui fait l'aumône au pauvre prête à Dieu ;

Heureux ceux qui font l'aumône, car ils seront récompensés ;

Qui nourrit les pauvres prête à Dieu ;

il conclut : (4) « c'est très probablement à ces largesses faites par des stratèges, des évêques des higoumènes ou des directeurs d'établissements pieux que se rapporte la majorité des

(1) Les principaux types de ces petits jetons frappés aux effigies des Comnènes ont été décrits et figurés par Sorlin-Dorigny dans cette même *Revue Archéologique* dans laquelle a paru l'article de M. Schlumberger ; au tome I de l'année 1877, p. 81-91.

(2) G. Schlumberger, *article cité*, p. 197-199.

(3) *Ibid.*, p. 200.

(4) *Ibid.*, p. 200.

tessères ou méreaux de cuivre que je publie aujourd'hui. Leurs légendes dévotes, qui ne sont que des passages des Saintes Écritures, précisent d'une manière fort nette leur destination exclusivement charitable. Quant aux noms des personnes qui figurent sur un certain nombre de ces petits monuments, ce sont tout simplement ceux des distributeurs officiels, ou bien des particuliers qui, dans une circonstance quelconque, ont tenu à se signaler par des aumônes pieuses. »

Le premier empereur de la maison des Anges a suivi lui aussi l'exemple de ses prédécesseurs : Isaac II a pratiqué la charité sur une grande échelle. Mentionnons pour mémoire ses secours d'argent aux nombreux sinistrés de l'incendie qui, sous son premier règne, ravagea toute la partie septentrionale de la ville (1). D'autre part cet empereur avait l'habitude de venir en aide aux veuves et de donner aux vierges indigentes de quoi se marier (2). Ce n'étaient pas seulement de simples particuliers ou des familles entières qu'il soulageait : souvent il accordait à toute une ville l'exemption totale des impôts (3).

Ainsi, pour le salut de leur âme, les Byzantins pieux du XII^e siècle ne se bornaient pas à fonder des couvents, où de nombreuses prières devaient être tous les jours adressées, pour leur compte, au Seigneur Tout Puissant. Connaissant l'efficacité plus grande de la charité et désireux aussi d'apporter quelque soulagement aux misères de leurs prochains, ils élevaient encore des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les vieillards, des hôtelleries pour les pauvres voyageurs et ils distribuaient des aumônes avec une extrême libéralité.

(1) Nicéas, p. 585 : καὶ πρὸς τὸ προσάρκτιον κλίμα τῆς πόλεως ἀφανίσαντος, διαδόσει χρημάτων τοὺς ἐς δόμους καὶ τὰ ὄντα ζημιωθέντας παρεκάλεσε.

(2) *Ibid.*, p. 585-586.

(3) *Ibid.*, p. 586 : οὐ μόνον δὲ καθ' ἑνὴ καὶ καὶ οἴκους καὶ συγγενείας ἐνεπίμπλα φίλοφωρίας, ἀλλὰ καὶ πόλεις ἔστιν ὅτε ὅλας εὐηργέτει ταῖς τῶν φόρων ἀνέσεσιν.

CONCLUSION

L'Empire d'Orient, cette mosaïque de nationalités, ne devait sa cohésion qu'à l'alliance du christianisme orthodoxe avec l'hellénisme.

Dans ces conditions, l'Église, à Byzance, ne pouvait qu'occuper une place prépondérante. Mais, pour maintenir son prestige, elle devait rester sur le qui vive continuellement, car elle avait toujours quelque ennemi à craindre.

A l'époque des Comnènes et des Anges, elle fut aux prises avec des adversaires redoutables, le mouvement philosophique, l'hérésie, la superstition, qu'elle serait parvenue à terrasser d'une manière définitive, si les patriarches avaient eu plus d'autorité, les évêques plus de caractère et le clergé régulier des mœurs plus recommandables. Mais les empereurs tendaient de plus en plus au césaro-papisme. Les évêques, nonobstant tous les décrets de résidence, ne cessaient pas de préférer à leur diocèse et à leur devoir le séjour incomparable de la capitale. Quant au monachisme, il ne se releva jamais de l'abaissement moral où il était tombé, malgré les efforts soit de Christodoulos de Patmos, soit d'Eustathe de Thessalonique, soit encore de tous les fondateurs de couvents, qui dans leurs *typika* respectifs ont eu à cœur de tracer aux pensionnaires de leur monastère une règle de conduite exemplaire. Les obligations qu'on essayait de leur imposer paraissaient toujours trop lourdes aux religieux et à aucun prix ils ne se seraient résignés à les accepter.

Mais si les moines ne possédaient plus aucune des vertus

évangéliques et ne songeaient qu'à acquérir les biens de ce monde, il y avait des gens pieux, qui, tout pénétrés de l'enseignement du Christ, s'employaient à soulager quelque peu les misères humaines, soit en faisant la charité, soit en fondant tous ces asiles richement pourvus sur lesquels nous renseignent en détail les précieux règlements conventuels.

Ainsi, de quelque côté que l'on examine, au point de vue religieux, cette longue période de cent-vingt-trois ans exactement (1^{er} avril 1081-12 avril 1204), durant laquelle ont passé sur le trône de Constantinople et donné la mesure de leur capacité les empereurs Comnènes et Anges, on est obligé d'y constater une animation prodigieuse et d'avouer qu'elle offre un intérêt considérable et toujours soutenu.

APPENDICE RELATIF A LA SUPERSTITION

De quelques espèces de devins. — Des amulettes. — De la *κληδών* byzantine; du *κλήδονας* néo-hellénique. — Des feux de la Saint-Jean.

Dans un pays où les statues étaient animées de vertus diaboliques, où la superstition s'étalait jusque sur les monuments publics eux-mêmes, les représentants des sciences occultes ne pouvaient qu'avoir le plus grand succès.

Aussi le nombre de ces charlatans était-il fort considérable dans l'Empire d'Orient. Outre les astrologues, les lécanomantes et les chiromanciens, il y avait encore tous ceux qui tiraient des présages de l'observation des corbeaux (1), des corneilles (2), des serpents (3), des nuages (4), et les femmes qui pré-

(1) et (2) Balsamon, *commentaire sur le LXV^e canon du concile* qui s'est réuni à Constantinople en 692, sous le règne de Justinien II, et qui est qualifié tantôt de « *in Trullo* », du nom de la salle (ὁ προὔλλος) du Grand Palais où il a tenu ses séances, tantôt de *Quinisexte* (πενθέκτη σύνοδος), parce qu'il a été le complément des v^e et vi^e conciles œcuméniques (cf. Hefele, *Histoire des conciles*, traduite par Dom H. Leclercq, t. III, première partie, livre XVII, § 327, p. 560-578) : Γένονται δὲ καὶ τὰς ἀπὸ τῶν κορωνῶν καὶ τῶν κοράκιων καὶ τῶν λοιπῶν ἀγρίων ζώων οἰωνοσκοπίας καταργηθῆναι (Migne, P. G., t. CXXXVII, col. 741).

(3) Balsamon, *comm. sur le LXI^e can. de ce même concile* : ἄλλοι δὲ τοὺς ὄφεις ἐγκολπιζόμενοι, οἱ καὶ ἀθίγγανοι λεγόμενοι, τὸν μὲν φασὶ γεννηθῆναι εἰς ἡμέραν κακοποιόν, τὸν δὲ αὐτῶν ἀστέρα ἀγαθόν, εὐτυχίας καὶ δυστυχίας γενησομένας ἀπαγγέλλουσι, καὶ ἄλλα τινὰ φλυαροῦσι, μηδὲ γραφῇ παραδοθῆναι ἄξια (P. G., t. CXXXVII, col. 721). Ils étaient donc plus que des *charmeurs de serpents*. De ces derniers il est question dans le *commentaire de Zonaras sur le XXXVI^e can. du conc. qui s'est réuni à Laodicée* dans la seconde moitié du iv^e siècle : καὶ ἄλλοι ὄφεις καταγοητεύουσι καὶ τούτους μεταχειρίζονται καὶ ἀδελχοὶ ἐξ αὐτῶν μένουσιν (P. G., t. CXXXVII, col. 1389). Dans ce *même comm.*, Zonaras nous révèle l'existence de *charmeurs de loups* : Εἰσὶ τινες οἳ, κτήγους ἔξω που τῆς ἐπαύλεως αὐτῶν καταλειφθέντος, δι' ἐπαυδίας δεσμοῦσι τοὺς λύκους ὥστε μὴ δύνασθαι αὐτοὺς βλάψαι τὸ ζῶον μετ' αὐτοῦ ἀναστρεφόμενους, ὡς τάχα πληροῦσθαι τὸ τῆς Γραφῆς, τό, Συμβοσκηθήσεται λύκος μετὰ ἀρνός.

(4) Balsamon, *comm. sur le LXI^e can. du conc.* « *in Trullo* » : Νεφοδιώκται

disaient l'avenir soit au moyen de l'orge (1), soit par l'inspection des cendres (2) ou même des saintes icônes (3).

Tous ces devins n'étaient pas d'ailleurs les seuls exploiters de la crédulité des foules byzantines. Ils avaient pour concurrents les faux démoniaques (4) et surtout les vendeurs d'amu-

λέγονται οἱ ἐκ τῶν νεφῶν προμηνύοντες ὁῦσαν τὰ τοῖς πολλοῖς ἄγνωστα. Τινὲς γάρ, βλέποντες τὰ νέφη, καὶ μᾶλλον ὅτε δύνοντας τοῦ ἡλίου γίνονται πυρωδέστερα, φλυαροῦσιν ἐκ τούτων μανθάνειν ἀλήθειαν. Ἐκ τοῦδε μὲν γὰρ τοῦ νέφους εἰκότως περιστερὰ περιστάσιν λέγουσι τῷ ἐρωτῶντι ἐπελθεῖν· ἐξ ἐτέρου εἰκότως ἀνθρώπῳ σπάθην ἐπιφερομένῳ πόλεμον προμηνύουσιν· ἐξ ἄλλου εἰκότως λέοντι βασιλικῶν προσταγμάτων προλέγουσιν ἐνέργειαν καὶ ἄλλα τινὰ ἀλλόκοτα ἀποφοιβεῖζουσι φλυαρήματα (P. G., t. CXXXVII, col. 721).

(1) Balsamon, *comm. sur le même can. du même concile* : Μοναχοὶ δὲ πολλοὶ καὶ ταῦτα καθηγῆται συνοδικῶς ἐκολλίσθησιν ὅτι προσήλθον γυναιξί τιτι μετὰ κριθαρίων ἀπαγγελλούσας τὰ παρὰ τινων ἀγνοούμενα (P. G., t. CXXXVII, col. 724). *Comm. sur le XXIV^e canon du conc. qui s'est réuni à Ancyre* en 315 : οἱ προσερχόμενοι ταῖς μετὰ κριθῶν μαντευομέναις (P. G., t. CXXXVII, col. 1192). *Comm. sur le LXXII^e can. de la III^e épître de saint Basile*, archevêque de Césarée de Cappadoce, à Amphilochios évêque d'Iconium : αἱ δέ... κριθαφόροι τὰ ἄδηλα — τὰ κριθοφόρα γραῖδια (P. G., t. CXXXVIII, col. 776). Cf. surtout le *comm. de Zonaras sur ce dernier canon* : καὶ νῦν γίνονται παρὰ τινων δι' ἐφθδῶν καὶ ἐνεργείας δαιμονικῆς προρρήσεις, εἰ καὶ ψευδεῖς αἱ πλείους ἐλέγχονται· οἳ αἱ εἰσι καὶ αἱ παρὰ γυναικῶν τινων γινόμεναι αἱ κριθᾶς ἐν χερσὶ τεθεῖσαι δι' ἐκείνων προλέγουσιν εἰς τινὰ (P. G., t. CXXXVIII, col. 777).

(2) Zonaras, *comm. sur le LXXII^e can. de la III^e épître de saint Basile* : ἄλλα· δὲ σποδιᾷ ἐπικύπτουσαι προμηνύουσι τὰ μέλλοντα (P. G., t. CXXXVIII, col. 777).

(3) Balsamon, *comm. sur le LXI^e can. du conc. « in Trullo »* : Τοιαῦτα εἰσι (c'est-à-dire des devineresses) καὶ αἱ λεγόμεναι κρίτριαι, αἱ ταῖς ἐκκλησίαις καὶ ταῖς ἀγίαις εἰκόσι προσεδρεύουσαι, καὶ κηρύσσουσαι ἐκ τούτων μανθάνειν τὰ μέλλοντα καὶ προλέγουσαι, ὥστε τινες ἔχουσαι Πύθωνος πνεῦμα, τὰ ἀγνοούμενα (P. G., t. CXXXVII, col. 724). Cf. *comm. sur le XXIV^e can. du conc. d'Ancyre* : οἱ προσερχόμενοι κριτρίαις (P. G., t. CXXXVII, col. 1192), et *sur le LXXII^e can. de la III^e épître de saint Basile* : αἱ λεγόμεναι κρίτριαι (P. G., t. CXXXVIII, col. 776). Dans le *comm. sur le LXV^e can. du conc. « in Trullo »*, il faut lire : αἱ κρίτριαι au lieu de : οἱ κριτρίαι (P. G., t. CXXXVII, col. 744).

(4) Balsamon, *comm. sur le LX^e can. du conc. in « Trullo »* : Τοὺς σχηματιζομένους δαιμονῶν διὰ πορισμὸν κέρδους καὶ κηρύσσοντας μετὰ φαύλου συνειδότος σατανικοῦ δαιμονιώδη τινὰ κατὰ τὰς τῶν Ἑλλήνων προφήτειας, ὁ κανὼν ἐπιτιμᾶσθαι ὀρίζει ἡγοῦν τιμωρεῖσθαι καὶ τιμωρηγῶν καὶ πόνους ὑποβάλλεσθαι τοιοῦτοις, οἷς ἂν οἱ ἀληθῶς δαιμονῶντες ὑποβλήθωσιν, ἵνα ἀπαλλαγῇεν τοῦ δαίμονος (P. G., t. CXXXVII, col. 716-717). Cf. Zonaras, *ibid.*, un peu plus loin : Τινὲς προσποιούμενοι δαιμονῶν εἰς πόρον κέρδους τῇ ὑποκρίσει ταῦτα ἐπέχρηντο καὶ νῦν κέχρηται. Au témoignage de

lettres (4). Ces objets merveilleux, dont les vertus extraordinaires n'étaient plus à démontrer, consistaient la plupart du temps en des sachets de soie que l'on portait suspendus au cou et à l'intérieur desquels se trouvaient tantôt des légendes pieuses ou cabalistiques tantôt n'importe quoi (2), des poils d'ours par exemple que les montreurs de ces animaux vendaient comme un préservatif efficace contre le mauvais œil ou les maladies (3).

Bien entendu les canons de l'Église (4) menaçaient de peines

Balsamon, les faux démoniaques étaient très nombreux et parcouraient impunément les cités où parfois on les accueillait comme des saints : Ἐγὼ δὲ βλέπων πολλοὺς τοιούτους τὰς πόλεις περιερχομένους καὶ μὴ κολαζομένους, ἀλλὰ καὶ ὡς ἡγιασμένους ἀγκαλιζομένους παρὰ τινων, ζητῶ μθεῖν τὴν αἰτίαν καὶ ἐξαίτῳ τὴν διόρθωσιν (P. G., t. CXXXVII, col. 717).

(1) et (2) Balsamon, *comm. sur le LXI^e can. du conc. « in Trullo »*. Φυλακτῆριοι δὲ λέγονται οἱ κατ' ἀπάτην δαιμονικὴν διδόντες τοῖς ὑπ' αὐτῶν ἀπατωμένοις δόματά τινα ἐκ σπρικῶν νημάτων ὑφασμένα, καὶ ποὺ γίγα λεγόμενα, ἔχοντα ἔσθωθεν ποτὲ μὲν γραφάς ποτὲ δὲ ψευδῆ τινα ἕτερα τὰ παρατυχόντα, καὶ λέγοντες ὀφείλειν ταῦτα διηνεχῶς ἐκ τῶν τραχίλων τῶν λαμβανόντων αὐτὰ ἐξεωρῆσθαι εἰς φυλακὴν παντὸς κακοῦ (P. G., t. CXXXVII, col. 721).

(3) Zonaras, *comm. sur le LXI^e can. du conc. « in Trullo »* : καὶ γὰρ οἱ τὰς ἀρκτους ἐπισυρόμενοι ἦ τοιαῦτα ζῶα πρὸς παίγνιον καὶ βλάβην τῶν ἀπλουστέρων βάμματα ἐξαρθῶσιν αὐτῶν καὶ τρίχας κείροντες ἐξ αὐτῶν, διδῶσι γυναῖξιν ὡς φυλακτῆρια καὶ ὡς τάχα ἐν νόσοις ἢ βασκάνοις ὀφθαλμοῖς λυσιτελεῖν τι δυνάμενα· αἱ δέ, ταῦτα ὡς ἀναγκαῖα λαμβάνουσαι, μισθὸν ἐκείνοις παρέχουσι (P. G., t. CXXXVII, col. 725).

Désireuses de prémunir plus efficacement leurs enfants contre une maladie possible, certaines mères ne se contentaient pas de leur acheter quelques-uns de ces poils précieux ; elles demandaient encore au montreur la permission de les poser pendant quelques instants sur le dos de sa bête : καὶ ἀξιούσι τὰ τέκνα αὐτῶν τοῖς νότοις τοῦ θηρὸς ἐπιθέσθαι, ὡς δὴ τινων κακῶν ἀποτροπῆς ἐσομένης ἐκ τούτου τοῖς πασις ἐαυτῶν (Zonaras, *ibid.*).

Aujourd'hui encore, dans certaines régions de la Grèce, en Crète par exemple, il y a des personnes assez naïves pour attribuer des vertus merveilleuses aux poils de ces animaux et il n'est pas rare de rencontrer des montreurs promenant des ours qui n'ont plus de poils sur tout un côté, comme les génisses qui ont servi à vacciner.

(4) Le LXI^e can. du conc. « in Trullo » les excommunie pour six ans : Οἱ μάντεσιν ἑαυτοὺς ἐκδιδόντες ..., ὡς ἂν παρ' ἐκείνων μάθαιεν ὅτι ἂν αὐτοῖς ἐκκαλύπτεσθαι βούλοιντο..., ὑπὸ τὸν κανόνα πιπτέωσαν τῆς ἐξαιτίας. Τῷ αὐτῷ δὲ τουτῷ καθυποβάλλεσθαι δεῖ καὶ τοὺς τὰς ἀρκτους ἐπιφερομένους etc. (P. G., t. CXXXVII, col. 717). S'ils ne se corrigeaient pas, ils étaient retranchés pour toujours de la communion de l'Église : ἐπιμένοντες δὲ τούτοις καὶ μὴ μετατιθεμένους καὶ ἀπορεύοντας τὰ

sévères ces charlatans et leurs clients : néanmoins ils ne décou-
rageaient ni les uns ni les autres.

Au reste, même si la race des devins s'était par malheur complètement éteinte, les Byzantins n'eussent jamais été en peine de connaître l'avenir. Une fois par an au moins, ils pou-
vaient scruter le mystère de leur destinée sans avoir recours
aux services de ces savants spécialistes que nous avons énu-
mérés plus haut. C'était lors de la *fête des présages* (ἡ κληδὼν)
qui se célébrait (1) la veille de la Saint-Jean, c'est-à-dire le
23 juin.

ὁλέθρια ταῦτα καὶ ἑλληνικὰ ἐπιτηδεύματα, παντίπασιν ἀπορρίπτεσθαι τῆς Ἐκκλησίας
ὀρίζομεν (*Ibid.*, col. 720). Cf. le comm. de Zonaras sur ce canon : τῷ αὐτῷ ἐπιτι-
μῷ ὁ κανὼν ὑποβάλλει καὶ τοὺς τὰς ἀρκτοὺς ἐπισυρομένους (*Ibid.*, col. 725). Cf. surtout
le comm. de Balsamon; quiconque a recours aux charlatans désignés dans le
canon, ἐπὶ ἐξαετίαν ἀφορισθήσεται · καὶ ἐπιμένων τῷ κακῷ, τῆς ἐκκλησίας ἐκκηρυγθή-
σεται, καὶ οὐκέτι μετὰ τῶν ὀρθοδόξων συναυλισθήσεται (*Ibid.*, col. 720).

Le comm. de Balsamon nous apprend que l'excommunication de six années
était réservée aux clients laïques des devins; leurs clients ecclésiastiques subis-
saient une autre peine : Ἀκούων δὲ ἐπὶ ἐξαετίαν κολάζεσθαι τοὺς προσελθόντας
τοιούτοις τισὶ, λέγε τούτους λαϊκοὺς · Οἱ γὰρ ἱερῶμ ἐνοὶ καθαίρεθήσονται
(*Ibid.*, col. 724).

(1) Jusque sous le patriarcat de Michel d'Anchialos (Cf. Gédéon, Πατριαρχικὸὶ πλινάκες, p. 367). Balsamon affirme en effet que ce prélat, qui occupa le
siège œcuménique de 1169 à 1177, interdit l'usage des κληδόνες et des feux de la
Saint-Jean et il constate que, dans Constantinople du moins, ces pratiques étaient
tombées en désuétude, depuis le jour où ce patriarche avait recommandé aux
notables et aux prêtres de veiller dans leur quartiers respectifs à ce qu'elles
n'eussent pas lieu : Ἡ δὲ τῶν πυρκαϊῶν δαιμονιώδης τελετὴ καὶ αἱ κληδόνες ἐγίνοντο
μέχρι τῆς ἐφημερίας τοῦ ἁγιωτάτου πατριάρχου κυροῦ Μιχαὴλ τοῦ γεγονότος ὑπάτου
τῶν φιλοσόφων εἰς ταύτην τῶς τὴν τῶν πόλεων βασιλεύουσιν οὕτως. (Suit le passage
donné dans la note 2 de la p. 227. Puis c'est la conclusion) : ἀ δὲ πάντα (c'est-à-dire
τὰς κληδόνας καὶ τὰς πυρκαϊάς) ὁ ῥηθεὶς ἁγιώτατος πατριάρχης μετὰ πάσης ἐπιμελείας
καταργηθῆναι ἐπέτρεψεν · ὃ καὶ γέγονε. Καὶ νῦν, εὐδοκοῦντος Θεοῦ, τὰ
τοιαῦτα θεοοστυγῆ ἔργα παντελῶς ἡ πράχτησαν · ὥς τῶν ἐν ταῖς γει-
τονίαις ὄντων προκρινωτέρων καὶ τῶν ἱερῶν ἐπιτιμηθέντων παντοίως φροντίζειν καὶ μὴ
παρὰχωρεῖν τοιούτων τι γίνεσθαι (*Comm. sur le LXV^e can. du conc. « in Trullo »*
P. G., t. CXXXVII, col. 741). Mais comme ces coutumes superstitieuses sub-
sistent encore aujourd'hui dans tout le monde hellénique, il faut bien penser
qu'elles ne s'étaient alors éclipsées que momentanément.

Signalons, en passant, un fait de linguistique assez curieux. Le mot que les
textes byzantins emploient pour désigner la fête des présages est bien resté le
même dans le grec moderne; seulement il n'est plus du même genre. Alors

Le soir de ce jour impatientement attendu, ils se réunissaient entre familles amies au domicile de l'une d'entre elles, dans un salon tout orné, pour l'occasion, de couronnes de feuillage, d'étoffes de soie, de voiles brodés d'or, et ils commençaient par habiller du costume nuptial une fillette qui devait être l'enfant aîné de ses parents. Puis, après avoir banqueté et dansé, ils remplissaient d'eau de mer (1) un vase d'airain à orifice étroit et chacun y glissait quelque menu objet lui appartenant. Ces préparatifs une fois terminés, ils se mettaient à demander à grands cris à la fillette si telle chose heureuse ou malheureuse n'allait pas arriver à l'un d'entre eux dans la période comprise entre le lendemain, anniversaire de la naissance de saint Jean le Précurseur, et le retour de cette fête. Au fur et à mesure des questions, la jeune pythonis introduisait sa main dans le vase, en sortait le premier objet venu et le montrait à tous bien ostensiblement. C'était le possesseur de l'objet retiré qui devait s'attendre à l'événement sur lequel avait été interrogée la mignonne devineresse. Ainsi, en reconnaissant et en reprenant l'objet qui lui appartenait, chacun savait désormais ce que le sort lui réservait (2).

que ces textes portent : ἡ κληδών, αἱ κληδόνες, on dit maintenant : ὁ κληδονας.

Sur le κληδονας néo-hellénique on trouvera des renseignements à la p. 304 d'un ouvrage de John Cuthbert Lawson paru en 1910 à Cambridge (Imprimerie de l'Université) en 1 vol. in-8° et intitulé : *Modern greek folklore and ancient greek religion, a study in survivals*. On en trouvera aussi dans le périodique athénien *Λογογραφία*, t. II (1910), p. 408-409, § 29, dans une étude de Stilpon Kyriakidès.

(1) Dans les villes maritimes naturellement. Au reste même dans ces villes ce n'était peut-être pas indispensable. En tout cas aujourd'hui ce n'est pas une condition *sine qua non*. Si à Smyrne, par exemple, on remplit le vase d'eau de mer, à la Canée, par contre, on le remplit d'eau de puits.

(2) Balsamon, *comm. sur le LXV^e can. du conc. « in Trullo »* : Κατὰ τὴν ἐσπέραν τῆς κγ' τοῦ Ἰουνίου μηνὸς ἡβροῖζοντο ἐν ταῖς ῥηγμῖσι καὶ ἐν τισὶν οἴκοις ἄνδρες καὶ γυναῖκες καὶ πρωτότοκον κοράσιον νυμφικῶς ἐστόλιζον. Μετὰ γοῦν τὸ συμποσιάσαι καὶ βακχικώτερον ὀρχήσασθαι καὶ χορεῦσαι καὶ ἀλαλάξαι, ἑβαλλον ἐν ἀγγεῖῳ συστόμῳ χαλκῷ θαλάττιον ὕδωρ καὶ εἶδη τινὰ ἐκάστῳ τοῦτῃ ἀνέκοντα · καὶ ὥσπερ τῆς παιδὸς ἐκείνης λαβούσης ἰσχυρὸν ἐκ τοῦ Σατανᾶ προμηνύειν τὰ ἐρωτώμενα, αὐτοὶ μὲν περὶ τοῦδέ τινος ἀγαθοῦ ἢ καὶ ἀποτροπαίου ἀνεβόων ἐρωτηματικῶς. Τὸ δὲ κοράσιον, ἀπὸ τῶν ἐν τῷ ἀγγεῖῳ ἐμβληθέντων εἰδὼν τὸ παταυχὸν ἐξαγαγόν, ὑπεδείκνυνεν · ὁ καὶ λαμβάνων ὁ

Dans la nuit du 23 au 24 juin les Byzantins avaient encore un autre moyen de connaître l'avenir. C'était de mettre le feu à des monceaux de paille et de sauter par dessus (1). Si les

ἀνόητος τούτου δεσπότης, ἐπιληροφορεῖτο τάχα τὰ ἐπ' αὐτῷ συνεχθῆναι μέλλοντα, εὐτυχῇ, τε καὶ δυστυχῇ. (Ici se placent quelques lignes que nous donnons plus loin; on les trouvera les unes dans la note 1 de la p. 229, les autres dans la note 1 de la présente page). Τὰς δὲ ἔθεν κἀκειθεν εἰσόδους αὐτῶν καὶ τὸ δωμάτιον ἐν ᾧ ἔτελειτο ἡ κληδὼν σὺν τοῖς παρακειμένοις ὑπαίθοις χρυσίζουσι πέπλοις καὶ στήρικοις κατεκόσμου ὑφάσμασιν· ἀλλὰ μὴν καὶ φυλλάσι δένδρων κατεστεφάνουν εἰς τιμὴν καὶ ὑποδοχὴν, ὡς ἔοικε, τοῦ οἰκειωσαμένου αὐτοῖς Σατανᾶ (P. G., t. CXXXVII, col. 741).

Voici maintenant comment on procède aujourd'hui au κλήδονας, en Crète, à la Canée :

La veille de la Saint-Jean, on envoie ou on apporte soi-même au domicile où entre familles amies aura lieu ce divertissement, un objet quelconque, généralement une pomme, marquée bien entendu au préalable d'un signe particulier permettant à son possesseur de la reconnaître facilement. Dans le courant de l'après-midi, une jeune fille va à la source ou au puits prochains remplir d'eau douce un vase de terre à orifice étroit. Durant le parcours, tant à l'aller qu'au retour, elle doit garder le silence le plus complet : aussi l'eau qu'elle va chercher est-elle appelée ἡ μὲλῃ το νερό, c'est à savoir, eau que l'on doit puiser et apporter sans parler. De retour à la maison, elle introduit dans le vase les objets de tous ceux qui désirent prendre part au divertissement en question et quand elle l'a rempli, elle en recouvre l'orifice avec une serviette et y pose une clef avec laquelle elle a fait semblant de le fermer : τὸν κλειδόνει, elle le ferme. (Le peuple ne se rendait pas compte de l'étymologie exacte du mot κλήδονας et il l'a rattaché à une racine qui lui était plus familière, celle du mot κλειδί, κλεῖς, clef). Puis elle le monte sur la terrasse où elle le laisse toute la nuit, exposé à la lumière des étoiles (τὸ βᾶζει· ὃ ἀστροφειγγιστῇ). Ainsi donc le soir du 23 juin se passe tout entier en préparatifs.

Le lendemain de bonne heure, la jeune fille retire de la terrasse le vase afin de le soustraire à l'influence pernicieuse des rayons solaires et le place dans un coin choisi, à l'ombre. Les heures passent, l'après-midi vient et avec lui arrivent les parents et les amis. On procède alors à l'ouverture du κλήδονας. La jeune fille apporte le vase au milieu du salon ou de la cour, prend la clef déposée sur la serviette et fait le geste d'ouvrir le κλήδονας (τὸν ξεκλειδόνει). Puis au fur et à mesure que les assistants déclament en chœur des distiques de teneur variée, la jeune fille sort un à un du vase les objets qu'elle y a introduits. En reconnaissant l'objet dont il est le possesseur, chacun doit s'appliquer la teneur du distique déclamé. Une fois que tous les objets ont été retirés du vase, personne parmi les assistants n'ignore plus à quel événement il doit s'attendre.

C'est d'une dame crétoise, M^{me} Déilakis, qui était très au courant des usages de son île, que nous tenons tous ces renseignements sur le κλήδονας à la Canée.

(1) Balsamon, *comm. sur le LXV^e can. du conc. « in Trullo »* : καὶ οὐ μόνον ταῦτα (c'est-à-dire ἡ κληδὼν et l'aspersion des maisons avec de l'eau de mer) ἐτε-

flammes ne les frôlaient pas, ils n'avaient absolument rien à redouter ; mais si, pour avoir mal pris leur élan ou fait un faux pas, ils posaient par malheur le pied ne fût-ce que sur l'extrémité de l'amas enflammé, alors ils devaient courir les pires dangers.

Heureusement pour eux, ils s'entendaient merveilleusement à conjurer le mauvais sort. La preuve en est l'exercice auquel ils se livraient le lendemain de la fête des présages. Avec la fillette que la veille ils avaient élevée au rang de devineresse, ils se rendaient alors au rivage aux sons des tambours, et en formant des chœurs, puisaient en abondance de l'eau à la mer et en aspergeaient leurs maisons (1), pour les rendre sans doute inaccessibles aux démons. Au reste, moyennant la promesse d'une récompense honnête, ils pouvaient toujours s'assurer la protection précieuse de la Vierge ou des Saints.

λοῦντο παρὰ τῶν εὐσυνετωτέρων, ἀλλὰ καὶ δι' ὅλης τῆς νυκτὸς (du 23 au 24 juin) ἀπὸ γόρτου πυρκαϊᾶς ἀνάπτοντες, ἐπήδων ὑπεράνω αὐτῶν, καὶ ἐκκληδονίζοντο ἥτοι ἐμαντεύοντο περὶ εὐτυχίας καὶ δυστυχίας καὶ ἄλλων τινῶν δαιμονιωδῶς (P. G., t. CXXXVII, col. 741).

(1) Balsamon, *comm. sur le LXV^e can. du conc. « in Trullo »*. Τῇ ἐπαύριον δὲ (du 23 juin) μετὰ τυμπάνων καὶ χορῶν σὺν τῷ κορασίῳ εἰς τοὺς αἰγιαλοὺς ἀπερχόμενοι καὶ ὕδωρ θαλάττιον ἀφθόνης ἀναλαμβάνόμενοι, τὰς κατοικίας αὐτῶν ἔρραινον (P. G., t. CXXXVII, col. 741).

Vu et admis à soutenance

Le 7 décembre 1917.

Le doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. POINCARÉ.

INDEX ALPHABETIQUE

(*P. C.* = *Patriarche de Constantinople*).

- Aaron (Isaac), 79-82.
Acominates :
 Michel, 125.
 Nicétas, 68, 87-91, 110.
Acropole de Byzance, 214.
Adoptionnisme, 39, 46.
Ænos, 210.
Agapet (Jean), *P. C.*, 106.
Agnès d'Antioche, 119.
Albigéois, 16.
Alexandrie, patriarchat d', 103.
Alexandrin, un devin, 67.
Allah, 59 n. 3.
Allemagne, 51.
Allemands, 53.

 ANGES :
Alexis III, frère d'Isaac II, 84 n. 3, 85 n., 86 n., 96, 97, 98.
Alexis IV, fils d'Isaac II, 98.
Constantin, époux de Théodora Comnène, grand-père d'Isaac II et d'Alexis III, 92, 189.
Irène, fille d'Alexis III, 97 n. 4.
Isaac II, 15, 81, 94, 96, 97, 98, 118, 119, 120, 121, 123, 124, 135, 215, 216, 220.
Antioche, patriarchat d', 30 n. 4, 31, 31 n. 1, 120.
Apocalypse, 147.
Apollonios de Tyane, 101.

Archanges, église des, 121.
Aristarque de Samos, 76.
Aristote, 20, 21, 36, 37.
Arménie, 87.
Armure dogmatique, 43, 49.
Assistance publique, 213, 216.
Athéna, statue d', 101, 102.
Athènes, 125.
Athos, les moines de l', 126-133, 144.
Axouch :
 Alexis, fils du suivant, 78, 78 n. 4, 79, 79 n. 1.
 Jean, 78, 108.

Bacchus, évêque de Paphos, 86 n.
Bačkovo, 194.
Balsamon (Théodore), 120, 121.
Basilakès (Nicéphore), 30 n. 4, 32.
Basile, saint, 30, 33.
Basile, Bogomile, 40-43.
Beaudoin III, 116.
Belas, roi de Hongrie, 119.
Bellérophon, statue de, 100.
Berthe de Sulzbach (= Irène), 1^{re} femme de Manuel I^{er}, 109, 110, 111.
Blachernes, palais des, 35, 55, 97.
Bogomile, le pape, 40.
Bogomiles, 16, 38-47.
Bohémond, 11.
Boris, tzar de Bulgarie, 45.

- Bosnie, 45.
- Bosphore, 64, 83.
- Botaniatè : voir Nicéphore III.
- Boucoléon, palais haut du, 105.
- Branas (Alexis), 15.
- Bryenne (Nicéphore), 189.
- Bulgarie, 40, 45, 125.
- Byzance, 16, 91, 194, 213.

- Calydon, sanglier de, 96.
- Camatéros :
 - Basile, P. C., 117, 118.
 - Jean, P. C., 84 n. 3, 85 n., 86 n.
 - Jean, auteur d'un poème astrologique, 70, 77, 93.
- Canossa, 104.
- Castamon, 13.
- Catacalon (Nicéphore), 189 n. 4.
- Cérularios, 103, 104.
- Chios, 81.
- Chônes, 86, 87.
- Chortaitinos (Jean), 131.
- Christ, 14, 30, 32, 93, 94.
- Christ Philanthrope, couvent du, 166.
- Christodoulos de Patmos, 133, 134, 142-152, 153, 221.
- Christophe, métropolite de Myra, 53.
- Chrysobergès (Luc), P. C., 54, 57, 110.
- Chrysostome, 30, 33, 84 n. 3, 104.
- Chypre, 94.
- Cinnamos, 48, 68.
- Clément de Sosandra, 43.

COMNÈNES :

- Adrien, frère du suivant, 140.
- Alexis I^{er}, 11, 12, 21, 22, 23, 24, 30, 35, 36, 40, 41, 42, 43, 45, 48, 49, 66, 67, 68, 91, 92, 105, 106, 127, 129, 131, 132, 133, 134, 136, 141, 142, 147, 148, 149, 160, 168, 170, 187, 188, 189, 193, 210, 214, 215, 216, 218, 219.
- Alexis, fils aîné de Jean II, 78 n. 4, 88.
- Alexis, proche parent de Jean II, 69.
- Alexis le protosébaste, neveu de Manuel I^{er} et favori de l'impératrice Marie d'Antioche, 89, 111, 112.

- Alexis II, fils de Manuel I^{er}, 89, 91, 92, 111, 113, 117, 135.
- Alexis, fils naturel de Manuel I^{er}, 116.
- Andronic le sébastocrator, fils d'Alexis I^{er}, 189, 189 n. 1.
- Andronic I^{er}, cousin germain de Manuel I^{er}, 48, 81, 83, 89, 90, 93, 94, 95, 110, 113, 114, 115, 117, 118, 119, 123, 135, 216.
- Anne, fille d'Alexis I^{er}, 65, 66, 168, 189, 189 n. 2.
- Eudocie, fille d'Alexis I^{er}, 167, 189.
- Irène, fille naturelle d'Andronic I^{er}, 116.
- Isaac I^{er}, frère du curopalate Jean et oncle d'Alexis I^{er}, 141 n. 2.
- Isaac le sébastocrator, frère aîné d'Alexis I^{er}, 21, 215 n. 10.
- Isaac, d'abord César, puis sébastocrator, fils d'Alexis I^{er}, 168 n. 6, 189, 189 n. 1, 195, 210, 212, 215 n. 10.
- Isaac le sébastocrator, frère aîné de Manuel I^{er}, 87, 107, 108, 109, 215 n. 10.
- Isaac, rebelle de Chypre, 94.
- Jean le curopalate, père d'Alexis I^{er}, 188 n. 4.
- Jean II, fils d'Alexis I^{er}, 13, 14, 48, 68, 69, 88, 92, 106, 107, 108, 160, 189 n. 1, 195, 210, 216, 218.
- Manuel I^{er}, fils du précédent, 13 n. 1, 14, 15, 30, 35, 44, 48, 49, 50, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 70, 78, 79, 80, 81, 82, 87, 88, 90, 91, 92, 93, 107, 108, 110, 111, 114, 119, 123, 125, 135, 136, 160, 161, 162, 216, 218.
- Marie, fille d'Alexis I^{er}, 189, 189 n. 2.
- Marie, fille de Manuel I^{er}, 111, 112.
- Théodora, fille d'Alexis I^{er} et femme de Constantin Ange, 92, 189.
- Théodora, veuve de Beaudouin III, reine de Jérusalem et maîtresse d'Andronic I^{er}, 116.
- Théodora, nièce de Manuel I^{er} et veuve d'Andronic Lapardas, 119.
- Constantin I^{er} le Grand, 124.

- Constantin V Copronyme, 136.
 Constantin IX Monomaque, 18.
 Constantin, forum de, 91, 101.
 Constantin, métropolit de Corcyre, 53.
 Constantin, métropolit de Russie, 34.
 Constantin IV, P. C., 34.
 Constantinople, 12, 16, 20, 59, 81, 89, 96, 98, 99, 120, 123, 125, 134, 135, 149, 150, 152, 161, 166, 214, 215, 218.
 Contostéphanes :
 Andronic, 14, 15, 91.
 Étienne, beau-frère de Manuel I^{er}, 109.
 Copernic, 70.
 Corfou, citadelle de, 109.
 Corinthe, 79, 80.
 Cos, 145, 147, 148, 149.
 Cosmas, prêtre, 40.
 Cosmas I^{er}, P. C., 105, 106.
 Cosmas II Atticos, P. C., 44, 109, 110.
 Courcouas (Michel), P. C., 44, 110 n. 5.
 Cyclades, duc des, 149.
 Cyrille le Théologien, 84 n. 3.
 Dalassène (Anne), femme du curopalate Jean Comnène, mère d'Alexis I^{er}, 11, 12, 15, 68, 105, 106, 147, 167, 189 n. 5.
 Dalmate, 158.
 Damalis, 60.
 Démétrios de Lampé, hérésiarque, 50-57.
 Deutéron, quartier du, 166.
 Don, produits du, 162.
 Dormition de la Vierge, 187.
 Dosithée, C. P., 120-123.
 DOUKAS :
 Alexis V, dit Murzuphle, 99.
 Andronic, père de la suivante, 188 n. 2.
 Irène, femme d'Alexis I^{er}, 105, 166, 167, 168, 168 n. 6 (fixation de la date de sa mort), 169, 170, 171, 180, 181, 182.
 Irène, petite-fille de la précédente et fille d'Anne Comnène, 168, 189.
 Michel VII, 19, 20, 23.
 Durazzo, 19.
 Éleutherios, 67.
 Épiphantos de Chypre, 158.
 Eubée, 151.
 Eudoxe de Cnide, 66.
 Eugéneiotès (Chariton), P. C., 58 n. 1.
 Euphrosyne, femme d'Alexis III, 96.
 Eustathe de Durazzo, 30 n. 4, 32, 34.
 Eustathe de Thessalonique, 61, 62, 63, 111, 125, 134, 135, 153, 164, 221.
 Eustratios de Nicée, 30.
 Euthymios de Néopatras, 48, 53, 54, 55.
 Férédjik, 195, 210.
 Français, 98.
 Frédéric I^{er} Barberousse, 51, 122.
 Garidas (Eustratios), P. C., 21, 24, 106.
 Gnosticisme, 39.
 Gnostiques, 38, 39.
 Grecque, statue dite la, 91.
 Grecs, 98.
 Grégoire le Théologien, 157, 158.
 Grégoire VII, pape, 103.
 Guiscard (Robert), 11, 66.
 Hagiochristophorite (Etienne), 94, 95.
 Hagion Oros, 132.
 Hercule, statue d', 96.
 Hippodrome, 96, 97, 100.
 Hongrie, 91.
 Hongrois, 14.
 Hongroise, statue dite la, 91.
 Iasités (Constantin), 162 n. 2.
 Iconium, 12.
 Iconium, le sultan d', 79 n. 1.
 Innocent III, pape, 103.
 Ioannikios de Valma, 128.
 Ionie, 144.
 Irène, femme du sébastocrator Andronic, fils d'Alexis I^{er}, 189 n. 5.

- Irène, femme du César Isaac, fils d'Alexis I^{er}, 189 n. 5.
 Irène, femme de Jean II, 189 n. 5.
 Irène la sébastocratorissa, bru de Jean II, 69.
 Irène, 1^{re} femme de Manuel I^{er} : voir Berthe de Sulzbach.
 Irénikos, 53.
 Isaurie, 94.
 Isaurien, 94.
 Italiens, 19.
 Italos (Jean), philosophe, 18-30, 35.
 Jamblique, 21, 29.
 Jean de Tyra, juge du Velum, 94.
 Jean l'Évangéliste, 52, 147.
 Jean l'Orphanotrophe, 213.
 Jean, métropolite de Larissa, 53.
 Jean, métropolite de Thèbes, 53.
 Jean IV, patriarche d'Antioche, 136.
 Jean patriarche de Jérusalem, 35.
 Jérusalem, patriarchat de, 34, 35, 120, 123.
 Josué, fils de Nun, statue de, 100 n. 1.
 Jourdain, le désert du, 144.
 Jupiter, planète, 70.
 Justin II, 214.
 Karyès, 129.
 Kaspax (Michel), 23.
 Kassandra, persqu'île de, 140.
 Katanankès, 67, 68.
 Katasképé, 160.
 Kellia, les moines de, 133.
 Kepler, 72 n. 11.
 Lapardas (Andronic), 119.
 Latins, 19, 99, 100.
 Latmique, golfe, 143.
 Latros, mont, 143, 144, 145.
 Léon métropolite d'Andrinople, 53.
 Léon métropolite de Rhodes, 53.
 Léonce de Balbissa, 43.
 Léonce Théotokite, P. C., 119, 120.
 Longobardie, 18, 19.
 Lune, 70.
 Mahomet, 50, 51, 58, 59, 60, 63, 87.
 Manés, 39.
 Manéthon, 66.
 Maniakès (Georges) 18.
 Manichéens, 38, 39.
 Manichéisme, 39.
 Marie, mère de l'imp. Irène Doukas, 188 n. 3.
 Marie d'Antioche, deuxième femme de Manuel I^{er}, 80, 111, 113.
 Marmorion, 194.
 Mars, planète, 70.
 Massalianisme, 38, 39.
 Massaliens, 46, 47.
 Matzoukès (Théodore), 61, 62.
 Méandre, 143, 144.
 Mercure, planète, 70.
 Mère de Dieu, l'icône de la, 14.
 Mère de Dieu des Castraniens, couvent et église de la, 145.
 Michel, église de l'archange, 87.
 Michel IV, 213.
 Michel V, 213.
 Michel de Thessalonique, 30 n. 4, 32, 34.
 Mosynopolis, 99.
 Mountanès (Nicétas), P. C., 119.
 Musulmans, 11, 59, 144.
 Myrioképhalon, 13 n. 1.
 Némania (Stéphane), 45.
 Nestorius, 36, 37.
 Nicéphore II Phocas, 135, 161.
 Nicéphore III Botaniatè, 105, 146.
 Nicétas, évêque de Chônes, 86, 87.
 Nicétas, métropolite de Maronaa, 53.
 Nicolas le Grammairien, P. C., 42, 106, 127, 129, 130, 132, 149.
 Nicolas, patr. de Jérusalem, 34.
 Nicolas de Méthone, 36, 37.
 Niphon, moine bogomile, 44, 109.
 Normands, 11, 110.
 Ochrida, en Bulgarie, 125.
 Oinaion, 90.
 Olympe de Bithynie, mont, 143.

Organon, traité d'Aristote, 21.

Orient, porte d', 14.

Orphelinat, 215.

Pacourianos (Grégoire), 193, 194.

Palais, Grand, 14, 89, 96, 97.

Paléologue (Alexis), gendre d'Alexis III, 97.

Pantépopte, couvent du, 113.

Panteugénos (Sotérichos), 30, 31 n. 1.

33, 34, 35, 36, 37, 50.

Pantocrator, bains du, 207-208.

Pantocrator, boulangerie du, 208.

Pantocrator, couvent du, 108, 186, 195.

Pantocrator, hôpital du, 195-207.

Pantocrator, hospice du, 208-210.

Papykion, couvents du mont, 79 n. 1.

Patmos, 142, 147, 148, 153.

Patriarcat de C., 1e, 89, 113.

Paul, l'apôtre, 95.

Paul, église de l'apôtre, 214.

Paulicianisme, 38, 39.

Pauliciens, 47.

Pégase, statue de, 100.

Pétritzos, couvent du, 194.

Phaustus, 158.

Philomélion, 12, 13.

Photius, P. C., 103, 104.

Pierre, tzar de Bulgarie, 40.

Pilé, mont de Cos, 145.

Platon, 20, 21, 29, 36, 37, 66.

Pont-Euxin, 214.

Porphyre, 21, 29.

Proclus, 21, 29.

Prodrome (Théodore), 69, 70.

Proponide, couvents des îles de la, 163.

Psellos (Michel), 16, 18, 19, 20, 30, 35, 88.

Quarante Martyrs ou Saints, église des, 95, 216.

Rédemptrice du monde, couvent de la, 186, 210.

Rédemptrice du monde, hôpital du couvent de la, 210-212.

Rhyndakos, 48.

Robert de Clary, 98, 99.

Roger II, 80.

Romain III Argyre, 214.

Rome, 20, 61, 104.

Saint-Athanase, laure de, 128, 140.

Saint-Auxence, 119.

Saint-Démétrios, église de, 168.

Sainte-Montagne : voir Athos.

Sainte-Sophie, clergé de, 108.

Sainte-Sophie, école de, 37.

Sainte-Sophie, église de, 13, 14, 24, 30 n. 4, 55, 59, 60, 89, 105, 111, 112, 113, 119, 121, 122, 123.

Sainte-Thècle, chapelle de, 12.

Saint-Jean l'Évangéliste, couvent de, 150, 151.

Saint-Jean le Précurseur, couvent de, 162.

Saint-Michel, couvent de, 160.

Saint-Nicolas, couvent de, 194.

Saints-Apôtres, couvent des, 119.

Saint-Synode, 116, 121.

Salomon, 49.

Salomon, bible de, 80, 120.

Samuel, tzar de Bulgarie, 40.

Sardique, 91.

Sarrasins, 143.

Saturne, planète, 70.

Scutari, palais de, 60.

Seldjoukides, 151.

Sénat, 23.

Sept-Tours, château des, 166.

Serbie, 45.

Seth, 66.

Seth (Skléros), 82, 94.

Sicile, 18, 80.

Sicile, le roi de, 92.

Siciliens, 18.

Sikidités (Michel), 82, 83, 84, 84 n. 3, 85 n., 86 n., 88.

Skinouris (Arsénios), 145.

Soleil, 70.

Sophia, 94.

- Stanimaka, 194.
Steiros, 121.
Strovilos, 145.
Strymon, 79 n. 1.
Stylos, laure du, 143.
Styppés (Léon), P. C., 69, 106.
- Tauros, forum du, 99 n. 6, 100.
Térébinthe, un couvent de l'île de, 112.
Théodose, P. C., 58 n. 1, 59, 60, 61, 62, 63, 92, 93, 110-117.
Théodore de Stoudion, 158.
Théophylacte, 125.
Théotokos, l'icône de la, 14.
Thessalonique, 152, 164.
Thessalonique, les moines de, 163.
Thomaités, le, 89.
Thomas, l'apôtre, 84 n. 3.
Thomas, P. C., 89.
Thrace, 195, 210.
Triclinium de Manuel, 55.
Turcs, 12, 13, 58 n. 1, 145.
- Université de Byzance, 19, 29.
- Valaques, les bergers, 126, 127, 128, 129.
Varangues, 122.
Vardar, 58 n. 1, 194.
Venise, le doge de, 99.
Vénitiens, 81.
Vénus, planète, 70.
Vaudois, 16.
Vierge pleine de grâces, couvent de la, 166.
Villehardouin, 98, 99.
Viticlin, père du patr. de C. Dosithée, 120.
- Xiphilin (Georges), P. C., 84 n. 3, 85, 123.
- Zagora, les moines de, 133.
Zigabénos (Euthymios), 43, 49.
Zoé la porphyrogénète, fille de Constantin VIII, 214.
Zoé, femme d'Alexis Comnène, proche parent de Jean II, 69.
-

INDEX GREC

ἀγγαρεύεσθαι, 199 n. 1.
 ἀθίγγανοι, 223 n. 3.
 ἀκκούεῖται, τὰ ἐθ', 217 n. 3.
 ἀκονητής, 203.
 ἄλογα, 203.
 ἀναγνώσται, 203.
 ἀννόνα, 204 n. 2.
 ἀντικείμενος (ἄρχων), 46.
 ἄριστον, 182.
 ἀρτικλίνης, 218 n. 3.
 ἀσκησις, 39.

βακτηρία, 175.
 βροτοῦ, fête τοῦ, 217.

γηροκαμεῖον, 208.
 γνώσις, 38.

δεῖπνον, 182.
 διαιτητικοὶ ἱατροί, 197.
 διακονήτριαι, 176.
 διδασκαλίκιον, 203 n. 4.
 διδάσκαλος :
 πρωτέκδικος, 30 n. 4.
 τῆς ἱατρικῆς, 203 n. 4.
 τῶν Ἀποστόλων, 30 n. 4.
 δοῦλκια, 218 n. 3.
 δοχεῖα, 178.

ἐκκλησιάρχισσα, 177.
 ἐξκουθήτορες, 197.
 ἐπίσακτος (ἄγγελος), 46.
 ἔπιπλα, 177.
 ἐπιστήθιον, 186.
 ἐπιστημονάρχισσα, 179.
 ἐπιχυτάρις, 208.
 ἐργοδοτρία, 179.
 ἐργόχειρα, 179, 181.

εὐκοσμία, 179.
 εὐκτήριον, 209.

θεοτόκιον, 205.
 θηριακὴ, 202.

ἱατροὶ :
 διαιτητικοί, 197.
 κλασματικός, 211.
 πρωτομηνίται, 196 n. 4.
 τραυματικοί, 197.
 ἱερεὺς τῆς κηδείας, 203.

καδδαρᾶς, 203.
 καδδάρια, 208.
 καθετήρ, 203 n. 3.
 καλήγια, 186.
 κανών, 140.
 καυκίον ὀστράκινον, 211.
 κηλοτόμος, 197.
 κλασματικὸς ἱατρός, 211.
 κλήδονας, 226 n. 1, 227 n. 2.
 κληδών, 226.
 κόλυβα, 187.
 κομοεκμάγια, 208.
 [κρίθομάνταις], 224 n. 1.
 κρίτρια, 224 n. 3.

λέβης, 203.
 λεβητάριος, 203.
 λεκάναι, 208.
 λέντια, 208.

μάγειροι, 203.
 μαγκιπέιον, 208.
 μάγκιπες, 203.
 μάϊστωρ τῶν ῥητόρων, 30 n. 4.
 μάνδρα, 139.

- μειζότερος, 202.
 μεσονήστιμος, ἡ, 184.
 μέτρα :
 ἀννονικά, 205 n. 2.
 θαλάσσια, 205 n. 2.
 μοναστηριακά, 205 n. 2.
 μηναῖον, 205 n. 1, 206 n. 5, 211 n. 4.
 μιθριδία, 202.
 μίνσοι, 211.
 μόδια :
 ἀννονικά, 205 n. 2.
 θαλάσσια, 205 n. 2.
 μοναστηριακά, 205 n. 2.
 μόδιοι ἀννονικοί, 204 n. 2.
 μυλοχαράκτης, 203.
 νεκροθάπτει, 203.
 νεφοδιώκται, 223 n. 4.
 νομίσματα χρυσά, 204 n. 2.
 νοσοκόμος, 201.
 ξενών, 195.
 ὀδοντάγρα, 203.
 οἶνοχόη, 177, 183 n. 1.
 οἶωνοσκοπία, 223 n. 1.
 ὀλόσφυρος, 59 n. 1.
 ὀπτίωνες, 201.
 ὄρδινοι, 195.
 ὀστιάριος, 203.
 ὀψωνιάτωρ, 203.
 πανία, 196.
 παρεκκλησιάρχισσα, 177.
 paroikoi, 141.
 πεῖσαι, 208.
 περιστήθιον, 186.
 πετζίον, 186.
 πημεντάριοι, 203.
 πημέντου, ὁ ἐπιστήκων τοῦ, 202.
 πινάχιον, 211.
 πουργία, 225 n. 1.
 πρακτικόν, 177.
 πρεσβύτεροι, 203.
 πριμικήριοι, 201.
 προσφάγιον, 199 n. 5, 204 n. 2.
 προσφορά, 162, 187, 209.
 πρωτομηνίται ἱετροί, 196, n. 4.
 πρώτος, 132.
 πυλωρός (ὁ), 203.
 » (ἡ), 179.
 ῥόγα, 204 n. 2.
 σάβανα, 208,
 σαπωνίστρια, 203.
 σέχρετον τῶν εὐαγῶν, 135.
 σκευασίαι, 204.
 σκεύη, 177.
 σκευοφυλακεῖον, 177.
 σκευοφυλάκισσα, 177.
 σκουτέλιον, 211.
 [σποδιομάντις], 224, n. 2.
 στράτωρ, 203.
 σύνοδος, t. astr., 72.
 σφραγίδια, 218.
 σχήματα, t. astr. :
 τὸ τῆς διαμέτρου — 72.
 τὸ — τοῦ τετραγώνου, 72.
 σχηματισμός ἐξάγωνος, t. astr., 72.
 τρυκίλια, 202.
 τραπεζαρία, 179, 182.
 τραυματικοὶ ἱατροί, 197.
 τραχέα, 204-207, 211 n. 4.
 τρίγωνον, t. astr., 72.
 τρούλλια, 202.
 ὑπατος τῶν φιλοσόφων, 226 n. 1.
 ὑπέρπυρον, 200 n. 3, 206-207 n. : passim.
 ὑπηρέται, 196.
 ὑπουργοί :
 ἐμβαθμοί, 196.
 περιστοί, 196.
 φλεβότομα, 203 n. 3.
 φόλλεις, 206.
 φυλακτήρια, 225 n. 3.
 φυλακτήριοι, 225 n. 1.
 χαλκωματαῖς, 203.
 χαρτοφυλάκισσα, 177.
 ψυχικόν, 139.
 ὠρειαρία, 178.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 23, ligne 9 : *au lieu de 1877, lire 1077.*

P. 29, l. 11 : *au lieu de entraient, lire entrent.*

— », — l. 18 : *au lieu de sixième, lire dixième.*

— 31, note 1. Chalandon n'a écrit pas Hypopsiphios. Il écrit *Hyposiphios*.

— 32, n. 3 : *ajouter* Ces quatre articles se trouvent aussi publiés dans la P. G. de Migne, accompagnés même d'une traduction latine, t. CXL (*Trésor de l'Orthodoxie* de Nicéas), col. 175-178.

P. 33, l. 15 : *au lieu de différent, lire diffèrent.*

— 34, n. 2, l. 4 : *au lieu de 20 janvier 1150, lire 26 janvier 1156.*

— 35, l. 21. Plus précisément ils ont été déposés et déclarés indignes de tout ministère sacré : Nicéas, p. 275 : καθάϊρεσιν ἐπέστησαν ὡς ἀντίφρονες... Σωτήριχος ὁ Παντεύγενος, ὁ Δυρραχίου Εὐστάθιος, ὁ τῆς Θεσσαλονίκης Μιχαήλ..., ὁ Βασιλικῆς Νικηφόρος.. et p. 276 : οὐ μόνον τοῖσιν οἱ ῥηθέντες ἄνδρες τῆς ἐκκλησίας ἀπεσφενδονήθησαν καὶ πάσης ἱερᾶς ὑπηρεσίας ἐξωστρακίσθησαν, ἀλλὰ σὺν αὐτοῖς καὶ ἕτεροι τῶν ἱερῶν καὶ θεῶν περιβόλων ἀποστρακισθέντες ἤλθθησαν.

P. 36, l. 11 : *au lieu de l'offrir, lire offrir.*

— », — 12 : *au lieu de chacune d'elle, lire chacune d'elles.*

— », n. 4, l. 1 : *au lieu de προσίσθαι, lire προσίσσθαι.*

— 43, l. 29 : *au lieu de Léon, lire Léonce.*

P. 48, l. 20. *Remarques.* C'est peut-être trop dire que de qualifier Cinnamos de capitaine. C'était assurément un soldat et, à ce qu'il semble, il était même très versé dans les questions militaires. Mais c'était en qualité de secrétaire qu'il accompagnait à l'armée les basileis Manuel et Andronic.

P. 56, l. 2. *Remarques et additions.* A vrai dire le concile de 1166 n'eut guère à prononcer de condamnation, attendu que tout le monde avait fini par se ranger à l'opinion de Manuel. Cf. sur ce concile Ch.-J. Hefele, *Histoire des conciles*, traduite par Dom H. Leclercq, t. V, 2^e partie, livre XXXIV, § 631, pp. 1045-1049; Louis Petit, *Documents inédits sur le concile de 1166 et ses derniers adversaires*, *Vizantijskij Vremennik*, t. XI, 1904, pp. 466-472; et F. Chalandon, *Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène*, pp. 644-651. Sans doute il est question dans Cinnamos (p. 257) de personnages qui auraient été « bannis des catalogues ecclésiastiques » et d'autre part l'historien désigne nommément ceux qui ont été anathématisés, Constantin de Corfou et le moine Irénikos : Ἰωάννης (erreur pour Constantin) δὲ ὁ τὴν Κερκυραίων λαγῶν καὶ μοναχῶν τις ὄν ἐπεκρίβουν Εἰρηγνικόν, τῇ προτέρᾳ ἐπιμεινάντες ὁδὴν ἀναθέματι ὑποβέβληντο, ἄλλοι τε ἐξῆς τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἐξωστρακίσθησαν καταλόγων. Mais les actes du concile

qui nous ont été conservés par Nicéas dans son *Trésor de l'Orthodoxie* (Migne, P. G., t. CXL, col. 201-282), ne relatent aucun bannissement des catalogues ecclésiastiques. Quant à l'anathématisation des deux personnages nommément désignés par Cinnamos, elle n'a eu lieu que quatre ans plus tard, sous le patriarcat de Michel d'Anchialos (1169-1177).

Plusieurs ecclésiastiques en effet ne s'étaient soumis qu'en apparence aux décisions du concile de 1166 et à la mort du patriarche Luc (1169) la discussion reprenait de plus belle. Constantin métropolitain de Corfou et Jean Irénikos higoumène du monastère de Batala, sur le mont Boradion, près de l'actuelle Kanlidja, n'hésitaient pas à proclamer que « ç'avait été par une abstraction mentale (κατὰ ψιλὴν ἐπίνοιαν), en envisageant isolément la nature humaine, en ne tenant aucun compte de la nature divine » que le Christ avait pu dire : Mon Père est plus grand que moi. Manuel jouait de nouveau un rôle considérable dans cette affaire : son point de vue était bien entendu maintenu et les deux récalcitrants se voyaient condamner par le synode à l'anathème. Constantin de Corfou le vendredi 20 février 1170, Jean Irénikos dans le courant de cette même année. Dans une séance antérieure du synode, le 30 janvier 1170, Constantin s'était déjà vu dépouiller de toute dignité ecclésiastique et condamner à la déposition perpétuelle. Consulter pour de plus amples détails Louis Petit, *Documents inédits, etc., Viz. Vremennik.*, t. XI, 1904, pp. 465-493. Cf. F. Chalandon, *Jean II Comnène et Manuel 1^{er} Comnène*, pp. 651-652.

Sous le règne du jeune fils de Manuel, Alexis II, aucune discussion dogmatique ne fut soulevée.

Mais sous celui d'Andronic la question de la supériorité du Père sur le Fils revint à l'ordre du jour. Les adversaires de la solution imposée par Manuel compaient sur l'aversion qu'inspiraient à Andronic les actions de feu son cousin germain pour le déterminer à entrer dans leurs vues et à consentir au renversement (καταστρέψαι) de la stèle que Manuel avait fait placer à Sainte-Sophie, après y avoir fait inscrire la définition dogmatique qu'il avait voulue. Mais contrairement aux autres empereurs de sa famille, Andronic n'avait pas un goût très marqué pour la théologie. Aussi, loin de se montrer favorable à la moindre modification en matière religieuse, n'hésitait-il pas à reprimander vertement l'évêque de Néopatras Euthymios et le secrétaire impérial Jean Cinnamos (ὃς οὕτως ἐκ τῶν λογίων γραμματέων τῆς βασιλείου αὐλῆς) qui avaient en sa présence osé engager une discussion sur le passage tant débattu de l'évangéliste Jean. Il les invitait à garder le silence sur ce sujet et il les menaçait, en cas de désobéissance, de refroidir leur ardeur théologique en les jetant dans les eaux du fleuve Rhyndakos aux bords duquel il campait alors.

A l'avènement d'Isaac II on espéra pouvoir enfin renverser la fameuse stèle (καθαίρεθῆναι τὴν στήλην). C'était sous le patriarcat de Nicéas Mountainès (1186-1189) un vieillard d'une piété et d'une sainteté incontestables mais qui n'avait goûté au miel des dogmes divins pas même avec le bout de son index. Isaac s'était laissé persuader que le seul moyen de rétablir les affaires compromises de la monarchie c'était de modifier les décisions de Manuel et il songeait sérieusement à renverser la stèle dogmatique : καὶ τὴν ὁρίωναν διὰ ταῦτα τὴν τῆς στήλης καθαίρεσιν. Mais les partisans de l'opinion de Manuel surent l'en empêcher :

ils commencèrent à amener la foule et Isaac craignait trop une révolution pour ne pas remettre à un temps plus propice l'exécution de son projet. — Pour le récit du débat sous les règnes d'Andronic I^{er} et d'Isaac II notre source unique est un passage du *Trésor de l'Orthodoxie* de Nicéas, publié par Th. Uspenskij : voyez ma *Bibliographie, Sources*, II, p. 3. En ce qui concerne cependant le règne d'Andronic I^{er} il faut dire qu'il est encore question de ce débat dans *l'œuvre historique* de Nicéas : cf. p. 48-49 du *présent ouvrage*. Le passage publié par Uspenskij a été utilisé d'abord par Uspenskij lui-même, comme c'était naturel, et ensuite, dans sa partie relative au règne d'Isaac II, par Francesco Cognasso : *Un imperatore bizantino della decadenza, Isacco II Angelo*, étude parue dans le *Bessarione* en 1915, pp. 272-273.

P. 68, l. 20 : *au lieu de* au viii^e siècle, *lire* au vii^e siècle. — Le concile en question est le VI^e œcuménique qui s'est réuni à Constantinople en 680 sous le règne de Constantin IV Pogonat. Ce sont les actes mêmes de ce concile qui relatent cette singulière histoire : voir Mansi, *Amplissima collectio conciliorum*, t. XI, col. 601-612 : *XV^e session* (26 avril 681). Cf. Hefele, *Histoire des conciles* traduite par Doim H. Leclercq, t. III, première partie, livre XVI, chap. II, § 321, pp. 506-507.

P. 80, l. 19 : *au lieu de* leur compatriotes, *lire* leurs compatriotes.

P. 81, l. 6-7. *Remarque* : Il n'est pas rigoureusement exact de dire que les Vénitiens ont été chassés de Constantinople. Mécontent de Venise à cause de l'âpreté commerciale et de la morgue excessives de ses citoyens et surtout parce qu'elle se refusait à soutenir sa politique italienne, Manuel faisait arrêter le 12 mars 1171 tous les Vénitiens de passage ou établis dans ses États et mettait en même temps l'embargo sur leurs biens et sur leurs navires. Consulter sur ces événements W. Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, édition française (Leipzig, 1885), t. I, p. 217, et Ch. Diehl, *Venise* (Paris, 1915), pp. 42-43.

P. 90, l. 11 : *au lieu de* de deux livres, *lire* des deux livres.

— 96, — 20 : *au lieu de* comme elle l'a fait, *lire* comme elle a fait.

P. 104, l. 3-4 : *au lieu de* Photius est mort en exil, Cérourarius a été déposé, *lire* Cérourarius est mort en exil, Photius a été déposé. — Consulter sur celui-ci G. Schlumberger : *Les Iles des Princes*, pp. 267-289, et sur celui-là Louis Bréhier, *Le Schisme Oriental du xi^e siècle*, III^e partie, chap. IV, pp. 283 et suiv. : La chute de Michel Cérourarios.

P. 135, n. 4 : *ajouter* C'était dans la 1^{re} année de son règne, en 964, que Nicéphore Phocas promulguait la novelle dont il est question dans Nicéas. Cette novelle, que l'on trouvera dans le *Jus Graeco-Romanum* de Zachariae von Lingenthal, aux pp. 292-296 du t. III, ne devait guère survivre à l'empereur Phocas. Annulée tout d'abord par son successeur Jean Tzimiscés, mais remise en vigueur, semble-t-il, sous la minorité de Basile II et de Constantin VIII, par le parakoïmène Basile, elle était pour des raisons politiques définitivement abrogée par le Bulgaroctone, le 4 avril 988, dans une novelle que l'on pourra lire soit dans Balsamon, *comm. sur le 1^{er} can. du conc. qui s'est tenu à Constantinople en 861 dans l'église des Saints-Apôtres* (Migne, P. G., t. CXXXVII, col. 1009-1012), soit dans Zachariae, *recueil cité*, t. III, pp. 303-304. Pour ce qui est des mesures

prises par Manuel, il subsiste un chrysobulle de mars 1158 dans lequel ce basileus, tout en confirmant aux monastères les possessions qu'ils se trouvaient avoir à la date de la promulgation du dit décret, leur défendait d'accroître à l'avenir le nombre de leurs immeubles ou celui de leurs colons : Οὐδὲ γὰρ ἐπ' ἀδείας ἔξουσιν αἱ μοναὶ τὰ σήμερον παρ' αὐτῶν κατεχόμενα εἴτε πάροιχοι εἴεν, εἴτε τόποι, εἴτε αὐτοῦργια, ἐπαύξειν καὶ εἰς πληθυσμὸν ἄγειν πᾶσι. Voir ce chrysobulle soit dans Balsamon, *comm. sur le XII^e can. du VII^e conc. œcuménique* (P. G., t. CXXXVII, col. 933-941), soit dans Zachariae, *recueil cité*, t. III, pp. 450-454.

P. 151, l. 19. C'est vers le milieu du mois de mars de l'année 1093 que Christodoulos a expiré sur la terre d'exil, en Eubée. Voir sur la date et le lieu de sa mort Miklosich et Müller, *Acta etc.*, t. VI, pp. 81 et 85 et l'*Eloge du saint* par Athanase d'Antioche dans Ἀκολουθία ἱερὰ τοῦ ὁσίου Χριστοδοῦλου de Jean Sakkélion, 3^e éd., Athènes 1884, p. 151. Cf. Ch. Diehl, *Le Trésor et la Bibliothèque de Patmos au commencement du XIII^e siècle* dans *Études byzantines*, p. 308.

P. 180, l. 28 : *au lieu de* entretenir, *lire* entretenir.

P. 182-185 : *Remarque relative aux expressions libéralement, avec une grande libéralité, très libéralement et pas très libéralement.* — Irène a pris soin d'indiquer avec une précision suffisante pour ses contemporains la quantité de vin qu'il fallait donner aux religieuses. Cette boisson réconfortante leur était mesurée tantôt avec le μεῖζον ἐξάγιον (appelé aussi μέγα κρασοβόλιον, *typikon*, chap. XLVII^e, p. 363, l. 23), tantôt avec τὸ λαττρὸν ἐξάγιον (ou encore ἐλαττρὸν κρασοβόλιον, chap. XLVIII, p. 365, l. 25-26) et le *typikon* nous apprend que la capacité du premier était double par rapport à celle du second : chap. XLVII, p. 363, l. 28-29 : οἶνός τῳ ἐλάττρωνι ἐξαγίῳ μετρούμενος ὅπερ ἐστὶ τοῦ μεζονος τὸ ἥμισυ. Ne sachant à quelle quantité de vin actuelle correspondent ces deux ἐξάγια nous nous sommes vus obligés, toutes les fois qu'il en était question, d'employer les périphrases *très libéralement* (ou *libéralement* ou *avec une grande libéralité*) et *pas très libéralement*.

P. 192, n., l. 1 : *au lieu de* elle n'aurait plus l'autorité suffisante, *lire* elle n'aurait plus eu l'autorité suffisante.

P. 199-200. *Remarque.* Les médecins et leurs aides touchaient encore une allocation mensuelle : *typikon*, p. 692 : ὑπὲρ μηναίου λήψονται οἱ ἱατροὶ καὶ οἱ ὑπουργοὶ νομίσματα τρικέφαλα πέντε ἐκάστῳ μηνί, ὡσαύτως καὶ ὁ πρωτομηνίτης, χάριν διαδόσεως τῶν ἐξωθεν ἐργομένων ἀρρώστων, τρικέφαλον νόμισμα ὅμοιον ἓν, καὶ ὑπὲρ μηναίου δοθήσεται τοῖς ἐκκουβήτορσιν ἐκάστῳ μηνὶ νομίσματα πρᾶξοντα ἕξ.

P. 204-206. *Remarque.* Dans ces trois pages nous n'avons pas toujours indiqué de quels modii il est question. C'est que, si le contexte permet de déduire qu'il s'agit de modii annoniques, le texte n'en indique pas expressément la nature.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE. — a) <i>Sources</i> : I. Historiens et chroniqueurs. — II. Documents relatifs au mouvement philosophique et théologique. — III. Documents relatifs aux moines et aux couvents. — IV. Poèmes astrologiques. — V. Divers. — b) <i>Études historiques et archéologiques</i> ...	1
CHAPITRE PREMIER. — La place de l'Église dans l'Empire d'Orient. — État de la foi à l'époque des Comnènes et des Anges. — Quelques exemples de l'esprit religieux de ce temps. — L'Église a alors à combattre la renaissance néoplatonicienne, l'hérésie, la superstition	11
CHAPITRE II. — <i>La renaissance du néoplatonisme</i> : Jean Italos, le philosophe du règne d'Alexis I ^{er} ; son portrait physique, intellectuel et moral et sa biographie d'après l' <i>Alexiade</i> ; son enseignement, son influence et sa condamnation d'après le même ouvrage. Le procès d'hérésie qui lui fut intenté et sa personnalité d'après les actes de ce procès. Sa doctrine d'après les onze articles de l'anathème dont il fut frappé. — Les héritiers de la pensée de Jean Italos au temps de Manuel : Sotérichos Panteugénos et ses partisans : le <i>Synodique pour le premier dimanche de carême</i> ; le témoignage de Nicolas de Méthone	18
CHAPITRE III. — <i>L'hérésie bogomile</i> : Les Bogomiles sous Alexis I ^{er} : comment cet empereur démasqua leur chef, le moine Basile. Mesures d'Alexis I ^{er} contre toutes les hérésies en général et celle-là en particulier : l' <i>Armure dogmatique</i> , le <i>Synodique pour le premier dimanche de carême</i> . — Les Bogomiles sous Manuel I ^{er} : le moine Niphon. — La doctrine bogomile	38
CHAPITRE IV. — <i>Le rôle d'un basileus dans les affaires religieuses</i> : Alexis I ^{er} plus utile à la Foi que son petit-fils Manuel. — Le goût de Manuel pour les discussions théologiques. — Le débat relatif aux paroles de l'Évangile de saint Jean : « Mon père m'est supérieur ». — Manuel et Démétrios de Lampé. — L'affaire du Dieu <i>holosphyre</i> de Mahomet	48

CHAPITRE V. — <i>La superstition</i> : Anne Comnène et l'astrologie. — L'hostilité d'Alexis I ^{er} contre cette science. — Quelques astrologues de l'époque de ce basileus. — La magie et l'astrologie au temps de Jean II. — La science astrologique d'après le poème de Théodore Prodrome et celui de Jean Camatéros. — Les progrès de la sorcellerie et de l'astrologie sous le règne de Manuel : le protostrator Alexis Axouch accusé de magie ; Isaac Aaron, le magicien de l'envoûtement ; les astrologues Skléros Seth et Michel Sikidités. — Un prophète dans le sein de l'Eglise. — La mentalité de l'historien Nicéas. — Manuel très superstitieux et fervent admirateur de l'astrologie. — Andronic préfère la lécanomancie. — Les Anges plus superstitieux encore : Isaac II, l'impératrice Euphrosyne et le sanglier de Calydon ; Isaac II et ses moines chiromanciens ; Alexis III et ses astrologues. — La populace superstitieuse.....	65
CHAPITRE VI. — <i>Faiblesse de l'Eglise</i> : Le clergé a trop peu d'autorité pour être à même d'agir efficacement. — Le clergé régulier est immoral. — Le clergé séculier est faible. — Le patriarche n'est qu'un jouet dans les mains des empereurs qui tendent au césaropapisme. — Les évêques n'ont pas de caractère	103
CHAPITRE VII. — <i>Le clergé régulier à la fin du XI^e siècle</i> : La crise du monachisme. — Les scandales des femmes valaques au Mont Athos. — Les causes de l'abaissement moral des moines. — Jean d'Antioche contre les bénéficiaires des couvents.....	126
CHAPITRE VIII. — <i>Christodoulos de Patmos</i> : Un réformateur de la fin du XI ^e siècle. — Sa vie. — Son œuvre. — L'échec de ses efforts.....	142
CHAPITRE IX. — <i>Le clergé régulier à la fin du XII^e siècle</i> : Nécessité d'une nouvelle réforme. — Eustathe de Thessalonique et la vie scandaleuse des moines à la fin du XII ^e siècle	153
CHAPITRE X. — <i>La règle monastique</i> : Les règlements conventuels tracent aux pensionnaires des couvents une règle de conduite et de vie exemplaires. — Analyse détaillée de la règle du monastère de la Vierge « plein de grâces » fondé par la femme d'Alexis I ^{er} , l'impératrice Irène Doukas	166
CHAPITRE XI. — <i>Les institutions charitables</i> : L'hospice de vieillards et les hôtelleries fondés par Grégoire Pacourianos. — L'hôpital du couvent du Pantocrator à Constantinople et son organisation vraiment admirable. — L'établissement de bains, la boulangerie, l'hospice de vieillards du Pantocrator. — L'hôpital et les établissements de bains de la Kosmosoteira. — L'Assistance publique. — L'Orphelinat et les hospices d'Alexis I ^{er} . — L'hôtellerie et les hôpitaux d'Isaac II. — Les distributions d'aumônes, les tessères ..	193
CONCLUSION	221

APPENDICE RELATIF A LA SUPERSTITION.....	223
INDEX ALPHABÉTIQUE	230
INDEX GREC	236
ADDITIONS ET CORECTIONS	238
TABLE DES MATIÈRES.....	242

